







HISTOIRE

NATURELLE

DE BUFFON,

TOME V.

HISTOIRE
NATURELLE
DE BUFFON,

RÉDUITE A CE QU'ELLE CONTIENT DE PLUS INSTRUCTIF ET DE PLUS INTÉRESSANT,

PAR P. BERNARD.

HISTOIRE DES QUADRUPÈDES,
TOME II.



HACQUART, Imprimeur et propriétaire de l'édition, rue Gît-le-Cœur, n°. 16.

A PARIS,

Chez RICHARD, CAILLE et RAVIER, Libraires, rue Haute-Feuille, n°. 11.

AN VIII.

[1801]

TABLE
DES ARTICLES
CONTENUS DANS CE VOLUME.

DOMESTIQUES ÉTRANGERS.

SAUVAGES HERBIVORES ET FRUGIVORES ÉTRANGERS.

SAUVAGES CARNASSIERS ÉTRANGERS.

NOTICES.

HISTOIRE

HISTOIRE
NATURELLE
DES QUADRUPÈDES
ÉTRANGERS.

PROPRES A L'ANCIEN CONTINENT OU COMMUNS AUX DEUX CONTINENS.

DOMESTIQUES ÉTRANGERS.

DE L'ÉLÉPHANT (1).

L'ÉLÉPHANT est, si nous voulons ne nous pas compter, l'être le plus considérable de ce monde; il surpasse tous les animaux terrestres en grandeur, et il approche de l'homme par l'intelligence, autant au moins que la matière peut approcher de l'esprit. L'Éléphant, le chien, le castor et le singe sont de tous les êtres animés ceux dont l'instinct est le plus admirable : mais cet instinct, qui n'est que le produit de toutes les facultés, tant intérieures qu'extérieures de l'animal, se manifeste par des résultats bien différens dans chacune de ces espèces. Le chien est naturellement, et lorsqu'il est livré à lui seul, aussi cruel, aussi

(1) Lat. *Elephantus*; it. *Leophante*; all. *Helphant*.

sanguinaire que le loup; seulement il s'est trouvé dans cette nature féroce un point flexible sur lequel nous avons appuyé; le naturel du chien ne diffère donc de celui des autres animaux de proie, que par ce point sensible, qui le rend susceptible d'affection et capable d'attachement; c'est de la Nature qu'il tient le germe de ce sentiment, que l'homme ensuite a cultivé, nourri, développé par une ancienne et constante société avec cet animal, qui seul en étoit digne, qui, plus susceptible, plus capable qu'un autre des impressions étrangères, a perfectionné dans le commerce toutes ses facultés relatives. Sa sensibilité, sa docilité, son courage, ses talens, tout, jusqu'à ses manières, s'est modifié par l'exemple, et modelé sur les qualités de son maître; l'on ne doit donc pas lui accorder en propre tout ce qu'il paroît avoir; ses qualités les plus relevées, les plus frappantes, sont empruntées de nous; il a plus d'acquis que les autres animaux, parce qu'il est plus à portée d'acquérir; que loin d'avoir comme eux de la répugnance pour l'homme, il a pour lui du penchant; que ce sentiment doux, qui n'est jamais muet, s'est annoncé par l'envie de plaire, et a produit la docilité, la fidélité, la soumission constante, et en même temps le degré d'attention nécessaire pour agir en conséquence et toujours obéir à propos.

Le singe au contraire est indocile autant qu'extravagant; sa nature est en tout point également revêche; nulle sensibilité relative, nulle reconnoissance des bons traitemens, nulle mémoire des bienfaits; de l'éloignement pour la société de l'homme, de l'horreur pour la contrainte, du penchant à toute espèce

de mal, ou pour mieux dire, une forte propension à faire tout ce qui peut nuire ou déplaire. Mais ces défauts réels sont compensés par des perfections apparentes; il est extérieurement conformé comme l'homme; il a des bras, des mains, des doigts; l'usage seul de ces parties le rend supérieur pour l'adresse aux autres animaux, et les rapports qu'elles lui donnent avec nous par la similitude des mouvemens et par la conformité des actions nous plaisent, nous déçoivent et nous font attribuer à des qualités intérieures ce qui ne dépend que de la forme des membres.

Le castor, qui paroit être fort au-dessous du chien et du singe par les facultés individuelles, a cependant reçu de la Nature un don presque équivalent à celui de la parole; il se fait entendre à ceux de son espèce, et si bien entendre qu'ils se réunissent en société, qu'ils agissent de concert, qu'ils entreprennent et exécutent de grands et longs travaux en commun; et cet amour social, aussi bien que le produit de leur intelligence réciproque, ont plus de droit à notre admiration que l'adresse du singe et la fidélité du chien.

Le chien n'a donc que de l'esprit (qu'on me permette, faute de termes, de profaner ce nom); le chien, dis-je, n'a donc que de l'esprit d'emprunt; le singe n'en a que l'apparence, et le castor n'a du sens que pour lui seul et les siens. L'Éléphant leur est supérieur à tous trois; il réunit leurs qualités les plus éminentes. La main est le principal organe de l'adresse du singe; l'Éléphant au moyen de sa trompe, qui lui sert de bras et de main, et avec laquelle il peut enlever et saisir les plus petites choses comme les plus

grandes, les porter à sa bouche, les poser sur son dos, les tenir embrassées ou les lancer au loin, a donc le même moyen d'adresse que le singe; et en même-temps il a la docilité du chien; il est comme lui susceptible de reconnoissance et capable d'un fort attachement; il s'accoutume aisément à l'homme, se soumet moins par la force que par les bons traitemens, le sert avec zèle, avec fidélité, avec intelligence. Enfin l'Éléphant comme le castor, aime la société de ses semblables; il s'en fait entendre; on les voit souvent se rassembler, se disperser, agir de concert; et s'ils n'édifient rien, s'ils ne travaillent point en commun, ce n'est peut-être que faute d'assez d'espace et de tranquillité; car les hommes se sont très-anciennement multipliés dans toutes les terres qu'habite l'Éléphant: il vit donc dans l'inquiétude, et n'est nulle part paisible possesseur d'un espace assez grand, assez libre pour s'y établir à demeure. Nous avons vu qu'il faut toutes ces conditions et tous ces avantages pour que les talens du castor se manifestent, et que partout où les hommes se sont habitués, il perd son industrie et cesse d'édifier. Chaque être dans la Nature a son prix réel et sa valeur relative; si l'on veut juger au juste de l'un et de l'autre dans l'Éléphant, il faut lui accorder au moins l'intelligence du castor, l'adresse du singe, le sentiment du chien, et y ajouter ensuite les avantages particuliers, uniques de la force, de la grandeur et de la longue durée de la vie; il ne faut pas oublier ses armes ou ses défenses, avec lesquelles il peut percer et vaincre le lion; il faut se représenter que sous ses pas il ébranle la terre, que de sa main il

arrache les arbres, que d'un coup de son corps il fait brèche dans un mur; que terrible par la force, il est encore invincible par la seule résistance de sa masse, par l'épaisseur du cuir qui la couvre; qu'il peut porter sur son dos une tour armée en guerre et chargée de plusieurs hommes; que seul il fait mouvoir des machines et transporte des fardeaux que six chevaux ne pourroient remuer; qu'à cette force prodigieuse il joint encore le courage, la prudence, le sang-froid, l'obéissance exacte; qu'il conserve de la modération, même dans ses passions les plus vives; qu'il est plus constant qu'impétueux en amour; que dans la colère il ne méconnoît pas ses amis; qu'il n'attaque jamais que ceux qui l'ont offensé; qu'il se souvient des bienfaits aussi longtemps que des injures; que n'ayant nul goût pour la chair et ne se nourrissant que de végétaux, il n'est pas né l'ennemi des autres animaux; qu'enfin il est aimé de tous, puisque tous le respectent et n'ont nulle raison de le craindre.

Aussi les hommes ont-ils eu dans tous les temps pour ce grand, pour ce premier animal, une espèce de vénération. Les anciens le regardoient comme un prodige, un miracle de la Nature (et c'est en effet son dernier effort); ils ont beaucoup exagéré ses facultés naturelles; ils lui ont attribué sans hésiter des qualités intellectuelles et des vertus morales. Pline, Ælien, Solin, Plutarque et d'autres auteurs plus modernes n'ont pas craint de donner à ces animaux des mœurs raisonnées, une religion naturelle et innée, l'observance d'un culte, l'adoration quotidienne du soleil et de la lune, l'usage de l'ablution avant l'adoration, l'es-

prit de divination, la piété envers le ciel et pour leurs semblables qu'ils assistent à la mort, et qu'après leur décès ils arrosent de leurs larmes et recouvrent de terre. Les Indiens, prévenus de l'idée de la métempsycose, sont encore persuadés aujourd'hui qu'un corps aussi majestueux que celui de l'Éléphant, ne peut être animé que par l'ame d'un grand homme ou d'un roi. On respecte à Siam, à Laos, à Pégu, les éléphans blancs comme les manes vivans des empereurs de l'Inde; ils ont chacun un palais, une maison composée d'un nombreux domestique, une vaisselle d'or, des mets choisis, des vêtemens magnifiques, et sont dispensés de tout travail, de toute obéissance. L'empereur vivant est le seul devant lequel ils fléchissent les genoux, et ce salut leur est rendu par le monarque: cependant les attentions, les respects, les offrandes les flattent sans les corrompre; ils n'ont donc pas une ame humaine; cela seul devroit suffire pour le démontrer aux Indiens.

En écartant les fables de la crédule antiquité, en rejetant aussi les fictions puériles de la superstition toujours subsistante, il reste encore assez à l'Éléphant, aux yeux même du philosophe, pour qu'il doive le regarder comme un être de la première distinction; il est digne d'être connu, d'être observé. Nous tâcherons donc d'en écrire l'histoire sans partialité, c'est-à-dire sans admiration ni mépris; nous le considérerons d'abord dans son état de nature lorsqu'il est indépendant et libre, et ensuite dans sa condition de servitude ou de domesticité, où la volonté de son maître est en partie le mobile de la sienne.

Dans l'état de sauvage, l'Éléphant n'est ni sanguinaire, ni féroce; il est d'un naturel doux, et jamais il ne fait abus de ses armes ou de sa force; il ne les emploie, il ne les exerce que pour se défendre lui-même ou pour protéger ses semblables; il a les mœurs sociales; on le voit rarement errant ou solitaire; il marche ordinairement de compagnie; le plus âgé conduit la troupe; le second d'âge la fait aller et marche le dernier; les jeunes et les foibles sont au milieu des autres; les mères portent leurs petits et les tiennent embrassés de leur trompe; ils ne gardent cet ordre que dans les marches périlleuses, lorsqu'ils vont paître sur des terres cultivées; ils se promènent ou voyagent avec moins de précautions dans les forêts et dans les solitudes, sans cependant se séparer absolument ni même s'écarter assez loin pour être hors de portée des secours et des avertissemens : il y en a néanmoins quelques-uns qui s'égarent ou qui traînent après les autres, et ce sont les seuls que les chasseurs osent attaquer; car il faudroit une petite armée pour assaillir la troupe entière, et l'on ne pourroit la vaincre sans perdre beaucoup de monde; il seroit même dangereux de leur faire la moindre injure; ils vont droit à l'offenseur, et quoique la masse de leur corps soit très-pesante, leur pas est si grand qu'ils atteignent aisément l'homme le plus léger à la course; ils le percent de leurs défenses ou le saisissent avec la trompe, le lancent comme une pierre et achèvent de le tuer en le foulant aux pieds; mais ce n'est que lorsqu'ils sont provoqués qu'ils font ainsi main-basse sur les hommes; ils ne font aucun mal à ceux qui ne les cherchent

pas ; cependant comme ils sont susceptibles et délicats sur le fait des injures, il est bon d'éviter leur rencontre, et les voyageurs qui fréquentent leur pays allument de grands feux la nuit, et battent de la caisse pour les empêcher d'approcher. On prétend que lorsqu'ils ont une fois été attaqués par les hommes, ou qu'ils sont tombés dans quelque embûche, ils ne l'oublient jamais et qu'ils cherchent à se venger en toute occasion ; comme ils ont l'odorat excellent et peut-être plus parfait qu'aucun des animaux, à cause de la grande étendue de leur nez, l'odeur de l'homme les frappe de très-loin ; ils pourroient aisément le suivre à la piste ; les anciens ont écrit que les Éléphans arrachent l'herbe des endroits où le chasseur a passé, et qu'ils se la donnent de main en main, pour que tous soient informés du passage et de la marche de l'ennemi. Ces animaux aiment le bord des fleuves, les profondes vallées, les lieux ombragés et les terreins humides ; ils ne peuvent se passer d'eau, et la troublent avant que de la boire ; ils en remplissent souvent leur trompe, soit pour la porter à leur bouche ou seulement pour se rafraîchir le nez et s'amuser en la répandant à flot ou l'aspergeant à la ronde ; ils ne peuvent supporter le froid et souffrent aussi de l'excès de la chaleur ; car pour éviter la trop grande ardeur du soleil, ils s'enfoncent autant qu'ils peuvent dans la profondeur des forêts les plus sombres ; ils se mettent aussi assez souvent dans l'eau ; le volume énorme de leur corps leur nuit moins qu'il ne leur aide à nager ; ils enfoncent moins dans l'eau que les autres animaux ; et d'ailleurs la longueur de leur trompe qu'ils redres-

sent en haut et par laquelle ils respirent, leur ôte toute crainte d'être submergés.

Leurs alimens ordinaires sont des racines, des herbes, des feuilles et du bois tendre; ils mangent aussi des fruits et des grains; mais ils dédaignent la chair et le poisson. Lorsque l'un d'entr'eux trouve quelque part un pâturage abondant, il appelle les autres et les invite à venir manger avec lui. Comme il leur faut une grande quantité de fourrage, ils changent souvent de lieu, et lorsqu'ils arrivent à des terres ensemencées, ils y font un dégât prodigieux; leur corps étant d'un poids énorme, ils écachent et détruisent dix fois plus de plantes avec leurs pieds qu'ils n'en consomment pour leur nourriture, laquelle peut monter à cent cinquante livres d'herbe par jour. N'arrivant jamais qu'en nombre, ils dévastent donc une campagne en une heure; aussi les Indiens et les Nègres cherchent tous les moyens de prévenir leur visite et de les détourner, en faisant de grands bruits, de grands feux autour de leurs terres cultivées; souvent malgré ces précautions, les éléphans viennent s'en emparer, en chassent le bétail domestique, font fuir les hommes et quelquefois renversent de fond en comble leurs minces habitations. Il est difficile de les épouvanter et ils ne sont guère susceptibles de crainte; la seule chose qui les surprenne et puisse les arrêter, sont les feux d'artifice, les pétards qu'on leur lance, et dont l'effet subit et promptement renouvelé les saisit et leur fait quelquefois rebrousser chemin. On vient très-rarement à bout de les séparer les uns des autres; car ordinairement ils prennent tous ensemble le même

parti d'attaquer, de passer indifféremment ou de fuir.

Lorsque les femelles entrent en chaleur, ce grand attachement pour la société cède à un sentiment plus vif; la troupe se sépare par couples que le desir avoit formés d'avance; ils se prennent par choix, se dérobent, et dans leur marche l'amour paroît les précéder et la pudeur les suivre; car le mystère accompagne leurs plaisirs. On ne les a jamais vus s'accoupler; ils craignent surtout les regards de leurs semblables et connoissent peut-être mieux que nous cette volupté pure de jouir dans le silence et de ne s'occuper que de l'objet aimé. Ils cherchent les bois les plus épais, ils gagnent les solitudes les plus profondes pour se livrer sans témoins, sans trouble et sans réserve à toutes les impulsions de la Nature; elles sont d'autant plus vives et plus durables qu'elles sont plus rares et plus longtemps attendues. La femelle porte deux ans; lorsqu'elle est pleine, le mâle s'en abstient; et ce n'est qu'à la troisième année que renaît la saison des amours.

Ils ne produisent qu'un petit, lequel au moment de sa naissance a des dents, et est déjà plus gros qu'un sanglier; cependant les défenses ne sont pas encore apparentes; elles commencent à percer peu de temps après, et à l'âge de six mois elles sont de quelques pouces de longueur; l'Éléphant à six mois est déjà plus gros qu'un bœuf, et les défenses continuent de grandir et de croître jusqu'à l'âge avancé, pourvu que l'animal se porte bien et soit en liberté; car on n'imagine pas à quel point l'esclavage et les alimens apprêtés détériorent le tempérament et changent les habitudes naturelles de l'Éléphant. On vient à bout

de le dompter, de le soumettre, de l'instruire; et comme il est plus fort et plus intelligent qu'un autre, il sert plus à propos, plus puissamment et plus utilement; mais apparemment le dégoût de sa situation lui reste au fond du cœur; car quoiqu'il ressente de temps en temps les plus vives atteintes de l'amour, il ne produit ni ne s'accouple dans l'état de domesticité. Sa passion contrainte dégénère en fureur; ne pouvant se satisfaire sans témoins, il s'indigne, il s'irrite, il devient insensé, violent, et l'on a besoin des chaînes les plus fortes et d'entraves de toutes espèces pour arrêter ses mouvemens et briser sa colère. Il diffère donc de tous les animaux domestiques que l'homme traite ou manie comme des êtres sans volonté, il n'est pas du nombre de ces esclaves nés que nous propageons, mutilons ou multiplions pour notre utilité; ici l'individu seul est esclave, l'espèce demeure indépendante et refuse constamment d'accroître au profit du tyran. Cela seul suppose dans l'Eléphant des sentimens élevés au-dessus de la nature commune des bêtes : ressentir les ardeurs les plus vives et refuser en même temps de se satisfaire, entrer en fureur d'amour et conserver la pudeur, sont peut-être le dernier effort des vertus humaines et ne sont dans ce majestueux animal que des actes ordinaires, auxquels il n'a jamais manqué; l'indignation de ne pouvoir s'accoupler sans témoins, plus forte que la passion même, en suspend, en détruit les effets, excite en même temps la colère, et fait que dans ces momens il est plus dangereux que tout autre animal indompté.

Nous voudrions, s'il étoit possible, douter de ce

fait; mais les Naturalistes, les historiens, les voyageurs assurent tous de concert que les Éléphans n'ont jamais produit dans l'état de domesticité. Les rois des Indes en nourrissent en grand nombre, et après avoir inutilement tenté de les multiplier comme les autres animaux domestiques, ils ont pris le parti de séparer les mâles des femelles, afin de rendre moins fréquens les accès d'une chaleur stérile qu'accompagne la fureur; il n'y a donc aucun éléphant domestique qui n'ait été sauvage auparavant; et la manière de les prendre, de les dompter, de les soumettre, mérite une attention particulière. Au milieu des forêts et dans un lieu voisin de ceux qu'ils fréquentent, on choisit un espace qu'on environne d'une forte palissade; les plus gros arbres de la forêt servent de pieux principaux contre lesquels on attache les traverses de charpente qui soutiennent les autres pieux. Cette palissade est faite à claire-voie; en sorte qu'un homme peut y passer aisément; on y laisse une autre grande ouverture par laquelle l'éléphant peut entrer, et cette baie est surmontée d'une trape suspendue, ou bien elle reçoit une barrière qu'on ferme derrière lui. Pour l'attirer jusque dans cette enceinte, il faut l'aller chercher; on conduit une femelle en chaleur et privée, dans la forêt; et lorsqu'on imagine être à portée de la faire entendre, son gouverneur l'oblige à faire le cri d'amour; le mâle sauvage y répond à l'instant et se met en marche pour la joindre; on la fait marcher elle-même en lui faisant de temps en temps répéter l'appel; elle arrive la première à l'enceinte où le mâle la suivant à la piste entre par la même porte; dès qu'il se voit enfermé, son ardeur

s'évanouit, et lorsqu'il aperçoit les chasseurs elle se change en fureur. On lui jette des cordes à nœuds coulans pour l'arrêter; on lui met des entraves aux jambes et à la trompe; on amène deux ou trois éléphans privés et conduits par des hommes adroits; on essaie de les attacher avec l'éléphant sauvage; enfin l'on vient à bout par adresse, par force, par tourment et par caresse de le dompter en peu de jours. Je n'entrerai pas à cet égard dans un plus grand détail, et je me contenterai de citer plusieurs voyageurs qui ont été témoins oculaires de la chasse des Éléphans (1); elle est diffé-

(1) « Les Siamois sont fort adroits à la chasse aux Éléphans, et ils ont plusieurs manières de prendre ces animaux. La plus facile de toutes, et qui n'est pas la moins divertissante, se fait par le moyen des éléphans femelles. Quand il y en a une en chaleur, on la mène dans les bois de la forêt de Louvo; le pasteur qui la conduit se met sur son dos et s'entoure de feuilles, pour n'être pas aperçu des éléphans sauvages; les cris de la femelle privée, qu'elle ne manque pas de faire à un certain signal du pasteur, attirent les éléphans d'alentour qui l'entendent et qui se mettent aussitôt à sa suite. Le pasteur ayant pris garde à ces cris mutuels, reprend le chemin de Louvo, et va se rendre à pas lents avec toute sa suite, qui ne le quitte point, dans une enceinte de gros pieux faite exprès, à un quart de lieue de Louvo, et assez près de la forêt. Nous eûmes un jour le plaisir de cette chasse. On avoit ramassé une assez grande troupe d'éléphans, parmi lesquels il n'y en avoit qu'un grand et assez difficile à prendre et à dompter. Le pasteur qui conduisoit la femelle, sortit de l'enclos par un passage étroit fait en allée, de la longueur d'un éléphant; aux deux bouts il y avoit deux portes à coulisses qui s'abattoient et se levoient aisément. Tous les

rente suivant les différens pays et suivant la puissance et les facultés de ceux qui leur font la guerre; car au

---

autres petits éléphans suivirent les uns après les autres les traces de la femelle à diverses reprises; mais un passage si étroit étonna le grand éléphant sauvage, qui se retira toujours; on fit revenir la femelle plusieurs fois; il la suivoit jusqu'à la porte; mais il ne voulut jamais passer outre, comme s'il eût eu quelque pressentiment de la perte de sa liberté qu'il y alloit faire. Alors plusieurs Siamois qui étoient dans le parc s'avancèrent pour le faire avancer par force, et vinrent l'attaquer avec de longues perches, de la pointe desquelles ils lui donnoient de grands coups. L'éléphant en colère les poursuivoit avec beaucoup de fureur et de vîtesse, et aucun d'eux ne lui auroit assurément échappé, s'ils ne se fussent promptement retirés derrière des piliers qui formoient la palissade, contre laquelle cette bête irritée rompit trois ou quatre fois ses grosses dents. Dans la chaleur de la poursuite, un de ceux qui l'attaquoient le plus vivement et qui en étoit aussi le plus vivement suivi, s'alla jeter en fuyant entre les deux portes où l'éléphant courut pour le tuer; mais dès qu'il y fut entré, le Siamois s'échappa par un petit entre-deux, et cet animal s'y trouva pris, les deux portes s'étant abattues en même-temps; et quoiqu'il s'y débattît, il y demeura. Pour l'appaiser, on lui jetoit de l'eau à plein sceau; et cependant on lui attachoit des cordes aux jambes et au cou; quelque temps après qu'il se fut bien fatigué, on le fit sortir par le moyen de deux éléphans privés, qui le tiroient par devant avec des cordes, et par deux autres qui le poussoient par derrière, jusqu'à ce qu'il fût attaché à un gros pilier, autour duquel il lui étoit seulement libre de tourner. Une heure après il devint si traitable, qu'un Siamois monta sur son dos, et le lendemain on le détacha pour le mener à l'écurie avec les autres. » *Second voyage du P. Tachard.*

lieu de construire, comme les rois de Siam, des murailles, des terrasses, ou de faire des palissades, des

---

Les habitans de Ceylan font des fosses bien profondes, qu'ils couvrent de planches qui ne sont pas bien jointes ; et les planches sont couvertes de paille, aussi bien que le vide qui est entre deux. La nuit, lorsque les éléphans passent sur ces fossés, ils y tombent et n'en peuvent sortir ; si bien qu'ils y périroient de faim, si on ne leur faisoit porter à manger par des esclaves, à la vue desquels ils s'accoutument ; et ainsi ils s'apprivoisent peu à peu, jusque-là qu'ils vont avec eux à Goa et dans les autres pays voisins, pour gagner leur vie et celle de leurs maîtres. *Recueil des voyages de la Compagnie des Indes. Amsterdam, 1771.* Comme les Européens payent les dents d'éléphans assez cher, c'est un motif qui arme continuellement les nègres contre l'Éléphant. Ils s'attroupent quelquefois pour cette chasse, avec leurs flèches et leur zagayes. Mais leur méthode la plus commune est celle des fosses, qu'ils creusent dans les bois, qui leur réussissent d'autant mieux qu'on ne peut guère se tromper à la trace des Éléphans. On les prend en deux façons, ou en leur préparant des fosses couvertes de branches d'arbres, dans lesquelles ils tombent sans y prendre garde, ou à la chasse qui se fait de cette sorte : dans l'île de Ceylan, où il y a une très-grande multitude d'éléphans, ceux qui s'occupent à leur chasse, ont des éléphans femelles qu'ils appellent *Alias*. Dès qu'ils savent qu'il y a en quelque lieu quelques-uns de ces animaux encore sauvages, ils y vont, menant avec eux de ces Alias, qu'ils relâchent aussitôt qu'ils découvrent un mâle ; elles s'en approchent des deux côtés, et l'ayant mis au milieu, l'y retiennent si serré, qu'il lui est impossible de s'enfuir. *Voyage d'Orient du P. Philippe de la très-sainte Trinité. Lyon, 1669, page 361.*

parcs et de vastes enceintes, les pauvres nègres (1) se contentent des pièges les plus simples, en creusant sur leur passage des fosses assez profondes pour qu'ils ne puissent en sortir lorsqu'ils y sont tombés.

L'Éléphant une fois dompté devient le plus doux, le plus obéissant de tous les animaux; il s'attache à celui qui le soigne; il le caresse, le prévient et semble deviner tout ce qui peut lui plaire; en peu de temps il vient à comprendre les signes et même à entendre l'expression des sons; il distingue le ton impératif, celui de la colère ou de la satisfaction, et il agit en conséquence. Il ne se trompe point à la parole de son maître; il reçoit ses ordres avec attention, les exécute avec prudence, avec empressement, sans précipita-

(1) « Voici ce que j'ai vu moi-même de l'Éléphant. Il y a toujours à Goa quelques éléphans pour servir à la construction des navires : je vins un jour au bord du fleuve, proche duquel on en faisoit un très-gros dans la ville de Goa, où il y a une grande place remplie de poutres pour cet effet; quelques hommes en lioient de fort pesantes par le bout, avec une corde qu'ils jetoient à un éléphant, lequel se l'étant portée à la bouche et en ayant fait deux tours à sa trompe, les traînoit lui seul sans aucun conducteur, au lieu où l'on construisoit le navire, qu'on n'avoit fait que lui montrer une fois; et quelquefois il en traînoit de si grosses, que vingt hommes, et possible encore davantage ne les eussent pu remuer. Mais ce que je remarquai de plus étonnant, fut que lorsqu'il rencontroit en son chemin d'autres poutres qui l'empêchoient de tirer la sienne, en y mettant le pied dessous, il enlevoit le bout en haut, afin qu'elle pût aisément courir par-dessus les autres. Que pourroit faire davantage le plus raisonnable homme du monde? » *Voyage du P. Philippe.*

tion

tion ; car ses mouvemens sont toujours mesurés et son caractère paroît tenir de la gravité de sa masse ; on lui apprend aisément à fléchir les genoux pour donner plus de facilité à ceux qui veulent le monter ; il caresse ses amis avec sa trompe, en salue les gens qu'on lui fait remarquer ; il s'en sert pour enlever des fardeaux et aide lui-même à se charger ; il se laisse vêtir et semble prendre plaisir à se voir couvert de harnois dorés et de housses brillantes ; on l'attelle, on l'attache par des traits à des chariots, des charrues, des navires, des cabestans ; il tire également, continuellement et sans se rebuter, pourvu qu'on ne l'insulte pas par des coups donnés mal-à-propos, et qu'on ait l'air de lui savoir gré de la bonne volonté avec laquelle il emploie ses forces ; celui qui le conduit ordinairement est monté sur son cou et se sert d'une verge de fer dont l'extrémité fait le crochet, ou qui est armée d'un poinçon avec lequel on le pique sur la tête, à côté des oreilles pour l'avertir, le détourner ou le presser ; mais souvent la parole suffit, surtout s'il a eu le temps de faire connoissance complète avec son conducteur et de prendre en lui une entière confiance ; son attachement devient quelquefois si fort, si durable, et son affection si profonde, qu'il refuse ordinairement de servir sous tout autre, et qu'on l'a quelquefois vu mourir de regret d'avoir dans un accès de colère tué son gouverneur.

L'espèce de l'Éléphant ne laisse pas d'être nombreuse, quoiqu'il ne produise qu'une fois et un seul petit tous les deux ou trois ans ; plus la vie des animaux est courte, plus leur production est nombreuse ;

dans l'Éléphant la durée de la vie compense le petit nombre; et s'il est vrai, comme on l'assure, qu'il vive deux siècles et qu'il engendre jusqu'à cent vingt ans, chaque couple produit quarante petits dans cet espace de temps; d'ailleurs n'ayant rien à craindre des autres animaux, et les hommes même ne les prenant qu'avec beaucoup de peine, l'espèce se soutient et se trouve généralement répandue dans tous les pays méridionaux de l'Afrique et de l'Asie; il y en a beaucoup à Ceylan, au Mogol, à Bengale, à Siam, à Pégu et dans toutes les autres parties de l'Inde : il y en a aussi, et peut-être en plus grand nombre, dans toutes les provinces de l'Afrique méridionale, à l'exception de certains cantons qu'ils ont abandonnés, parce que l'homme s'en est absolument emparé. Ils sont fidèles à leur patrie et constans pour leur climat; car quoiqu'ils puissent vivre dans les régions tempérées, il ne paroît pas qu'ils aient jamais tenté de s'y établir ni même d'y voyager; ils étoient jadis inconnus dans nos climats. Il ne paroît pas qu'Homère qui parle de l'ivoire, connût l'animal qui le porte. Alexandre est le premier qui ait montré l'Éléphant à l'Europe; il fit passer en Grèce ceux qu'il avoit conquis sur Porus, et ce furent peut-être les mêmes que Pyrrhus, plusieurs années après, employa contre les Romains dans la guerre de Tarente, et avec lesquels Curius vint triompher à Rome. Annibal ensuite en amena d'Afrique, leur fit passer la Méditerranée, les Alpes, et les conduisit, pour ainsi dire, jusqu'aux portes de Rome.

De temps immémorial les Indiens se sont servis

d'éléphans à la guerre. Chez ces nations mal disciplinées, c'étoit la meilleure troupe de l'armée, et tant que l'on n'a combattu qu'avec le fer, celle qui décidoit ordinairement du sort des batailles. Cependant l'on voit par l'histoire, que les Grecs et les Romains s'accoutumèrent bientôt à ces monstres de guerre ; ils ouvroient leurs rangs pour les laisser passer ; ils ne cherchoient point à les blesser, mais lançoient tous leurs traits contre les conducteurs qui se pressoient de se rendre, et de calmer les éléphans dès qu'ils étoient séparés du reste de leurs troupes ; et maintenant que le feu est devenu l'élément de la guerre et le principal instrument de la mort, les Éléphans qui en craignent et le bruit et la flamme, seroient plus embarrassans, plus dangereux qu'utiles dans nos combats. Les rois des Indes font encore armer des éléphans en guerre, mais c'est plutôt pour la représentation, que pour l'effet : ils en tirent cependant l'utilité qu'on tire de tous les militaires, qui est d'asservir leurs semblables ; ils s'en servent pour dompter les éléphans sauvages. Le plus puissant des monarques de l'Inde, n'a pas aujourd'hui deux cents éléphans de guerre ; ils en ont beaucoup d'autres pour le service et pour porter les grandes cages de treillage, dans lesquelles ils font voyager leurs femmes. C'est une monture très-sûre, car l'Éléphant ne bronche jamais ; mais elle n'est pas douce, et il faut du temps pour s'accoutumer au mouvement brusque et au balancement continuel de son pas ; la meilleure place est sur le cou ; les secousses y sont moins dures que sur les épaules, le dos ou la croupe ; mais dès qu'il s'agit de quelque expédition de chasse

ou de guerre, chaque éléphant est toujours monté de plusieurs hommes. Le conducteur se met à califourchon sur le cou ; les chasseurs ou les combattans sont assis ou debout sur les autres parties du corps.

Dans les pays heureux où notre canon et nos arts meurtriers ne sont qu'imparfaitement connus, on combat encore avec des éléphans. A Cochin et dans le reste du Malabar, on ne se sert point de chevaux, et tous ceux qui ne combattent pas à pied, sont montés sur des éléphans. Il en est à peu près de même au Tonquin, à Siam, à Pégu, où le roi et tous les grands seigneurs ne sont jamais montés que sur des éléphans. Les jours de fête, ils sont précédés et suivis d'un nombreux cortège de ces animaux pompeusement parés de plaques de métal brillantes, et couverts des plus riches étoffes ; on environne leur ivoire d'anneaux d'or et d'argent, on leur peint les oreilles et les joues, on les couronne de guirlandes, on leur attache des sonnettes ; ils semblent se complaire à la parure, et plus on leur met d'ornemens, plus ils sont caressans et joyeux. Au reste, l'Inde méridionale est le seul pays où les éléphans soient policés à ce point. En Afrique on sait à peine les dompter ; les Asiatiques, très-anciennement civilisés, se sont fait une espèce d'art de l'éducation de l'Éléphant, et l'ont instruit et modifié selon leurs mœurs. Mais de tous les Africains, les seuls Carthaginois ont autrefois dressé des éléphans pour la guerre, parce que dans le temps de la splendeur de leur république, ils étoient peut-être encore plus civilisés que les Orientaux. Aujourd'hui il n'y a point d'éléphans sauvages dans toute la partie de l'Afrique

qui est en deçà du mont Atlas ; il y en a même peu au-delà de ces montagnes jusqu'au fleuve du Sénégal ; mais il s'en trouve déjà beaucoup au Sénégal même, et dans toutes les terres du sud de l'Afrique jusqu'à celles qui sont terminées par le cap de Bonne-Espérance. On en trouve de même en Abyssinie, en Éthiopie, en Nigritie, sur les côtes orientales de l'Afrique et dans l'intérieur des terres de toute cette partie du monde ; il y en a aussi dans les grandes îles de l'Inde et de l'Afrique, comme à Madagascar, à Java, et jusqu'aux Philippines.

Après avoir conféré les témoignages des historiens et des voyageurs, il nous a paru que les Éléphans sont actuellement plus nombreux, plus fréquens en Afrique qu'en Asie ; ils y sont aussi moins défians, moins sauvages, moins retirés dans les solitudes ; il semble qu'ils connoissent l'impéritie et le peu de puissance des hommes auxquels ils ont affaire dans cette partie du monde ; ils viennent tous les jours et sans aucune crainte jusqu'à leurs habitations ; ils traitent les nègres avec cette indifférence naturelle et dédaigneuse qu'ils ont pour tous les animaux ; ils ne les regardent pas comme des êtres puissans, forts et redoutables, mais comme une espèce cauteleuse, qui ne sait que dresser des embûches, qui n'ose les attaquer en face, et qui ignore l'art de les réduire en servitude. C'est en effet par cet art connu de tout temps des Orientaux, que ces animaux ont été réduits à un moindre nombre ; les éléphans sauvages, qu'ils rendent domestiques, deviennent par la captivité autant d'eunuques volontaires, dans lesquels se tarit chaque jour la source des

générations ; au lieu qu'en Afrique, où ils sont tous libres, l'espèce se soutient et pourroit même augmenter en perdant davantage, parce que tous les individus travaillent constamment à sa réparation. Je ne vois pas qu'on puisse attribuer à une autre cause cette différence de nombre dans l'espèce ; car en considérant les autres effets, il paroît que les contrées dont la terre et le ciel lui conviennent le mieux, l'Inde méridionale et l'Afrique orientale sont la vraie patrie de l'Éléphant; il y est beaucoup plus grand, beaucoup plus fort qu'en Guinée et dans toutes les autres parties de l'Afrique occidentale ; et en effet il craint l'excessive chaleur ; il n'habite jamais dans les sables brûlans ; mais le long des rivières et non dans les terres élevées ; au lieu qu'aux Indes, les plus puissans, les plus courageux de l'espèce, ceux dont les armes sont les plus fortes et les plus grandes, habitent les hauteurs où l'air étant plus tempéré, les eaux moins impures, les alimens plus sains, leur nature arrive à son plein développement, et acquiert toute son étendue, toute sa perfection.

En général, les éléphans d'Asie l'emportent par la taille et par la force sur ceux de l'Afrique, et en particulier ceux de Ceylan sont encore supérieurs à tous ceux de l'Asie, non par la grandeur, mais par le courage et par l'intelligence. Probablement ils ne doivent ces qualités qu'à leur éducation plus perfectionnée à Ceylan qu'ailleurs. Les anciens qui ne connoissoient de l'Afrique que les terres situées entre le mont Atlas et la Méditerranée, avoient remarqué que les éléphans de la Lybie étoient bien plus petits que ceux des Indes. Il n'y en a plus aujourd'hui dans cette partie de l'Afri-

que; et cela prouve que les hommes y sont plus nombreux de nos jours, qu'ils ne l'étoient dans le siècle de Carthage. Les Éléphans se sont retirés à mesure que les hommes les ont inquiétés; mais en voyageant sous le ciel de l'Afrique, ils n'ont pas changé de nature; car ceux du Sénégal et de la Guinée, sont comme l'étoient ceux de la Lybie, beaucoup plus petits que ceux des grandes Indes; mais dans les terres orientales de l'Afrique, qui étoient inconnues des anciens, les éléphans se sont trouvés aussi grands, et peut-être même plus grands qu'aux Indes; et dans cette dernière région, il paroît que ceux de Siam et de Pégu, l'emportent sur ceux de Ceylan, qui cependant, de l'aveu unanime de tous les voyageurs, sont comme nous avons dit, les plus courageux et les plus intelligens.

La force de ces animaux est proportionnée à leur grandeur; les éléphans des Indes portent aisément trois ou quatre milliers; les plus petits, c'est-à-dire ceux d'Afrique enlèvent librement un poids de deux cents livres avec leur trompe, et le placent eux-mêmes sur leurs épaules; ils prennent dans cette trompe une grande quantité d'eau qu'ils rejettent en haut ou à la ronde à une ou deux toises de distance; ils peuvent porter plus d'un millier pesant sur leurs défenses; la trompe leur sert à casser les branches des arbres, et les défenses à arracher les arbres mêmes. On peut encore juger de leur force, par la vîtesse de leurs mouvemens comparée à la masse de leur corps; ils font au pas ordinaire à peu près autant de chemin qu'un cheval en fait au petit trot, et autant qu'un cheval au galop lorsqu'ils courent : ce qui, dans l'état de li-

berté, ne leur arrive guère que quand ils sont animés de colère ou poussés par la crainte. On mène ordinairement au pas les éléphans domestiques; ils font aisément et sans fatigue quinze ou vingt lieues par jour; et quand on veut les presser, ils peuvent en faire trente-cinq ou quarante. On les entend marcher de très-loin, et l'on peut aussi les suivre de très-près à la piste; car les traces qu'ils laissent sur la terre ne sont pas équivoques, et dans les terreins où le pied marque, elles ont quinze ou dix-huit pouces de diamètre.

Un éléphant domestique rend peut-être à son maître plus de service que cinq ou six chevaux (1); mais il lui faut du foin et une nourriture abondante et choisie; il coûte environ quatre francs ou cent sous par jour à nourrir. On lui donne ordinairement du riz crud ou cuit mêlé avec de l'eau, et on prétend qu'il faut cent livres de riz par jour, pour qu'il s'entretienne dans sa pleine vigueur; on lui donne aussi de l'herbe pour le rafraîchir; car il est sujet à s'échauffer, et il faut le mener à l'eau et le laisser baigner deux ou trois fois par jour. Il apprend aisément à se laver lui-même; il prend de l'eau dans

(1) Le prix des éléphans est plus considérable qu'on ne pourroit l'imaginer; on en a vu vendre depuis mille pagodes d'or jusqu'à quinze mille roupies, c'est-à-dire, depuis neuf à dix mille livres jusqu'à trente-six mille livres. *Note de Bussy.* — On vend un éléphant selon sa taille. Un éléphant de Ceylan vaut du moins huit mille pardaons, et quand il est fort grand on le vend jusqu'à douze et même jusqu'à quinze mille pardaons. *Histoire de l'île de Ceylan, par Ribeyro.*

sa trompe, il la porte à sa bouche pour boire, et ensuite en retournant sa trompe, il en laisse couler le reste à flot sur toutes les parties de son corps. Pour donner une idée des services qu'il peut rendre, il suffira de dire que tous les tonneaux, sacs, paquets qui se transportent d'un lieu à un autre dans les Indes, sont voiturés par des éléphans, qu'ils peuvent porter des fardeaux sur leur corps, sur leur cou, sur leurs défenses, et même avec leur gueule, en leur présentant le bout d'une corde qu'ils serrent avec les dents; que joignant l'intelligence à la force ils ne cassent ni n'endommagent rien de ce qu'on leur confie; qu'ils font tourner et passer ces paquets du bord des eaux dans un bateau sans les laisser mouiller, les posant doucement et les arrangeant où l'on veut les placer, et quand ils les ont déposés dans l'endroit qu'on leur montre, ils essaient avec leur trompe s'ils sont bien situés; et que quand c'est un tonneau qui roule, ils vont d'eux-mêmes chercher des pierres pour le caler et l'établir solidement.

Lorsque l'Éléphant est bien soigné il vit longtemps quoi qu'en captivité, et l'on doit présumer que dans l'état de liberté sa vie est encore plus longue. Quelques auteurs ont écrit qu'il vivoit quatre ou cinq cents ans, d'autres deux ou trois cents ans, et d'autres enfin cent vingt, cent trente ou cent cinquante ans. Je crois que le terme moyen est le vrai, et que si l'on s'est assuré que des éléphans captifs vivent cent vingt ou cent trente ans, ceux qui sont libres et qui jouissent de toutes les aisances de la vie et de tous les droits de la Nature, doivent vivre au moins deux cents ans; de

même si la durée de la gestation est de deux ans, et s'il leur faut trente ans pour prendre tout leur accroissement, on peut encore être assuré que leur vie s'étend au moins au terme que nous venons d'indiquer. Au reste, la captivité abrège moins leur vie que la disconvenance du climat; quelque soin qu'on en prenne, l'Éléphant ne vit pas longtemps dans les pays tempérés, et encore moins dans les climats froids; celui que le roi de Portugal envoya à Louis XIV en 1668, et qui n'avoit alors que quatre ans, mourut à dix-sept ans au mois de janvier 1681, et ne subsista que treize ans dans la ménagerie de Versailles, où cependant il étoit traité soigneusement et nourri largement; on lui donnoit tous les jours quatre-vingt livres de pain, douze pintes de vin et deux seaux de potage, où il entroit encore quatre ou cinq livres de pain; et de deux jours l'un, au lieu de potage, deux seaux de riz cuit dans l'eau, sans compter ce qui lui étoit donné par ceux qui le visitoient; il avoit encore tous les jours une gerbe de blé pour s'amuser; car après avoir mangé le grain des épis, il faisoit des poignées de la paille, et il s'en servoit pour chasser les mouches; il prenoit plaisir à la rompre par petits morceaux, ce qu'il faisoit fort adroitement avec sa trompe; et comme on le menoit promener presque tous les jours, il arrachoit de l'herbe et la mangeoit. L'éléphant qui étoit dernièrement à Naples, où, comme l'on sait, la chaleur est plus grande qu'à Paris, n'y a cependant vécu qu'un petit nombre d'années: ceux qu'on a transportés vivans jusqu'à Pétersbourg périssent successivement, malgré l'abri, les couver-

tures, les poêles; ainsi l'on peut assurer que cet animal ne peut subsister de lui-même nulle part en Europe, et encore moins s'y multiplier. Mais je suis étonné que les Portugais qui ont connu, pour ainsi dire, les premiers le prix et l'utilité de ces animaux dans les Indes orientales, n'en aient pas transporté dans les climats chauds du Brésil, où peut-être en les laissant libres, ils auroient peuplé. La couleur ordinaire des Éléphans est d'un gris cendré ou noirâtre; les blancs sont extrêmement rares. On cite ceux qu'on a vus en différens temps dans quelques endroits des Indes, où il s'en trouve aussi quelques-uns qui sont roux, et ces éléphans blancs et rouges sont très estimés; au reste, ces variétés sont si rares qu'on ne doit pas les regarder comme subsistantes par des races distinctes dans l'espèce, mais plutôt comme des qualités accidentelles et purement individuelles.

Après avoir indiqué les principaux faits au sujet de l'espèce, examinons en détail les facultés de l'individu, les sens, les mouvemens, la grandeur, la force, l'adresse, l'intelligence. L'Éléphant a les yeux très-petits relativement au volume de son corps, mais ils sont brillans et spirituels; et ce qui les distingue de ceux de tous les autres animaux, c'est l'expression pathétique du sentiment et la conduite presque réfléchie de tous leurs mouvemens; il les tourne lentement et avec douceur vers son maître; il a pour lui le regard de l'amitié, celui de l'attention lorsqu'il parle, le coup d'œil de l'intelligence quand il l'a écouté, celui de la pénétration lorsqu'il veut le prévenir : il semble réfléchir, délibérer, penser et ne se déterminer qu'a-

près avoir examiné et regardé à plusieurs fois et sans précipitation, sans passion, les signes auxquels il doit obéir. Les chiens dont les yeux ont beaucoup d'expression, sont des animaux trop vifs pour qu'on puisse distinguer aisément les nuances successives de leurs sensations; mais comme l'Éléphant est naturellement grave et modéré, on lit, pour ainsi dire, dans ses yeux, dont les mouvemens se succèdent lentement, l'ordre et la suite de ses affections intérieures.

Il a l'ouïe très-bonne, et cet organe est à l'extérieur, comme celui de l'odorat, plus marqué dans l'Éléphant que dans aucun autre animal; ses oreilles sont très-grandes, beaucoup plus longues, même à proportion du corps, que celles de l'âne, et aplaties contre la tête, comme celles de l'homme : elles sont ordinairement pendantes; mais il les relève et les remue avec une grande facilité; elles lui servent à essuyer ses yeux, à les préserver de l'incommodité de la poussière et des mouches. Il se délecte au son des instrumens, et paroît aimer la musique; il apprend aisément à marquer la mesure, à se remuer en cadence et à joindre à propos quelques accens au bruit des tambours et au son des trompettes. Son odorat est exquis, et il aime avec passion les parfums de toute espèce et sur-tout les fleurs odorantes; il les choisit, il les cueille une à une, il en fait des bouquets; et après en avoir savouré l'odeur, il les porte à sa bouche et semble les goûter. La fleur d'orange est un de ses mets les plus délicieux; il dépouille avec sa trompe un oranger de toute sa verdure et en mange les fruits, les fleurs, les feuilles et jusqu'au jeune bois. Il choisit dans les prai-

ries les plantes odoriférantes, et dans les bois il préfère les cocotiers, les bananiers, les palmiers, les sagous; et comme ces arbres sont moëleux et tendres, il en mange non-seulement les feuilles, les fruits, mais même les branches, le tronc et les racines; car quand il ne peut arracher ces branches avec sa trompe, il les déracine avec ses défenses.

A l'égard du sens du toucher, il ne l'a, pour ainsi dire, que dans la trompe; mais il est aussi délicat, aussi distinct dans cette espèce de main que dans celle de l'homme. Cette trompe composée de membranes, de nerfs et de muscles, est en même temps un membre capable de mouvement et un organe de sentiment; l'animal peut non-seulement la remuer, la fléchir, mais il peut la raccourcir, l'alonger, la courber et la tourner en tout sens; l'extrémité de la trompe est terminée par un rebord qui s'alonge par le dessus en forme de doigt; c'est par le moyen de ce rebord et de cette espèce de doigt que l'Éléphant fait tout ce que nous faisons avec les doigts; il ramasse à terre les plus petites pièces de monnoie; il cueille les herbes et les fleurs en les choisissant une à une; il dénoue les cordes, ouvre et ferme les portes en tournant les clefs et poussant les verroux; il apprend à tracer des caractères réguliers avec un instrument aussi petit qu'une plume. On ne peut même disconvenir que cette main de l'Éléphant n'ait plusieurs avantages sur la nôtre : elle est d'abord, comme on vient de le voir, également flexible et tout aussi adroite pour saisir, palper en gros et toucher en détail. Toutes ces opérations se font par le moyen de

l'appendice en manière de doigt situé à la partie supérieure du rebord qui environne l'extrémité de la trompe, et laisse dans le milieu une concavité faite en forme de tasse, au fond de laquelle se trouvent les deux orifices des conduits communs de l'odorat et de la respiration. L'Éléphant a donc le nez dans la main, et il est le maître de joindre la puissance de ses poumons à l'action de ses doigts, et d'attirer par une forte succion les liquides, ou d'enlever des corps solides très-pesans en appliquant à leur surface le bord de sa trompe, et faisant un vide au-dedans par aspiration.

La délicatesse du toucher, la finesse de l'odorat, la facilité du mouvement et la puissance de succion se trouvent donc à l'extrémité du nez de l'Éléphant. De tous les instrumens dont la Nature a si libéralement muni ses productions chéries, la trompe est peut-être le plus complet et le plus admirable; c'est non-seulement un instrument organique, mais un triple sens, dont les fonctions réunies et combinées sont en même temps la cause et produisent les effets de cette intelligence et de ces facultés, qui distinguent l'Éléphant et l'élèvent au-dessus de tous les animaux. Il est moins sujet qu'aucun autre aux erreurs du sens de la vue, parce qu'il les rectifie promptement par le sens du toucher, et que se servant de sa trompe comme d'un long bras pour toucher les corps au loin, il prend, comme nous, des idées nettes de la distance par ce moyen; au lieu que les autres animaux (à l'exception du singe et de quelques autres, qui ont des espèces de bras et de mains) ne peuvent acquérir ces

mêmes idées qu'en parcourant l'espace avec leur corps.

Le toucher est de tous les sens celui qui est le plus relatif à la connoissance ; la délicatesse du toucher donne l'idée de la substance des corps, la flexibilité dans les parties de cet organe donne l'idée de leur forme extérieure, la puissance de succion celle de leur pesanteur, l'odorat celle de leurs qualités, et la longueur du bras celle de leur distance ; ainsi par un seul et même membre, et pour ainsi dire, par un acte unique ou simultané, l'Éléphant sent, aperçoit et juge plusieurs choses à la fois : or, une sensation multiple équivaut en quelque sorte à la réflexion : donc quoique cet animal soit, ainsi que tous les autres, privé de la puissance de réfléchir, comme ses sensations se trouvent combinées dans l'organe même, qu'elles sont contemporaines, et, pour ainsi dire, indivises les unes avec les autres, il n'est pas étonnant qu'il ait de lui-même des espèces d'idées et qu'il acquière en peu de temps celles qu'on veut lui transmettre. La réminiscence doit être ici plus parfaite que dans aucune autre espèce d'animal ; car la mémoire tient beaucoup aux circonstances des actes, et toute sensation isolée quoique très-vive, ne laisse aucune trace distincte ni durable ; mais plusieurs sensations combinées et contemporaines font des impressions profondes et des empreintes étendues ; en sorte que si l'Éléphant ne peut se rappeler une idée par le seul toucher, les sensations voisines et accessoires de l'odorat et de la force de succion, qui ont agi en même temps que le toucher, lui aident à s'en rappeler le souvenir ; dans nous-mêmes, la meilleure manière de rendre la mémoire

fidelle, est de se servir successivement de tous nos sens pour considérer un objet, et c'est faute de cet usage combiné des sens que l'homme oublie plus de choses qu'il n'en retient.

Au reste, quoique l'Éléphant ait plus de mémoire et plus d'intelligence qu'aucun des animaux, il a cependant le cerveau plus petit que la plupart d'entr'eux, relativement au volume de son corps; ce que je ne rapporte que comme une preuve particulière que le cerveau n'est point le siége des sentimens, le *sensorium* commun, lequel réside au contraire dans les nerfs des sens et dans les membranes de la tête; aussi les nerfs qui s'étendent dans la trompe de l'Éléphant sont en si grande quantité qu'ils équivalent pour le nombre à tous ceux qui se distribuent dans le reste du corps. C'est donc en vertu de cette combinaison singulière des sens et de ces facultés uniques de la trompe, que cet animal est supérieur aux autres par l'intelligence, malgré l'énormité de sa masse, malgré la disproportion de sa forme; car l'Éléphant est en même temps un miracle d'intelligence et un monstre de matière; le corps très-épais et sans aucune souplesse; le cou court et presque inflexible; la tête petite et difforme; les oreilles excessives et le nez encore beaucoup plus excessif; les yeux trop petits, ainsi que la gueule, le membre génital et la queue; les jambes massives, droites et peu flexibles; le pied si court et si petit, qu'il paroît être nul; la peau dure, épaisse et calleuse; toutes ces difformités paroissant d'autant plus, que toutes sont modelées en grand, toutes d'autant plus désagréables à l'œil, que la plupart n'ont point d'exemple

ple dans le reste de la Nature; aucun animal n'ayant ni la tête, ni les pieds, ni le nez, ni les oreilles, ni les défenses faites ou placées comme celles de l'éléphant.

Il résulte pour l'animal plusieurs inconvéniens de cette conformation bizarre; il peut à peine tourner la tête; il ne peut se tourner lui-même, pour rétrograder, qu'en faisant un circuit : les chasseurs qui l'attaquent par derrière ou par le flanc, évitent les effets de sa vengeance par des mouvemens circulaires; ils ont le temps de lui porter de nouvelles atteintes pendant qu'il fait effort pour se tourner contr'eux. Les jambes dont la rigidité n'est pas aussi grande que celle du cou et du corps, ne fléchissent néanmoins que lentement et difficilement; elles sont fortement articulées avec les cuisses. Il a le genou comme l'homme et le pied aussi bas; mais ce pied sans étendue, est aussi sans ressort et sans force, et le genou est dur et sans souplesse: cependant tant que l'éléphant est jeune et qu'il se porte bien, il le fléchit pour se coucher, pour se laisser ou monter ou charger; mais dès qu'il est vieux ou malade, ce mouvement devient si difficile qu'il aime mieux dormir debout, et que si on le fait coucher par force, il faut ensuite des machines pour le relever et le remettre en pied; les défenses, qui deviennent avec l'âge d'un poids énorme, n'étant pas situées dans une position verticale, comme les cornes des autres animaux, forment deux longs leviers qui, dans cette direction presque horizontale, fatiguent prodigieusement la tête et la tirent en bas; en sorte que l'animal est quelquefois obligé de faire des trous

dans le mur de sa loge pour les soutenir et se soulager de leur poids. Il a le désavantage d'avoir l'organe de l'odorat très-éloigné de celui du goût, l'incommodité de ne pouvoir rien saisir à terre avec sa bouche, parce que son cou court ne peut plier pour laisser baisser assez la tête; il faut qu'il prenne sa nourriture et même sa boisson avec le nez; il la porte ensuite, non pas à l'entrée de la gueule, mais jusqu'à son gosier, et lorsque sa trompe est remplie d'eau, il en fourre l'extrémité jusqu'à la racine de la langue, apparemment pour rabaisser l'épiglotte et pour empêcher la liqueur qui passe avec impétuosité, d'entrer dans le larinx; car il pousse cette eau par la force de la même haleine qu'il avoit employée pour la pomper; elle sort de la trompe avec bruit et entre dans le gosier avec précipitation; la langue, la bouche ni les lèvres ne lui servent pas comme aux autres animaux à sucer ou laper sa boisson.

De-là paroît résulter une conséquence singulière; c'est que le petit éléphant doit teter avec le nez et porter ensuite à son gosier le lait qu'il a pompé; cependant les anciens ont écrit qu'il tetoit avec la gueule et non avec la trompe; mais il y a toute apparence qu'ils n'avoient pas été témoins du fait et qu'ils ne l'ont fondé que sur l'analogie, tous les animaux n'ayant pas d'autre manière de teter. Mais si le jeune éléphant avoit une fois pris l'usage ou l'habitude de pomper avec la bouche en suçant la mamelle de sa mère, pourquoi la perdroit-il pour tout le reste de sa vie? pourquoi ne se sert-il jamais de cette partie pour pomper l'eau lorsqu'il est à portée? pourquoi feroit-il tou-

jours une action double, tandis qu'une simple suffiroit? pourquoi ne lui voit-on jamais rien prendre avec sa gueule que ce qu'on jette dedans lorsqu'elle est ouverte? Il paroît donc très-vraisemblable que le petit éléphant ne tette qu'avec la trompe; cette présomption est non-seulement prouvée par les faits subséquens, mais elle est encore fondée sur une meilleure analogie que celle qui a décidé les anciens.

Nous avons dit qu'en général les animaux au moment de leur naissance ne peuvent être avertis de la présence de l'aliment dont ils ont besoin, par aucun autre sens que par celui de l'odorat. L'oreille est certainement très-inutile à cet effet; l'œil l'est également et très-évidemment, puisque la plupart des animaux n'ont pas les yeux ouverts lorsqu'ils commencent à teter; le toucher ne peut que leur indiquer vaguement et également toutes les parties du corps de la mère, ou plutôt il ne leur indique rien de relatif à l'appétit; l'odorat seul doit l'avertir; c'est non-seulement une espèce de goût, mais un avant-goût qui précède, accompagne et détermine l'autre; l'Éléphant est donc averti, comme tous les autres animaux, par cet avant-goût, de la présence de l'aliment; et comme le siége de l'odorat se trouve ici réuni avec la puissance de succion à l'extrémité de sa trompe, il l'applique à la mamelle, en pompe le lait et le porte ensuite à sa bouche pour satisfaire son appétit. D'ailleurs les deux mamelles étant situées sur la poitrine comme aux femmes, et n'ayant que de petits mamelons très-disproportionnés à la grandeur de la gueule du petit, duquel aussi le cou ne peut plier, il faudroit que la mère se ren-

versât sur le dos ou sur le côté, pour qu'il pût saisir la mamelle avec la bouche, et il auroit encore beaucoup de peine à en tirer le lait à cause de la disproportion énorme qui résulte de la grandeur de la gueule et de la petitesse du mamelon; le rebord de la trompe que l'Éléphant contracte, autant qu'il lui plaît, se trouve au contraire proportionné au mamelon, et le petit éléphant peut aisément par son moyen teter sa mère debout ou couchée sur le côté; ainsi, tout s'accorde pour infirmer le témoignage des anciens sur ce fait qu'ils ont avancé sans l'avoir vérifié; car aucun d'entr'eux, ni même aucun des modernes que je connoisse, ne dit avoir vu teter l'éléphant, et je crois pouvoir assurer que si quelqu'un vient dans la suite à l'observer, on verra qu'il ne tette point avec la gueule mais avec le nez (1).

Je crois de même que les anciens se sont trompés en nous disant que les Éléphans s'accouplent à la manière des autres animaux; que la femelle abaisse seulement sa croupe pour recevoir plus aisément le mâle: la position des parties paroît rendre impossible cette situation d'accouplement. L'éléphante n'a pas comme les autres femelles, l'orifice de la vulve au bas du

(1) Longtemps après l'impression de cet article, j'ai reçu un dessin fait aux Indes, d'un jeune éléphant tetant sa mère, dont la figure se trouve ici représentée. C'est à la prévenante honnêteté d'un militaire qui a demeuré vingt-huit ans au Bengale que je dois ce dessin et la connoissance d'un fait dont je doutois. Le petit éléphant ne tette pas par la trompe, mais par la gueule comme les autres animaux.

ventre et voisine de l'anus; cet orifice en est à deux pieds et demi ou trois pieds de distance; il est situé presqu'au milieu du ventre; d'autre côté, le mâle n'a pas le membre génital proportionné à la grandeur de son corps, non plus qu'à celle de ce long intervalle, qui dans la situation supposée, seroit en pure perte. Les Naturalistes et les voyageurs s'accordent à dire que l'Éléphant n'a pas le membre génital plus gros ni guère plus long que le cheval; il ne lui seroit donc pas possible d'atteindre au but dans la situation ordinaire aux Quadrupèdes; il faut que la femelle en prenne une autre et se renverse sur le dos. De Feynes et Tavernier l'ont dit positivement; mais j'avoue que j'aurois fait peu d'attention à leur témoignage, si cela ne s'accordoit pas avec la position des parties, qui ne permet pas à ces animaux de se joindre autrement. Il leur faut donc pour cette opération plus de temps, plus d'aisance, plus de commodités qu'aux autres, et c'est peut-être par cette raison qu'ils ne s'accouplent que quand ils sont en pleine liberté, et lorsqu'ils ont en effet toutes les facilités qui leur sont nécessaires : la femelle doit non-seulement consentir, mais il faut encore qu'elle provoque le mâle par une situation indécente, qu'apparemment elle ne prend jamais que quand elle se croit sans témoins (1). La pudeur n'est-elle donc

(1) Cette conjecture qui me paroissoit plausible quand ceci a été écrit ne se trouve pas vraie; car je crois qu'on doit ajouter foi à ce que m'a rapporté un témoin oculaire qui m'a assuré avoir vu lorsque ces animaux veulent s'accoupler que la femelle se courbe la tête et le cou, et appuie les deux pieds

qu'une vertu physique qui se trouve aussi dans les bêtes ? elle est au moins, comme la douceur, la modération, la tempérance, l'attribut général et le bel apanage de tout sexe féminin.

Le son de la voix de l'Éléphant est très-singulier : si l'on en croit les anciens, elle se divise pour ainsi dire en deux modes très-différens et fort inégaux; il passe du son par le nez ainsi que par la bouche; ce son prend des inflexions dans cette longue trompette : il est rauque et filé comme celui d'un instrument d'airain, tandis que la voix qui passe par la bouche est entrecoupée de pauses courtes et de soupirs durs. Ce fait avancé par Aristote, et ensuite répété par les Naturalistes, et même par quelques voyageurs, est vraisemblablement faux, ou du moins n'est pas exact. M. de Bussi assure positivement que l'Éléphant ne pousse aucun cri par la trompe; cependant comme en fermant exactement la bouche, l'homme même peut rendre quelque son par le nez, il se peut que l'Éléphant dont le nez est si grand, rende des sons par cette voie lorsque sa bouche est fermée. Quoi qu'il en soit, le cri de l'Éléphant se fait entendre de plus d'une lieue, et cependant il n'est pas effrayant comme le rugissement du tigre ou du lion.

L'Éléphant est encore singulier par la conformation

---

et le devant du corps également courbés sur la racine d'un arbre, comme si elle se prosternoit par terre; les deux pieds de derrière restant debout et la croupe en haut, ce qui donne au mâle la facilité de la couvrir et d'en user comme les autres Quadrupèdes.

des pieds et par la texture de la peau; il n'est pas revêtu de poil comme les autres Quadrupèdes; la peau est tout-à-fait rase; il en sort seulement quelques soies dans les gerçures, et ces soies sont très-clair semées sur le corps, mais assez nombreuses au cil des paupières, au derrière de la tête, dans les trous des oreilles et au dedans des cuisses et des jambes. L'épiderme dur et calleux a deux espèces de rides, les unes en creux, et les autres en relief; il paroît déchiré par gerçures et ressemble assez bien à l'écorce d'un vieux chêne. Dans l'homme et dans les animaux l'épiderme est partout adhérent à la peau; dans l'Éléphant il est seulement attaché par quelques points, comme le sont deux étoffes piquées l'une sur l'autre. Cet épiderme est naturellement sec et fort sujet à s'épaissir; il acquiert souvent trois ou quatre lignes d'épaisseur par le dessèchement successif des différentes couches qui se régénèrent les unes sous les autres. C'est cet épaississement de l'épiderme qui produit l'éléphantiasis ou lèpre sèche, à laquelle l'homme dont la peau est dénuée de poil, comme celle de l'Éléphant, est quelquefois sujet. Cette maladie est très-ordinaire à l'Éléphant, et pour la prévenir, les Indiens ont soin de le frotter souvent d'huile et d'entretenir par des bains fréquens la souplesse de la peau; elle est très-sensible partout où elle n'est pas calleuse: dans les gerçures et dans les autres endroits où elle ne s'est ni desséchée ni durcie, la piqûre des mouches se fait si bien sentir à l'Éléphant, qu'il emploie non-seulement ses mouvemens naturels, mais même les ressources de son intelligence pour s'en délivrer; il se sert de sa queue, de ses oreilles, de sa trompe pour

les frapper ; il fronce sa peau partout où elle peut se contracter, et les écrase entre ses rides ; il prend des branches d'arbres, des rameaux, des poignées de longue paille pour les chasser ; et lorsque tout cela lui manque, il ramasse de la poussière avec sa trompe et en couvre tous les endroits sensibles : on l'a vu se poudrer ainsi plusieurs fois par jour et se poudrer à propos, c'est-à-dire en sortant du bain. L'usage de l'eau est presqu'aussi nécessaire à ces animaux que celui de l'air et de la terre : lorsqu'ils sont libres, ils quittent rarement le bord des rivières ; ils se mettent souvent dans l'eau jusqu'au ventre, et ils y passent quelques heures tous les jours. Aux Indes où l'on a appris à les traiter de la manière qui convient le mieux à leur naturel et à leur tempérament, on les lave avec soin et on leur donne tout le temps nécessaire et toutes les facilités possibles pour se laver eux-mêmes : on nettoie leur peau en la frottant avec de la pierre ponce, et ensuite on leur met des essences, de l'huile et des couleurs.

La conformation des pieds et des jambes est encore singulière et différente dans l'Éléphant de ce qu'elle est dans les autres animaux. Les jambes de devant paroissent avoir plus de hauteur que celles de derrière ; cependant celles-ci sont un peu plus longues. Le pied court et petit est partagé en cinq doigts qui tous sont recouverts par la peau, et dont aucun n'est apparent au dehors. On voit seulement des espèces d'ongles dont le nombre varie, quoique celui des doigts soit constant : la plante du pied est revêtue d'une semelle de cuir dur comme la corne, et qui déborde tout autour ; c'est

de cette même substance que sont formés les ongles.

Les oreilles de l'Éléphant sont très-longues ; il s'en sert comme d'un éventail ; il les fait remuer et claquer comme il lui plaît. Sa queue n'est pas plus longue que l'oreille, et n'a ordinairement que deux pieds et demi ou trois pieds de longueur. Elle est assez menue, pointue et garnie à l'extrémité d'une houpe de gros poils, ou plutôt de filets de corne noirs, luisans et solides. Ce poil ou cette corne est de la grosseur et de la force d'un gros fil de fer, et un homme ne peut le casser en le tirant avec les mains, quoiqu'il soit élastique et pliant. Au reste, cette houpe de poils est un ornement très-recherché des négresses qui y attachent apparemment quelque superstition. Une queue d'éléphant se vend quelquefois deux ou trois esclaves, et les nègres hasardent souvent leur vie pour tâcher de la couper et de l'enlever à l'animal vivant. Outre cette houpe de gros poils qui est à l'extrémité, la queue est couverte, ou plutôt parsemée dans sa longueur, de soies dures et plus grosses que celles du sanglier. Il se trouve aussi de ces soies sur la partie convexe de la trompe et aux paupières où elles sont quelquefois longues de plus d'un pied : ces soies ou poils aux deux paupières ne se trouvent guère que dans l'homme, le singe et l'Éléphant.

Le climat, la nourriture et la condition influent beaucoup sur l'accroissement et la grandeur de l'Éléphant ; en général, ceux qui sont pris jeunes et réduits à cet âge en captivité n'arrivent jamais aux dimensions entières de la Nature ; les plus grands éléphans des Indes et des côtes orientales de l'Afrique ont quatorze pieds de hauteur ; les plus petits qui se

trouvent au Sénégal et dans les autres parties de l'Afrique occidentale n'ont que dix ou onze pieds, et tous ceux qu'on a amenés jeunes en Europe ne se sont pas élevés à cette hauteur. Celui de la ménagerie de Versailles, qui venoit de Congo, n'avoit que sept pieds et demi de hauteur à l'âge de dix-sept ans; en treize ans qu'il vécut il ne grandit que d'un pied; en sorte qu'à quatre ans, lorsqu'il fut envoyé, il n'avoit que six pieds et demi de hauteur; et comme l'accroissement va toujours de moins en moins, on ne peut pas supposer que s'il fût arrivé à l'âge de trente ans, qui est le terme ordinaire de l'accroissement entier, il eût acquis plus de huit pieds de hauteur; ainsi, la condition ou l'état de domesticité réduit au moins d'un tiers l'accroissement de l'animal, non-seulement en hauteur, mais dans toutes les autres dimensions.

Ces masses énormes de matière ne laissent pas, comme nous l'avons dit, de se mouvoir avec beaucoup de vîtesse; elles sont soutenues par quatre membres qui ressemblent moins à des jambes qu'à des piliers ou des colonnes massives de quinze ou dix-huit pouces de diamètre, et de cinq ou six pieds de hauteur; ces jambes sont donc une ou deux fois plus longues que celles de l'homme; ainsi quand l'éléphant ne feroit qu'un pas tandis qu'un homme en fait deux, il le surpasseroit à la course. Au reste, le pas ordinaire de l'Éléphant n'est pas plus vîte que celui du cheval; mais quand on le pousse il prend une espèce d'amble qui, pour la vîtesse, équivaut au galop. Il exécute donc avec promptitude et même avec assez de liberté tous les mouvemens directs, mais il manque

absolument de facilité pour les mouvemens obliques ou rétrogrades; c'est ordinairement dans les chemins étroits et creux où il a peine à se retourner, que les nègres l'attaquent et lui coupent la queue, qui pour eux est d'un aussi grand prix que tout le reste de la bête; il a beaucoup de peine à descendre les pentes trop rapides; il est obligé de plier les jambes de derrière, afin qu'en descendant, le devant du corps conserve le niveau avec la croupe, et que le poids de sa propre masse ne le précipite pas. Il nage aussi très-bien, quoique la forme de ses jambes et de ses pieds paroisse indiquer le contraire; mais comme la capacité de la poitrine et du ventre est très-grande, que le volume des poumons et des intestins est énorme, et que toutes ces grandes parties sont remplies d'air ou de matières plus légères que l'eau, il enfonce moins qu'un autre; il a dès-lors moins de résistance à vaincre, et peut par conséquent nager plus vîte en faisant moins d'efforts et moins de mouvemens des jambes que les autres. Aussi s'en sert-on très-utilement pour le passage des rivières : outre deux pièces de canon de trois ou de quatre livres de balles, dont on le charge dans ces occasions, on lui met encore sur le corps une infinité d'équipages, indépendamment de quantité de personnes qui s'attachent à ses oreilles et à sa queue pour passer l'eau; lorsqu'il est ainsi chargé, il nage entre deux eaux, et on ne lui voit que la trompe qu'il tient élevée pour respirer.

Quoique l'Éléphant ne se nourrisse ordinairement que d'herbes et de bois tendre, et qu'il lui faille un prodigieux volume de cette espèce d'aliment pour

pouvoir en tirer la quantité de molécules organiques nécessaires à la nutrition d'un aussi vaste corps, il n'a cependant pas plusieurs estomacs comme la plupart des animaux qui se nourrissent de même; il n'a qu'un estomac; il ne rumine pas; il est plutôt conformé comme le cheval, que comme le bœuf ou les autres animaux ruminans; la panse qui lui manque est suppléée par la grosseur et l'étendue des intestins et sur-tout du colon, qui a deux ou trois pieds de diamètre sur quinze ou vingt de longueur; l'estomac est en tout bien plus petit que le colon, n'ayant que trois pieds et demi ou quatre pieds de longueur sur un pied ou un pied et demi dans sa plus grande largeur; pour remplir d'aussi grandes capacités, il faut que l'animal mange, pour ainsi dire, continuellement, sur-tout lorsqu'il n'a pas de nourriture plus substantielle que l'herbe; aussi les Éléphans sauvages sont presque toujours occupés à arracher des herbes, cueillir des feuilles ou casser du jeune bois; et les domestiques auxquels on donne une grande quantité de riz ne laissent pas encore de cueillir des herbes dès qu'ils se trouvent à portée de le faire. Quelque grand que soit l'appétit de l'Éléphant, il mange avec modération, et son goût pour la propreté l'emporte sur le sentiment du besoin; son adresse à séparer avec sa trompe les bonnes feuilles d'avec les mauvaises, et le soin qu'il a de les bien secouer pour qu'il n'y reste point d'insectes ni de sable, sont des choses agréables à voir; il aime beaucoup le vin, les liqueurs spiritueuses, l'eau-de-vie, l'arac. On lui fait faire les corvées les plus pénibles et les entreprises les plus fortes en lui montrant un

vase rempli de ces liqueurs, et en le lui promettant pour prix de ses travaux ; il paroît aimer aussi la fumée du tabac, mais elle l'étourdit et l'enivre ; il craint toutes les mauvaises odeurs, et il a une horreur si grande pour le cochon, que le seul cri de cet animal l'émeut et le fait fuir.

Dans l'espèce de l'Éléphant comme dans toutes les autres espèces de la Nature, la femelle est plus douce que le mâle. Celui que nous avons vu en 1771 étoit plus fier, plus indifférent et beaucoup plus difficile à gouverner que la femelle que nous avons vue deux ans après ; il cherchoit à saisir avec sa trompe les gens qui l'approchoient de près, et il a souvent arraché les poches et les basques de l'habit des curieux. Ses maîtres même étoient obligés de prendre avec lui des précautions, au lieu que la femelle sembloit obéir avec complaisance. Le seul moment où on l'a vue marquer de l'humeur, a été celui de son emballage dans son caisson de voyage. Lorsqu'on voulut l'y faire entrer, elle refusa d'avancer, et ce ne fut qu'à force de contrainte et de coups de poinçon dont on la piquoit par derrière, qu'on la força d'entrer dans cette espèce de cage qui servoit alors à la transporter de ville en ville. Irritée des mauvais traitemens qu'elle venoit d'essuyer, et ne pouvant se retourner dans cette prison étroite, elle prit le seul moyen qu'elle avoit de se venger ; ce fut de remplir sa trompe et de jeter le volume d'un seau d'eau au visage et sur le corps de celui qui l'avoit le plus harcelée.

Pour ne rien omettre de ce qui peut contribuer à faire connoître toutes les facultés naturelles et toutes

les qualités acquises par un animal si supérieur aux autres, nous ajouterons quelques faits qui sont venus à notre connoissance, ou que nous avons tirés des voyageurs les moins suspects.

« On se sert de l'Éléphant pour le transport de l'artillerie sur les montagnes, et c'est là où son intelligence se fait mieux sentir. Voici comme il s'y prend : pendant que les bœufs attelés à la pièce de canon font effort pour la traîner en haut, l'Éléphant pousse la culasse avec son front, et à chaque effort qu'il fait, il soutient l'afût avec son genou qu'il place à la roue : il semble qu'il comprenne ce qu'on lui dit. Son conducteur veut-il lui faire faire quelque corvée pénible, il lui explique de quoi il est question, et lui détaille les raisons qui doivent l'engager à obéir : si l'Éléphant marque de la répugnance à ce qu'il exige de lui, le cornac (c'est ainsi qu'on appelle son conducteur) promet de lui donner de l'arac ou quelque chose qu'il aime : alors l'animal se prête à tout; mais il est dangereux de lui manquer de parole; plus d'un cornac en a été la victime. Il s'est passé à ce sujet dans le Dekan, un trait qui mérite d'être rapporté, et qui, tout incroyable qu'il paroît, est cependant exactement vrai. Un éléphant venoit de se venger de son cornac en le tuant; sa femme témoin de ce spectacle prit ses deux enfans et les jeta aux pieds de l'animal encore tout furieux, en lui disant : « puisque tu as tué mon mari, ôtes-moi aussi la vie ainsi qu'à mes enfans. » L'éléphant s'arrêta tout court, s'adoucit, et comme s'il eût été touché de regret, prit avec sa trompe le plus grand de ces deux enfans, le mit sur son cou, l'adopta pour son cornac et n'en voulut point souffrir d'autre. »

« Si l'Éléphant est vindicatif, il n'est pas moins reconnoissant. Un soldat de Pondichéri qui avoit coutume de porter à un de ces animaux une certaine mesure d'arac chaque fois qu'il touchoit son prêt, ayant un jour bu plus que de raison, et se voyant poursuivi par la garde qui le vouloit conduire en prison, se réfugia sous l'éléphant et s'y endormit. Ce fut en vain que la garde tenta de l'arracher de cet asyle ; l'éléphant le défendit avec sa trompe. Le lendemain le soldat revenu de son ivresse frémit à son réveil de se trouver couché sous un animal d'une grosseur si énorme. L'éléphant qui sans doute s'aperçut de son effroi, le caressa avec sa trompe pour le rassurer, et lui fit entendre qu'il pouvoit s'en aller. »

« L'Éléphant tombe quelquefois dans une espèce de folie qui lui ôte sa docilité et le rend même très-redoutable ; on est alors obligé de le tuer. On se contente quelquefois de l'attacher avec de grosses chaînes de fer, dans l'espérance qu'il viendra à résipiscence. Mais quand il est dans son état naturel, les douleurs les plus aiguës ne peuvent l'engager à faire du mal à qui ne lui en a pas fait. Un éléphant, furieux des blessures qu'il avoit reçues à la bataille d'Hambour, couroit à travers champs et poussoit des cris affreux ; un soldat qui, malgré les avertissemens de ses camarades, n'avoit pu fuir, peut-être parce qu'il étoit blessé, se trouva à sa rencontre : l'éléphant craignit de le fouler aux pieds, le prit avec sa trompe, le plaça doucement de côté, continua sa route ». Je n'ai pas cru devoir rien retrancher de ces notes que je viens de transcrire ; elles ont été données par M. de

Bussy, qui a demeuré dix ans dans l'Inde. Il avoit plusieurs éléphans à son service; il les montoit très-souvent, les voyoit tous les jours et étoit à portée d'en voir beaucoup d'autres et de les observer. L'académie des sciences nous a aussi laissé quelques faits qu'elle a recueillis sur l'éléphant de la ménagerie de Versailles, et ces faits me paroissent également mériter de trouver place ici. « L'éléphant sembloit connoître quand on se moquoit de lui, et s'en souvenir pour s'en venger quand il en trouvoit l'occasion. Il renversa d'un coup de sa trompe un homme qui l'avoit trompé, faisant semblant de lui jeter quelque chose dans la gueule, et il lui rompit deux côtes; ensuite de quoi il le foula aux pieds et lui rompit une jambe, et s'étant agenouillé, lui voulut enfoncer ses défenses dans le ventre, lesquelles n'entrèrent que dans la terre aux deux côtés de la cuisse, qui ne fut point blessée. Il écrasa un autre homme, le froissant contre une muraille pour le même sujet. Un peintre le vouloit dessiner en une attitude extraordinaire, qui étoit de tenir sa trompe levée et la gueule ouverte; le valet du peintre, pour le faire demeurer en cet état, lui jetoit des fruits dans la gueule, et le plus souvent faisoit semblant d'en jeter; il en fut indigné, et comme s'il eût connu que l'envie que le peintre avoit de le dessiner étoit la cause de cette importunité, au lieu de s'en prendre au valet, il s'adressa au maître, et lui jeta par sa trompe une quantité d'eau, dont il gâta le papier sur lequel le peintre dessinoit. »

« Il se servoit ordinairement bien moins de sa force que de son adresse, laquelle étoit telle qu'il s'ôtoit avec

avec beaucoup de facilité une grosse double courroie, dont il avoit la jambe attachée, la défaisant de la boucle et de l'ardillon; et comme on eût entortillé cette boucle d'une petite corde renouée à beaucoup de nœuds, il dénouoit tout sans rien rompre. Une nuit après s'être ainsi dépêtré de sa courroie, il rompit la porte de sa loge si adroitement, que son gouverneur n'en fut point éveillé; de-là passa dans plusieurs cours de la ménagerie, brisant les portes fermées, et abattant la maçonnerie quand elles étoient trop petites pour le laisser passer; et il alla ainsi dans la loge des autres animaux, ce qui les épouvanta tellement, qu'ils s'enfuirent tous se cacher dans les lieux les plus reculés du parc. »

« L'Éléphant, même sauvage, (dit le P. Vincent Marie) ne laisse pas d'avoir des vertus; il est généreux et tempérant, et quand il est domestique, on l'estime par sa douceur et sa fidélité envers son maître, et son amitié pour celui qui le gouverne. S'il est destiné à servir immédiatement les princes, il connoît sa fortune et conserve une gravité convenable à son emploi; si au contraire on le destine à des travaux moins honorables, il s'attriste, se trouble et laisse voir clairement qu'il s'abaisse malgré lui. A la guerre, dans le premier choc, il est impétueux et fier; il est le même quand il est enveloppé par les chasseurs; mais il perd le courage lorsqu'il est vaincu. Il combat avec ses défenses, et ne craint rien tant que de perdre sa trompe, qui par sa consistance est facile à couper. Au reste, il est naturellement doux; il n'attaque personne à moins qu'on ne l'offense; il semble même se plaire en

compagnie ; il aime surtout les enfans ; il les caresse et paroît reconnoître en eux leur innocence. »

« L'Éléphant, dit François Pyrard, est l'animal qui a le plus de jugement et de connoissance, de sorte qu'on le diroit avoir quelque usage de raison, outre qu'il est infiniment profitable et de service à l'homme. S'il est question de monter dessus, il est tellement souple, obéissant et dressé pour se ranger à la commodité de l'homme et qualité de la personne qui s'en veut servir, que se pliant bas, il aide lui-même à celui qui veut monter dessus, et le soulage avec sa trompe. Il est si obéissant qu'on lui fait faire tout ce que l'on veut, pourvu qu'on le prenne de douceur ; il fait tout ce qu'on lui dit ; il caresse ceux qu'on lui montre. »

« En donnant aux Éléphans, disent les voyageurs hollandois, tout ce qui peut leur plaire, on les rend aussi privés et aussi soumis que le sont les hommes. L'on peut dire qu'il ne leur manque que la parole. Ils sont orgueilleux et ambitieux, mais ils se souviennent du bien qu'on leur a fait et ont de la reconnoissance ; jusques-là qu'ils ne manquent point de baisser la tête pour marque de respect en passant devant les maisons où ils ont été bien traités. Ils se laissent conduire et commander par un enfant, mais ils veulent être loués et chéris. On ne sauroit se moquer d'eux, ni les injurier qu'ils ne l'entendent, et ceux qui le font doivent bien prendre garde à eux ; car ils seront bien heureux s'ils s'empêchent d'être arrosés de l'eau des trompes de ces animaux ou d'être jetés par terre le visage contre la poussière. »

« Les Eléphans, dit le P. Philippe, approchent beaucoup du jugement et du raisonnement des hommes. Si on compare les singes aux Eléphans, ils ne sembleront que des animaux très-lourds et très-brutaux; et en effet les Éléphans sont si honnêtes, qu'ils ne sauroient souffrir qu'on les voie lorsqu'ils s'accouplent; et si de hasard quelqu'un les avoit vus en cette action, ils s'en vengeroient infailliblement. Ils saluent en fléchissant les genoux et en baissant la tête; et lorsque leur maître veut les monter, ils lui présentent si adroitement le pied, qu'il s'en peut servir comme d'un degré. Lorsqu'on a pris un éléphant sauvage et qu'on lui a lié les pieds, le chasseur l'aborde, le salue, lui fait des excuses de ce qu'il l'a lié, lui proteste que ce n'est pas pour lui faire injure, lui expose que la plupart du temps il avoit faute de nourriture dans son premier état, au lieu que désormais il sera parfaitement bien traité, qu'il lui en fait la promesse; le chasseur n'a pas plutôt achevé ce discours obligeant, que l'éléphant le suit comme feroit un très-doux agneau. Il ne faut pas pourtant conclure de-là que l'Éléphant ait l'intelligence des langues; mais seulement qu'ayant une très-parfaite estimative, il connoît les divers mouvemens d'estime ou de mépris, d'amitié ou de haine, et tous les autres dont les hommes sont agités envers lui, et pour cette cause il est plus aisé à dompter, par les raisons que par les coups et par les verges. Il jette des pierres fort loin et fort droit avec sa trompe, et il s'en sert pour verser de l'eau avec laquelle il se lave le corps. »

« De cinq éléphans, dit Tavernier, que les chas-

seurs avoient pris, trois se sauvèrent quoiqu'ils eussent des chaînes et des cordes autour de leur corps et même de leurs jambes. Ces gens-là nous dirent une chose surprenante et qui est tout-à-fait admirable, si on peut la croire; c'est que ces éléphans ayant été une fois attrapés et étant sortis du piége, si on les fait entrer dans les bois, ils sont dans la défiance et arrachent avec leur trompe une grosse branche dont ils vont sondant par-tout avant que d'asseoir leur pied, s'il n'y a point de trous à leur passage pour n'être pas attrapés une seconde fois; ce qui faisoit désespérer aux chasseurs qui nous contoient cette histoire, de pouvoir reprendre aisément les trois éléphans qui leur étoient échappés. Nous vîmes les deux autres éléphans qu'on avoit pris; chacun de ces éléphans sauvages étoit entre deux éléphans privés; et autour des sauvages il y avoit six hommes tenant des lances à feu, qui parloient à ces animaux en leur présentant à manger, et disant en leur langage, prends cela et le mange. C'étoient des petites bottes de foin, des morceaux de sucre noir et du riz cuit avec de l'eau et force grain de poivre. Quand l'éléphant sauvage ne vouloit pas faire ce qu'on lui commandoit, les hommes ordonnoient aux éléphans privés de le battre, ce qu'ils faisoient aussitôt; l'un le frappant sur le front et sur la tête avec sa trompe; et lorsqu'il faisoit mine de se revancher contre celui-là, l'autre le frappoit de son côté, de sorte que le pauvre éléphant sauvage ne savoit plus où il en étoit, ce qui lui apprenoit à obéir ».

« J'ai plusieurs fois observé, dit Edward Terri, que l'Eléphant fait plusieurs choses qui tiennent plus

du raisonnement humain, que du simple instinct naturel qu'on lui attribue. Il fait tout ce que son maître lui commande. S'il veut qu'il fasse peur à quelqu'un, il s'avance vers lui avec la même fureur que s'il le vouloit mettre en pièces, et lorsqu'il en est tout proche, il s'arrête tout court, sans lui faire aucun mal. Si le maître veut faire affront à un autre, il parle à l'éléphant, qui prendra avec sa trompe de l'eau du ruisseau et de la boue, et la lui jettera au nez. Sa trompe est faite d'un cartilage; elle pend entre les dents; quelques-uns l'appellent sa main, à cause qu'en plusieurs occasions elle lui rend le même service que la main fait aux hommes. Le Mogol en a qui servent de bourreaux aux criminels condamnés à mort. Si leur conducteur leur commande de dépêcher promptement ces misérables, ils les mettent en pièces en un moment avec leurs pieds; et au contraire s'il leur commande de les faire languir, ils leur rompent les os les uns après les autres, et leur font souffrir un supplice aussi cruel que celui de la roue. »

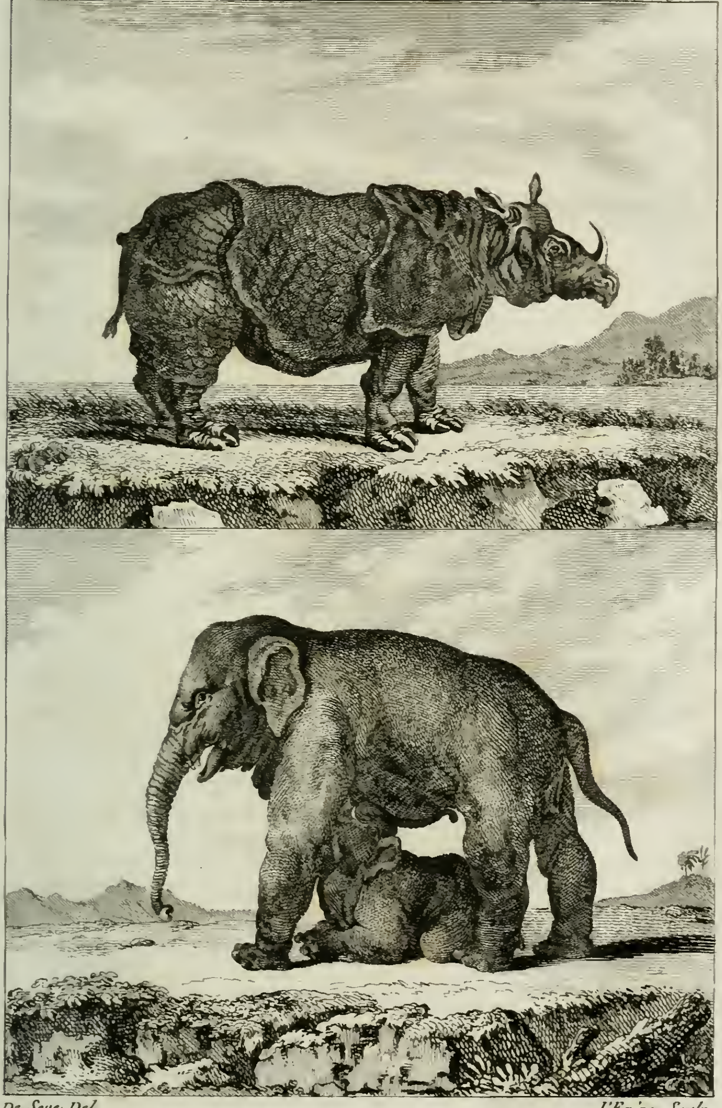
« Les Éléphans, dans l'état de liberté, au rapport d'un autre voyageur, vivent dans une espèce de société durable; chaque bande ou troupe reste séparée, et n'a aucun commerce avec d'autres troupes, et même ils paroissent s'entr'éviter très-soigneusement. »

« Lorsqu'une de ces troupes se met en marche pour voyager ou changer de domicile, ceux des mâles qui ont les défenses les plus grosses et les plus longues marchent à la tête; et s'ils rencontrent dans leur route une rivière un peu profonde, ils la passent les premiers à la nage, et paroissent sonder le terrein du rivage

opposé ; ils donnent alors un signal par un son de leur trompe, et dès-lors la troupe avertie entre dans la rivière, et, nageant en file, les éléphans adultes transportent leurs petits en se les donnant, pour ainsi dire, de main en main ; après quoi tous les autres les suivent et arrivent au rivage où les premiers les attendent. »

« Une autre singularité remarquable, c'est que, quoiqu'ils se tiennent toujours par troupes, on trouve de temps en temps des éléphans séparés, errans, seuls et éloignés des autres, comme s'ils étoient bannis de toute société. Ces éléphans solitaires ou réprouvés sont très-méchans ; ils attaquent souvent les hommes et les tuent ; et tandis qu'à la vue de l'homme, et que sur le moindre mouvement (pourvu qu'il ne se fasse pas avec trop de précipitation) une troupe entière d'éléphans s'éloignera ; ces éléphans solitaires l'attendent non-seulement de pied ferme, mais même l'attaquent avec fureur ; en sorte qu'on est obligé de les tuer à coups de fusil. On n'a jamais rencontré deux de ces éléphans ensemble ; ils vivent seuls, et sont tous mâles ; l'on ignore s'ils recherchent les femelles ; car on ne les a jamais vus les suivre ou les accompagner. »

Nous pourrions citer encore plusieurs autres faits aussi curieux et aussi intéressans que ceux qu'on vient de lire ; mais nous aurions bientôt excédé les limites que nous avons tâché de nous prescrire dans cet ouvrage ; nous ne serions pas même entrés dans un aussi grand détail, si l'Éléphant n'étoit de tous les animaux le premier à tous égards, celui par conséquent qui méritoit le plus d'attention.



De Seve, Del. *L'Epine, Sculp.*

DU CHAMEAU (1) ET DU DROMADAIRE.

Ces deux noms, Dromadaire et Chameau, ne désignent pas deux espèces différentes, mais indiquent seulement deux races distinctes et subsistantes de temps immémorial dans l'espèce du Chameau. Le principal et pour ainsi dire l'unique caractère sensible par lequel ces deux races diffèrent, consiste en ce que le Chameau porte deux bosses, et que le Dromadaire n'en a qu'une; il est aussi plus petit et moins fort que le Chameau; mais tous deux se mêlent, produisent ensemble, et les individus qui proviennent de cette race croisée sont ceux qui ont le plus de vigueur et qu'on préfère à tous les autres. Ces métis issus du Dromadaire et du Chameau, forment une race secondaire qui se multiplie pareillement, et qui se mêle aussi avec les races premières; en sorte que dans cette espèce, comme dans celles des autres animaux domestiques, il se trouve plusieurs variétés dont les plus générales sont relatives à la différence des climats. Aristote a très-bien indiqué les deux races principales; seulement il paroît, depuis qu'on a découvert les parties de l'Afrique et de l'Asie inconnues aux anciens, que le Dromadaire est sans comparaison plus nombreux et plus généralement répandu que le Chameau. Celui-ci ne se trouve guère que dans le Turquestan et dans quelques autres endroits du Levant, tandis que le Dromadaire plus commun qu'aucune autre bête de somme en Arabie, se trouve de même en grande quantité dans toute

(1) Lat. *Camelus*; it. *Camelo*; all. *Kæmel*.

la partie septentrionale de l'Afrique qui s'étend depuis la mer Méditerranée jusqu'au fleuve Niger, et qu'on le retrouve en Égypte, en Perse, dans la Tartarie méridionale et dans les parties septentrionales de l'Inde. Le Dromadaire occupe donc des terres immenses, et le Chameau est borné à un petit terrein : le premier habite des régions arides et chaudes; le second un pays moins sec et plus tempéré; et l'espèce entière, tant des uns que des autres, paroît être confinée dans une zône de trois ou quatre cents lieues de largeur, qui s'étend depuis la Mauritanie jusqu'à la Chine : elle ne subsiste ni au-dessus ni au-dessous de cette zône. Cet animal, quoique naturel aux pays chauds, craint cependant les climats où la chaleur est excessive; son espèce finit où commence celle de l'éléphant, et elle ne peut subsister ni sous le ciel brûlant de la zône torride, ni dans les climats doux de notre zône tempérée. Il paroît être originaire d'Arabie; car non-seulement c'est le pays où il est en plus grand nombre, mais c'est aussi celui auquel il est le plus conforme. L'Arabie est le pays du monde le plus aride et où l'eau est plus rare; le Chameau est le plus sobre des animaux, et peut passer plusieurs jours sans boire. Le terrein est presque partout sec et sablonneux : le Chameau a les pieds faits pour marcher dans les sables, et ne peut au contraire se soutenir dans les terreins humides et glissans : l'herbe et les pâturages manquent à cette terre; le bœuf y manque aussi, et le Chameau remplace cette bête de somme. On ne se trompe guère sur le pays naturel des animaux, en le jugeant par ces rapports de conformité : leur vraie patrie est la terre

à laquelle ils ressemblent, c'est-à-dire à laquelle leur nature paroît s'être entièrement conformée. Les Espagnols en transportèrent autrefois au Pérou ; ils les avoient d'abord déposés aux îles Canaries, d'où ils les tirèrent ensuite pour les passer en Amérique ; mais quoiqu'ils aient produit dans cette terre étrangère, ils ne s'y sont pas multipliés, et ils n'y ont jamais été qu'en très-petit nombre. Dans les grandes Indes on n'en trouve guère au-delà de Surate et d'Ormutz. Ce n'est pas cependant qu'ils ne puissent subsister et produire aux Indes, en Espagne, en Amérique, et même dans les climats plus froids, comme en France, en Allemagne ; et je suis persuadé qu'en faisant venir avec les Chameaux des domestiques arabes ou barbaresques accoutumés à les soigner, on viendroit à bout d'établir chez nous l'espèce de ces animaux, qui font dans leur pays natal toute la richesse de leurs maîtres.

Les Arabes regardent le Chameau comme un présent du ciel, un animal sacré, sans le secours duquel ils ne pourroient ni subsister, ni commercer, ni voyager. Le lait des Chameaux fait leur nourriture ordinaire ; ils en mangent aussi la chair, sur-tout celle des jeunes qui est très-bonne à leur goût ; le poil de ces animaux, qui est fin et moëleux, et qui se renouvelle tous les ans par une mue complète, leur sert à faire les étoffes dont ils se vêtissent et se meublent ; avec leurs chameaux, non-seulement ils ne manquent de rien, mais même ils ne craignent rien ; ils peuvent mettre en un seul jour cinquante lieues de désert entr'eux et leurs ennemis : toutes les armées du monde périroient à la suite d'une troupe d'Arabes ; aussi ne sont-ils

soumis qu'autant qu'il leur plaît. Qu'on se figure un pays sans verdure et sans eau ; un soleil brûlant, un ciel toujours sec, des plaines sablonneuses, des montagnes encore plus arides, sur lesquelles l'œil s'étend et le regard se perd sans pouvoir s'arrêter sur aucun objet vivant ; une terre morte et, pour ainsi dire, écorchée par les vents, laquelle ne présente que des ossemens, des cailloux jonchés, des rochers debout ou renversés ; un désert entièrement découvert, où le voyageur n'a jamais respiré sous l'ombrage, où rien ne l'accompagne, rien ne lui rappelle la Nature vivante : solitude absolue, mille fois plus affreuse que celle des forêts ; car les arbres sont encore des êtres pour l'homme qui se voit seul plus isolé, plus dénué, plus perdu dans ces lieux vides et sans bornes ; il voit par-tout l'espace comme son tombeau : la lumière du jour plus triste que l'ombre de la nuit, ne renaît que pour éclairer sa nudité, son impuissance, et pour lui présenter l'horreur de sa situation, en reculant à ses yeux les barrières du vide, en étendant autour de lui l'abîme de l'immensité qui le sépare de la terre habitée : immensité qu'il tenteroit en vain de parcourir ; car la faim, la soif et la chaleur brûlante pressent tous les instans qui lui restent entre le désespoir et la mort.

Cependant l'Arabe, à l'aide du Chameau, a su franchir et même s'approprier ces lacunes de la Nature ; elles lui servent d'asyle, elles assurent son repos et le maintiennent dans son indépendance ; mais de quoi les hommes savent-ils user sans abus? Ce même Arabe libre, indépendant, tranquille et même riche, au lieu

de respecter ces déserts comme les remparts de sa liberté, les souille par le crime; il les traverse pour aller chez des nations voisines enlever des esclaves et de l'or; il s'en sert pour exercer son brigandage, dont malheureusement il jouit plus encore que de sa liberté; car ses entreprises sont presque toujours heureuses : malgré la défiance de ses voisins et la supériorité de leurs forces, il échappe à leur poursuite et emporte impunément tout ce qu'il leur a ravi. Un Arabe qui se destine à ce métier de pirate de terre, s'endurcit de bonne heure à la fatigue des voyages; il s'essaie à se passer du sommeil, à souffrir la faim, la soif et la chaleur; en même temps il instruit ses chameaux, il les élève et les exerce dans cette même vue. Peu de jours après leur naissance, il leur plie les jambes sous le ventre; il les contraint à demeurer à terre, et les charge dans cette situation d'un poids assez fort qu'il les accoutume à porter, et qu'il ne leur ôte que pour leur en donner un plus fort; au lieu de les laisser paître à toute heure et boire à leur soif, il commence par régler leurs repas, et peu à peu les éloigne à de grandes distances en diminuant aussi la quantité de la nourriture; lorsqu'ils sont un peu forts, il les exerce à la course; il les excite par l'exemple des chevaux, et parvient à les rendre aussi légers et plus robustes; enfin dès qu'il est sûr de la force, de la légéreté et de la sobriété de ses chameaux, il les charge de ce qui est nécessaire à sa subsistance et à la leur; il part avec eux, arrive sans être attendu aux confins du désert, arrête les premiers passans, pille les habitations écartées, charge ses chameaux de son butin; et s'il est poursuivi, s'il

est forcé de précipiter sa retraite, c'est alors qu'il développe tous ses talens et les leurs; monté sur l'un des plus légers, il conduit la troupe, la fait marcher jour et nuit, presque sans s'arrêter, ni boire, ni manger; il fait aisément trois cents lieues en huit jours; et pendant tout ce temps de fatigue et de mouvement, il laisse ses chameaux chargés; il ne leur donne chaque jour qu'une heure de repos et une pelote de pâte; souvent ils courent ainsi neuf ou dix jours sans trouver de l'eau; ils se passent de boire, et lorsque par hasard il se trouve une mare à quelque distance de leur route, ils sentent l'eau de plus d'une demi-lieue. La soif qui les presse leur fait doubler le pas, et ils boivent en une seule fois pour tout le temps passé et pour autant de temps à venir; car souvent leurs voyages sont de plusieurs semaines, et leur temps d'abstinence dure aussi longtemps que leurs voyages.

En Turquie, en Perse, en Arabie, en Égypte et en Barbarie, le transport des marchandises ne se fait que par le moyen des chameaux. C'est de toutes les voitures la plus prompte et la moins chère; les marchands et autres passagers se réunissent en caravanes pour éviter les insultes et les pirateries des Arabes. Ces caravanes sont souvent très-nombreuses et toujours composées de plus de chameaux que d'hommes. Chacun de ces chameaux est chargé selon sa force; il la sent si bien lui-même, que quand on lui donne une charge trop forte il la refuse et reste constamment couché jusqu'à ce qu'on l'ait allégée; ordinairement les grands chameaux portent un millier et même douze cents pesant; les plus petits six à sept cents. Dans ces

voyages de commerce on ne précipite pas leur marche; comme la route est souvent de sept ou huit cents lieues, on règle leur mouvement et leurs journées; ils ne vont que le pas et font chaque jour dix à douze lieues. Tous les soirs on leur ôte leur charge et on les laisse paître en liberté. Si l'on est en pays verd, dans une bonne prairie, ils prennent en moins d'une heure tout ce qu'il leur faut pour en vivre vingt-quatre, et pour ruminer pendant toute la nuit; mais rarement ils trouvent de ces bons pâturages, et cette nourriture délicate ne leur est pas nécessaire; ils semblent même préférer aux herbes les plus douces l'absynthe, le chardon, l'ortie, le genêt, la cassie et les autres végétaux épineux; tant qu'ils trouvent des plantes à brouter, ils se passent très-aisément de boire.

Au reste, cette facilité qu'ils ont à s'abstenir longtemps de boire n'est pas de pure habitude, c'est plutôt un effet de leur conformation; il y a dans le Chameau, indépendamment des quatre estomacs qui se trouvent d'ordinaire dans les animaux ruminans, une cinquième poche qui lui sert de réservoir pour conserver de l'eau; ce cinquième estomac manque aux autres animaux et n'appartient qu'au Chameau; il est d'une capacité assez vaste pour contenir une grande quantité de liqueur; elle y séjourne sans se corrompre et sans que les autres alimens puissent s'y mêler; et lorsque l'animal est pressé par la soif et qu'il a besoin de délayer les nourritures sèches et de les macérer par la rumination, il fait remonter dans sa panse et jusqu'à l'œsophage une partie de cette eau par une simple contraction des muscles. C'est donc en vertu de cette con-

formation très-singulière que le Chameau peut se passer plusieurs jours de boire, et qu'il prend en une seule fois une prodigieuse quantité d'eau qui demeure saine et limpide dans ce réservoir, parce que les liqueurs du corps ni les sucs de la digestion ne peuvent s'y mêler.

Si l'on réfléchit sur les difformités ou plutôt sur les non-conformités de cet animal avec les autres, on ne pourra douter que sa nature n'ait été considérablement altérée par la contrainte de l'esclavage et par la continuité des travaux. Le Chameau est plus anciennement, plus complettement et plus laborieusement esclave qu'aucun des autres animaux domestiques; il l'est plus anciennement, parce qu'il habite les climats où les hommes se sont le plus anciennement policés; il l'est plus complettement parce que dans les autres espèces d'animaux domestiques, telles que celles du cheval, du chien, du bœuf, de la brebis, du cochon, on trouve encore des individus dans leur état de nature, des animaux de ces mêmes espèces qui sont sauvages, et que l'homme ne s'est pas soumis : au lieu que dans le Chameau l'espèce entière est esclave; on ne le trouve nulle part dans sa condition primitive d'indépendance et de liberté; enfin il est plus laborieusement esclave qu'aucun autre, parce qu'on ne l'a jamais nourri, ni pour le faste, comme la plupart des chevaux, ni pour l'amusement comme presque tous les chiens, ni pour l'usage de la table comme le bœuf, le cochon, le mouton; que l'on n'en a jamais fait qu'une bête de somme qu'on ne s'est pas même donné la peine d'atteler ni de faire tirer, mais dont on a regardé le corps comme une voiture vivante qu'on pouvoit tenir

chargée et surchargée même pendant le sommeil; car lorsqu'on est pressé, on se dispense quelquefois de leur ôter le poids qui les accable et sous lequel ils s'affaissent pour dormir les jambes pliées (1) et le corps appuyé sur l'estomac; aussi portent-ils tous les empreintes de la servitude et les stigmates de la douleur; au bas de la poitrine sur le sternum, il y a une grosse et large callosité aussi dure que de la corne; il y en a de pareilles à toutes les jointures des jambes; et quoique ces callosités se trouvent sur tous les Chameaux, elles offrent elles-mêmes la preuve qu'elles ne sont pas naturelles et qu'elles sont produites par l'excès de la contrainte et de la douleur; car souvent elles sont remplies de pus. La poitrine et les jambes sont donc déformées par ces callosités; le dos est encore plus défiguré par la bosse double ou simple qui le surmonte; les callosités se perpétuent aussi bien que les bosses par la génération; et comme il est évident que cette première difformité ne provient que de l'habitude à laquelle on contraint ces animaux en les forçant dès leur premier âge à se coucher sur l'estomac, les jambes pliées sous le corps, et à porter dans cette situation le poids de leur corps et les fardeaux dont on les charge, on doit présumer aussi que la bosse ou les bosses du dos n'ont eu d'autre origine que la compression de ces mêmes fardeaux, qui portant inégalement sur certains endroits du dos auront fait élever la chair et boursoufler

(1) « La nuit les Chameaux dorment ainsi agenouillés, remâchant ce qu'ils ont mangé le jour. » *Voyage du P. Philippe.*

la graisse et la peau; car ces bosses ne sont point osseuses; elles sont seulement composées d'une substance grasse et charnue, de la même consistance à peu près que celle des tetines de vache. Ainsi les callosités et les bosses seront également regardées comme des difformités produites par la continuité du travail et de la contrainte du corps; et ces difformités qui d'abord n'ont été qu'accidentelles et individuelles, sont devenues générales et permanentes dans l'espèce entière. L'on peut présumer de même que la poche qui contient l'eau, et qui n'est qu'un appendice de la panse, a été produite par l'extension forcée de ce viscère; l'animal après avoir souffert trop longtemps la soif, prenant à la fois autant et peut-être plus d'eau que l'estomac ne pouvoit en contenir, cette membrane se sera étendue, dilatée et prêtée peu à peu à cette surabondance de liquide; comme nous avons vu que ce même estomac dans les moutons s'étend et acquiert de la capacité proportionnellement au volume des alimens; qu'il reste très-petit dans les moutons que l'on nourrit de pain, et qu'il devient très-grand dans ceux auxquels on ne donne que de l'herbe.

On confirmeroit pleinement, ou l'on détruiroit absolument ces conjectures sur les non-conformités du Chameau, si l'on en trouvoit de sauvages que l'on pût comparer avec les domestiques; mais, comme je l'ai dit, ces animaux n'existent nulle part dans leur état naturel, ou s'ils existent, personne ne les a remarqués ni décrits; nous devons donc supposer que tout ce qu'ils ont de bon et de beau, ils le tiennent de la Nature, et que ce qu'ils ont de défectueux et de difforme

leur

leur vient de l'empire de l'homme et des travaux de l'esclavage. Ces pauvres animaux doivent souffrir beaucoup, car ils jettent des cris lamentables, sur-tout lorsqu'on les surcharge ; cependant quoique continuellement excédés, ils ont autant de cœur que de docilité ; au premier signe, ils plient les genoux et s'accroupissent jusqu'à terre pour se laisser charger dans cette situation ; ce qui évite à l'homme la peine d'élever les fardeaux à une grande hauteur. Dès qu'ils sont chargés, ils se relèvent d'eux-mêmes sans être aidés ni soutenus ; celui qui les conduit monte sur l'un d'entr'eux, les précède tous et leur fait prendre le même pas qu'à sa monture. On n'a besoin ni de fouet, ni d'éperon pour les exciter ; mais lorsqu'ils commencent à être fatigués, on soutient leur courage, ou plutôt on charme leur ennui par le chant ou par le son de quelqu'instrument : leurs conducteurs se relayent à chanter ; et lorsqu'ils veulent prolonger la route et doubler la journée, ils ne leur donnent qu'une heure de repos ; après quoi reprenant leur chanson, ils les remettent en marche pour plusieurs heures de plus, et le chant ne finit que quand il faut s'arrêter ; alors les Chameaux s'accroupissent de nouveau et se laissent tomber avec leur charge ; on leur ôte le fardeau en dénouant les cordes et laissant couler les ballots des deux côtés ; ils restent ainsi accroupis, couchés sur le ventre, et s'endorment au milieu de leur bagage qu'on rattache le lendemain avec autant de promptitude et de facilité qu'on l'avoit détaché la veille.

Les callosités, les tumeurs sur la poitrine et sur les jambes, les foulures et les plaies de la peau, la chûte

entière du poil, la faim, la soif, la maigreur, ne sont pas leurs seuls incommodités ; on les a préparés à tous ces maux par un mal plus grand en les mutilant par la castration. On ne laisse qu'un mâle pour huit ou dix femelles, et tous les chameaux de travail sont ordinairement hongres; ils sont moins forts, sans doute, que les chameaux entiers, mais ils sont plus traitables et servent en tout temps ; au lieu que les entiers sont non-seulement indociles, mais presque furieux dans le temps du rut, qui dure quarante jours, et qui arrive tous les ans au printemps; on assure qu'alors ils écument continuellement et qu'il leur sort de la gueule une ou deux vessies rouges de la grosseur d'une vessie de cochon. Dans ce temps ils mangent très-peu, ils attaquent et mordent les animaux, les hommes et même leurs maîtres, auxquels dans tout autre temps ils sont très-soumis. L'accouplement ne se fait pas de bout à la manière des autres Quadrupèdes ; mais la femelle s'accroupit et reçoit le mâle dans la même situation qu'elle prend pour reposer, dormir et se laisser charger. Cette posture, à laquelle on les habitue (1), devient, comme l'on voit, une situation naturelle, puisqu'ils la prennent d'eux-mêmes dans l'accouplement. La femelle porte près d'un an, et comme tous les autres

(1) « Lorsque les Chameaux veulent s'accoupler, la femelle se couche sur les jambes ; on lui lie les pieds de devant pour qu'elle ne puisse se relever. Le mâle assis derrière comme un chien, touche la terre de ses deux pieds de devant ; il paroît froid pendant l'accouplement et plus indolent qu'aucun animal. Il faut le chatouiller quelquefois longtemps avant de

grands animaux, ne produit qu'un petit; son lait est abondant, épais, et fait une bonne nourriture, même pour les hommes, en le mêlant avec une plus grande quantité d'eau. On ne fait guère travailler les femelles, on les laisse paître et produire en liberté; le profit que l'on tire de leur produit et de leur lait, surpasse peut-être celui qu'on tireroit de leur travail; cependant il y a des endroits où l'on soumet une grande partie des femelles, comme les mâles, à la castration, afin de les faire travailler, et l'on prétend que cette opération, loin de diminuer leurs forces, ne fait qu'augmenter leur vigueur et leur embonpoint; en général, plus les Chameaux sont gras et plus ils sont capables de résister à de longues fatigues. Leurs bosses ne paroissent être formées que de la surabondance de la nourriture; car dans de grands voyages où l'on est obligé de l'épargner, et où ils souffrent souvent la faim et la soif, ces bosses diminuent peu à peu et se réduisent au point que la place et l'éminence n'en sont plus marquées que par la hauteur du poil, qui est toujours beaucoup plus long sur ces parties que sur le reste du dos; la maigreur du corps augmente à mesure que les bosses diminuent. Les Maures, qui transportent toutes les marchandises de la Barbarie et de

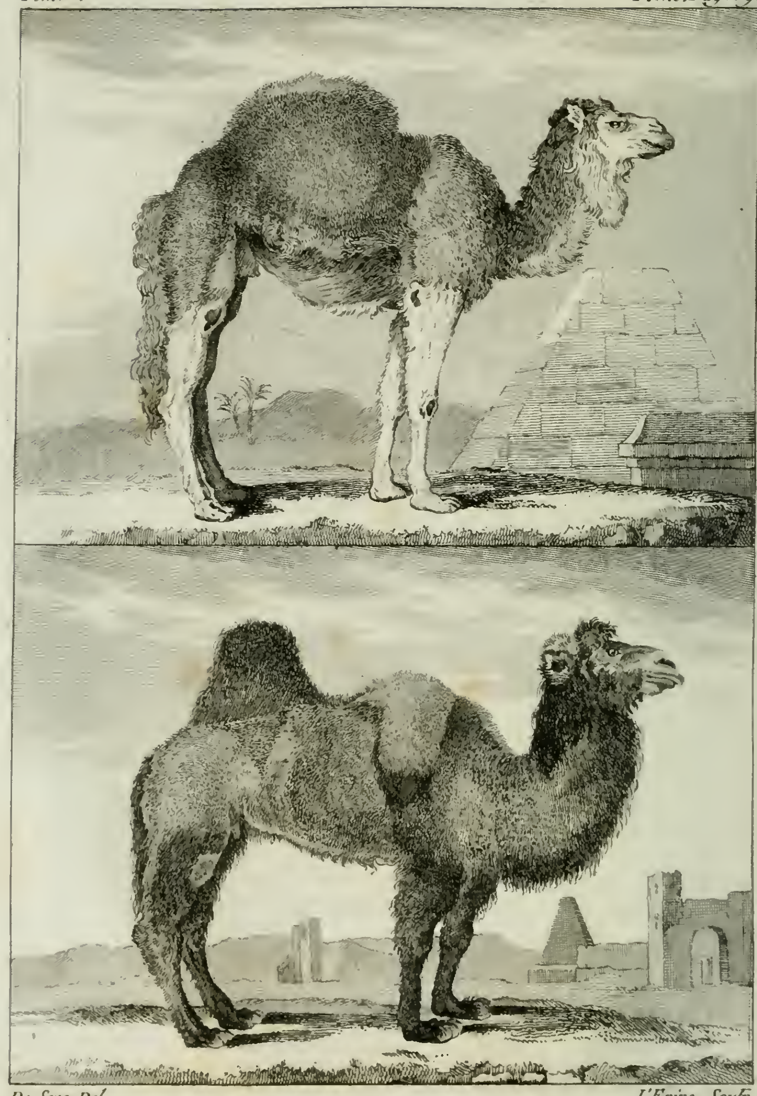
---

pouvoir l'exciter : l'accouplement étant achevé, on recouvre le mâle, on fait lever promptement la femelle en la frappant d'une pantoufle au derrière, tandis qu'une autre personne la fait marcher. Il en est de même, dit-on, en Mésopotamie, en Natolie et probablement partout». *Niébuhr*, description de l'Arabie.

la Numidie jusqu'en Éthiopie, partent avec des chameaux bien chargés, qui sont vigoureux et très-gras, et ramènent ces mêmes chameaux si maigres qu'ordinairement ils les revendent à vil prix aux Arabes du désert pour les engraisser de nouveau.

Les anciens ont dit que ces animaux sont en état d'engendrer à l'âge de trois ans; cela me paroît douteux, car à trois ans ils n'ont pas encore pris la moitié de leur accroissement; le membre génital du mâle est comme celui du taureau, très-long et très-mince; dans l'érection, il tend en avant comme celui de tous les autres animaux; mais dans l'état ordinaire, le fourreau se retire en arrière, et l'urine est jetée entre les jambes de derrière, en sorte que les mâles et les femelles pissent de la même manière. Le petit chameau tette sa mère pendant un an; et lorsqu'on veut le ménager pour le rendre dans la suite plus fort et plus robuste, on le laisse en liberté teter ou paître pendant les premières années; on ne commence à le charger et à le faire travailler qu'à l'âge de quatre ans; il vit ordinairement quarante ou cinquante ans, cette durée de la vie étant plus que proportionnée au temps de l'accroissement; c'est sans aucun fondement que quelques auteurs ont avancé qu'il vivoit jusqu'à cent ans.

En réunissant sous un seul point de vue toutes les qualités de cet animal et tous les avantages que l'on en tire, on ne pourra s'empêcher de le reconnoître pour la plus utile et la plus précieuse de toutes les créatures subordonnées à l'homme. L'or et la soie ne sont pas les vraies richesses de l'Orient; c'est le Chameau qui



De Seve, Del.

L'Epine, Sculp.

est le trésor de l'Asie ; il vaut mieux que l'éléphant ; car il travaille, pour ainsi dire, autant et dépense peut-être vingt fois moins ; d'ailleurs l'espèce entière en est soumise à l'homme, qui la propage et la multiplie autant qu'il lui plaît ; au lieu qu'il ne jouit pas de celle de l'éléphant, qu'il ne peut multiplier, et dont il faut conquérir avec peine les individus les uns après les autres ; le Chameau vaut non-seulement mieux que l'éléphant, mais peut-être vaut-il autant que le cheval, l'âne et le bœuf, tous réunis ensemble ; il porte seul autant que deux mulets ; il mange aussi peu que l'âne, et se nourrit d'herbes aussi grossières ; la femelle fournit du lait pendant plus de temps que la vache; la chair des jeunes chameaux est bonne et saine, comme celle du veau ; leur poil est plus beau, plus recherché que la plus belle laine ; il n'y a pas jusqu'à leurs excrémens dont on ne tire des choses utiles : car le sel ammoniac se fait de leur urine ; et leur fiente desséchée et mise en poudre leur sert de litière, aussi bien qu'aux chevaux avec lesquels ils voyagent souvent dans des pays où l'on ne connoît ni la paille ni le foin ; enfin on fait des mottes de cette même fiente qui brûlent aisément, et font une flamme aussi claire et presqu'aussi vive que celle du bois sec ; cela même est encore d'un grand secours dans ces déserts, où l'on ne trouve pas un arbre, et où par le défaut de matières combustibles le feu est aussi rare que l'eau.

DE L'ÉLAN ET DU RENNE.

Quoique l'Élan et le Renne soient deux animaux d'espèces différentes, nous avons cru devoir les réunir, parce qu'il n'est guère possible de faire l'histoire de l'un sans emprunter beaucoup de celle de l'autre; la plupart des anciens auteurs, et même des modernes, les ayant confondus ou désignés par des dénominations équivoques qu'on pourroit appliquer à tous deux. Les Grecs ne connoissoient ni l'Élan ni le Renne. Aristote n'en fait aucune mention, et chez les Latins Jules César est le premier qui en ait parlé. On trouve dans ses commentaires un passage qu'on ne peut guère appliquer qu'au Renne, ce qui semble prouver qu'il existoit alors dans les forêts de la Germanie; et quinze siècles après Jules César, Gaston Phœbus semble parler du Renne sous le nom de rangier, comme d'un animal qui auroit existé de son temps dans nos forêts de France; il en fait même une assez bonne description, et il donne la manière de le prendre et de le chasser. Comme sa description ne peut pas s'appliquer à l'Élan, et qu'il donne en même-temps la manière de chasser le cerf, le daim, le chevreuil, le bouquetin et le chamois, on ne peut pas dire que, dans l'article du rangier, il ait voulu parler d'aucun de ces animaux, ni qu'il se soit trompé dans l'application du nom. Il sembleroit donc par ces témoignages positifs, qu'il existoit jadis en France des rennes, du moins dans les hautes montagnes, telles que les Pyrénées, dont Gaston Phœbus étoit voisin, comme seigneur et habitant du comté de Foix, et que,

depuis ce temps, ils ont été détruits comme les cerfs, qui autrefois étoient communs dans cette contrée, et qui cependant n'existent plus aujourd'hui dans le Bigore, le Couserans, ni dans les provinces adjacentes. Il est certain que le Renne ne se trouve actuellement que dans les pays les plus septentrionaux; mais l'on sait aussi que le climat de la France étoit autrefois beaucoup plus humide et plus froid par la quantité des bois et des marais, qu'il ne l'est aujourd'hui. On voit par la lettre de l'empereur Julien, quelle étoit de son temps la rigueur du froid à Paris; la description des glaces de la Seine ressemble parfaitement à celle que nos Canadiens font de celles du fleuve de Quebec; les Gaules, sous la même latitude que le Canada, étoient, il y a deux mille ans, ce que le Canada est de nos jours, c'est-à-dire, un climat assez froid pour nourrir les animaux qu'on ne trouve aujourd'hui que dans les provinces du nord.

En comparant les témoignages et combinant les indications que je viens de citer, il me paroît donc qu'il existoit autrefois dans les forêts des Gaules et de la Germanie des élans et des rennes, et que les passages de César ne peuvent s'appliquer qu'à ces deux animaux; à mesure que l'on a défriché les terres et desséché les eaux, la température du climat sera devenue plus douce, et ces mêmes animaux qui n'aiment que le froid auront d'abord abandonné le plat pays, et se seront retirés dans la région des neiges sur les hautes montagnes, où ils subsistoient encore du temps de Gaston de Foix; et s'il ne s'y en trouve plus aujourd'hui, c'est que cette même température a toujours

été en augmentant de chaleur par la destruction presqu'entière des forêts, par l'abaissement successif des montagnes, par la diminution des eaux, par la multiplication des hommes, et par la succession de leurs travaux et de l'augmentation de leur consommation en tout genre. Au reste, on ne doit pas être surpris du silence des Grecs au sujet de ces deux animaux, ni de l'incertitude avec laquelle les Latins en ont parlé, puisque les climats septentrionaux étoient absolument inconnus aux premiers, et n'étoient connus des seconds que par relation.

On peut prendre des idées assez justes de la forme de l'Élan et de celle du Renne, en les comparant tous deux avec le cerf; l'Élan est plus grand, plus gros, plus élevé sur ses jambes; il a le cou plus court, le poil plus long, le bois beaucoup plus large et plus massif; mais il n'a point la forme élégante du cerf ni la position noble et élevée de sa tête; il semble que ce qui oblige l'Élan à porter la tête basse, c'est qu'indépendamment de la pesanteur de son large bois, il a le cou fort court. Dans le cerf, le train de derrière est plus haut que celui de devant; dans l'Élan, au contraire, le train de devant est le plus élevé, et ce qui paroît encore augmenter la hauteur du devant de son corps, c'est une grosse partie charnue qu'il a sur le dos au-dessus des épaules, et qui est couverte de poils noirs.

Le Renne est plus bas, plus trapu que l'Élan; il a les jambes plus courtes, plus grosses et les pieds bien plus larges: le poil très-fourni, le bois beaucoup plus long et divisé en un grand nombre de rameaux, ter-

minés par des empaumures ; au lieu que celui de l'Élan n'est pour ainsi dire que découpé et chevillé sur la tranche : tous deux ont de longs poils sous le cou, et tous deux ont la queue courte et les oreilles beaucoup plus longues que le cerf : ils ne vont pas par bonds et par sauts comme le chevreuil ou le cerf; leur marche est une espèce de trot, mais si prompt et si aisé qu'ils font dans le même temps presqu'autant de chemin qu'eux, sans se fatiguer autant ; car ils peuvent troter ainsi, sans s'arrêter, pendant un jour ou deux. Le Renne se tient sur les montagnes ; l'Élan n'habite que les terres basses et les forêts humides : tous deux se mettent en troupe, comme le cerf, et vont de compagnie : tous deux peuvent s'apprivoiser ; mais le Renne beaucoup plus que l'Élan ; celui-ci, comme le cerf, n'a nulle part perdu sa liberté ; au lieu que le Renne est devenu domestique chez le dernier des peuples. Les Lapons n'ont pas d'autre bétail. Dans ce climat glacé, qui ne reçoit du soleil que des rayons obliques, où la nuit a sa saison comme le jour, où la neige couvre la terre dès le commencement de l'automne jusqu'à la fin du printemps, où la ronce, le genièvre et la mousse sont la seule verdure de l'été, l'homme pouvoit-il espérer de nourrir des troupeaux ? le cheval, le bœuf, la brebis, tous nos autres animaux utiles ne pouvant y trouver leur subsistance, ni résister à la rigueur du froid, il a fallu chercher, parmi les hôtes des forêts, l'espèce la moins sauvage et la plus profitable; les Lapons ont fait ce que nous ferions nous-mêmes, si nous venions à perdre notre bétail : il faudroit bien alors, pour y suppléer, apprivoiser les

cerfs, les chevreuils de nos bois, et les rendre animaux domestiques; et je suis persuadé qu'on en viendroit à bout; et qu'on sauroit bientôt en tirer autant d'utilité que les Lapons en tirent de leurs rennes. Nous devons sentir par cet exemple, jusqu'où s'étend pour nous la libéralité de la Nature; nous n'usons pas à beaucoup près de toutes les richesses qu'elle nous offre; le fonds en est bien plus immense que nous ne l'imaginons : elle nous a donné le cheval, le bœuf, la brebis, tous nos autres animaux domestiques pour nous servir, nous nourrir, nous vêtir; et elle a encore des espèces de réserve, qui pourroient suppléer à leur défaut, et qu'il ne tiendroit qu'à nous d'assujétir et de faire servir à nos besoins. L'homme ne sait pas assez ce que peut la Nature, ni ce qu'il peut sur elle : au lieu de la rechercher dans ce qu'il ne connoît pas, il aime mieux en abuser dans tout ce qu'il en connoît.

En comparant les avantages que les Lapons tirent du renne aprivoisé, avec ceux que nous retirons de nos animaux domestiques, on verra que cet animal en vaut seul deux ou trois; on s'en sert comme du cheval, pour tirer des traîneaux, des voitures; il marche avec bien plus de diligence et de légéreté, fait aisément trente lieues par jour, et court avec autant d'assurance sur la neige gelée que sur une pelouse. La femelle donne du lait plus substantiel et plus nourrissant que celui de la vache; la chair de cet animal est très-bonne à manger; son poil fait une excellente fourrure, et la peau passée devient un cuir très-souple et très-durable : ainsi, le Renne donne seul tout ce

que nous tirons du cheval, du bœuf et de la brebis.

La manière dont les Lapons élèvent et conduisent ces animaux, mérite une attention particulière. Olaüs, Scheffer, Regnard, nous ont donné sur cela des détails intéressans, que nous croyons devoir présenter ici par extrait, en réformant ou supprimant les faits sur lesquels ils se sont trompés. Le bois du Renne beaucoup plus grand, plus étendu et divisé en un bien plus grand nombre de rameaux que celui du cerf, disent ces auteurs, est une espèce de singularité admirable et monstrueuse: la nourriture de cet animal pendant l'hiver, est une mousse blanche qu'il sait trouver sous les neiges épaisses en les fouillant avec son bois, et les détournant avec ses pieds; en été, il vit de boutons et de feuilles d'arbre, plutôt que d'herbes, que les rameaux de son bois avancés en avant ne lui permettent pas de brouter aisément; il court sur la neige et enfonce peu à cause de la largeur de ses pieds. Ces animaux sont doux; on en fait des troupeaux qui rapportent beaucoup de profit à leur maître; le lait, la peau, les nerfs, les os, les cornes des pieds, les bois, le poil, la chair, tout en est bon et utile; les plus riches Lapons ont des troupeaux de quatre ou cinq cents rennes; les pauvres en ont dix ou douze; on les mène au pâturage; on les ramène à l'étable, ou bien on les enferme dans des parcs pendant la nuit, pour les mettre à l'abri de l'insulte des loups; lorsqu'on leur fait changer de climat, ils meurent en peu de temps. « J'aurois bien voulu, dit Regnard, mener en France quelques rennes en vie; plusieurs gens l'ont tenté inutilement, et l'on en conduisit l'année passée trois

ou quatre à Dantzick, où ils moururent, ne pouvant s'accommoder à ce climat, qui est trop chaud pour eux. »

Il y a en Laponie des rennes sauvages et des rennes domestiques. Dans le temps de la chaleur, on lâche les femelles dans les bois; on les laisse rechercher les mâles sauvages; et comme ces rennes sauvages sont plus robustes et plus forts que les domestiques, on préfère ceux qui sont issus de ce mélange pour les atteler au traîneau. Ces rennes sont moins doux que les autres; car non-seulement ils refusent quelquefois d'obéir à celui qui les guide, mais ils se retournent brusquement contre lui, l'attaquent à coups de pieds, en sorte qu'il n'a d'autre ressource que de se couvrir de son traîneau, jusqu'à ce que la colère de sa bête soit appaisée : au reste, cette voiture est si légère qu'on la manie et la retourne aisément sur soi; elle est garnie par-dessous de peaux de jeunes rennes, le poil tourné contre la neige et couché en arrière, pour que le traîneau glisse plus facilement en avant et recule moins aisément dans la montagne. Le renne attelé n'a pour collier qu'un morceau de peau où le poil est resté, d'où descend vers le poitrail un trait qui lui passe sous le ventre, entre les jambes, et va s'attacher à un trou qui est sur le devant du traîneau; le Lapon n'a pour guides qu'une seule corde attachée à la racine du bois de l'animal, qu'il jette diversement sur le dos de la bête, tantôt d'un côté et tantôt de l'autre, selon qu'il veut la diriger à droite ou à gauche : elle peut faire quatre ou cinq lieues par heure; mais plus cette manière de voyager est prompte, plus elle est incom-

mode ; il faut y être habitué et travailler continuellement pour maintenir son traîneau et l'empêcher de verser.

Les Rennes ont à l'extérieur beaucoup de choses communes avec les cerfs, et la conformation des parties intérieures est, pour ainsi dire, la même. De cette conformité de nature résultent des habitudes analogues et des effets semblables. Le Renne jette son bois tous les ans, comme le cerf, et se charge comme lui de venaison ; il est en rut dans la même saison, c'est-à-dire, vers la fin de septembre ; les femelles dans l'une et dans l'autre espèce portent huit mois, et ne produisent qu'un petit ; les mâles ont de même une très-mauvaise odeur dans ce temps de chaleur ; et parmi les femelles, comme parmi les biches, il s'en trouve quelques-unes qui ne produisent pas ; les jeunes rennes ont aussi, comme les faons, dans le premier âge, le poil d'une couleur variée ; il est d'abord d'un roux mêlé de jaune, et devient avec l'âge d'un brun presque noir ; chaque petit suit sa mère pendant deux ou trois ans ; ce n'est qu'à l'âge de quatre ans révolus que ces animaux ont acquis leur plein accroissement : c'est aussi à cet âge qu'on commence à les dresser et à les exercer au travail ; pour les rendre plus souples, on leur fait subir d'avance la castration, et c'est avec les dents que les Lapons font cette opération. Les rennes entiers sont fiers et trop difficiles à manier ; on ne se sert donc que des hongres, parmi lesquels on choisit les plus vifs et les plus légers pour courir au traîneau, et les plus pesans pour voiturer à pas plus lents les provisions et les bagages. On ne

garde qu'un mâle entier pour cinq ou six femelles, et c'est à l'age d'un an que se fait la castration; ils sont encore comme les cerfs sujets aux vers dans la mauvaise saison; il s'en engendre sur la fin de l'hiver une si grande quantité sous leur peau, qu'elle en est alors toute criblée; ces trous de vers se referment en été; et aussi ce n'est qu'en automne que l'on tue les rennes pour en avoir la fourrure ou le cuir.

Les troupeaux de cette espèce demandent beaucoup de soins; les rennes sont sujets à s'écarter, et reprennent volontiers leur liberté naturelle; il faut les suivre et les veiller de près; on ne peut les mener paître que dans des lieux découverts; et pour peu que le troupeau soit nombreux on a besoin de plusieurs personnes pour les garder, pour les contenir, pour les rappeler, pour courir après ceux qui s'éloignent; ils sont tous marqués, afin qu'on puisse les reconnoître: car il arrive souvent ou qu'ils s'égarent dans les bois, ou qu'ils passent à un autre troupeau: enfin les Lapons sont continuellement occupés à ces soins; les rennes font toutes leurs richesses, et ils savent en tirer toutes les commodités, ou pour mieux dire, les nécessités de la vie; ils se couvrent depuis les pieds jusqu'à la tête de ces fourrures qui sont impénétrables au froid et à l'eau: c'est leur habit d'hiver; l'été ils se servent des peaux dont le poil est tombé; ils savent aussi filer ce poil; ils en recouvrent les nerfs qu'ils tirent du corps de l'animal, et qui leur servent de cordes et de fil; ils en mangent la chair, en boivent le lait et en font des fromages très-gras: ce lait épuré et battu donne, au lieu de beurre, une espèce de suif;

cette particularité, aussi bien que la grande étendue du bois dans cet animal, et l'abondante venaison dont il est chargé dans le temps du rut, sont autant d'indices de la surabondance de nourriture; et ce qui prouve encore que cette surabondance est excessive ou du moins plus grande que dans aucune espèce, c'est que le Renne est le seul dont la femelle ait un bois comme le mâle, et le seul encore dont le bois tombe et se renouvelle malgré la castration; car dans les cerfs, les daims et les chevreuils qui ont subi cette opération, la tête de l'animal reste pour toujours dans le même état où elle étoit au moment de la castration; ainsi le Renne est de tous les animaux celui où le superflu de la matière nutritive est le plus apparent, et cela tient peut-être moins à la nature de l'animal, qu'à la qualité de la nourriture; car cette mousse blanche, qui fait sur-tout pendant l'hiver, son unique aliment est un lichen, dont la substance, semblable à celle de la morille ou de la barbe de chèvre est très-nourrissante et beaucoup plus chargée de molécules organiques, que les herbes, les feuilles ou les boutons des arbres; et c'est par cette raison que le Renne a plus de bois et plus de venaison que le cerf, et que les femelles et les hongres n'en sont pas dépourvus: c'est encore de-là que vient la grande variété qui se trouve dans la grandeur, dans la figure et dans le nombre des andouillers et des rameaux du bois des rennes; les mâles qui n'ont été ni chassés ni contraints, et qui se nourrissent largement et à souhait de cet aliment substantiel, ont un bois prodigieux; il s'étend en arrière presque sur leur croupe, et en avant au-delà

du museau ; celui des hongres est moindre, quoique souvent il soit encore plus grand que le bois de nos cerfs ; enfin celui que portent les femelles est encore plus petit ; ainsi ces bois varient, non-seulement comme les autres par l'âge, mais encore par le sexe et par la mutilation des mâles ; ces bois sont donc si différens les uns des autres, qu'il n'est pas surprenant que les auteurs qui ont voulu les décrire, soient si peu d'accord entr'eux.

Une autre singularité que nous ne devons pas omettre, et qui est commune au Renne et à l'Élan, c'est que quand ces animaux courent ou seulement précipitent leurs pas, les cornes de leurs pieds, font à chaque mouvement un bruit de craquement si fort, qu'il semble que toutes les jointures des jambes se déboîtent ; il n'est pas même nécessaire pour cela que leurs jambes soient en mouvement, il suffit de leur causer quelque surprise ou quelque crainte en les touchant, pour que ce craquement se fasse entendre ; les loups avertis par ce bruit ou par l'odeur de la bête courent au-devant, la saisissent et en viennent à bout, s'ils sont en nombre ; car le renne se défend d'un loup seul ; ce n'est point avec son bois, lequel en tout lui nuit plus qu'il ne lui sert ; c'est avec les pieds de devant qu'il a très-forts ; il en frappe le loup avec assez de violence pour l'étourdir ou l'écarter, et fuit ensuite avec assez de vîtesse pour n'être plus atteint. Un ennemi plus dangereux pour lui, quoique moins fréquent et moins nombreux, c'est le glouton : cet animal encore plus vorace, mais plus lourd que le loup, ne poursuit pas le renne ; il grimpe et se cache sur un arbre pour l'attendre

tendre au passage : dès qu'il le voit à portée, il se lance dessus, s'attache sur son dos en y enfonçant les ongles, et lui entamant la tête ou le cou avec les dents, ne l'abandonne pas qu'il ne l'ait égorgé ; il fait la même guerre et emploie les mêmes ruses contre l'Élan qui est encore plus puissant et plus fort que le Renne. Ce glouton du nord est le carcajou de l'Amérique septentrionale ; ses combats avec l'orignal du Canada, qui est le même animal que l'élan d'Europe, sont fameux. Il est singulier que ce carcajou, qui n'est guère plus gros qu'un blaireau, vienne à bout d'un élan, dont la taille excède celle d'un grand cheval, et dont la force est telle que d'un seul coup de pied, il peut tuer un loup ; mais le fait est attesté par tant de témoins, que l'on ne peut en douter.

L'Élan et le Renne, sont tous deux du nombre des animaux ruminans ; leur manière de se nourrir l'indique, et l'inspection des parties intérieures le démontre.

La durée de la vie dans le renne domestique, n'est que de quinze ou seize ans ; mais il est à présumer que dans le renne sauvage elle est plus longue ; cet animal étant quatre ans à croître, doit vivre vingt-huit ou trente ans, lorsqu'il est dans son état de nature. Les Lapons chassent les rennes sauvages de différentes façons, suivant les différentes saisons ; ils se servent des femelles domestiques pour attirer les mâles sauvages dans le temps du rut ; ils les tuent à coups de mousquet, ou les tirent avec l'arc et décochent leurs flèches avec tant de roideur, que malgré la prodigieuse épaisseur du poil et la fermeté du cuir, il n'en faut souvent qu'une pour tuer la bête.

Ces animaux sont timides et fuyards, et sentent les hommes de loin ; ils perdent leur bois au printemps, et leur poil tombe presque en même temps ; ils maigrissent alors, et leur peau devient mince ; mais en automne ils engraissent et leur peau s'épaissit. C'est par cette alternative, dit Anderson, que tous les animaux du nord supportent mieux les extrêmes du froid et du chaud ; gras et fourrés en hiver, légers et secs durant l'été ; dans cette dernière saison, ils broutent l'herbe tendre des vallons ; dans l'autre, ils fouillent sous la neige et cherchent la mousse des rochers.

En général, l'Élan est un animal beaucoup plus grand et bien plus fort que le cerf et le Renne ; il a le poil si rude et le cuir si dur, que la balle du mousquet peut à peine y pénétrer ; il a les jambes très-fermes, avec tant de mouvement et de force, surtout dans les pieds de devant, que d'un seul coup il peut tuer un homme, un loup et même casser un arbre. Cependant on le chasse à peu près comme nous chassons le cerf, c'est-à-dire à force d'hommes et de chiens. On assure que lorsqu'il est lancé ou poursuivi, il lui arrive souvent de tomber tout à coup, sans avoir été ni tiré ni blessé ; de-là on a présumé qu'il étoit sujet à l'épilepsie, et de cette présomption (qui n'est pas bien fondée, puisque la peur seule pourroit produire le même effet) on a tiré cette conséquence absurde, que la corne de ses pieds devoit guérir de l'épilepsie, et meme en préserver ; et ce préjugé grossier a été si généralement répandu, qu'on voit encore aujourd'hui quantité de gens du peuple porter des bagues, dont le chaton renferme un petit morceau de corne d'élan.

L'Élan et le Renne ne se trouvent tous deux que dans les pays du nord, l'Élan en-deçà et le Renne au-delà du cercle polaire en Europe et en Asie. On les retrouve en Amérique à de moindres latitudes, parce que le froid y est plus grand qu'en Europe. Le Renne n'en craint pas la rigueur même la plus excessive; on en voit au Spitzberg; il est commun en Groenland et dans la Laponie la plus boréale, ainsi que dans les parties les plus septentrionales de l'Asie. L'Élan ne s'approche pas si près du pôle; il habite en Norwège, en Suède, en Pologne, en Lithuanie, en Russie et dans les provinces de la Sibérie et de la Tartarie jusqu'au nord de la Chine. On le retrouve sous le nom d'orignal, et le Renne sous celui de caribou, en Canada et dans toute la partie septentrionale de l'Amérique. Les Naturalistes qui ont douté que l'orignal fût l'Élan, et le caribou le Renne, n'avoient pas assez comparé la Nature avec les témoignages des voyageurs. Ce sont certainement les mêmes animaux qui, comme tous les autres dans ce nouveau monde, sont seulement plus petits que dans l'ancien continent.

Comme il y a très-peu d'hommes dans les parties septentrionales de l'Amérique, tous les animaux, et en particulier les élans, y sont en plus grand nombre que dans le nord de l'Europe. Les sauvages n'ignorent pas l'art de les chasser et de les prendre; ils les suivent à la piste, quelquefois pendant plusieurs jours de suite, et à force de constance et d'adresse, ils en viennent à bout; la chasse en hiver est sur-tout singulière. « On se sert, dit Denys, de raquettes, par le moyen desquelles on marche sur la neige sans enfoncer. L'o-

rignal ne fait pas grand chemin, parce qu'il enfonce dans la neige, ce qui le fatigue beaucoup à cheminer; il ne mange que le jet du bois de l'année : là où les sauvages trouvoient le bois mangé, ils rencontroient bientôt les bêtes qui n'en étoient pas loin et les approchoient facilement, ne pouvant aller vîte; ils leur lançoient un dard qui est un grand bâton, au bout duquel est emmanché un grand os pointu, qui perce comme une épée. S'il y avoit plusieurs orignaux d'une bande, ils les faisoient fuir; alors les orignaux se mettoient tous queue à queue, faisant un grand cercle d'une lieue et demie ou de deux lieues, et quelquefois plus, et battoient si bien la neige à force de tourner, qu'ils n'enfonçoient plus; celui de devant étant las se met derrière. Les sauvages en embuscade les attendoient passer, et là les dardoient. » On voit par ce récit que l'homme sauvage et l'orignal de l'Amérique copient le Lapon et l'élan d'Europe aussi exactement l'un que l'autre.

J'ai été informé depuis peu qu'il y a deux espèces de Renne, ou plutôt deux variétés, l'une beaucoup plus grande que l'autre. Ce fait m'a été confirmé par M. le comte de Mellin, chambellan du roi de Prusse, et se trouve consigné, avec d'autres observations intéressantes, dans une lettre datée du château d'Anizow près Stetin, le 15 novembre 1784. « La différence entre ces deux espèces, y est-il dit, est aussi remarquable qu'entre le cerf et le daim. Les grands rennes sont de la taille de nos cerfs. J'en ai vu quatre, deux mâles et deux femelles, chez S. A. S. mgr. le margrave de Brandebourg-Schwedt, Frédéric-Henri, cousin du

roi de Prusse. Ces animaux furent envoyés de la province de Mezeu dans le gouvernement d'Archangel, province renommée pour avoir les plus beaux et les plus grands rennes de toute la Russie. Deux femelles et un mâle vinrent de la Suède, qui n'étoient guère plus grands que nos daims, c'est-à-dire les rennes femelles, car le mâle est mort en chemin. »

« Les rennes mâles poursuivent longtemps les femelles avant d'en pouvoir jouir. Les femelles russes entroient en rut quinze jours plutôt que les femelles de Suède ; il y eut même une femelle des faons russes, qui, quoiqu'âgée à peine de cinq mois, souffrit au commencement de novembre les approches du mâle, et mit bas l'année suivante un faon aussi grand que les autres. Cela prouve que le développement des parties de la génération du Renne est plus prompt que dans aucun autre animal de cette grandeur; peut-être aussi la plus grande chaleur de notre climat, et la nourriture abondante dont ils jouissent, a hâté l'accroissement de ces rennes. Cependant le bois que portent les rennes femelles à l'âge de cinq mois, n'indiqueroit-il pas une surabondance de molécules organiques, qui peut occasionner un développement plus prompt des parties de la génération? il se peut même que les faons mâles soient en état d'engendrer au même âge. »

« Le comportement du renne mâle que j'observois pendant le rut, ressembloit plus à celui du daim qu'à celui du cerf. En s'approchant de la femelle, il la caressoit de sa langue, haussoit la tête et rayoit comme le daim, mais d'une voix moins forte, quoique plus rauque. Il gonfloit en même temps ses grosses lèvres,

et, en en faisant échapper l'air, il les faisoit tremblotter contre les gencives; alors il baissoit les jarrets des pieds de derrière, et je crus qu'il couvriroit ainsi la femelle qui sembloit aussi l'attendre : mais au lieu de cela, il fit jaillir beaucoup de semence sans bouger, après quoi il étoit pendant quelques minutes comme perclus des pieds de derrière, et marchoit avec peine. Jamais je ne l'ai vu couvrir de jour, mais c'étoit toujours la nuit; il s'y prêtoit lentement et point en fuyant, comme les cerfs et les daims qui, ainsi que je l'ai souvent observé dans mes bois et dans mon parc, sautent sur les biches tout en courant, en les arrêtant et les serrant quelquefois si rudement des pieds de devant, qu'ils leur enfoncent les ergots à travers la peau, et mettent leurs côtés en sang. Le rut commence à la mi-octobre, et finit à la fin du mois de novembre. Les rennes mâles ont pendant ce temps une odeur de bouc extrêmement forte. »

« On a fait des tentatives infructueuses pour faire couvrir des biches ou des daims par le renne. Le premier renne qui vint à Schwedt, fut pendant plusieurs années sans femelle; et comme il parut ressentir les impressions du rut, on l'enferma avec deux biches et deux daines dans un parc, mais il n'en approchoit pas. On lui présenta des vaches l'année suivante, qu'il refusa constamment, quoiqu'il attaquât des femmes, et que plus il avançoit en âge, plus il devenoit furieux pendant le rut. Il donne non-seulement des coups violens du haut de son bois, mais il frappe plus dangereusement des pieds de devant. Je me souviens qu'un jour le renne étant sorti de la ville de Schwedt et se



De Seve, Del. L'Epine, Direx.

promenant par les champs, il fut attaqué par un gros chien de boucher; mais lui, sans s'épouvanter, se cabra, et donna des pieds de devant un coup si violent au chien, qu'il l'assomma sur la place. »

« Tous ceux qui ont donné l'histoire du Renne, prétendent que le lait qu'on tire des femelles ne donne pas de beurre; cela dépend, je crois, ou de la nourriture, ou de la manière de traiter le lait. Je fis traire à Schwedt les rennes, et trouvai le lait excellent, ayant un goût de noix; j'en pris avec moi une bouteille pour en donner à goûter chez moi, et fus très-surpris de voir à mon arrivée que le cahotement de ma voiture, pendant trois heures de chemin qu'il faut faire pour venir de Schwedt à mon château, avoit changé ce lait en beurre; il étoit blanc comme celui de brebis, et d'un goût admirable. Je crois donc, fondé sur cette expérience, pouvoir assurer que le lait de renne donne de très-bon beurre s'il est battu d'abord après avoir été tiré; car ce n'est que de la crême toute pure. En Suède, on prétend que le lait de renne a un goût rance et désagréable; ici j'ai éprouvé le contraire; mais en Suède, la pâture est très-inférieure à celle d'Allemagne; ici, les rennes paissent sur des prairies de trèfles, et on les nourrit d'orge, car l'avoine, ils l'ont constamment refusée; ce n'est que rarement qu'on leur donne du lichen, qui croît ici en petite quantité dans nos bois, et ils le mangent avidement. »

DU BISON, DE L'AUROCHS, DU ZÉBU ET DU BUFFLE.

La variété la plus générale et la plus remarquable dans les bœufs domestiques et même sauvages, consiste dans cette espèce de bosse qu'ils portent entre les deux épaules ; on a appelé Bisons cette race de bœufs bossus, et l'on a cru jusqu'ici que les Bisons étoient d'une espèce différente de celle des bœufs communs : mais comme nous sommes maintenant assurés que ces bœufs à bosse produisent avec nos bœufs, et que la bosse diminue dès la première génération et disparoît à la seconde ou à la troisième, il est évident que cette bosse n'est qu'un caractère accidentel et variable qui n'empêche pas que le bœuf bossu ne soit de la même espèce que notre bœuf. Or, on a trouvé autrefois dans les parties désertes de l'Europe des bœufs sauvages, les uns sans bosse et les autres avec une bosse ; ainsi cette variété semble être dans la Nature même, elle paroît provenir de l'abondance et de la qualité plus substantielle du pâturage et des autres nourritures; car nous avons remarqué sur les chameaux, que quand ces animaux sont maigres et mal nourris, ils n'ont pas même l'apparence de la bosse. Le bœuf sans bosse se nommoit *vrochs* et *turochs* dans la langue des Germains, et le bœuf sauvage à bosse se nommoit *visen* dans cette même langue. Les Romains qui ne connoissoient ni l'un ni l'autre de ces bœufs sauvages avant de les avoir vus en Germanie, ont adopté ces noms ; de *vrochs* ils ont fait *vrus*, et de *visen* bison ; et ils n'ont pas imaginé que le bœuf sau-

vage, décrit par Aristote sous le nom de *bonasus*, pouvoit être l'un ou l'autre de ces bœufs dont ils venoient de latiniser et de gréciser les noms germains.

Une autre différence qui se trouve entre l'Aurochs et le Bison est la longueur du poil; le cou, les épaules, le dessous de la gorge dans le Bison sont couverts de poils très-longs; au lieu que dans l'Aurochs, toutes ces parties ne sont revêtues que d'un poil assez court et semblable à celui du corps, à l'exception du front, qui est garni de poil crêpu. Mais cette différence du poil est encore plus accidentelle que celle de la bosse; elle dépend de même de la nourriture et du climat, et elle ne suffit pas pour établir deux espèces distinctes : nous savons d'ailleurs que notre bœuf domestique d'Europe produit avec le bœuf bossu des Indes, et on ne peut douter qu'à plus forte raison il ne produise avec le bison ou bœuf bossu d'Europe. Il y a donc dans les variétés de ces animaux, sous les différens climats, deux races primitives, toutes deux anciennement subsistantes dans l'état de nature, le bœuf à bosse ou Bison, et le bœuf sans bosse ou l'Aurochs : ces races se sont soutenues, soit dans l'état libre et sauvage, soit dans celui de domesticité, et se sont répandues ou plutôt ont été transportées par les hommes dans tous les climats de la terre; tous les bœufs domestiques sans bosse viennent originairement de l'Aurochs, et tous les bœufs à bosse sont issus du Bison. Pour donner une idée juste de ces variétés, nous ferons une courte énumération de ces animaux, tels qu'ils se trouvent actuellement dans les différentes parties de la terre.

A commencer par le nord de l'Europe, le peu de

bœufs et de vaches qui subsistent en Islande sont dépourvus de cornes, quoiqu'ils soient de la même race que nos bœufs. La grandeur de ces animaux est plutôt relative à l'abondance et à la qualité des pâturages qu'à la nature du climat. Les Hollandois ont souvent fait venir des vaches maigres de Danemarck, qui s'engraissent prodigieusement dans leurs prairies et qui donnent beaucoup de lait; ces vaches de Danemarck sont plus grandes que les nôtres; les bœufs et vaches de l'Ukraine, dont les pâturages sont excellens, passent pour être les plus gros de l'Europe; ils sont aussi de la même race que nos bœufs. En Suisse, où les têtes des premières montagnes sont couvertes d'une verdure abondante et fleurie, qu'on réserve uniquement à l'entretien du bétail, les bœufs sont une fois plus gros qu'en France, où communément on ne laisse à ces animaux que les herbes grossières dédaignées par les chevaux. Du mauvais foin, des feuilles sont la nourriture ordinaire de nos bœufs pendant l'hiver; et au printemps lorsqu'ils auroient besoin de se refaire, on les exclut des prairies; ils souffrent donc encore plus au printemps que pendant l'hiver; car on ne leur donne alors presque rien à l'étable, et on les conduit sur les chemins, dans les champs en repos, dans les bois, toujours à des distances éloignées et sur des terres stériles, en sorte qu'ils se fatiguent plus qu'ils ne se nourrissent; enfin on leur permet en été d'entrer dans les prairies; mais elles sont dépouillées, elles sont encore brûlantes de la faux; et comme les sécheresses sont les plus grandes dans ce temps et que l'herbe ne peut se renouveler, il se trouve que dans toute l'année

il n'y a pas une seule saison où ils soient largement ni convenablement nourris. C'est la seule cause qui les rend foibles, chétifs et de petite stature : car en Espagne et dans quelques cantons de nos provinces de France où l'on a des pâturages vifs et uniquement réservés aux bœufs, ils sont beaucoup plus gros et plus forts.

En Barbarie et dans la plupart des provinces de l'Afrique, où les terreins sont secs et les pâturages maigres, les bœufs sont encore plus petits; les vaches donnent beaucoup moins de lait que les nôtres, et la plupart perdent leur lait avec leur veau. Il en est de même de quelques parties de la Perse, de la basse Éthiopie et de la grande Tartarie, tandis que dans les mêmes pays, à d'assez petites distances, comme en Calmouquie, dans la haute Éthiopie et en Abissinie, les bœufs sont d'une prodigieuse grosseur; cette différence dépend donc beaucoup plus de l'abondance de la nourriture que de la température du climat. Dans le nord, dans les régions tempérées et dans les pays chauds, on trouve également et à de très-petites distances des bœufs petits ou gros, selon la quantité des pâturages et l'usage plus ou moins libre de la pâture.

La race de l'Aurochs ou du bœuf sans bosse occupe les zônes froides et tempérées, elle ne s'est pas fort répandue vers les contrées du midi; au contraire la race du Bison ou bœuf à bosse remplit aujourd'hui toutes les provinces méridionales. Dans le continent entier des grandes Indes, dans les îles des mers orientales méridionales, dans toute l'Afrique, depuis le mont Atlas jusqu'au cap de Bonne-Espérance, on

ne trouve, pour ainsi dire, que des bœufs à bosse, et il paroît même que cette race qui a prévalu dans tous les pays chauds, a plusieurs avantages sur l'autre. Ces bœufs à bosse ont, comme le Bison duquel ils sont issus, le poil beaucoup plus doux et plus lustré que nos bœufs, qui comme l'Aurochs ont le poil dur et assez peu fourni. Ces bœufs à bosse sont aussi plus légers à la course, plus propres à suppléer au service du cheval, et en même temps ils ont un naturel moins brut et moins lourd que nos bœufs; ils ont plus d'intelligence et de docilité, plus de qualités relatives et senties dont on peut tirer parti : aussi sont-ils traités dans leur pays avec plus de soin que nous n'en donnons à nos plus beaux chevaux. La considération que les Indiens ont pour ces animaux, est si grande, qu'elle a dégénéré en superstition, dernier terme de l'aveugle respect. Le bœuf, comme l'animal le plus utile, leur a paru le plus digne d'être révéré; de l'objet de leur vénération ils ont fait une idole, une espèce de divinité bienfaisante et puissante; car on veut que tout ce qu'on respecte soit grand, et puisse faire beaucoup de mal ou de bien.

Ces bœufs à bosse varient peut-être encore plus que les nôtres pour les couleurs du poil et la figure des cornes. Les plus beaux sont tout blancs comme les bœufs de Lombardie; il y en a qui sont dépourvus de cornes; il y en a qui les ont fort relevées, et d'autres si rabaissées qu'elles sont presque pendantes; il paroît même qu'on doit diviser cette race première de Bisons ou bœufs à bosse en deux races secondaires, l'une très-grande et l'autre très-petite, et cette dernière

est celle du Zébu ; toutes deux se trouvent à peu près dans les mêmes climats, et toutes deux sont également douces et faciles à conduire, toutes deux ont le poil fin et la bosse sur le dos ; cette bosse ne dépend point de la conformation de l'épine ni de celle des os des épaules, ce n'est qu'une excroissance, une espèce de loupe, un morceau de chair tendre, aussi bonne à manger que la langue du bœuf. Les loupes de certains bœufs pèsent jusqu'à quarante et cinquante livres; sur d'autres elles sont bien plus petites : quelques-uns de ces bœufs ont aussi des cornes prodigieuses pour la grandeur ; nous en avons une au cabinet de trois pieds et demi de longueur, et de sept pouces de diamètre à la base ; plusieurs voyageurs assurent en avoir vu, dont la capacité étoit assez grande pour contenir quinze et même vingt pintes de liqueur.

Dans toute l'Afrique, on ne connoît point l'usage de la castration du gros bétail, et on le pratique peu dans les Indes; lorsqu'on soumet les taureaux à cette opération, ce n'est point en leur retranchant, mais en leur comprimant les testicules; et quoique les Indiens aient un assez grand nombre de ces animaux pour traîner leurs voitures et labourer leurs terres, ils n'en élèvent pas à beaucoup près autant que nous ; comme dans tous les pays chauds, les vaches ont peu de lait, qu'on n'y connoît guère le fromage et le beurre, et que la chair des veaux n'est pas aussi bonne qu'en Europe, on y multiplie moins les bêtes à cornes; d'ailleurs toutes ces provinces de l'Afrique et de l'Asie méridionale étant beaucoup moins peuplées que notre Europe, on y trouve une grande quantité de bœufs

sauvages dont on prend les petits : ils s'apprivoisent d'eux-mêmes, et se soumettent sans aucune résistance à tous les travaux domestiques; ils deviennent si dociles, qu'on les conduit plus aisément que des chevaux; il ne faut que la voix de leur maître pour les diriger et les faire obéir; on les soigne, on les caresse, on les panse, on les ferre, on leur donne une nourriture abondante et choisie; ces animaux élevés ainsi, paroissent être d'une autre nature que nos bœufs, qui ne nous connoissent que par nos mauvais traitemens : l'aiguillon, le bâton, la disette, les rendent stupides, récalcitrans et foibles; en tout, comme l'on voit, nous ne savons pas assez que pour nos propres intérêts, il faudroit mieux traiter ce qui dépend de nous. Les hommes de l'état inférieur, et les peuples les moins policés, semblent sentir mieux que les autres les lois de l'égalité et les nuances de l'inégalité naturelle; le valet d'un fermier est, pour ainsi dire, de pair avec son maître; les chevaux des Arabes, les bœufs des Hottentots sont des domestiques chéris, des compagnons d'exercice, des aides de travail, avec lesquels on partage l'habitation, le lit, la table; l'homme, par cette communauté, s'avilit moins que la bête ne s'élève et s'humanise : elle devient affectionnée, sensible, intelligente; elle fait là par amour tout ce qu'elle ne fait ici que par crainte: elle fait beaucoup plus; car comme sa nature s'est élevée par la douceur de l'éducation et par la continuité des attentions, elle devient capable des choses presque humaines : les Hottentots élèvent des bœufs pour la guerre et s'en servent à peu près comme les Indiens des éléphans; ils instruisent ces bœufs à garder les

troupeaux, à les conduire, à les tourner, les ramener, les défendre des étrangers et des bêtes féroces ; ils leur apprennent à connoître l'ami et l'ennemi, à entendre les signes, à obéir à la voix. Les hommes les plus stupides sont, comme l'on voit, les meilleurs précepteurs de bêtes; pourquoi l'homme le plus éclairé, loin de conduire les autres hommes, a-t-il tant de peine à se conduire lui-même ?

Toutes les parties méridionales de l'Afrique et de l'Asie, sont donc peuplées de bœufs à bosse ou bisons, parmi lesquels il se trouve de grandes variétés pour la grandeur, la couleur, la figure des cornes; au contraire toutes les contrées septentrionales de ces deux parties du monde et l'Europe entière, en y comprenant même les îles adjacentes, jusqu'aux Açores, ne sont peuplées que de bœufs sans bosse, qui tirent leur origine de l'Aurochs; et de la même manière que l'Aurochs, qui est notre bœuf dans son état sauvage, est plus grand et plus fort que nos bœufs domestiques, comme tout animal qui jouit de la liberté, l'emportera toujours par la grandeur et la force, sur ceux qui depuis longtemps sont réduits à l'esclavage, le Bison ou bœuf à bosse sauvage, est aussi plus fort et beaucoup plus grand que le bœuf domestique des Indes ; il est aussi quelquefois plus petit, cela dépend uniquement de l'abondance de la nourriture : au Malabar, au Canara, en Abissinie, à Madagascar, où les prairies naturelles sont spacieuses et abondantes, on ne trouve que des bisons d'une grandeur prodigieuse; en Afrique et dans l'Arabie pétrée, où les terreins sont secs, on trouve des zébus ou bisons de la plus petite

taille. Le Zébu semble en effet être un diminutif du Bison et une variété dans l'espèce du bœuf. Nous avons vu un de ces animaux vivant. Son conducteur nous dit qu'il venoit d'Afrique, qu'il étoit domestique, et qu'on s'en servoit pour monture. C'est en effet un animal très-doux et fort caressant, d'une figure agréable, quoique massive et un peu trop carrée. Cependant il est en tout si semblable à un bœuf, que je ne puis en donner une idée plus juste, qu'en disant que si l'on regardoit un taureau de la plus belle forme et du plus beau poil, avec un verre qui diminue les objets de moitié, cette figure rapetissée seroit celle du Zébu.

Le Zébu, quoique originaire des pays très-chauds, peut vivre et produire dans nos pays tempérés. Colinson qui en a vu un grand nombre dans plusieurs parcs en Angleterre, observe « qu'ils y multiplioient et faisoient des veaux tous les ans, qui étoient les plus jolies créatures du monde. Les pères et mères venoient de la Chine et des Indes orientales. La loupe qu'ils portent sur les épaules, est une fois plus grosse dans le mâle que dans la femelle, qui est aussi d'une taille au-dessous de celle du mâle. Le petit zébu tette sa mère comme les autres veaux tettent les vaches; mais le lait de la mère zébu tarit bientôt dans notre climat, et on achève de les nourrir avec de l'autre lait. On tua un de ces animaux chez M. le duc de Richemont; la chair ne s'en est pas trouvée si bonne que celle du bœuf. »

Il se trouve aussi dans la race des bœufs sans bosse, de très-petits individus, et qui comme le Zébu, peuvent faire race particulière. Gemelli Careri, vit sur

la

la route d'Ispahan à Schiras, deux petites vaches que le bacha de la province envoyoit au roi, et qui n'étoient pas plus grosses que des veaux. Ces petites vaches quoique nourries de paille pour tout aliment, sont néanmoins fort grasses, et il m'a paru qu'en général les Zébus ou petits bisons, ainsi que nos bœufs de la plus petite taille, ont le corps plus charnu et plus gras que les Bisons et les bœufs de taille ordinaire.

L'Amérique est actuellement peuplée partout de bœufs sans bosse, que les Espagnols et les autres Européens y ont successivement transportés ; ces bœufs se sont multipliés et sont seulement devenus plus petits dans ces terres nouvelles. L'espèce en étoit absolument inconnue dans l'Amérique méridionale ; mais dans toute la partie septentrionale jusqu'à la Floride, la Louisiane, et même jusqu'auprès du Mexique, les bisons ou bœufs à bosse se sont trouvés en grande quantité. Ces bisons, qui habitoient autrefois les bois de la Germanie, de l'Écosse et des autres terres de notre nord, ont probablement passé d'un continent à l'autre ; ils sont devenus, comme tous les autres animaux, plus petits dans ce nouveau monde ; et selon qu'ils se sont habitués dans des climats plus ou moins froids, ils ont conservé des fourrures plus ou moins chaudes ; leur poil est plus long et plus fourni ; leur barbe plus longue à la baie de Hudson qu'au Mexique, et en général ce poil est plus doux que la laine la plus fine. On ne peut guère se refuser à croire que ces bisons du nouveau continent, ne soient de la même espèce que ceux de l'ancien ; ils en ont conservé tous les caractères principaux, la bosse sur les épaules, les longs

poils sous le museau et sur les parties antérieures du corps, les jambes et la queue courtes; et si l'on se donne la peine de comparer ce qu'en ont dit tous les historiens et voyageurs du nouveau monde, avec ce que les Naturalistes anciens et modernes ont écrit sur le bison d'Europe, on sera convaincu que ce ne sont pas des animaux d'espèce différente.

Ainsi le bœuf sauvage et le bœuf domestique, le bœuf de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, l'Aurochs, le Bison et le Zébu, sont tous des animaux d'une seule et même espèce, qui selon les climats, les nourritures et les traitemens différens, ont subi toutes les variétés que nous venons d'exposer. Le bœuf, comme l'animal le plus utile est aussi le plus généralement répandu; car à l'exception de l'Amérique méridionale, on l'a trouvé partout; sa nature s'est également prêtée à l'ardeur ou à la rigueur des pays du midi et de ceux du nord; il paroît ancien dans tous les climats, domestique chez les nations civilisées, sauvage dans les contrées désertes ou chez les peuples non policés; il s'est maintenu par ses propres forces dans l'état de nature, et n'a jamais perdu les qualités relatives au service de l'homme. Les jeunes veaux sauvages, que l'on enlève à leur mère aux Indes et en Afrique, deviennent en très-peu de temps aussi doux que ceux qui sont issus des races domestiques; et cette conformité de naturel prouve encore l'identité d'espèce : la douceur du caractère dans les animaux, indique la flexibilité physique de la forme du corps; car de toutes les espèces d'animaux dont nous avons trouvé le caractère docile, et que nous avons soumis

à l'état de domesticité, il n'y en a aucune qui ne présente plus de variétés que l'on n'en peut trouver dans les espèces qui, par l'inflexibilité du caractère, sont demeurées sauvages.

Si l'on demande laquelle de ces deux races, de l'Aurochs ou du Bison, est la race première, la race primitive des bœufs, il me semble qu'on peut répondre d'une manière satisfaisante en tirant de simples inductions des faits que nous venons d'exposer. La bosse ou loupe du Bison n'est, comme nous l'avons dit, qu'un caractère accidentel qui s'efface et se perd dans le mélange des deux races. L'Aurochs ou bœuf sans bosse est donc le plus puissant et forme la race dominante; si c'étoit le contraire, la bosse, au lieu de disparoître, s'étendroit et subsisteroit sur tous les individus de ce mélange des deux races : d'ailleurs cette bosse du Bison, comme celle du chameau, est moins un produit de la Nature qu'un effet du travail, un stigmate d'esclavage. On a de temps immémorial, dans presque tous les pays de la terre, forcé les bœufs à porter des fardeaux : la charge habituelle et souvent excessive a déformé leur dos, et cette difformité s'est ensuite propagée par les générations; il n'est resté de bœufs non-déformés que dans les pays où l'on ne s'est pas servi de ces animaux pour porter. Dans toute l'Afrique, dans tout le continent oriental, les bœufs sont bossus, parce qu'ils ont porté de tout temps des fardeaux sur leurs épaules. En Europe, où l'on ne les emploie qu'à tirer, ils n'ont pas subi cette altération, et aucun ne nous présente cette difformité : elle a vraisemblablement pour cause première, le poids et la compression des

fardeaux, et pour cause seconde, la surabondance de la nourriture; car elle disparoît lorsque l'animal est maigre et mal nourri. Des bœufs esclaves et bossus se seront échappés ou auront été abandonnés dans les bois; ils y auront fait une postérité sauvage et chargée de la même difformité, qui, loin de disparoître, aura dû s'augmenter par l'abondance des nourritures dans tous les pays non-cultivés; en sorte que cette race secondaire aura peuplé toutes les terres désertes du nord et du midi, et aura passé dans le nouveau continent, comme tous les autres animaux dont la nature peut supporter le froid. Ce qui confirme et prouve encore l'identité d'espèce du Bison et de l'Aurochs, c'est que les bisons ou bœufs à bosse du nord de l'Amérique ont une si forte odeur, qu'ils ont été appelés bœufs musqués par la plupart des voyageurs, et qu'en même temps nous voyons, par le témoignage des observateurs, que l'aurochs ou bœuf sauvage de Prusse et de Livonie a cette même odeur de musc, comme le bison d'Amérique.

De tous les noms que nous avons mis à la tête de ce chapitre, lesquels pour les Naturalistes, tant anciens que modernes, faisoient autant d'espèces distinctes et séparées, il ne nous reste que le Buffle et le bœuf. Quoique le premier soit aujourd'hui commun en Grèce, et domestique en Italie, il n'étoit connu ni des Grecs ni des Romains; car il n'a jamais eu de nom dans la langue de ces peuples; le mot même de buffle indique une origine étrangère, et n'a de racine ni dans la langue grecque ni dans la latine; en effet, cet animal est originaire des pays les plus chauds de l'Afrique et des

Indes, et n'a été transporté et naturalisé en Italie que vers le septième siècle. Au reste, le bœuf et le Buffle, quoiqu'assez ressemblans, quoique domestiques, souvent sous le même toit et nourris dans les mêmes pâturages, quoiqu'à portée de se joindre, et même excités par leurs conducteurs, ont toujours refusé de s'unir; ils ne produisent, ni ne s'accouplent ensemble: leur nature est plus éloignée que celle de l'âne ne l'est de celle du cheval; elle paroît même antipathique; car on assure que les vaches ne veulent pas nourrir les petits buffles, et que les mères buffles refusent de se laisser teter par des veaux. Le Buffle est d'un naturel plus dur et moins traitable que le bœuf; il obéit plus difficilement; il est plus violent; il a des fantaisies plus brusques et plus fréquentes; toutes ses habitudes sont grossières et brutes: il est, après le cochon, le plus sale des animaux domestiques, par la difficulté qu'il met à se laisser nétoyer et panser; sa figure est grosse et repoussante, son regard stupidement farouche; il avance ignoblement son cou, et porte mal sa tête, presque toujours penchée vers la terre; sa voix est un mugissement épouvantable d'un ton beaucoup plus fort et plus grave que celui d'un taureau; il a les membres maigres et la queue nue, la mine obscure, la physionomie noire comme le poil et la peau; il diffère principalement du bœuf à l'extérieur par cette couleur de la peau, qu'on aperçoit aisément sous le poil, qui n'est que peu fourni; il a le corps plus gros et plus court que le bœuf, les jambes plus hautes, la tête proportionnellement beaucoup plus petite, les cornes moins rondes, noires et en partie comprimées,

un toupet de poil crêpu sur le front; il a aussi la peau plus épaisse et plus dure que le bœuf; sa chair noire et dure est non-seulement désagréable au goût, mais répugnante à l'odorat (1); le lait de la femelle buffle n'est pas si bon que celui de la vache; elle en fournit cependant en plus grande quantité. Dans les pays chauds, presque tous les fromages sont faits de lait de buffle; la chair des jeunes buffles, encore nourris de lait, n'en est pas meilleure; le cuir seul vaut mieux que tout le reste de la bête, dont il n'y a que la langue qui soit bonne à manger; ce cuir est solide, assez léger et presque impénétrable. Comme ces animaux sont en général plus grands et plus forts que les bœufs, on s'en sert utilement au labourage; on leur fait traîner et non pas porter les fardeaux; on les dirige et on les contient au moyen d'un anneau qu'on leur passe dans le nez; deux buffles attelés ou plutôt enchaînés à un chariot, tirent autant que quatre forts chevaux: comme leur cou et leur tête se portent naturellement en bas, ils emploient, en tirant, tout le poids de leur corps, et cette masse surpasse de beaucoup celle d'un cheval ou d'un bœuf de labour.

La taille et la grosseur du Buffle indiqueroient seules qu'il est originaire des climats les plus chauds. Les plus grands, les plus gros quadrupèdes appartiennent tous

---

(1) En allant de Rome à Naples, on est quelquefois régalé de buffles et de corneilles, et encore est-on tout heureux d'en trouver; le buffle est une viande noire, puante et dure; il n'y a guère que les pauvres gens ou les juifs de Rome qui aient accoutumé d'en manger. *Voyage de Misson.*

à la zône torride dans l'ancien continent, et le Buffle dans l'ordre de grandeur ou plutôt de masse et d'épaisseur, doit être placé après l'éléphant, le rhinocéros et l'hippopotame; la giraffe et le chameau sont plus élevés, mais beaucoup moins épais, et tous sont également originaires et habitans des contrées méridionales de l'Afrique ou de l'Asie. Cependant les Buffles vivent et produisent en Italie, en France et dans les autres provinces tempérées. Ceux que nous avons vus vivans à la ménagerie de Versailles ont produit deux ou trois fois. La femelle ne fait qu'un petit et le porte environ douze mois, ce qui prouve encore la différence de cette espèce à celle de la vache qui ne porte que neuf mois. Il paroît aussi que ces animaux sont plus doux et moins brutaux dans leur pays natal, et que plus le climat est chaud, plus ils sont d'un naturel docile. En Égypte ils sont plus traitables qu'en Italie, et aux Indes ils le sont encore plus qu'en Égypte. Ceux d'Italie ont aussi plus de poil que ceux d'Égypte et ceux-ci plus que ceux des Indes (1) : leur fourrure n'est jamais fournie

---

(1) « Le Buffle à Malabar est plus grand que le bœuf, à peu près fait de même ; il a la tête plus longue et plus plate, les yeux plus grands et presque tout blancs, les cornes plates et souvent de deux pieds de long, les jambes grosses et courtes ; il est laid, presque sans poil, va lentement et porte des charges fort pesantes ; on en voit par troupes comme des vaches, et ils donnent du lait qui sert à faire du beurre et du fromage ; leur chair est bonne quoique moins délicate que celle du bœuf ; ils nagent parfaitement bien et traversent les plus grandes rivières ; on en voit de privés ; mais il y en a de sauvages qui sont extrêmement dangereux, déchirant les

parce qu'ils sont originaires des pays chauds, et qu'en général les gros animaux de ce climat n'ont point de poil ou n'en ont que très-peu.

Ces animaux, très-nombreux dans tous les climats chauds, sont surtout répandus dans les contrées marécageuses et voisines des fleuves. L'eau et l'humidité du terrein paroissent leur être encore plus nécessaires que la chaleur du climat; et c'est par cette raison qu'on n'en trouve point en Arabie, dont presque toutes les terres sont arides. On chasse les buffles sauvages, mais avec grande précaution; car ils sont très-dangereux et viennent à l'homme dès qu'ils sont blessés. Niébuhr rapporte au sujet des buffles domestiques, que dans quelques endroits, comme à Bassora, on a l'usage lorsqu'on trait la femelle du Buffle, de lui fourrer la main jusqu'au coude dans la vulve, parce que l'expérience a appris que cela lui faisoit donner plus de lait, ce qui ne me paroît pas probable; mais il se pourroit que la femelle du Buffle fît, comme quelques-unes de nos vaches, des efforts pour retenir son lait, et que cette espèce d'opération douce relachât la contraction de ses mamelles.

---

hommes ou les écrasant d'un seul coup de tête; ils sont moins à craindre dans les bois que partout ailleurs, parce que leurs cornes s'arrêtent souvent aux branches, et donnent le temps de fuir à ceux qui en sont poursuivis. Le cuir de ces animaux sert à une infinité de choses, et l'on en fait jusqu'à des cruches pour conserver de l'eau ou des liqueurs; ceux de la côte de Malabar sont presque tous sauvages, et il n'est point défendu aux étrangers de leur donner la chasse et d'en manger.» *Voyage de Dellon.*

Dans les terres du cap de Bonne-Espérance le Buffle est de la grandeur du bœuf pour le corps; mais il a les jambes plus courtes, la tête plus large; il est fort redouté. Il se tient souvent à la lisière des bois; comme il a la vue mauvaise, il y reste la tête baissée pour pouvoir mieux distinguer les objets entre les pieds des arbres; et lorsqu'il aperçoit à sa portée quelque chose qui l'inquiète, il s'élance dessus en poussant des mugissemens affreux, et il est fort difficile d'échapper à sa fureur; il est moins à craindre dans la plaine. Au Mogol on fait combattre les buffles contre les lions et les tigres, quoiqu'ils ne puissent guère se servir de leurs cornes.

Il y a une grande quantité de buffles sauvages dans les contrées de l'Afrique et des Indes qui sont arrosées de rivières et où il se trouve de grandes prairies; ces buffles sauvages vont en troupeaux et font de grands dégâts dans les terres cultivées; mais ils n'attaquent jamais les hommes et ne courent dessus que quand on vient de les blesser : alors ils sont très-dangereux; car ils vont droit à l'ennemi, le renversent et le tuent en le foulant aux pieds. Cependant ils craignent beaucoup l'aspect du feu; la couleur rouge leur déplaît. Aldrovande, Kolbe et plusieurs autres Naturalistes et voyageurs assurent que personne n'ose se vêtir de rouge dans le pays des Buffles. Je ne sais si cette aversion du feu et de la couleur rouge est générale dans tous les buffles; car dans nos bœufs il n'y en a que quelques-uns que le rouge effarouche.

Le Buffle, comme tous les autres grands animaux des climats méridionaux, aime beaucoup à se vautrer

et même a séjourner dans l'eau; il nage très-bien et traverse hardiment les fleuves les plus rapides : comme il a les jambes plus hautes que le bœuf, il court aussi plus légèrement sur terre. Les nègres en Guinée et les Indiens au Malabar, où les buffles sauvages sont en grand nombre, s'exercent souvent à les chasser; ils ne les poursuivent ni ne les attaquent de face; ils les attendent, grimpés sur des arbres ou cachés dans l'épaisseur de la forêt, que les buffles ont de la peine à pénétrer à cause de la grosseur de leur corps et de l'embarras de leurs cornes : ces peuples trouvent la chair du Buffle bonne et tirent un grand profit de leurs peaux et de leurs cornes, qui sont plus dures et meilleures que celles du bœuf.

Au reste, il seroit à desirer que l'on pût naturaliser en France cette espèce d'animaux aussi puissans qu'utiles ; je suis persuadé que leur multiplication réussiroit dans nos provinces où il se trouve des marais et des marécages, comme dans le Bourbonnois, en Champagne , dans le Bassigny , en Alsace, et même dans les plaines le long de la Saône , aussi-bien que dans les endroits marécageux du pays d'Arles et des landes de Bordeaux. L'impératrice de Russie en a fait venir d'Italie, et les a fait placer dans quelques-unes de ses provinces méridionales; ils se sont déjà fort multipliés dans le gouvernement d'Astracan et dans la Nouvelle Russie, dont le climat et les pâturages se sont trouvés très-favorables à ces animaux, qui sont plus robustes et plus forts au travail que les bœufs. Cet exemple peut suffire pour nous encourager à faire l'acquisition de cette espèce utile, qui rem-

placeroit celle des bœufs à tous égards, et surtout dans les temps où la grande mortalité de ces animaux fait un si grand tort à la culture de nos terres.

Je terminerai cet article par l'extrait d'un mémoire qui contient, au sujet du Buffle, de très-bonnes informations que j'ai reçues de la part de monsignor Caëtani de Rome; les occasions fréquentes qu'il a eues de voir, d'observer et d'examiner de près un très-grand nombre de buffles dans les terres de sa maison, l'ont mis à portée de faire l'histoire de leurs habitudes naturelles, beaucoup mieux que moi qui n'avois jamais vu de ces animaux que dans mon voyage en Italie et à la ménagerie de Versailles où j'en ai fait la description. Je n'ai presque rien changé à son style parce qu'il est très-bon, et que nous avons beaucoup d'auteurs françois qui n'écrivent pas si bien dans leur langue que ce savant étranger écrit dans la nôtre.

« L'aversion du Buffle pour la couleur rouge est générale dans tous les buffles de l'Italie sans exception; ce qui paroît indiquer que ces animaux ont les nerfs optiques plus délicats que les quadrupèdes connus. La foiblesse de la vue du Buffle vient à l'appui de cette conjecture. En effet, cet animal paroît souffrir impatiemment la lumière; il voit mieux la nuit que le jour, et sa vue est tellement courte et confuse, que si dans sa fureur il poursuit un homme, il suffit de se jeter à terre pour n'en être pas rencontré; car le Buffle le cherche des yeux de tous côtés sans s'apercevoir qu'il en est tout voisin. »

« Les Buffles ont une mémoire qui surpasse celle de beaucoup d'autres animaux; rien n'est si commun

que de les voir retourner seuls et d'eux-mêmes à leur troupeau quoique d'une distance de quarante ou cinquante milles, comme de Rome aux Marais-Pontins. Les gardiens des jeunes buffles leur donnent à chacun un nom, et pour leur apprendre à connoître ce nom, ils le répètent souvent d'une manière qui tient du chant, en les caressant en même temps sous le menton. Ces jeunes buffles s'instruisent ainsi en peu de temps et n'oublient jamais ce nom auquel ils répondent exactement en s'arrêtant, quoiqu'ils se trouvent mêlés parmi un troupeau de deux ou trois mille buffles. »

« L'habitude du Buffle d'entendre ce nom cadencé est telle que sans cette espèce de chant, il ne se laisseroit point approcher étant grand, sur-tout la femelle pour se laisser traire; et sa férocité naturelle ne lui permettant pas de se prêter à cette extraction artificielle de son lait, le gardien qui veut traire la buffle est obligé de tenir son petit auprès d'elle, ou s'il est mort, de la tromper en couvrant de sa peau un autre petit buffle quelconque. Sans cette précaution qui prouve d'un côté la stupidité de la buffle, et de l'autre la finesse de son odorat, il est impossible de la traire. »

« La couleur noire et le goût désagréable de la chair de Buffle, donneroient lieu de croire que le lait participe de ces mauvaises qualités; mais au contraire il est fort bon, conservant seulement un petit goût musqué qui tient de celui de la noix muscade. On en fait du beurre excellent; il a une saveur et une blancheur supérieures à celui de la vache; cependant on n'en fait point dans la campagne de Rome, parce qu'il est trop dispendieux; mais on y fait une grande consommation

du lait préparé d'autres manières. Ce qu'on appelle communément œufs de buffles, sont des espèces de petits fromages auxquels on donne la forme d'œufs, qui sont d'un manger très-délicat. Il y a une autre espèce de fromage que les Italiens nomment *provatura*, qui est aussi fait de lait de buffle ; il est d'une qualité inférieure au premier : le menu peuple en fait grand usage, et les gardiens des buffles ne vivent presque qu'avec le laitage de ces animaux. »

« Le buffle est très-ardent en amour; il combat avec fureur pour la femelle, et quand la victoire la lui a assurée, il cherche à en jouir à l'écart. La femelle ne met bas qu'au printemps, et une seule fois l'année; elle a quatre mamelles, et néanmoins ne produit qu'un seul petit; ou si par hasard elle en fait deux, la mort est presque toujours la suite de cette fécondité : elle produit deux années de suite, et se repose la troisième, pendant laquelle elle demeure stérile, quoiqu'elle reçoive le mâle; sa fécondité commence à l'âge de quatre ans, et finit à douze. Quand elle entre en chaleur, elle appelle le mâle par un mugissement particulier, et le reçoit étant arrêtée ; au lieu que la vache le reçoit quelquefois en marchant. »

« Quoique le buffle naisse et soit élevé en troupeau, il conserve cependant sa férocité naturelle, en sorte qu'on ne peut s'en servir à rien, tant qu'il n'est pas dompté. On commence par marquer, à l'âge de quatre ans, ces animaux avec un fer chaud, afin de pouvoir distinguer les buffles d'un troupeau de ceux d'un autre ; la marque est suivie de la castration qui se fait à l'âge de quatre ans, non par compression des testi-

cules, mais par incision et amputation. Cette opération paroît nécessaire pour diminuer l'ardeur violente et furieuse que le buffle montre aux combats, et en même temps le disposer à recevoir le joug pour les différens usages auxquels on veut l'employer. Peu de temps après la castration, on leur passe un anneau de fer dans les narines; mais la force et la férocité du buffle exigent beaucoup d'art pour parvenir à lui passer cet anneau. Après l'avoir fait tomber au moyen d'une corde que l'on entrelace dans ses jambes, les hommes destinés à cela se jettent sur lui pour lui lier les quatre pieds ensemble, et lui passent dans les narines l'anneau de fer; ils lui délient ensuite les pieds et l'abandonnent à lui-même. Le buffle furieux court de côté et d'autre, et en heurtant tout ce qu'il rencontre, cherche à se débarrasser de cet anneau; mais avec le temps, il s'accoutume insensiblement, et l'habitude autant que la douleur l'amènent à l'obéissance. On le conduit avec une corde que l'on attache à cet anneau qui tombe de lui-même par la suite, au moyen de l'effort continuel des conducteurs en tirant la corde; mais alors l'anneau est devenu inutile; car l'animal déjà vieux ne se refuse plus à son devoir. »

« Le buffle paroît encore plus propre que le taureau à ces chasses, dont on fait des divertissemens publics, sur-tout en Espagne. Aussi les Seigneurs d'Italie, qui tiennent des buffles dans leurs terres, n'y emploient que ces animaux. La férocité naturelle du buffle s'augmente lorsqu'elle est excitée, et rend cette chasse très-intéressante pour les spectateurs. En effet le buffle poursuit l'homme avec acharnement jusque

dans les maisons dont il monte les escaliers avec une facilité particulière ; il se présente même aux fenêtres d'où il saute dans l'arène, franchissant encore les murs, lorsque les cris redoublés du peuple sont parvenus à le rendre furieux. »

« La fatigue et la fureur du buffle, dans ces sortes de chasses, le fait suer beaucoup ; sa sueur abonde d'un sel extrêmement âcre et pénétrant, et ce sel paroît nécessaire pour dissoudre la crasse dont sa peau est presque toujours couverte. »

« Le Buffle est, comme l'on sait, un animal ruminant, et la rumination étant très-favorable à la digestion, il s'ensuit que le Buffle n'est point sujet à faire des vents. L'observation en avoit déjà été faite par Aristote, dans lequel on lit : *Nullum cornutum animal pedere.* »

« Le terme de la vie du Buffle est à peu près le même que celui de la vie du bœuf, c'est-à-dire, dix-huit ans, quoiqu'il y en ait qui vivent vingt-cinq ans ; les dents lui tombent assez communément quelque temps avant de mourir ; en Italie, il est rare qu'on leur laisse terminer leur carrière ; après l'âge de douze ans on est dans l'usage de les engraisser et de les vendre ensuite aux juifs de Rome ; quelques habitans de la campagne forcés par la misère s'en nourrissent aussi ; dans la terre de Labour, du royaume de Naples et dans le patrimoine de Saint-Pierre on en fait un débit public deux fois la semaine ; les cornes du Buffle sont recherchées et fort estimées ; la peau sert à faire des liens pour les charrues, des cribles et des couvertures de coffres et de malles ; on ne l'em-

ploie pas comme celle du bœuf à faire des semelles de souliers, parce qu'elle est trop pesante, et qu'elle prend facilement l'eau. »

« Quoique le Buffle soit un animal fort et robuste, il est cependant délicat ; en sorte qu'il souffre également de l'excès de la chaleur comme de l'excès du froid ; aussi dans le fort de l'été le voit-on chercher l'ombre et l'eau, et dans l'hiver les forêts les plus épaisses ; cet instinct semble indiquer que le buffle est plutôt originaire des climats tempérés, que des climats très-chauds ou très-froids ».

DU

De Seve, Del. L'Epine, Sculp.

DU MOUFLON ET DES AUTRES BREBIS ÉTRANGÈRES (1).

Les espèces les plus foibles des animaux utiles ont été réduites les premières en domesticité ; l'on a soumis la brebis et la chèvre avant d'avoir dompté le cheval, le bœuf ou le chameau. On les a aussi transportées plus aisément de climats en climats ; de-là le grand nombre de variétés qui se trouvent dans ces deux espèces, et la difficulté de reconnoître quelle est la vraie souche de chacune ; il est certain, comme nous l'avons prouvé, que notre brebis domestique, telle qu'elle existe aujourd'hui, ne pourroit subsister d'elle-même, c'est-à-dire sans le secours de l'homme ; il est donc également certain que la Nature ne l'a pas produite telle qu'elle est, mais que c'est entre nos mains qu'elle a dégénéré : il faut par conséquent chercher parmi les animaux sauvages ceux dont elle approche le plus ; il faut la comparer avec les brebis domestiques des pays étrangers, exposer en même temps les différentes causes d'altération, de changement et de dégénération, qui ont dû influer sur l'espèce, et voir enfin si nous ne pourrons pas, comme dans celle du bœuf, en rapporter toutes les variétés, toutes les espèces prétendues, à une race primitive.

Notre brebis, telle que nous la connoissons, ne se trouve qu'en Europe et dans quelques provinces tempérées de l'Asie : transportée dans les pays plus chauds,

---

(1) *Mouflon :* mot dérivé de l'italien *Mufione*, nom de cet animal dans les îles de Corse et de Sardaigne.

comme en Guinée, elle perd sa laine et se couvre de poil; elle y multiplie peu, et sa chair n'a plus le même goût; dans les pays très-froids elle ne peut subsister: mais on trouve dans ces mêmes pays froids, et surtout en Islande, des brebis qui ont plusieurs cornes, à queue courte, à la laine dure et épaisse, au-dessous de laquelle, comme dans presque tous les animaux du nord, se trouve une seconde fourrure d'une laine plus douce, plus fine et plus touffue; dans les pays chauds, au contraire, on ne voit ordinairement que des brebis à cornes courtes et à queue longue, dont les unes sont couvertes de laine, les autres de poil, et d'autres encore de poil mêlé de laine. La première de ces brebis des pays chauds, est celle que l'on appelle communément mouton de Barbarie, mouton d'Arabie, laquelle ressemble entièrement à notre brebis domestique, à l'exception de la queue, qui est si fort chargée de graisse, que souvent elle est large de plus d'un pied, et pèse plus de vingt livres. Au reste, cette brebis n'a rien de remarquable que sa queue, qu'elle porte comme si on lui avoit attaché un coussin sur les fesses. Dans cette race de brebis à grosse queue, il s'en trouve qui l'ont si longue et si pesante, selon Chardin, qu'on leur donne une petite brouette pour la soutenir en marchant. Dans le Levant, cette brebis est couverte d'une très-belle laine; dans les pays plus chauds, comme à Madagascar et aux Indes, elle est couverte de poil; la surabondance de la graisse qui, dans nos moutons se fixe sur les reins, descend dans ces brebis sous les vertèbres de la queue; les autres parties du corps en sont moins chargées que dans nos

moutons gras. C'est au climat, à la nourriture et aux soins de l'homme qu'on doit rapporter cette variété ; car ces brebis à larges ou longues queues sont domestiques comme les nôtres, et même elles demandent beaucoup plus de soin et de ménagement; la race en est beaucoup plus répandue que celle de nos brebis; on la trouve communément en Tartarie, en Perse, en Syrie, en Égypte, en Barbarie, en Éthiopie, au Mosambique, à Madagascar et jusqu'au cap de Bonne-Esperance.

Enfin, dans les contrées les plus chaudes de l'Afrique et des Indes on trouve une race de grandes brebis à oreilles pendantes, avec une espèce de fanon et des pendans sous le cou. Les Naturalistes la connoissent sous les noms de bélier du Sénégal, bélier de Guinée, brebis d'Angola. Elle est domestique comme les autres, et sujette de même à des variétés; c'est de toutes les brebis domestiques celle qui paroît approcher le plus de l'état de nature; elle est plus grande, plus forte, plus légère, et par conséquent plus capable qu'aucune autre de subsister par elle-même; mais comme on ne la trouve que dans les pays les plus chauds, qu'elle ne peut souffrir le froid, et que dans son propre climat elle n'existe pas par elle-même, comme animal sauvage, qu'au contraire elle ne subsiste que par le soin de l'homme, qu'elle n'est qu'animal domestique, on ne peut pas la regarder comme la souche première ou la race primitive, de laquelle toutes les autres auroient tiré leur origine.

Toutes ces brebis dont nous venons de parler, qui sont purement domestiques, ne sont que des variétés d'une seule et même espèce, et produiroient certaine-

ment toutes les unes avec les autres, puisque le bouc, dont l'espèce est bien plus éloignée, produit avec nos brebis, comme nous nous en sommes assurés par l'expérience; mais aucune de ces races ne paroît être la souche primitive et commune de toutes; aucune n'est assez forte, assez légère, assez vive pour résister aux animaux carnassiers, pour les éviter, pour les fuir; toutes ont également besoin d'abri, de soin, de protection; toutes doivent donc être regardées comme des races dégénérées, formées des mains de l'homme, et par lui propagées pour son utilité. En même temps qu'il aura nourri, cultivé, multiplié ces races domestiques, il aura négligé, chassé, détruit la race sauvage, plus forte, moins traitable, et par conséquent plus incommode et moins utile : elle ne se trouvera donc plus qu'en petit nombre dans quelques endroits moins habités, où elle aura pu se maintenir; or on trouve dans les montagnes de Grèce, dans les îles de Chypre, de Sardaigne, de Corse et dans les déserts de la Tartarie, l'animal que nous avons nommé Mouflon, et qui nous paroît être la souche primitive, la tige unique et primordiale de toutes les brebis. Il existe dans l'état de nature; il subsiste et se multiplie sans le secours de l'homme; il ressemble plus qu'aucun autre animal sauvage à toutes les brebis domestiques; il est plus vif, plus fort et plus léger qu'aucune d'entr'elles; il a la tête, le front, les yeux et toute la face du bélier; il lui ressemble aussi par la forme des cornes et par l'habitude entière du corps; enfin il produit avec la brebis domestique, ce qui seul suffiroit pour démontrer qu'il est de la même espèce et qu'il en est la sou-

che : la seule disconvenance qu'il y ait entre le Mouflon et nos brebis, c'est qu'il est couvert de poil, et non de laine; mais nous avons vu que même dans les brebis domestiques, la laine n'est pas un caractère essentiel, que c'est une production du climat tempéré; puisque dans les pays chauds ces mêmes brebis n'ont point de laine et sont toutes couvertes de poil, et que dans les pays très-froids leur laine est encore aussi grossière, aussi rude que le poil. Dès-lors il n'est pas étonnant que la brebis originaire, la brebis primitive et sauvage, qui a dû souffrir le froid et le chaud, vivre et se multiplier sans abri dans les bois, ne soit pas couverte d'une laine qu'elle auroit bientôt perdue dans les broussailles, d'une laine que l'exposition continuelle à l'air et l'intempérie des saisons auroient en peu de temps altérée et changée de nature : d'ailleurs, lorsqu'on fait accoupler le bouc avec la brebis domestique, le produit est une espèce de mouflon; car c'est un agneau couvert de poil. Ce n'est point un mulet infécond; c'est un métis qui remonte à l'espèce originaire, et qui paroît indiquer que nos chèvres et nos brebis domestiques ont quelque chose de commun dans leur origine; et comme nous avons reconnu par l'expérience, que le bouc produit aisément avec la brebis, mais que le bélier ne produit point avec la chèvre, il n'est pas douteux que dans ces animaux, toujours considérés dans leur état de dégénération et de domesticité, la chèvre ne soit l'espèce dominante, et la brebis l'espèce subordonnée, puisque le bouc agit avec puissance sur la brebis, et que le bélier est impuissant à produire avec la chèvre. Ainsi notre brebis domestique

est une espèce bien plus dégénérée que celle de la chèvre; et il y a tout lieu de croire que si l'on donnoit à la chèvre le mouflon au lieu du bélier domestique, elle produiroit des chevreaux qui remonteroient à l'espèce de la chèvre, comme les agneaux produits par le bouc et la brebis remontent à l'espèce du bélier.

Je sens que les Naturalistes qui ont établi leur méthode, et j'ose dire fondé toutes leurs connoissances en Histoire Naturelle sur la distinction de quelques caractères particuliers, pourront faire ici des objections, et je vais tâcher d'y répondre d'avance; le premier caractère des moutons, diront-ils, est de porter de la laine, et le premier caractère des chèvres est d'être couvertes de poil; le second caractère des béliers est d'avoir les cornes courbées en cercle et tournées en arrière; celui des boucs est de les avoir plus droites et tournées en haut; ce sont-là, diront-ils, les marques distinctives et les signes infaillibles auxquels on reconnoîtra toujours les brebis et les chèvres. Car ils ne pourront se dispenser d'avouer en même temps que tout le reste leur est commun. Les unes et les autres n'ont point de dents incisives à la mâchoire supérieure, et en ont huit à l'inférieure; les unes et les autres n'ont point de dents canines; ces deux espèces ont également le pied fourchu; elles ont des cornes simples et permanentes; toutes deux ont les mamelles dans la même région du ventre; toutes deux vivent d'herbes et ruminent; leur organisation intérieure est encore bien plus semblable, car elle paroît être absolument la même dans ces deux animaux; le même nombre et la même forme pour les estomacs, la même

disposition de viscères et d'intestins, la même substance dans la chair, la même qualité particulière dans la graisse et dans la liqueur séminale, le même temps pour la gestation, le même temps encore pour l'accroissement et pour la durée de la vie. Il ne reste donc que la laine et les cornes, par lesquelles on puisse différencier ces espèces ; mais, comme nous l'avons déjà fait sentir, la laine est moins une substance de la Nature, qu'une production du climat, aidé des soins de l'homme, et cela est démontré par le fait ; la brebis des pays chauds, la brebis des pays froids, la brebis sauvage, n'ont point de laine, mais du poil ; d'autre côté, les chèvres dans des climats très-doux, ont plutôt de la laine que du poil, car celui de la chèvre d'Angola est plus beau et plus fin que la laine de nos moutons ; ce caractère n'est donc pas essentiel, il est purement accidentel et même équivoque, puisqu'il peut également appartenir ou manquer à ces deux espèces suivant les différens climats. Celui des cornes paroît être encore moins certain ; elles varient pour le nombre, pour la grandeur, pour la forme et pour la direction. Dans nos brebis domestiques, les béliers ont ordinairement des cornes et les brebis n'en ont point ; cependant j'ai souvent vu dans nos troupeaux des béliers sans cornes et des brebis avec des cornes ; j'ai non-seulement vu des brebis avec deux cornes, mais même avec quatre ; les brebis du nord et d'Islande en ont quelquefois jusqu'à huit (1) : dans les pays

---

(1) En Islande, les beliers, les brebis et les moutons diffèrent principalement des nôtres, en ce qu'ils ont presque tous

chauds, les béliers n'en ont que deux très-courtes, et souvent ils en manquent, ainsi que les brebis; dans les uns, les cornes sont lisses et rondes; dans les autres, elles sont cannelées et aplaties; la pointe au lieu d'être tournée en arrière, est quelquefois tournée en dehors ou en devant. Ce caractère n'est donc pas plus constant que le premier, et par conséquent, il ne suffit pas pour établir des espèces différentes. La grosseur et la longueur de la queue, ne suffisent pas non plus pour constituer des espèces, puisque cette queue est pour ainsi dire un membre artificiel, qu'on fait grossir plus ou moins par l'assiduité des soins et l'abondance de la bonne nourriture; et que d'ailleurs nous voyons dans nos brebis domestiques, des races telles que certaines brebis angloises qui ont la queue très-longue en comparaison des brebis ordinaires. Cependant les Naturalistes modernes, uniquement appuyés sur ces différences des cornes, de la laine et de la grosseur de la queue, ont établi sept ou huit espèces différentes dans le genre des brebis; nous les avons toutes réduites à

---

les cornes plus grandes et plus grosses. Il s'en trouve plusieurs qui ont trois cornes, et quelques-uns qui en ont quatre, cinq et même davantage: cependant il ne faut pas croire que cette particularité soit commune à toute la race des béliers d'Islande, et que tous y aient plus de deux cornes; car dans un troupeau de quatre ou cinq cents moutons on en trouve à peine trois ou quatre qui aient quatre ou cinq cornes. On envoye ceux-ci à Copenhague comme une rareté, et on les achette en Islande bien plus cher que les autres, ce qui seul suffit pour prouver qu'ils y sont très-rares. *Histoire générale des voyages*, tom. 18, p. 19.

une ; du genre entier, nous ne faisons qu'une espèce, et cette réduction nous paroît si bien fondée, que nous ne craignons pas qu'elle soit démentie par des observations ultérieures. Autant il nous a paru nécessaire, en composant l'histoire des animaux sauvages, de les considérer en eux-mêmes un à un et indépendamment d'aucun genre, autant nous croyons au contraire qu'il faut adopter, étendre les genres dans les animaux domestiques, et cela parce que dans la Nature il n'existe que des individus et des suites d'individus, c'est-à-dire des espèces; que nous n'avons pas influé sur celles des animaux indépendans, et qu'au contraire nous avons altéré, modifié, changé celles des animaux domestiques. Nous avons donc fait des genres physiques et réels, bien différens de ces genres métaphysiques et arbitraires, qui n'ont jamais existé qu'en idée; ces genres physiques sont réellement composés de toutes les espèces que nous avons maniées, modifiées et changées ; et comme toutes ces espèces différemment altérées par la main de l'homme, n'ont cependant qu'une origine commune et unique dans la Nature, le genre entier ne doit former qu'une espèce. En écrivant, par exemple, l'histoire des tigres, nous avons admis autant d'espèces différentes de tigres qu'il s'en trouve en effet dans toutes les parties de la terre, parce que nous sommes très-certains que l'homme n'a jamais manié, ni changé les espèces de ces animaux intraitables, qui subsistent toutes, telles que la Nature les a produites ; il en est de même de tous les autres animaux libres et indépendans ; mais, en faisant l'histoire des bœufs ou des moutons, nous avons réduit

tous les bœufs à un seul bœuf, et tous les moutons à un seul mouton, parce qu'il est également certain que c'est l'homme et non pas la Nature, qui a produit les différentes races dont nous avons fait l'énumération; tout concourt à appuyer cette idée, qui, quoique lumineuse par elle-même, ne sera peut-être pas assez sentie; tous les bœufs produisent ensemble; toutes les brebis produisent entr'elles, avec le mouflon et même avec le bouc; les expériences nous en ont assurés. Tous les bœufs ne sont donc qu'une espèce, et toutes les brebis n'en sont qu'une autre, quelque étendu qu'en soit le genre.

Je ne me lasserai jamais de répéter (vu l'importance de la chose) que ce n'est pas par de petits caractères particuliers que l'on peut juger la Nature, et qu'on doit en différencier les espèces; que les méthodes, loin d'avoir éclairci l'histoire des animaux, n'ont au contraire servi qu'à l'obscurcir, en multipliant les dénominations, et les espèces autant que les dénominations, sans aucune nécessité; en faisant des genres arbitraires que la Nature ne connoît pas, en confondant perpétuellement les êtres réels avec des êtres de raison; en ne nous donnant que de fausses idées de l'essence des espèces; en les mêlant ou les séparant sans fondement, sans connoissance, souvent sans avoir observé, ni même vu les individus, et que c'est par cette raison que nos Nomenclateurs se trompent à tout moment, et écrivent presque autant d'erreurs que de lignes. Nous en avons déjà donné un si grand nombre d'exemples, qu'il faudroit une prévention bien aveugle pour pouvoir en douter. Nous sommes



De Seve, Del. L'Epine, Direx.

convaincus qu'on ne peut acquérir des connoissances de la Nature qu'en faisant un usage réfléchi de ses sens, en voyant, en observant, en comparant et en se refusant en même temps la liberté téméraire de faire des méthodes, des petits systêmes nouveaux, dans lesquels on classe des êtres que l'on n'a jamais vus, et dont on ne connoît que le nom ; nom souvent équivoque, obscur, mal appliqué, et dont le faux emploi confond les idées dans le vague des mots et noie la vérité dans le courant de l'erreur ; nous sommes aussi très-convaincus que le Mouflon a pu peupler également le nord et le midi, et que sa postérité devenue domestique a dégénéré et pris, suivant les différens traitemens et les climats divers, des caractères relatifs, de nouvelles habitudes de corps, qui s'étant ensuite perpétuées par les générations, ont formé notre brebis domestique et toutes les autres races de brebis dont nous avons parlé.

DE LA MANGOUSTE (1).

LA Mangouste est domestique en Egypte comme le chat l'est en Europe, et elle sert de même à prendre les souris et les rats; mais son goût pour la proie est encore plus vif et son instinct plus étendu que celui du chat; car elle chasse également aux oiseaux, aux quadrupèdes, aux serpens, aux lézards, aux insectes, attaque en général tout ce qui lui paroît vivant, et se nourrit de toute substance animale; son courage est égal à la véhémence de son appétit; elle ne s'effraye ni de la colère des chiens, ni de la malice des chats, et ne redoute pas même la morsure des serpens; elle les poursuit avec acharnement, les saisit et les tue, quelque venimeux qu'ils soient; et lorsqu'elle commence à ressentir les impressions de leur venin, elle va chercher des antidotes et particulièrement une racine que les Indiens ont nommée de son nom, et qu'ils disent être un des plus sûrs et des plus puissans remèdes contre la morsure de la vipère ou de l'aspic; elle mange les œufs du crocodile comme ceux des poules et des oiseaux, elle tue et mange aussi les petits crocodiles, quoiqu'ils soient déjà très-forts, peu de temps après qu'ils sont sortis de l'œuf; et comme la fable est toujours mise par les hommes à la suite de la vérité, on a prétendu qu'en vertu de cette antipathie pour le crocodile, la Mangouste entroit dans son corps

(1) Mot dérivé de *Mangutia*, nom de cet animal aux Indes.

lorsqu'il étoit endormi, et n'en sortoit qu'après lui avoir déchiré les viscères.

La Mangouste habite volontiers au bord des eaux; dans les inondations elle gagne les terres élevées et s'approche souvent des lieux habités pour y chercher sa proie; elle marche sans faire aucun bruit, et selon le besoin elle varie sa démarche; quelquefois elle porte la tête haute, raccourcit son corps et s'élève sur ses jambes; d'autres fois elle a l'air de ramper et de s'alonger comme un serpent; souvent elle s'assied sur ses pieds de derrière, et plus souvent encore elle s'élance comme un trait sur la proie qu'elle veut saisir; elle a les yeux vifs et pleins de feu, la physionomie fine, le corps très-agile, les jambes courtes, la queue grosse et très-longue, le poil rude et souvent hérissé; le mâle et la femelle ont tous deux une ouverture remarquable et indépendante des conduits naturels, une espèce de poche dans laquelle se filtre une humeur odorante. On prétend que la Mangouste ouvre cette poche pour se rafraîchir lorsqu'elle a trop chaud; son museau trop pointu et sa gueule étroite l'empêchent de saisir et de mordre les choses un peu grosses; mais elle sait suppléer par agilité, par courage, aux armes et à la force qui lui manquent; elle étrangle aisément un chat, quoique plus gros et plus fort qu'elle; souvent elle combat les chiens, et quelque grands qu'ils soient, elle s'en fait respecter.

Cet animal croît promptement et ne vit pas longtemps; il se trouve en grand nombre dans toute l'Asie méridionale, depuis l'Égypte jusqu'à Java, et il paroît qu'il se trouve aussi en Afrique, jusqu'au cap de

Bonne-Espérance; mais on ne peut l'élever aisément ni le garder longtemps dans nos climats tempérés, quelque soin qu'on en prenne; le vent l'incommode, le froid le fait mourir; pour éviter l'un et l'autre, et conserver sa chaleur, il se met en rond et cache sa tête entre ses cuisses. Il a une petite voix douce, une espèce de murmure, et son cri ne devient aigre que lorsqu'on le frappe et qu'on l'irrite. Au reste la Mangouste étoit en vénération chez les anciens Égyptiens, et mériteroit encore bien aujourd'hui d'être multipliée ou du moins épargnée, puisqu'elle détruit un grand nombre d'animaux nuisibles, et surtout les crocodiles dont elle sait trouver les œufs quoique cachés dans le sable; la ponte de ces animaux est si nombreuse, qu'il y auroit tout à craindre de leur multiplication si la Mangouste n'en détruisoit les germes.

SAUVAGES
HERBIVORES ET FRUGIVORES
ÉTRANGERS.

DU RHINOCÉROS (1).

Après l'éléphant, le Rhinocéros est le plus puissant des animaux quadrupèdes; il a au moins douze pieds de longueur, depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de la queue; six à sept pieds de hauteur et la circonférence du corps à peu près égale à sa longueur. Il approche donc de l'éléphant pour le volume et pour la masse; et s'il paroît bien plus petit, c'est que ses jambes sont bien plus courtes à proportion que celles de l'éléphant; mais il en diffère beaucoup par les facultés naturelles et par l'intelligence. N'ayant reçu de la Nature que ce qu'elle accorde assez communément à tous les Quadrupèdes, privé de toute sensibilité dans la peau, manquant de mains et d'organes distincts pour le sens du toucher, n'ayant au lieu de trompe qu'une lèvre mobile dans laquelle consistent tous ses moyens d'adresse, il n'est guère supérieur aux autres animaux que par la force, la grandeur et l'arme offensive qu'il porte sur le nez et qui n'appartient qu'à lui. Cette arme est une corne très-dure, solide dans toute sa longueur et placée plus avantageusement que les cornes des animaux ruminans; celles-ci ne munissent que les

(1) Lat. *Rhinoceros*; it. *Rhinocerote*.

parties supérieures de la tête et du cou; au lieu que la corne du Rhinocéros défend toutes les parties antérieures du museau et préserve d'insulte le mufle, la bouche et la face; en sorte que le tigre attaque plus volontiers l'éléphant dont il saisit la trompe, que le Rhinocéros qu'il ne peut coiffer sans risquer d'être éventré; car le corps et les membres sont recouverts d'une enveloppe impénétrable, et cet animal ne craint ni la griffe du tigre, ni l'ongle du lion, ni le fer, ni le feu du chasseur; sa peau est un cuir noirâtre de la même couleur, mais plus épais et plus dur que celui de l'éléphant; il n'est pas sensible comme lui à la piqûre des mouches; il ne peut aussi ni froncer ni contracter sa peau; elle est seulement plissée par de grosses rides au cou, aux épaules et à la croupe pour faciliter le mouvement de la tête et des jambes qui sont massives et terminées par de larges pieds armés de trois grands ongles. Il a la tête plus longue à proportion que l'éléphant; mais il a les yeux encore plus petits, et il ne les ouvre jamais qu'à demi. La mâchoire supérieure avance sur l'inférieure, et la lèvre du dessus a du mouvement et peut s'alonger jusqu'à six ou sept pouces de longueur; elle est terminée par un appendice pointu qui donne à cet animal plus de facilité qu'aux autres quadrupèdes pour cueillir l'herbe et en faire des poignées à peu près comme l'éléphant en fait avec sa trompe : cette lèvre musculeuse et flexible est une espèce de main ou de trompe très-incomplette, mais qui ne laisse pas de saisir avec force et de palper avec adresse. Au lieu de ces longues dents d'ivoire qui forment les défenses de l'éléphant, le Rhinocéros a sa

puissante

puissante corne et deux fortes dents incisives à chaque mâchoire; ces dents incisives qui manquent à l'éléphant sont fort éloignées l'une de l'autre dans les mâchoires du Rhinocéros; elles sont placées une à une à chaque coin ou angle des mâchoires; mais indépendamment de ces quatre dents incisives placées en avant aux quatre coins des mâchoires, il a de plus vingt-quatre dents molaires, six de chaque côté des deux mâchoires. Ses oreilles se tiennent toujours droites; elles sont assez semblables pour la forme à celles du cochon; seulement elles sont moins grandes à proportion du corps. Ce sont les seules parties sur lesquelles il y ait du poil ou plutôt des soies; l'extrémité de la queue est comme celle de l'éléphant, garnie d'un bouquet de grosses soies très-solides et très-dures.

M. Parsons, célèbre médecin de Londres, auquel la république des lettres est redevable de plusieurs découvertes en Histoire Naturelle, a publié, en 1742, une histoire naturelle du Rhinocéros, de laquelle je vais donner l'extrait d'autant plus volontiers, que tout ce qu'il écrit me paroît mériter plus d'attention et de confiance.

Quoique le Rhinocéros ait été vu plusieurs fois dans les spectacles de Rome, depuis Pompée jusqu'à Héliogabale, quoiqu'il en soit venu plusieurs en Europe dans ces derniers siècles, il étoit cependant si mal représenté et si peu décrit, qu'il n'étoit connu que très-imparfaitement. Celui qui arriva à Londres en 1739, avoit été envoyé de Bengale. Quoique très-jeune, puisqu'il n'avoit que deux ans, les frais de sa nourriture et de son voyage montoient à près de mille livres

sterlings ; on le nourrissoit avec du riz, du sucre et du foin ; on lui donnoit par jour sept livres de riz mêlé avec trois livres de sucre, qu'on lui partageoit en trois portions ; on lui donnoit aussi beaucoup de foin et d'herbes vertes, qu'il préféroit au foin ; sa boisson n'étoit que de l'eau, dont il buvoit à-la-fois une grande quantité ; il étoit d'un naturel tranquille, et se laissoit toucher sur toutes les parties de son corps ; il ne devenoit méchant que quand on le frappoit, ou lorsqu'il avoit faim ; et dans l'un et l'autre cas, on ne pouvoit l'appaiser qu'en lui donnant à manger ; lorsqu'il étoit en colère, il sautoit en avant, et s'élevoit brusquement à une grande hauteur, en poussant sa tête avec furie contre les murs, ce qu'il faisoit avec une prodigieuse vîtesse, malgré son air lourd et pesant. J'ai été souvent témoin, dit M. Parsons, de ces mouvemens que produisoient l'impatience ou la colère, surtout les matins avant qu'on ne lui apportât son riz et son sucre ; la vivacité et la promptitude des mouvemens de cet animal m'ont fait juger, ajoute-t-il, qu'il est tout-à-fait indomptable, et qu'il atteindroit aisément à la course un homme qui l'auroit offensé.

Ce rhinocéros, à l'âge de deux ans, n'étoit pas plus haut qu'une jeune vache qui n'a pas encore porté ; mais il avoit le corps fort long et fort épais ; sa tête étoit très-grosse à proportion du corps ; la corne n'avoit encore qu'un pouce de hauteur ; elle étoit noire, lisse à son sommet, mais avec des rugosités à sa base et dirigée en arrière. Les narines sont situées fort bas et ne sont pas à un pouce de distance de l'ouverture de la gueule. La lèvre inférieure est assez semblable

à celle du bœuf, et la lèvre supérieure ressemble plus à celle du cheval, avec cette différence et cet avantage, que le Rhinocéros peut l'alonger, la diriger, la doubler en la tournant autour d'un bâton, et saisir par ce moyen les corps qu'il veut approcher de sa gueule. La langue de ce jeune rhinocéros étoit douce comme celle d'un veau. Ses yeux n'avoient nulle vivacité; ils ressemblent à ceux du cochon pour la forme, et sont situés très-bas, c'est-à-dire plus près de l'ouverture des narines que dans aucun autre animal. Les oreilles sont larges, minces à leur extrémité, et resserrées à leur origine par une espèce d'anneau ridé. Le cou est fort court; les épaules sont fort grosses et fort épaisses. Le corps de ce jeune rhinocéros étoit en tout très-épais et ressembloit très-bien à celui d'une vache prête à mettre bas. Le ventre étoit gros et pendoit presqu'à terre, sur-tout à la partie moyenne; les jambes sont rondes, épaisses, fortes, et toutes sont courbées en arrière à la jointure : cette jointure, qui est recouverte par un pli très-remarquable quand l'animal est couché, disparoît lorsqu'il est debout. La queue est menue et courte relativement au volume du corps; celle de ce rhinocéros n'avoit que seize ou dix-sept pouces de longueur; elle s'élargit un peu à son extrémité où elle est garnie de quelques poils courts, gros et durs. La verge est d'une forme assez extraordinaire; elle est contenue dans un prépuce ou fourreau comme celle du cheval, et la première chose qui paroît au dehors dans le temps de l'érection, est un second prépuce de couleur de chair, duquel ensuite il sort un tuyau creux en forme d'entonnoir évasé et

découpé comme une fleur-de-lis, lequel tient lieu de gland et forme l'extrémité de la verge; ce gland bizarre par sa forme est d'une couleur de chair plus pâle que le second prépuce; dans la plus forte érection, la verge ne s'étendoit qu'à huit pouces hors du corps; on lui procuroit aisément cet état d'extension en frottant l'animal sur le ventre avec des bouchons de paille lorsqu'il étoit couché. La direction de ce membre n'étoit pas droite, mais courbe et dirigée en arrière; aussi pissoit-il en arrière et à plein canal à peu près comme une vache, d'où l'on peut inférer que dans l'acte de la copulation, le mâle ne couvre pas la femelle, mais qu'ils s'accouplent croupe à croupe; elle a les parties extérieures de la génération faites et placées comme celles de la vache, et elle ressemble parfaitement au mâle pour la forme et la grosseur du corps. La peau est épaisse et impénétrable, en la prenant avec la main dans les plis, on croiroit toucher une planche de bois d'un demi-pouce d'épaisseur.

La souplesse de la peau dans les plis donne au Rhinocéros la facilité du mouvement de la tête, du cou et des membres; tout le corps, à l'exception des jointures est inflexible et comme cuirassé. M. Parsons dit en passant qu'il a observé une qualité très-particulière dans cet animal, c'est d'écouter avec une espèce d'attention suivie tous les bruits qu'il entendoit, de sorte que qu'oiqu'endormi ou fort occupé à manger ou satisfaire d'autres besoins pressans, il s'éveilloit à l'instant, levoit la tête et écoutoit avec la plus constante attention, jusqu'à ce que le bruit qu'il entendoit eût cessé.

Nous avons vu un rhinocéros nouvellement arrivé à la ménagerie de Versailles. Au mois de Septembre 1770, il n'étoit agé que de trois mois, si l'on en croit les gens qui l'avoient amené; mais je suis persuadé qu'il avoit au moins deux ou trois ans, car son corps y compris la tête avoit déjà huit pieds deux pouces de longueur sur cinq pieds six pouces de hauteur et huit pieds deux pouces de circonférence. Observé trois ans après, le 12 août 1773, la longueur de son corps, y compris la tête, étoit de neuf pieds quatre pouces; la plus grande hauteur qui étoit celle du train de derrière de six pieds quatre pouces, et la hauteur du train de devant étoit de cinq pieds onze pouces seulement. Sa peau avoit la couleur et la même apparence que l'écorce d'un vieil orme, tachetée en certains endroits de noir et de gris, et dans d'autres repliée en sillons profonds, qui formoient des espèces d'écailles. Il n'avoit qu'une corne de couleur brune, d'une substance ferme et dure. Les yeux sont petits et saillans, les oreilles larges et assez ressemblantes à celles de l'âne; le dos qui est creux semble être couvert d'une selle naturelle; les jambes sont courtes et très-grosses, les pieds arrondis par derrière avec des sabots par-devant, divisés en trois parties. La queue est assez semblable à celle du bœuf et garnie de poils noirs à son extrémité; sa langue est dure et rude, au point d'écorcher ce qu'il lèche; aussi mange-t-il de grosses épines, sans en ressentir de douleur. Il lui faut environ cent soixante livres de nourriture par jour. Les Indiens, les Africains et sur-tout les Hottentots, en trouvent la chair bonne à manger. Cet animal peut devenir do-

mestique en l'élevant fort jeune, et il produiroit dans l'état de domesticité plus aisément que l'éléphant.

Le Rhinocéros, sans être ni féroce ni carnassier, ni même extrêmement farouche, est cependant intraitable; il est à peu près en grand, ce que le cochon est en petit, brusque et brut, sans intelligence, sans sentiment et sans docilité : il faut même qu'il soit sujet à des accès de fureur, que rien ne peut calmer : car celui qu'Emanuel, roi de Portugal, envoya au pape, en 1513, fit périr le bâtiment sur lequel on le transportoit, et celui que nous avons vu à Paris ces années dernières, s'est noyé de même en allant en Italie. Ces animaux sont aussi, comme le cochon, très-enclins à se vautrer dans la boue et à se rouler dans la fange : ils aiment les lieux humides et marécageux, et ils ne quittent guère les bords des rivières; on en trouve en Asie et en Afrique, à Bengale, à Siam, à Laos, au Mogol, à Sumatra, à Java, en Abissinie, en Éthiopie, au pays des Anzicos, et jusqu'au cap de Bonne-Espérance.

En général l'espèce en est moins nombreuse et moins répandue que celle de l'éléphant; il ne produit de même qu'un seul petit à la fois, et à des distances de temps assez considérables. Dans le premier mois, le jeune rhinocéros n'est guère plus gros qu'un chien de grande taille. Il n'a point, en naissant, la corne sur le nez, quoiqu'on en voie déjà le rudiment dans le fœtus; à deux ans, cette corne n'a encore poussé que d'un pouce, et à six ans, elle a neuf à dix pouces; et comme l'on connoît de ces cornes qui ont près de quatre pieds de longueur, il paroît qu'elles croissent au moins jus-

qu'au moyen âge et peut-être pendant toute la vie de l'animal, qui doit être d'une assez longue durée, puisque le rhinocéros de deux ans, dont nous avons parlé, n'avoit qu'environ la moitié de sa hauteur, d'où l'on peut inférer que cet animal doit vivre comme l'homme soixante-dix ou quatre-vingts ans. C'est avec cette arme, dit-on, que le Rhinocéros attaque et blesse quelquefois mortellement les éléphans de la plus haute taille, dont les jambes élevées permettent au Rhinocéros qui les a bien plus courtes, de leur porter des coups de boutoir et de corne sous le ventre où la peau est la plus sensible et la plus pénétrable; mais aussi lorsqu'il manque son premier coup, l'éléphant le terrasse et le tue.

La corne du Rhinocéros est plus estimée des Indiens que l'ivoire de l'éléphant, non pas tant à cause de la matière dont cependant ils font plusieurs ouvrages au tour et au ciseau, qu'à cause de sa substance même à laquelle ils accordent plusieurs qualités spécifiques et propriétés médicinales. Les blanches, comme les plus rares, sont aussi celles qu'ils estiment et qu'ils recherchent le plus. Dans les présens que le roi de Siam envoya à Louis XIV en 1686, il y avoit six cornes de rhinocéros : nous en avons au Cabinet douze de différentes grandeurs, et une entr'autres qui, quoique tronquée, a trois pieds huit pouces et demi de longueur.

Sans pouvoir devenir utile comme l'éléphant, le Rhinocéros est aussi nuisible par la consommation, et sur-tout par le prodigieux dégât qu'il fait dans les campagnes; il n'est bon que par sa dépouille; sa chair est excellente au goût des Indiens et des Nègres; Kolbe

dit en avoir souvent mangé et avec beaucoup de plaisir. Sa peau fait le cuir le meilleur et le plus dur qu'il y ait au monde; et non-seulement sa corne, mais toutes les autres parties de son corps, et même son sang, son urine et ses excrémens sont estimés comme des antidotes contre le poison, ou comme des remèdes à plusieurs maladies. Ces antidotes ou remèdes, tirés des différentes parties du Rhinocéros, ont le même usage dans la pharmacopée des Indes, que la thériaque dans celle de l'Europe. Il y a toute apparence que la plupart de ces vertus sont imaginaires; mais combien n'y a-t-il pas de choses bien plus recherchées qui n'ont de valeur que dans l'opinion?

Le Rhinocéros se nourrit d'herbes grossières, de chardons, d'arbrisseaux épineux, et il préfère ces alimens agrestes à la douce pâture des plus belles prairies; il aime beaucoup les cannes de sucre, et mange aussi de toutes sortes de grains; n'ayant nul goût pour la chair, il n'inquiète pas les petits animaux; il ne craint pas les grands, vit en paix avec tous et même avec le tigre, qui souvent l'accompagne sans oser l'attaquer. Je ne sais donc si les combats de l'éléphant et du rhinocéros ont un fondement réel; ils doivent au moins être rares, puisqu'il n'y a nul motif de guerre, ni de part ni d'autre, et que d'ailleurs on n'a pas remarqué qu'il y eût aucune espèce d'antipathie entre ces animaux; on en a vu même en captivité, vivre tranquillement et sans s'offenser ni s'irriter l'un contre l'autre. Pline est, je crois, le premier qui ait parlé de ces combats du rhinocéros et de l'éléphant; il paroît qu'on les a forcés à se battre dans les spectacles de

Rome; et c'est probablement de-là que l'on a pris l'idée que quand ils sont en liberté et dans leur état naturel, ils se battoient de même; mais encore une fois, toute action sans motif n'est pas naturelle; c'est un effet sans cause, qui ne doit point arriver ou qui n'arrive que par hasard.

Les Rhinocéros ne se rassemblent pas en troupes, comme les éléphans; on n'en voit guère que deux ou trois ensemble; quelquefois cependant ils marchent en plus grande compagnie, et en marchant ils tiennent leur tête baissée comme les cochons; ils courent plus vîte qu'un cheval. Le moyen le plus sûr de les éviter, est de se tenir sous le vent, car leur rencontre est dangereuse. Ils sont plus solitaires, plus sauvages et peut-être plus difficiles à chasser et à vaincre que l'éléphant; ils n'attaquent pas les hommes, à moins qu'ils ne soient provoqués; mais alors ils prennent de la fureur, et sont très-redoutables. L'acier de Damas, les sabres du Japon n'entament pas leur peau; les javelots et les lances ne peuvent la percer, elle résiste même aux balles du mousquet; celles de plomb s'applatissent sur ce cuir, et les lingots de fer ne le pénètrent pas en entier; les seuls endroits absolument pénétrables dans ce corps cuirassé, sont le ventre, les yeux et le tour des oreilles; aussi les chasseurs, au lieu d'attaquer cet animal de face et debout, le suivent de loin par ses traces, et attendent, pour l'approcher, les heures où il se repose et s'endort.

Nous avons au Cabinet un fœtus de rhinocéros qui nous a été envoyé de l'île de Java, et qui a été tiré hors du corps de la mère; il est dit dans le mémoire

qui accompagnoit cet envoi, que vingt-huit chasseurs s'étant assemblés pour attaquer ce rhinocéros, ils l'avoient d'abord suivi de loin pendant quelques jours, faisant de temps en temps marcher un ou deux hommes en avant pour reconnoître la position de l'animal; que par ce moyen ils le surprirent endormi, s'en approchèrent en silence et de si près, qu'ils lui lâchèrent tous ensemble leurs vingt-huit coups de fusils dans les parties inférieures du bas-ventre.

On a vu que cet animal a l'oreille bonne et même très-attentive; on assure aussi qu'il a l'odorat excellent; mais on prétend qu'il n'a pas l'œil bon (1), et qu'il ne voit pour ainsi dire que devant lui. La petitesse extrême de ses yeux, leur position basse, oblique et enfoncée, le peu de brillant et de mouvement qu'on

---

(1) « Le Rhinocéros a les yeux fort petits et ne voit absolument que devant lui : lorsqu'il marche et qu'il poursuit sa proie, il va toujours en droite ligne, forçant, renversant, perçant tout ce qu'il rencontre; il n'y a ni buissons, ni arbres ni ronces épaisses, ni grosses pierres qui puissent l'obliger à se détourner; avec la corne qu'il a sur le nez, il déracine les arbres, il enlève les pierres qui s'opposent à son passage, et les jette derrière lui fort haut à une grande distance et avec un fort grand bruit; en un mot, il abat tous les corps sur les quels elle peut avoir quelque prise. Lorsqu'il ne rencontre rien, et quil est en colère, baissant la tête, il fait des sillons sur la terre, et il en jette avec fureur une grande quantité par-dessus sa tête. Il grogne comme le cochon; son cri ne s'entend pas de fort loin lorsqu'il est tranquille; mais s'il marche après sa proie, on peut l'entendre à une grande distance. » *Kolbe*.

y remarque, semblent confirmer ce fait. Sa voix est assez sourde lorsqu'il est tranquille, elle ressemble en gros au grognement du cochon; lorsqu'il est en colère son cri devient aigu et se fait entendre de fort loin. Quoiqu'il ne vive que de végétaux, il ne rumine pas; ainsi il est probable que, comme l'éléphant, il n'a qu'un estomac et des boyaux très-amples, et qui suppléent à l'office de la panse; sa consommation, quoique considérable, n'approche pas de celle de l'éléphant; et il paroît par la continuité et l'épaisseur non-interrompue de sa peau, qu'il perd aussi beaucoup moins que lui par la transpiration.

DE LA GIRAFFE (1).

La Giraffe est un des premiers, des plus beaux, des plus grands animaux, et qui sans être nuisible est en même temps l'un des plus utiles. La disproportion énorme de hauteur qui se trouve entre le derrière et le devant de cet animal, fait obstacle à l'exercice de ses forces; son corps n'a point d'assiette; sa démarche est vacillante, ses mouvemens sont lents et contraints; elle ne peut ni fuir ses ennemis dans l'état de liberté, ni servir ses maîtres dans celui de domesticité; aussi l'espèce en est peu nombreuse et a toujours été confinée dans les déserts de l'Éthiopie et de quelques autres provinces de l'Afrique méridionale et des Indes. Comme ces contrées étoient inconnues des Grecs, Aristote ne fait aucune mention de cet animal; mais Pline en parle et Oppien le décrit d'une manière qui n'est point équivoque. Le *Camelopardalis*, dit cet auteur, a quelque ressemblance au chameau; sa peau est tigrée comme celle de la panthère, et son cou est long comme celui du chameau; il a la tête et les oreilles petites, les pieds larges, les jambes longues, mais de hauteur fort inégale; celles de devant sont beaucoup plus élevées que celles de derrière qui sont fort courtes et semblent ramener à terre la croupe de l'animal; sur la tête près des oreilles, il y a deux éminences semblables à deux petites cornes droites; au reste il a la bouche comme un cerf, les dents petites et blanches, les yeux bril-

(1) *Giraffe* : mot dérivé du nom de cet animal en langue arabe. Lat. *Camelopardalis*.

lans, la queue courte et garnie de poils noirs à son extrémité. En ajoutant à cette description d'Oppien celles d'Héliodore et de Strabon, l'on aura déjà une idée assez juste de la Giraffe. Les ambassadeurs d'Ethiopie, dit Héliodore, amenèrent un animal de la grandeur d'un chameau, dont la peau étoit marquée de taches vives et de couleurs brillantes, et dont les parties postérieures du corps étoient beaucoup trop basses, ou les parties antérieures beaucoup trop élevées; le cou étoit menu quoique partant d'un corps assez épais; la tête étoit semblable pour la forme à celle du chameau, et pour la grandeur n'étoit guère que du double de celle de l'autruche; les yeux paroissoient teints de différentes couleurs; la démarche de cet animal étoit différente de celle de tous les autres quadrupèdes, qui portent en marchant leurs pieds diagonalement, c'est-à-dire le pied droit de devant avec le pied gauche de derrière; au lieu que la Giraffe marche l'amble naturellement en portant les deux pieds gauches ou les deux droits ensemble. C'est un animal si doux, qu'on peut le conduire partout où l'on veut avec une petite corde passée autour de la tête.

Il y a, dit Strabon, une grande bête en Éthiopie, qu'on appelle *Camelopardalis*, quoiqu'elle ne ressemble en rien à la panthère, car sa peau n'est pas marquée de même; les taches de la panthère sont orbiculaires, et celles de cet animal sont longues et à peu près semblables à celles d'un faon ou jeune cerf qui a encore la livrée : il a les parties postérieures du corps beaucoup plus basses que les antérieures, en sorte que vers la croupe il n'est pas plus haut qu'un

bœuf, et vers les épaules il a plus de hauteur que le chameau; à juger de sa légéreté par cette disproportion, il ne doit pas courir avec bien de la vîtesse; au reste, c'est un animal doux qui ne fait aucun mal, et qui ne se nourrit que d'herbes et de feuilles. Le premier des modernes qui ait ensuite donné une bonne description de la Giraffe, est Belon. « J'ai vu (dit-il) au château du Caire l'animal qu'ils nomment vulgairement *Zurnapa*; les Latins l'ont anciennement appelé *Camelopardalis*, d'un nom composé de léopard et chameau, car il est bigarré des taches d'un léopard, et a le cou long comme un chameau; c'est une bête moult-belle, de la plus douce nature qui soit, quasi comme une brebis et autant amiable que nulle autre bête sauvage; elle a la tête presque semblable à celle d'un cerf, hormis la grandeur, mais portant des petites cornes mousses de six doigts de long, couvertes de poil; mais en tant où il y a distinction de mâle à la femelle, celles des mâles sont plus longues; mais au demeurant en tant le mâle que la femelle ont les oreilles grandes comme d'une vache, la langue d'un bœuf et noire; n'ayant point de dents dessus la mâchelière; le cou long, droit et grèle; les crins déliés et ronds, les jambes grèles, hautes, et si basses par derrière, qu'elle semble être debout (1); ses pieds sont semblables à ceux d'un bœuf; sa queue lui va

(1) « J'en ai vu deux dans le palais du roi d'Éthiopie, qu'on y avoit aprivoisées. J'observai que lorqu'elles vouloient boire, et qu'on leur présentoit de l'eau ou du lait, pour y atteindre, il falloit qu'elles écartassent les jambes; autrement comme

pendante jusque dessus les jarrets, ronde, ayant les poils plus gros trois fois que n'est celui d'un cheval; elle est fort grêle au travers du corps, son poil est blanc et roux; sa manière de fuir est semblable à celle d'un chameau; quand elle court, les deux pieds de devant vont ensemble; elle se couche le ventre contre terre, et a une dureté à la poitrine et aux cuisses comme un chameau; elle ne sauroit paître en terre, étant debout, sans élargir grandement les jambes de devant; encore est-ce avec grande difficulté, parquoi il est aisé à croire qu'elle ne vit aux champs, sinon des branches des arbres, ayant le cou ainsi long, tellement qu'elle pourroit arriver de la tête à la hauteur d'une demi-pique. »

La description de Gillius me paroît encore mieux faite que celle de Belon. « J'ai vu (dit Gillius) trois giraffes au Caire; elles portent au-dessus du front deux cornes de six pouces de longueur, et au milieu du front un tubercule élevé d'environ deux pouces, et qui ressemble à une troisième corne : cet animal a seize pieds de hauteur lorsqu'il lève la tête; le cou seul a sept pieds, et il a vingt-deux pieds depuis l'extrémité de la queue jusqu'au bout du nez; les jambes de devant et de derrière sont à peu près d'égale hauteur; mais les cuisses du devant sont si longues en comparaison de celles de derrière, que le dos de l'animal paroît être incliné comme un toit. Tout le corps est marqué de

---

ces bêtes sont trop hautes de devant, elles ne pourroient boire quoiqu'elles aient le cou fort long. J'ai observé de mes yeux ce que je rapporte ici. » *Relation de Thevenot.*

grandes taches fauves de figures à peu près carrées. Il a le pied fourchu comme le bœuf, la lèvre supérieure plus avancée que l'inférieure, la queue menue avec du poil à l'extrémité; il rumine comme le bœuf et mange comme lui de l'herbe; il a une crinière comme le cheval depuis le sommet de la tête jusque sur le dos : lorsqu'il marche, il semble qu'il boite non-seulement des jambes, mais des flancs, à droite et à gauche alternativement; et lorsqu'il veut paître ou boire à terre, il faut qu'il écarte prodigieusement les jambes de devant. »

D'après toutes les comparaisons que l'on a pu faire entre les mâles et les femelles, soit pour la forme, soit pour les couleurs, on n'y a pas trouvé de différence sensible. Il n'y en a qu'une qui est réelle, c'est celle de la grandeur, les femelles étant toujours plus petites que les mâles. Elles ont quatre mamelles, et cependant ne portent ordinairement qu'un petit; ce qui s'accorde avec ce que nous savons de tous les grands animaux, qui communément ne produisent qu'un seul petit à chaque portée.

Quoique le corps de ce quadrupède paroisse disproportionné dans plusieurs parties, il frappe cependant les regards et attire l'attention par sa beauté. Lorsqu'il est debout et qu'il relève la tête, la douceur de ses yeux annonce celle de son naturel : il n'attaque jamais les autres animaux, ne donne point de coups de tête comme le bélier; et ce n'est que quand il est aux abois, qu'il se défend avec les pieds dont il frappe alors la terre avec violence.

Le pas de la Giraffe est un amble; elle porte ensemble

semble le pied de derrière et celui de devant du même côté, et dans sa démarche le corps paroît toujours se balancer. Lorsqu'elle veut précipiter son mouvement, elle ne trotte pas, mais galope en s'appuyant sur les pieds de derrière; et alors pour maintenir l'équilibre, le cou se porte en arrière lorsqu'elle élève ses pieds de devant, et en avant lorsqu'elle les pose à terre; mais en général ses mouvemens ne sont pas très-vifs; cependant comme ses jambes sont très-longues, qu'elle fait de très-grands pas, et qu'elle peut marcher de suite pendant très-longtemps, il est difficile de la suivre et de l'atteindre, même avec un bon cheval.

Ces animaux sont fort doux, et l'on peut croire qu'il est possible de les apprivoiser et de les rendre domestiques; néanmoins ils ne le sont nulle part; dans leur état de liberté, ils se nourrissent des feuilles et des fruits des arbres, que par la conformation de leur corps et la longueur de leur cou ils saisissent avec plus de facilité que l'herbe qui est sous leurs pieds, et à laquelle ils ne peuvent atteindre qu'en pliant les genoux.

Leur chair, surtout celle des jeunes, est assez bonne à manger, et leurs os sont remplis d'une moële, que les Hottentots trouvent exquise : aussi vont-ils souvent à la chasse des giraffes, qu'ils tuent avec leurs flèches empoisonnées. Le cuir est épais d'un demi-pouce. Les Africains s'en servent à différens usages; ils en font des vases où ils conservent de l'eau.

Les Giraffes habitent uniquement dans les plaines; elles vont en petites troupes de cinq ou six, et quelquefois de dix ou douze; cependant l'espèce n'est pas

très-nombreuse. Quand elles se reposent, elles se couchent sur le ventre, ce qui leur donne des callosités au bas de la poitrine et aux jointures des jambes.

Les Giraffes se trouvent vers le 28me. degré de latitude méridionale ; l'espèce ne paroît pas être répandue vers le sud, au-delà du 29me. degré. Les Caffres qui habitent les côtes orientales de l'Afrique, ne connoissent point les Giraffes ; il paroît aussi qu'aucun voyageur n'en a vu sur les côtes occidentales de ce continent, dont elles habitent seulement l'intérieur. Elles sont confinées dans les limites que nous venons d'indiquer vers le sud, l'est et l'ouest ; et du côté du nord, on les retrouve jusqu'en Abissinie, et même dans la haute Égypte.

Il est bien clair, par tout ce que nous venons d'exposer, que la Giraffe est d'une espèce unique et très-différente de toute autre ; il est aussi probable par l'inspection des cornes de la Giraffe, qu'on doit la séparer du genre des bœufs et des autres animaux dont les cornes sont creuses. M. Allamand en a fait scier une dans sa longueur, et il l'a trouvée solide et un peu spongieuse, sans doute parce qu'elle n'avoit pas acquis toute sa consistance ; il ajoute qu'elle ne paroît point fournie de poils réunis comme celle du rhinocéros, et qu'elle ressemble plus au bois d'un cerf qu'à toute autre chose. En attendant qu'on soit tout-à-fait instruit, nous considérerons ce grand et bel animal, comme faisant, ainsi que l'éléphant, le rhinocéros et l'ours, un genre particulier et unique ; ce qui s'accorde très-bien avec les autres faits de la Nature qui dans les grandes espèces ne double pas ses productions.

On ne sauroit assez s'étonner qu'Hasselquist, qui a donné nouvellement une très-longue, mais très-sèche description de la Giraffe, n'en ait pas même indiqué la nature, et qu'après avoir entassé méthodiquement, c'est-à-dire en écolier, cent petits caractères inutiles, il ne dise pas un mot de la substance des cornes, et nous laisse ignorer si elles sont solides ou creuses, si elles tombent ou non, si ce sont en un mot des bois ou des cornes. Je cite ici cette description d'Hasselquist, pour engager les voyageurs à se servir de leurs lumières, et à ne pas renoncer à leurs yeux pour prendre la lunette des autres. Il est nécessaire de les prémunir contre l'usage de pareilles méthodes, avec lesquelles on se dispense de raisonner, et on se croit d'autant plus savant, que l'on a moins d'esprit. En sommes-nous en effet plus avancés, après nous être ennuyés à lire une énumération de petits caractères équivoques, inutiles? et les descriptions des anciens et des modernes que nous avons citées ci-dessus, ne donnent-elles pas de l'animal en question une image plus sensible et des idées plus nettes? C'est aux figures à suppléer à tous ces petits caractères, et le discours doit être réservé pour les grands. Un seul coup-d'œil sur une figure en apprendroit plus qu'une pareille description, qui devient d'autant moins claire qu'elle est plus minutieuse. Un mot de plus dans la description d'Hasselquist auroit fixé ces doutes et déterminé nettement le genre de cet animal. Mais des écoliers, qui n'ont que la gamme de leur maître dans la tête, ou plutôt dans leur poche, ne peuvent manquer de faire des fautes, des bévues, des omissions essentielles, parce qu'ils renoncent à l'es-

prit qui doit guider tout observateur, et qu'ils ne voient que par une méthode arbitraire et fautive, qui ne sert qu'à les empêcher de réfléchir sur la nature et les rapports des objets qu'ils rencontrent, et desquels ils ne font que calquer la description sur un mauvais modèle. Comme dans le réel tout est différent l'un de l'autre, tout doit aussi être traité différemment; un seul grand caractère bien saisi décide quelquefois, et souvent fait plus pour la connoissance de la chose, que mille autres petits indices : dès qu'ils sont en grand nombre, ils deviennent nécessairement équivoques et communs, et dès-lors ils sont au moins superflus, s'ils ne sont pas nuisibles à la connoissance réelle de la Nature, qui se joue des formules, échappe à toute méthode, et ne peut être aperçue que par la vue immédiate de l'esprit, ni jamais saisie que par le coup-d'œil du génie.



De Seve, Del. *L'Epine, Direx.*

DE L'OURS (1).

Il n'y a aucun animal, du moins de ceux qui sont assez généralement connus, sur lequel les auteurs d'Histoire Naturelle aient autant varié que sur l'Ours : leurs incertitudes et même leurs contradictions sur la nature et les mœurs de cet animal m'ont paru venir de ce qu'ils n'en ont pas distingué les espèces, et qu'ils rapportent quelquefois de l'un ce qui appartient à l'autre. D'abord il ne faut pas confondre l'ours de terre avec l'ours de mer, appelé communément ours blanc, ours de la mer glaciale ; ce sont deux animaux très-différens, tant pour la forme du corps, que pour les habitudes naturelles : ensuite il faut distinguer deux espèces dans les ours terrestres, les bruns et les noirs, lesquels n'ayant pas les mêmes inclinations, les mêmes appétits naturels, ne peuvent pas être regardés comme des variétés d'une seule et même espèce, mais doivent être considérés comme deux espèces distinctes et séparées. De plus, il y a encore des ours de terre qui sont blancs, et qui, quoique ressemblans par la couleur aux ours de mer, en diffèrent par tout le reste autant que les autres ours. On trouve ces ours blancs terrestres dans la grande Tartarie, en Moscovie, en Lithuanie et dans les autres provinces du nord. Ce n'est pas la rigueur du climat qui les fait blanchir pendant l'hiver, comme les hermines ou les lièvres ; ces ours naissent blancs et demeurent blancs en tout temps : il faudroit donc encore les regarder comme

(1) Lat. *Ursus* ; it. *Orso* ; all. *Baer*.

une quatrième espèce, s'il ne se trouvoit aussi des ours à poil mêlé de brun et de blanc, ce qui désigne une race intermédiaire entre cet ours blanc terrestre et l'ours brun ou noir ; par conséquent l'ours blanc terrestre n'est qu'une variété de l'une ou de l'autre de ces espèces.

On trouve dans les Alpes l'ours brun assez communément, et rarement l'ours noir, qui se trouve au contraire en grand nombre dans les forêts des pays septentrionaux de l'Europe et de l'Amérique. Le brun est féroce et carnassier, le noir n'est que farouche, et refuse constamment de manger de la chair. « L'ours paroît l'hiver dans la Louisiane, dit l'auteur de l'histoire de la Louisiane, parce que les neiges qui couvrent les terres du nord, l'empêchant de trouver sa nourriture, le chassent des pays septentrionaux ; il vit de fruits, entr'autres de glands et de racines, et ses mets les plus délicieux sont le miel et le lait : lorsqu'il en rencontre, il se laisseroit plutôt tuer que de quitter prise. »

« Malgré la prévention où l'on est que l'Ours est carnassier, je prétends avec tous ceux de cette province et des pays circonvoisins, qu'il ne l'est nullement. Il n'est jamais arrivé que ces animaux aient dévoré des hommes, malgré leur multitude et la faim extrême qu'ils souffrent quelquefois, puisque même dans ce cas ils ne mangent point la viande de boucherie qu'ils rencontrent. Dans le temps que je demeurois aux Natchés, il y eut un hiver si rude dans les terres du nord, que ces animaux descendirent en grande quantité; ils étoient si communs qu'ils s'affamoient les

uns les autres et étoient très-maigres; la grande faim les faisoit sortir des bois qui bordent le fleuve; on les voyoit courir la nuit dans les habitations et entrer dans les cours qui n'étoient pas bien fermées; ils y trouvoient des viandes exposées au frais; ils n'y touchoient point et mangeoient seulement les grains qu'ils pouvoient rencontrer. C'étoit assurément dans une pareille occasion et dans un besoin aussi pressant, qu'ils auroient dû manifester leur fureur carnassière, si peu qu'ils eussent été de cette nature. Ils n'ont jamais tué d'animaux pour les dévorer, et pour peu qu'ils fussent carnassiers, ils n'abandonneroient pas les pays couverts de neige, où ils trouveroient des hommes et des animaux à discrétion, pour aller au loin chercher des fruits et des racines, nourriture que les bêtes carnassières refusent de manger. » L'auteur ajoute dans une note, que depuis qu'il a écrit cet article, il a appris avec certitude que dans les montagnes de Savoie il y a deux sortes d'ours, les uns noirs comme ceux de la Louisiane, qui ne sont point carnassiers; les autres rouges, qui sont aussi carnassiers que les loups.

Il paroît certain que les ours rouges, roux ou bruns qui se trouvent non-seulement en Savoie, mais dans les hautes montagnes, dans les vastes forêts et dans presque tous les déserts de la terre, dévorent les animaux vivans et mangent même les voiries les plus infectées. Les ours noirs n'habitent guère que les pays froids; mais on trouve des ours bruns ou roux dans les climats froids et tempérés, et même dans les régions du midi. Ils étoient communs chez les Grecs; les

Romains en faisoient venir de Lybie pour servir à leurs spectacles; il s'en trouve à la Chine, au Japon, en Arabie, en Égypte et jusques dans l'île de Java. Aristote parle aussi des ours blancs terrestres, et regarde cette différence de couleur comme accidentelle et provenant, dit-il, d'un défaut dans la génération. Il y a donc des ours dans tous les pays déserts, escarpés ou couverts; mais on n'en trouve point dans ceux qui sont bien peuplés, ni dans les terres découvertes et cultivées; il n'y en a point en France, non plus qu'en Angleterre, si ce n'est peut-être quelques-uns dans les montagnes les moins fréquentées.

L'Ours est non-seulement sauvage, mais solitaire; il fuit par instinct toute société; il s'éloigne des lieux où les hommes ont accès; il ne se trouve à son aise que dans les endroits qui appartiennent encore à la vieille Nature. Une caverne antique dans des rochers inaccessibles, une grotte formée par le temps dans le tronc d'un vieux arbre, au milieu d'une épaisse forêt, lui servent de domicile; il s'y retire seul, y passe une partie de l'hiver sans provisions, sans en sortir pendant plusieurs semaines. Cependant il n'est point engourdi ni privé de sentiment comme le loir ou la marmotte; mais comme il est naturellement gras, et qu'il l'est excessivement sur la fin de l'automne, temps auquel il se recèle, cette abondance de graisse lui fait supporter l'abstinence, et il ne sort de sa bauge que lorsqu'il se sent affamé.

On prétend que c'est au bout d'environ quarante jours que les mâles sortent de leurs retraites, mais que les femelles y restent quatre mois, parce qu'elles

y font leurs petits. J'ai peine à croire qu'elles puissent non-seulement subsister, mais encore nourrir leurs petits, sans prendre elles-mêmes aucune nourriture pendant un aussi long espace de temps. On convient qu'elles sont excessivement grasses lorsqu'elles sont pleines, que d'ailleurs étant vêtues d'un poil très-épais, dormant la plus grande partie du temps, et ne se donnant aucun mouvement, elles doivent perdre très-peu par la transpiration ; mais s'il est vrai que les mâles sortent au bout de quarante jours, pressés par le besoin de prendre de la nourriture, il n'est pas naturel d'imaginer que les femelles ne soient pas encore plus pressées du même besoin après qu'elles ont mis bas, et lorsqu'allaitant leurs petits, elles se trouvent doublement épuisées ; à moins que l'on ne veuille supposer qu'elles en dévorent quelques-uns avec les enveloppes et tout le reste du produit superflu de leur accouchement, ce qui ne me paroît pas vraisemblable, malgré l'exemple des chattes, qui mangent quelquefois leurs petits. Au reste, nous ne parlons ici que de l'espèce des ours bruns, dont les mâles dévorent en effet les oursons nouveau-nés, lorsqu'ils les trouvent dans leurs nids ; mais les femelles au contraire semblent les aimer jusqu'à la fureur : elles sont, lorsqu'elles ont mis bas, plus féroces, plus dangereuses que les mâles ; elles combattent et s'exposent à tout pour sauver leurs petits, qui ne sont point informes en naissant, comme l'ont dit les anciens, et qui, lorsqu'ils sont nés, croissent à peu près aussi vîte que les autres animaux ; ils sont parfaitement formés dans le sein de leur mère, et si les fœtus ou les jeunes

oursons ont paru informes au premier coup-d'œil, c'est que l'ours adulte l'est lui-même par la masse, la grosseur et la disproportion du corps et des membres; et l'on sait que dans toutes les espèces, le fœtus ou le petit nouveau-né est plus disproportionné que l'animal adulte.

Les Ours se recherchent en automne; la femelle est, dit-on, plus ardente que le mâle : on prétend qu'elle se couche sur le dos pour le recevoir, qu'elle l'embrasse étroitement et qu'elle le retient longtemps; mais il est plus certain qu'ils s'accouplent à la manière des Quadrupèdes. L'on a vu des ours captifs s'accoupler et produire; seulement on n'a pas observé combien dure le temps de la gestation. Aristote dit qu'il n'est que de trente jours; comme personne n'a contredit ce fait, et que nous n'avons pu le vérifier, nous ne pouvons aussi le nier, ni l'assurer; nous remarquerons seulement qu'il nous paroît douteux : 1°. parce que l'Ours est un gros animal, et que plus les animaux sont gros, plus il faut de temps pour les former dans le sein de la mère; 2°. parce que les jeunes ours croissent assez lentement; ils suivent leur mère, et ont besoin de ses secours pendant un an ou deux; 3°. parce que l'Ours ne produit qu'en petit nombre, un, deux, trois, quatre et jamais plus de cinq; propriété commune avec tous les gros animaux, qui ne produisent pas beaucoup de petits, et qui les portent longtemps; 4°. parce que l'Ours vit vingt ou vingt-cinq ans, et que le temps de la gestation et celui de l'accroissement sont ordinairement proportionnés à la durée de la vie. A ne raisonner que sur ces analogies, qui me parois-

sent assez fondées, je croirois donc que le temps de la gestation dans l'Ours, est au moins de quelques mois; quoi qu'il en soit, il paroît que la mère a le plus grand soin de ses petits : elle leur prépare un lit de mousse et d'herbes dans le fond de sa caverne, et les allaite jusqu'à ce qu'ils puissent sortir avec elle : elle met bas en hiver, et ses petits commencent à la suivre au printemps. Le mâle et la femelle n'habitent point ensemble ; ils ont chacun leur retraite séparée, et même fort éloignée : lorsqu'ils ne peuvent trouver une grotte pour se gîter, ils cassent et ramassent du bois pour se faire une loge, qu'ils recouvrent d'herbes ou de feuilles, au point de la rendre impénétrable à l'eau.

La voix de l'Ours est un grondement, un gros murmure, souvent mêlé d'un frémissement de dents qu'il fait surtout entendre lorsqu'on l'irrite ; il est très-susceptible de colère, et sa colère tient toujours de la fureur et souvent du caprice : quoiqu'il paroisse doux pour son maître, et même obéissant lorsqu'il est apprivoisé, il faut toujours s'en défier, et le traiter avec circonspection, surtout ne le pas frapper au bout du nez ni le toucher aux parties de la génération. On lui apprend à se tenir debout, à gesticuler, à danser ; il semble même écouter le son des instrumens et suivre grossièrement la mesure ; mais pour lui donner cette espèce d'éducation, il faut le prendre jeune et le contraindre pendant toute sa vie ; l'ours qui a de l'âge ne s'apprivoise ni ne se contraint plus ; il est naturellement intrépide, ou tout au moins indifférent au danger. L'ours sauvage ne se détourne pas de son chemin, ne fuit pas à l'aspect de l'homme ; cependant on pré-

tend que par un coup de sifflet on le surprend, on l'étonne au point qu'il s'arrête et se lève sur les pieds de derrière. C'est le temps qu'il faut prendre pour le tirer, et tâcher de le tuer; car s'il n'est que blessé, il vient de furie se jeter sur le tireur, et l'embrassant des pattes de devant, il l'étoufferoit s'il n'étoit secouru.

On chasse et on prend les ours de plusieurs façons, en Suède, en Norwège, en Pologne. La manière, dit-on, la moins dangereuse de les prendre est de les enivrer en jetant de l'eau-de-vie sur le miel qu'ils aiment beaucoup, et qu'ils cherchent dans les troncs d'arbres. A la Louisiane et en Canada, où les ours noirs sont très-communs, et où ils ne nichent pas dans les cavernes, mais dans de vieux arbres morts sur pied, et dont le cœur est pourri, on les prend en mettant le feu dans leurs maisons: comme ils montent très-aisément sur les arbres, ils s'établissent rarement à rez de terre, et quelquefois ils sont nichés à trente ou quarante pieds de hauteur. Si c'est une mère avec ses petits, elle descend la première; on la tue avant qu'elle soit à terre; les petits descendent ensuite; on les prend en leur passant une corde au cou, et on les emmène pour les élever ou pour les manger, car la chair de l'ourson est délicate et bonne; celle de l'ours est mangeable; mais comme elle est mêlée d'une graisse huileuse, il n'y a guère que les pieds dont la substance est plus ferme, qu'on puisse regarder comme une viande délicate.

La chasse de l'Ours, sans être fort dangereuse, est très-utile lorsqu'on la fait avec quelque succès; la peau est de toutes les fourrures grossières celle qui a le plus

de prix, et la quantité d'huile que l'on tire d'un seul ours est fort considérable. On met d'abord la chair et la graisse cuire ensemble dans une chaudière, la graisse se sépare; « ensuite, dit l'auteur que nous venons de citer, on la purifie en y jetant, lorsqu'elle est fondue et très-chaude, du sel en bonne quantité et de l'eau par aspersion : il se fait une détonation, et il s'en élève une fumée épaisse qui emporte avec elle la mauvaise odeur de la graisse : la fumée étant passée, et la graisse étant encore plus que tiède, on la verse dans un pot où on la laisse reposer huit ou dix jours; au bout de ce temps on voit nager dessus une huile claire qu'on enlève avec une cuiller; cette huile est aussi bonne que la meilleure huile d'olive, et sert aux mêmes usages. Au-dessous on trouve un saindoux aussi blanc, mais un peu plus mou que le saindoux de porc; il sert aux besoins de la cuisine et il ne lui reste aucun goût désagréable, ni aucune mauvaise odeur. » On lit de plus dans les mémoires sur la Louisiane, que d'un seul ours on tire quelquefois plus de cent vingt pots de cette huile ou graisse; que les sauvages en traitent beaucoup avec les François; qu'elle est très-belle, très-saine et très-bonne; qu'elle ne se fige guère que par un grand froid; que quand cela arrive, elle est toute en grumeaux, et d'une blancheur à éblouir; qu'on la mange alors sur le pain en guise de beurre. Nos épiciers-droguistes ne tiennent point d'huile d'ours, mais ils font venir de Savoie, de Suisse ou de Canada de la graisse ou axonge qui n'est pas purifiée. L'auteur du dictionnaire du commerce dit même que pour que la graisse d'ours soit bonne, il faut qu'elle

soit grisâtre, gluante, et de mauvaise odeur, et que celle qui est trop blanche est sophistiquée et mêlée de suif. On se sert de cette graisse comme de topique pour les hernies, les rhumatismes, et beaucoup de gens assurent en avoir ressenti de bons effets.

La quantité de graisse dont l'Ours est chargé le rend très-léger à la nage; aussi traverse-t-il sans fatigue des fleuves et des lacs. En automne, lorsque les Ours se sont bien engraissés, ils n'ont presque pas la force de marcher, ou du moins ils ne peuvent courir aussi vîte qu'un homme. Ils ont quelquefois de dix doigts d'épaisseur de graisse aux côtes et aux cuisses; le dessous de leurs pieds est gros et enflé; lorsqu'on le coupe, il en sort un suc blanc et laiteux : cette partie paroît composée de petites glandes qui sont comme des mamelons, et c'est ce qui fait que pendant l'hiver, dans leurs retraites, ils sucent continuellement leurs pattes.

L'Ours a les sens de la vue, de l'ouïe et du toucher très-bons, quoiqu'il ait l'œil très-petit relativement au volume de son corps, les oreilles courtes, la peau épaisse et le poil fort touffu : il a l'odorat excellent, et peut-être plus exquis qu'aucun autre animal; car la surface intérieure de cet organe se trouve extrêmement étendue : on y compte quatre rangs de plans de lames osseuses, séparés les uns des autres par trois plans perpendiculaires; ce qui multiplie prodigieusement les surfaces propres à recevoir les impressions des odeurs. Il a les jambes et les bras charnus comme l'homme, l'os du talon court et formant une partie de la plante du pied, cinq orteils opposés au talon dans les pieds de derrière, les os du carpe égaux dans les

pieds de devant; mais le pouce n'est pas séparé, et le plus gros doigt est en dehors de cette espèce de main, au lieu que dans celle de l'homme il est en dedans; ses doigts sont gros, courts et serrés l'un contre l'autre, aux mains comme aux pieds; les ongles sont noirs et d'une substance homogène fort dure. Il frappe avec ses poings, comme l'homme avec les siens; mais ces ressemblances grossières avec l'homme ne le rendent que plus difforme, et ne lui donnent aucune supériorité sur les autres animaux.

M. de Musly, major d'artillerie au service des Etats-Généraux, a bien voulu me donner quelques notices sur des ours élevés en domesticité, dont voici l'extrait:

« A Berne, où l'on nourrit de ces animaux, dit M. de Musly, on les loge dans de grandes fosses carrées, où ils peuvent se promener; ces fosses sont couvertes par-dessus et maçonnées de pierres de taille, tant au fond qu'aux quatre côtés. Leurs loges sont maçonnées sous terre au rez-de-chaussée de la fosse, et sont partagées en deux par des murailles, et on peut fermer les ouvertures tant extérieures qu'intérieures par des grilles de fer qu'on y laisse tomber comme à une porte de ville. Au milieu de ces fosses il y a des trous dans de grosses pierres où l'on peut dresser debout de grands arbres; il y a de plus une auge dans chaque fosse, qui est toujours pleine d'eau de fontaine. »

« Il y a trente-un ans qu'on a transporté de Savoie ici deux ours bruns fort jeunes, dont la femelle vit encore; le mâle eut les reins cassés, il y a deux mois,

en tombant du haut d'un arbre qui est dans la fosse. Ils ont commencé d'engendrer à l'âge de cinq ans, et depuis ce temps ils sont entrés en chaleur tous les ans au mois de juin, et la femelle a toujours mis bas au commencement de janvier; la première fois elle n'a produit qu'un petit, et dans la suite tantôt un, tantôt deux, tantôt trois, mais jamais plus, et les trois dernières années elle n'a fait qu'un petit chaque fois; l'homme qui en a soin croit qu'elle porte encore actuellement (17 octobre 1771). Les petits, en venant au monde, sont d'une assez jolie figure, couleur fauve avec du blanc autour du cou, et n'ont point l'air d'un ours; la mère en a un soin extrême. Ils ont les yeux fermés pendant quatre semaines; ils n'ont d'abord guère plus de huit pouces de longueur, et trois mois après, ils ont déjà quatorze à quinze pouces, depuis le bout du museau jusqu'à la racine de la queue, et du poil de près d'un pouce. Ils sont alors d'une figure presque ronde, et le museau paroît être fort pointu à proportion du reste, de façon qu'on ne les reconnoît plus; ensuite ils deviennent fluets pendant qu'ils sont adultes, le blanc s'efface peu-à-peu, et de fauves ils deviennent bruns. »

« Lorsque le mâle et la femelle sont accouplés, le mâle commence par des mouvemens courts, mais fort prompts, pendant environ un quart de minute; ensuite il se repose deux fois aussi longtemps sur la femelle et sans s'en dégager; puis il recommence de la même manière jusqu'à trois ou quatre reprises, et, l'accouplement étant consommé, le mâle va se baigner dans l'auge jusqu'au cou. Les ours se battent quelquefois

fois assez rudement avec un murmure horrible; mais, dans le temps des amours, la femelle a ordinairement le dessus, parce qu'alors le mâle la ménage. Les fosses, qui étoient autrefois dans la ville, ont été comblées, et on en a fait d'autres entre les remparts et la vieille enceinte. Ces deux ours ayant été séparés pendant quelques heures pour les transporter l'un après l'autre dans les nouvelles fosses, lorsqu'ils se sont retrouvés ensemble ils se sont dressés debout pour s'embrasser avec transport. Après la mort du mâle, la femelle a paru fort affligée, et n'a pas voulu prendre de nourriture qu'au bout de plusieurs jours; mais à moins que ces animaux ne soient élevés et nourris ensemble dès leur tendre jeunesse, ils ne peuvent se supporter; et lorsqu'ils y ont été habitués, celui qui survit ne veut plus en souffrir d'autres. »

« Les arbres que l'on met dans les fosses tous les ans au mois de mai sont des mélèzes verds, sur lesquels les ours se plaisent à grimper; néanmoins ils en cassent quelquefois les branches, surtout lorsque ces arbres sont nouvellement plantés. On les nourrit avec du pain de seigle que l'on coupe en gros morceaux, et que l'on trempe dans de l'eau chaude. Ils mangent aussi de toutes sortes de fruits; et, quand les paysans en apportent au marché qui ne sont pas mûrs, les archers les jettent aux ours par ordre de police. Cependant on a remarqué qu'il y a des ours qui préfèrent les légumes aux fruits des arbres. Quand la femelle est sur le point de mettre bas, on lui donne force paille dans sa loge, dont elle se fait un rempart, après qu'on l'a séparée du mâle, de peur qu'il ne mange les petits;

et quand elle a mis bas, on lui donne une meilleure nourriture qu'à l'ordinaire. On ne trouve jamais rien de l'enveloppe, ce qui fait juger qu'elle l'avale. On lui laisse les petits pendant dix semaines, et après les en avoir séparés, on les nourrit pendant quelque temps avec du lait et des biscuits. »

En Norwège, les ours sont plus communs dans les provinces de Berguen et de Dronthein, que dans le reste de cette contrée. On en distingue deux races, dont la seconde est considérablement plus petite que la première; les couleurs de toutes deux varient beaucoup; les uns sont d'un brun foncé, les autres d'un brun clair, et même il y en a de gris et de tout blancs. Ils se retirent au commencement d'octobre dans des tanières ou des hutes qu'ils se préparent eux-mêmes, et où ils disposent une espèce de lit de feuilles et de mousse. Comme ces animaux sont fort à craindre, sur-tout quand ils sont blessés, les chasseurs vont ordinairement en nombre, au moins de trois ou quatre, et comme l'ours tue aisément les grands chiens, on n'en mène que des petits qui lui passent aisément sous le ventre, et le saisissent par les parties de la génération. Lorsqu'il se trouve excédé, il s'appuie le dos contre un rocher ou contre un arbre, ramasse du gazon et des pierres qu'il jette à ses ennemis, et c'est ordinairement dans cette situation qu'il reçoit le coup de la mort.

Quelques voyageurs ont fait mention de l'ours blanc; mais aucun n'en a donné une assez bonne description pour qu'on puisse prononcer affirmativement qu'il soit d'une espèce différente de celle de l'Ours : il

paroît seulement qu'on doit le présumer en supposant exact tout ce qu'ils nous en disent : mais comme nous savons d'ailleurs que l'espèce de l'Ours varie beaucoup suivant les différens climats, qu'il y en a de bruns, de noirs, de blancs et de mêlés, la couleur devient un caractère nul, et par conséquent la dénomination d'ours blanc est insuffisante, si l'espèce est différente. J'ai vu deux petits ours apportés de Russie, qui étoient entièrement blancs; néanmoins ils étoient très-certainement de la même espèce que notre ours des Alpes. Ces animaux varient beaucoup aussi pour la grandeur; comme ils vivent assez longtemps et qu'ils deviennent très-gros et très gras dans les endroits où ils ne sont pas tourmentés, et où ils trouvent de quoi se nourrir largement, le caractère tiré de la grandeur est encore équivoque; ainsi l'on ne seroit pas fondé à assurer que l'ours des mers du nord est d'une espèce particulière, uniquement parce qu'il est blanc et qu'il est plus grand que l'ours commun. La différence dans les habitudes ne me paroît pas plus décisive que celle de la couleur et de la grandeur : l'ours des mers du nord se nourrit de poisson; il ne quitte pas les rivages de la mer, et souvent même il habite en pleine eau sur des glaçons flottans; mais si l'on fait attention que l'Ours en général est un animal qui se nourrit de tout, et qui lorsqu'il est affamé ne fait aucun choix; si l'on pense aussi qu'il ne craint pas l'eau, ces habitudes ne paroîtront pas assez différentes pour en conclure que l'espèce n'est pas la même; car le poisson que mange l'ours des mers du nord, est plutôt de la chair; c'est principalement les cadavres des baleines, des morses

et des phoques qui lui servent de pâture, et cela dans un pays où il n'y a ni autres animaux, ni grains, ni fruits sur la terre, et où par conséquent il ne peut subsister que des productions de la mer : n'est-il pas probable que si l'on transportoit nos ours de Savoie sur les montagnes de Spitzberg, n'y trouvant nulle nourriture sur la terre, ils se jetteroient à la mer pour y chercher leur subsistance ?

La couleur, la grandeur et la façon de vivre ne suffisant pas, il reste pour caractères différentiels ceux qu'on peut tirer de la forme. Or sous ce rapport, il paroît certain que l'ours de mer est fort différent de celui de terre, et qu'on peut le regarder comme formant une espèce particulière. La tête surtout et le cou sont si longs, en comparaison de celle de l'ours ordinaire, que ce caractère seul suffiroit pour en faire deux espèces distinctes : d'ailleurs, dans l'ours de mer les extrémités des pieds sont fort différentes de celles des pieds de l'ours de terre. Celles-ci tiennent quelque chose de la forme de la main humaine, tandis que l'extrémité des pieds de l'ours de mer est faite à peu près comme celle des grands chiens ou des autres animaux carnassiers de ce genre ; il paroît encore par quelques relations, qu'il y a de ces ours de mer beaucoup plus grands de corps que nos plus grands ours de terre.

Tous les voyageurs s'accordent à dire qu'ils diffèrent encore de l'ours commun, en ce qu'ils ont les os de la tête beaucoup plus durs, et si durs en effet que quelque coup de massue qu'on puisse leur donner, ils ne paroissent point en être étourdis, quoique le coup soit assez fort pour assommer un bœuf, et à plus forte

raison un ours ordinaire. Les relateurs conviennent aussi que la voix de ces ours marins ressemble plutôt à l'aboiement d'un chien enroué, qu'au cri ou au gros murmure de l'ours ordinaire.

Lorsque ces animaux trouvent quelque proie sur terre, ils ne se donnent pas la peine d'aller chasser en mer; ils dévorent les rennes et les autres bêtes qu'ils peuvent saisir; ils attaquent même les hommes et ne manquent jamais de déterrer les cadavres; mais la disette où ils se trouvent souvent dans ces terres stériles et désertes, les force de s'habituer à l'eau; ils s'y jettent pour attraper des phoques, des jeunes morses, des petits baleinaux; ils se gîtent sur des glaçons où ils les attendent et d'où ils peuvent les voir venir, les observer de loin; et tant qu'ils trouvent que ce poste leur produit une subsistance abondante, ils ne l'abandonnent pas; en sorte que quand les glaces commencent à se détacher au printemps, ils se laissent emmener et voyagent avec elles; et comme ils ne peuvent plus regagner la terre, ni même abandonner pour longtemps le glaçon sur lequel ils se trouvent embarqués, ils périssent en pleine mer; et ceux qui arrivent avec ces glaces sur les côtes d'Islande ou de Norwège, sont affamés au point de se jeter sur tout ce qu'ils rencontrent pour le dévorer. Quelques auteurs se sont même persuadés qu'ils étoient amphibies comme les phoques, et qu'ils pouvoient demeurer sous l'eau tout aussi longtemps qu'ils vouloient; mais le contraire est évident et résulte de la manière dont on les chasse; ils ne peuvent nager que pendant un petit temps, ni parcourir de suite un espace de plus d'une lieue; on les

suit avec une chaloupe et on les force de lassitude; s'ils pouvoient se passer de respirer, ils se plongeroient pour se reposer au fond de l'eau; mais s'ils plongent, ce n'est que pour quelques instans, et dans la crainte de se noyer ils se laissent tuer à fleur d'eau.

La proie la plus ordinaire des ours blancs sont les phoques, qui ne sont pas assez forts pour leur résister; mais les morses auxquels ils enlèvent quelquefois leurs petits, les percent de leurs défenses et les mettent en fuite; il en est de même des baleines; elles les assomment par leur masse et les chassent des lieux qu'elles habitent, où néanmoins ils ravissent et dévorent souvent leurs petits baleinaux. Tous les Ours ont naturellement beaucoup de graisse, et ceux-ci qui ne vivent que d'animaux chargés d'huile, en ont plus que les autres; elle est aussi à peu près semblable à celle de la baleine. La chair de ces ours n'est, dit-on, pas mauvaise à manger, et leur peau fait une fourrure très-chaude et très-durable.



De Seve, Del. L'Epine, Sculp.



DU ZÈBRE (1).

Le Zèbre est peut-être de tous les animaux quadrupèdes le mieux fait et le plus élégamment vêtu; il a la figure et les grâces du cheval; la légéreté du cerf, et la robe rayée de rubans noirs et blancs, disposés alternativement avec tant de régularité et de symétrie, qu'il semble que la Nature ait employé la règle et le compas pour la peindre : ces bandes alternatives de noir et de blanc sont d'autant plus singulières qu'elles sont étroites, parallèles et très-exactement séparées, comme dans une étoffe rayée; que d'ailleurs elles s'étendent non-seulement sur le corps, mais sur la tête, sur les cuisses et les jambes, et jusque sur les oreilles et la queue; en sorte que de loin cet animal paroît comme s'il étoit environné partout de bandelettes, qu'on auroit pris plaisir et employé beaucoup d'art à disposer régulièrement sur toutes les parties de son corps; elles en suivent les contours et en marquent si avantageusement la forme, qu'elles en dessinent les muscles en s'élargissant plus ou moins sur les parties plus ou moins charnues et plus ou moins arrondies. Dans la femelle, ces bandes sont alternativement noires et blanches; dans le mâle, elles sont noires et jaunes, mais toujours d'une nuance vive et brillante sur un poil court, fin et fourni, dont le lustre augmente encore la beauté des couleurs. Le Zèbre est en général plus petit que le cheval et plus grand que l'âne,

(1) *Zèbre*, nom de cet animal à Congo, et que nous lui avons conservé.

et quoiqu'on l'ait souvent comparé à ces deux animaux, qu'on l'ait même appelé cheval sauvage et âne rayé, il n'est la copie ni de l'un ni de l'autre, il seroit plutôt leur modèle, si dans la Nature tout n'étoit pas également original, et si chaque espèce n'avoit pas un droit égal à la création.

Le Zèbre n'est donc ni un cheval ni un âne, il est de son espèce; car nous n'avons pas appris qu'il se mêle et produise avec l'un ou l'autre, quoique l'on ait souvent essayé de les approcher. On a présenté des ânesses en chaleur, à celui qui existoit encore en 1761, à la ménagerie de Versailles; il les a dédaignées, ou plutôt il n'en a été nullement ému; du moins le signe extérieur de l'émotion n'a point paru. Cependant il jouoit avec elles et les montoit, mais sans érection ni hennissement. Peut-être cette froideur n'avoit point d'autre cause que la disconvenance de nature; car ce zèbre âgé de quatre ans, étoit à tout autre exercice, fort vif et très-léger. Peut-être aussi étoit-il trop jeune. D'ailleurs il lui manquoit d'être habitué avec les femelles qu'on lui présentoit, préliminaire d'autant plus nécessaire pour le succès de l'union des espèces diverses, que la Nature semble même l'exiger dans l'union des individus de même espèce (1).

(1) M. le professeur Allamand, m'a informé à ce sujet, d'un fait aussi singulier qu'intéressant. « Milord Clive, dit-il, en revenant de l'Inde, a amené avec lui une femelle zèbre, dont on lui avoit fait présent au cap de Bonne-Espérance; après l'avoir gardée quelque temps dans son parc en Angleterre, il lui donna un âne pour essayer s'il n'y auroit point d'accouplement entre ces animaux; mais cette femelle zèbre

Le Zèbre n'est pas l'animal que les anciens nous ont indiqué sous le nom d'onagre; il existe dans le levant, dans l'orient de l'Asie et dans la partie septentrionale de l'Afrique, une très-belle race d'ânes, qui comme celle des plus beaux chevaux est originaire d'Arabie (1). Cette race diffère de la race commune par la grandeur du corps, la légéreté des jambes et le lustre du

---

ne voulut point s'en laisser approcher. Milord s'avisa de faire peindre cet âne comme un zèbre; la femelle en fut la dupe; l'accouplement se fit, et il en est né un poulain parfaitement semblable à sa mère, et qui peut-être vit encore. » Je ferai cependant sur ce fait une légère observation; c'est que j'ai de la peine à croire que la femelle zèbre ait reçu l'âne uniquement à cause de son bel habit, et qu'il y a toute apparence qu'on le lui a présenté dans un moment où elle étoit en meilleure disposition que les autres fois; il faudroit d'ailleurs un grand nombre d'expériences, tant avec le cheval qu'avec l'âne, pour décider si le zèbre est plus près de l'un que de l'autre. Sa production avec l'âne, indiqueroit qu'il est aussi près que le cheval de l'espèce de l'âne; car on sait que le cheval produit avec l'ânesse, et que l'âne produit avec la jument; mais il reste à reconnoître par l'expérience, si le cheval ne produiroit pas aussi bien que l'âne avec la femelle zèbre, et si le zèbre mâle ne produiroit pas avec la jument et avec l'ânesse. C'est au cap de Bonne-Espérance que l'on pourroit tenter ces accouplemens avec succès.

(1) « Il y a deux sortes d'ânes en Perse, les ânes du pays qui sont lents et pesans, comme les ânes de nos pays, dont ils ne se servent qu'à porter des fardeaux, et une race d'ânes d'Arabie qui sont de fort jolies bêtes et les premiers ânes du monde; ils ont le poil poli, la tête haute, les pieds légers, les levant avec action en marchant. On ne s'en sert que pour monture; on les panse comme les chevaux. » *Chardin.*

poil. Ils sont de couleur uniforme, ordinairement d'un beau gris de souris, avec une croix noire sur le dos et sur les épaules; quelquefois ils sont d'un gris plus clair avec une croix blonde. Ces ânes d'Afrique et d'Asie, quoique plus beaux que ceux d'Europe, sortent également des onagres ou ânes sauvages, qu'on trouve encore en assez grande quantité dans la Tartarie orientale et méridionale, la Perse, la Syrie, les îles de l'Archipel et toute la Mauritanie. Les onagres ne diffèrent des ânes domestiques que par les attributs de l'indépendance et de la liberté; ils sont plus forts et plus légers; ils ont plus de courage et de vivacité, mais ils sont les mêmes pour la forme du corps; ils ont seulement le poil beaucoup plus long, et cette différence tient encore à leur état; car nos ânes auroient également le poil long si l'on n'avoit pas soin de les tondre à l'âge de quatre ou cinq mois; les ânons ont dans les premiers temps le poil long, à peu près comme les jeunes ours; le cuir des ânes sauvages est aussi plus dur que celui des ânes domestiques; on assure qu'il est chargé partout de petits tubercules, et que c'est avec cette peau des onagres qu'on fait dans le Levant le cuir ferme et grenu qu'on appelle chagrin, et que nous employons à différens usages: mais ni les onagres, ni les beaux ânes d'Arabie ne peuvent être regardés comme la souche de l'espèce du Zèbre, quoiqu'ils en approchent par la forme du corps et par la légéreté; jamais on n'a vu ni sur les uns, ni sur les autres la variété régulière des couleurs du Zèbre: cette belle espèce est singulière et unique dans son genre; elle est aussi d'un climat différent de celui des onagres,

et ne se trouve que dans les parties les plus orientales et les plus méridionales de l'Afrique, depuis l'Éthiopie jusqu'au cap de Bonne-Espérance, et de-là jusqu'au Congo; elle n'existe ni en Europe, ni en Asie, ni en Amérique, ni même dans toutes les parties septentrionales de l'Afrique. Ceux que quelques voyageurs disent avoir trouvés au Brésil, y avoient été transportés d'Afrique; ceux que d'autres racontent avoir vus en Perse et en Turquie, y avoient été amenés d'Ethiopie; et enfin ceux que nous avons vus en Europe sont presque tous venus du cap de Bonne-Espérance.

Cette pointe de l'Afrique est leur vrai climat, leur pays natal, où ils sont en grande quantité, et où les Hollandois ont employé tous leurs soins pour les dompter et pour les rendre domestiques, sans avoir jusqu'ici pleinement réussi. Celui que nous avons vu, et qui a servi de sujet pour notre description, étoit très-sauvage lorsqu'il arriva à la ménagerie, et il ne fut jamais entièrement apprivoisé; cependant on est parvenu à le monter, mais il falloit des précautions; deux hommes tenoient la bride pendant qu'un troisième étoit dessus. Il avoit la bouche très-dure, les oreilles si sensibles, qu'il ruoit dès qu'on vouloit les toucher. Il étoit rétif comme un cheval vicieux, et têtu comme un mulet; mais peut-être le cheval sauvage et l'onagre sont aussi peu traitables, et il y a toute apparence que si l'on accoutumoit dès le premier âge le Zèbre à l'obéissance et à la domesticité, il deviendroit aussi doux que l'âne et le cheval, et pourroit les remplacer tous deux.

On trouve dans le pays des Tartares Mongoux, un animal qui paroît être d'une espèce voisine de celle du zèbre, et que l'on appelle czigithai, ce qui, dans la langue mongoux, signifie longue oreille. Ces animaux vont par troupes; leur vîtesse, dit Forster, surpasse de beaucoup celle du meilleur coursier parmi les chevaux; chaque troupe a son chef, comme dans les chevaux sauvages; si le czigithai chef découvre ou sent de loin quelques chasseurs, il quitte sa troupe, et va seul reconnoître le danger, et dès qu'il s'en est assuré, il donne le signal de la fuite, et s'enfuit en effet suivi de sa troupe; mais si malheureusement ce chef est tué, la troupe n'étant plus conduite, se disperse, et les chasseurs sont sûrs d'en tuer plusieurs autres.

Le czigithai est de la grandeur d'un mulet de moyenne taille; il ressemble à l'âne par la crinière, la queue et les sabots; il a aussi les jambes moins charnues que le cheval, et l'encolure encore plus légère et plus leste; sa couleur dominante est le brun jaunâtre. Une mauvaise qualité de ces animaux, c'est qu'ils restent toujours indomptables. Ils portent la tête haute, et présentent en courant le nez au vent. Les Tunguses et d'autres nations voisines du grand désert regardent leur chair comme une viande délicieuse.

DU NYL-GHAU.

CET animal est celui que plusieurs voyageurs ont appelé bœuf gris du Mogol, et qui est connu sous le nom de Nyl-Ghau dans plusieurs endroits de l'Inde. Quoiqu'il tienne du cerf par le cou et la tête, et du bœuf par les cornes et la queue, il est néanmoins plus éloigné de l'un et de l'autre de ces genres que de celui des gazelles ou des grandes chèvres. L'espèce de barbe qu'il a sous le cou et le poitrail, la disposition de son pied et de ses sabots, plusieurs autres rapports de conformation avec les grandes chèvres, le rapprochent de cette famille plus que de celle des cerfs et de celle des bœufs, et dans les animaux d'Europe, c'est au chamois qu'on pourroit le comparer plutôt qu'à tout autre animal; mais dans la réalité, le Nyl-Ghau est seul de son genre, et d'une espèce particulière qui ne tient au genre du bœuf, du cerf, de la chèvre, de la gazelle et du chamois que par quelques caractères ou rapports particuliers; il a comme tous ces animaux la faculté de ruminer, il court de mauvaise grâce et plus mal que le cerf, quoiqu'il ait la tête et l'encolure aussi légères; mais ses jambes sont plus massives et plus inégales en hauteur, celles de derrière étant considérablement plus courtes que celles de devant; il porte la queue horizontalement en courant, et il la tient basse et entre les jambes lorsqu'il est en repos. Le mâle a des cornes et la femelle n'en a point, ce qui le rapproche encore du genre des chèvres dans lequel d'ordinaire la femelle n'a point de cornes. Celles du Nyl-Ghau sont creuses et elles ne tombent pas comme

le bois des cerfs, des daims et des chevreuils, caractère qui le sépare absolument de ce genre d'animaux. Comme il vient d'un pays où la chaleur est plus grande que dans notre climat, il sera peut-être difficile de le multiplier ici; ce seroit néanmoins une bonne acquisition à faire, parce que cet animal, quoique vif et vagabond comme les chèvres, est assez doux pour se laisser régir, et qu'il donneroit comme elles de la chair mangeable, du bon suif et des peaux plus épaisses et plus fermes. Nous avons vu vivans le mâle et la femelle dans le parc de la Muette : le mâle étoit de la grandeur d'un cerf de taille moyenne; le pelage de tout le corps de ce quadrupède est d'un gris d'ardoise; mais la tête est garnie d'un poil plus fauve, mêlé de grisâtre; il n'a point de dents incisives à la mâchoire supérieure; les oreilles sont grandes et larges, rayées de trois bandes noires vers leurs extrémités; le sommet de la tête est garni d'un poil noir mêlé de brun, qui forme sur le haut du front une espèce de fer à cheval; le pied est court et ressemble à celui du cerf; les sabots en sont noirs; la queue est d'un gris d'ardoise vers le milieu et blanche sur les côtés; elle est terminée par une touffe de grands poils noirs; le fourreau de la verge est peu apparent, et l'on a observé que le jet de l'urine est fort petit dans le mâle.

La femelle que nous avons vue étoit bien plus petite que le mâle, et en même temps plus svelte et plus haute sur ses jambes. Sa couleur étoit roussâtre; elle avoit le train de derrière plus élevé que celui de devant, tandis que c'est le contraire dans le mâle, et cette différence pouvoit n'être qu'individuelle. Au

reste ce mâle et cette femelle se ressembloient par tous les autres caractères extérieurs, et même par les taches. Ils paroissoient avoir un grand attachement l'un pour l'autre; ils se léchoient souvent, et quoiqu'ils fussent en pleine liberté dans le parc, ils ne se séparoient que rarement, et ne se quittoient jamais pour longtemps. M. Williams Hunter, médecin, membre de la société de Londres, a donné sur le Nyl-Ghau, dans les Transactions philosophiques, un mémoire intéressant. « Celui que j'ai vu, dit-il, étoit très-doux, et paroissoit aimer qu'on se familiarisât avec lui, léchant toujours la main de celui qui le flattoit ou qui lui présentoit du pain, et n'ayant jamais tenté de se servir de ses armes pour blesser qui que ce soit; le sens de l'odorat, dans cet animal, paroit très-fin, et semble le guider dans tous ses mouvemens; quand quelque personne l'approche, il la flaire en faisant un certain bruit; il en faisoit autant quand on lui apportoit à boire ou à manger; il étoit si facilement offensé par une odeur extraordinaire, ou si circonspect, qu'il ne vouloit pas goûter le pain que je lui présentois, lorsque ma main avoit touché de l'huile de térébenthine ou quelques liqueurs spiritueuses (1). »

« Sa manière de se battre est fort singulière; milord Clive l'a observé sur deux mâles qui avoient été en-

---

(1) « Le général Carnat a observé à ce sujet que tous les animaux de l'espèce du cerf ont l'odorat extrêmement fin; qu'il a fréquemment remarqué sur les cerfs apprivoisés, auxquels on donne souvent du pain, que si on leur présente un morceau qui a été mordu, ils n'y toucheront pas; qu'il a fait la

fermés dans une petite enceinte ; étant encore à une distance considérable l'un de l'autre, ils se préparèrent au combat, en tombant sur leurs genoux de devant, et s'avançant l'un vers l'autre d'un pas assez rapide, en tortillant toujours et agenouillés de cette manière ; quand ils furent arrivés à quelques pas de distance, ils firent un saut et s'élancèrent l'un contre l'autre. »

« Pendant tout le temps que j'en eus deux dans mon écurie, je remarquai que toutes les fois qu'on vouloit les toucher, ils tomboient sur leurs genoux de devant ; ce qui leur arrivoit même quelquefois lorsque je m'avançois devant eux : mais comme ils ne s'élançoient jamais contre moi, j'étois si loin de penser que cette posture annonçât leur colère ou une disposition au combat, que je la regardois au contraire comme une expression de timidité ou d'une grande douceur, ou même d'humilité. »

« Cet animal mange de l'avoine, mais pas avidement ; il aime mieux l'herbe et le foin ; cependant ce qu'il aime encore davantage, c'est le pain de froment qu'il mange toujours avec délices : quand il est altéré, il boit jusqu'à huit pintes d'eau. »

« La femelle diffère tellement du mâle, qu'à peine pourroit-on les croire de la même espèce ; elle est beaucoup plus petite ; elle ressemble par sa forme et par sa

---

même observation sur une très-belle chèvre qui l'accompagna dans la plupart de ses campagnes dans l'Inde, et qui lui fournissoit du lait, et qu'en reconnoissance de ses services il avoit amenée en Angleterre avec lui. »

couleur

De Seve, Del. L'Epine, Direx.

couleur jaunâtre à une jeune biche. Elle a quatre tettes, et l'on croit qu'elle porte neuf mois; quelquefois elle produit deux petits, mais le plus souvent elle n'en fait qu'un. Le nyl-ghau mâle étant jeune, ressemble beaucoup par sa couleur à la femelle, et par conséquent à un jeune cerf. »

Bernier, autant que je l'ai pu découvrir, est le seul auteur qui fasse mention du Nyl-ghau. Dans le quatrième volume de ses mémoires, il fait le récit d'un voyage qu'il entreprit en 1664, depuis Delhi jusqu'à la province de Cachemire, avec l'empereur mogol Aurengzeb, qui alla dans ce paradis terrestre, comme le regardent les Indiens, pour éviter les chaleurs de l'été. En parlant de la chasse, qui faisoit l'amusement de l'empereur dans ce voyage, il décrit, parmi plusieurs autres animaux, le Nyl-ghau, mais sans rien dire de plus de cet animal, sinon que quelquefois l'empereur en tuoit un si grand nombre, qu'il en distribuoit des quartiers tout entiers à tous ses omrahs; ce qui montre qu'il y en avoit beaucoup dans cette contrée, et qu'on en regardoit la chair comme fort bonne.

Les nyl-ghaus qui sont venus en Angleterre, ont été presque tous apportés de Surate ou de Bombay, et ils paroissent moins rares dans cette partie de l'Inde que dans le Bengale; ce qui donne lieu de conjecturer qu'ils pourroient être indigènes dans la province de Guzarate, l'une des provinces les plus occidentales de l'empire du Mogol.

DU BOUQUETIN (1) ET DU CHAMOIS (2).

QUOIQU'IL y ait apparence que les Grecs connoissoient le Bouquetin et le Chamois, ils ne les ont pas désignés par des dénominations particulières, ni même par des caractères assez précis pour qu'on puisse les reconnoître ; ils ne les ont indiqués que sous le nom générique de chèvres sauvages. Vraisemblablement ils présumoient que ces animaux étoient de la même espèce que les chèvres domestiques, puisqu'ils ne leur ont point appliqué de noms propres comme ils l'ont fait à tous les animaux d'espèces différentes : au contraire, nos Naturalistes modernes ont tous regardé le Bouquetin et le Chamois comme deux espèces réellement distinctes et toutes deux différentes de celle de nos chèvres. Il y a des faits et des raisons pour et contre ces deux opinions, et nous allons exposer les principales, en attendant que l'expérience nous apprenne si ces animaux peuvent se mêler et produire ensemble des individus féconds et qui remontent à l'espèce originaire, ce qui seul peut décider la question.

Le bouquetin mâle diffère du Chamois par la longueur, la grosseur et la forme des cornes ; il est aussi beaucoup plus grand de corps, et il est plus vigoureux et plus fort : cependant le bouquetin femelle a les cornes différentes de celles du mâle, beaucoup plus pe-

(1) *Bouquetin*, autrefois *Bouc estain*, c'est-à-dire bouc de rocher. *Stein*, signifie pierre dans la langue teutonique.

(2) Lat. *Rupicapra*; it. *Camuza*.

tites et assez ressemblantes à celles du Chamois; de plus, ces animaux ont tous deux les mêmes habitudes, les mêmes mœurs et la même patrie; seulement le Bouquetin, comme plus agile et plus fort, s'élève jusqu'au sommet des plus hautes montagnes, au lieu que le Chamois n'en habite que le second étage; mais ni l'un ni l'autre ne se trouvent dans les plaines; tous deux se fraient des chemins dans les neiges; tous deux franchissent les précipices en bondissant de rochers en rochers; tous deux sont couverts d'une peau ferme et solide, et vêtus en hiver d'une double fourrure, d'un poil extérieur assez rude et d'un poil intérieur plus fin et plus fourni; tous deux ont une raie noire sur le dos; ils ont aussi la queue à peu près de la même grandeur. Le nombre des ressemblances extérieures est si grand en comparaison des différences, et la conformité des parties intérieures est si complette, qu'en raisonnant en conséquence de tous ces rapports de similitude, on seroit porté à conclure que ces deux animaux ne sont pas d'une espèce réellement différente, mais que ce sont simplement des variétés constantes d'une seule et même espèce. D'ailleurs les Bouquetins, aussi bien que les Chamois, lorsqu'on les prend jeunes et qu'on les élève avec les chèvres domestiques, s'apprivoisent aisément, s'accoutument à la domesticité, prennent les mêmes mœurs, vont comme elles en troupeau, reviennent de même à l'étable, et vraisemblablement s'accouplent et produisent ensemble. J'avoue cependant que ce fait, le plus important de tous, et qui seul décideroit la question, ne nous est pas connu; nous n'avons pu savoir ni par nous ni par les autres, si ces

animaux produisent avec nos chèvres, seulement nous le soupçonnons; nous sommes à cet égard de l'avis des anciens, et notre présomption nous paroît fondée sur des analogies que l'expérience a rarement démenties.

Cependant, et voici les raisons contre : l'espèce du Bouquetin et celle du Chamois sont toutes deux subsistantes dans l'état de nature, et toutes deux constamment distinctes. Le Chamois vient quelquefois de lui-même se mêler au troupeau des chèvres domestiques. Le Bouquetin ne s'y mêle jamais, à moins qu'on ne l'ait apprivoisé. Le Bouquetin et le bouc ont une très-longue barbe et le Chamois n'en a point; les cornes du chamois mâle et femelle, sont très-petites; celles du bouquetin mâle sont si grosses et si longues, qu'on n'imagineroit pas qu'elles pussent appartenir à un animal de cette taille. Mais nous avons vu que les cornes varient prodigieusement dans les animaux domestiques; elles varient aussi beaucoup dans les animaux sauvages, suivant les différens climats; et comme la femelle du Bouquetin se rapproche de nos chèvres et même du Chamois par la taille et par la petitesse des cornes, ne pourroit-on pas en conclure que ces trois animaux, le Bouquetin, le Chamois et le bouc domestique, ne sont en effet qu'une seule et même espèce, mais dans laquelle les femelles sont d'une nature constante et semblables entre elles, au lieu que les mâles subissent des variétés qui les rendent différens les uns des autres? Dans ce point de vue, qui n'est peut-être pas aussi éloigné de la Nature que l'on pourroit l'imaginer, le Bouquetin seroit le mâle dans la race originaire des chèvres, et le Chamois en seroit la

femelle (1); je dis que ce point de vue n'est pas imaginaire, puisque l'on peut prouver par l'expérience qu'il y a des espèces dans la Nature où la femelle peut également servir à des mâles d'espèces différentes, et produire de tousdeux; la brebis produit avec le bouc aussi bien qu'avec le bélier, et produit toujours des agneaux, des individus de son espèce; le bélier au contraire ne produit point avec la chèvre; on peut donc regarder la brebis comme une femelle commune à deux mâles différens, et par conséquent elle constitue l'espèce indépendamment du mâle. Il en sera de même dans celle du Bouquetin; la femelle seule y représente l'espèce primitive, parce qu'elle est d'une nature constante; les mâles au contraire ont varié, et il y a grande apparence que la chèvre domestique qui ne fait, pour ainsi dire, qu'une seule et même femelle avec celle du chamois et du bouquetin, produiroit également avec ces trois différens mâles, lesquels seuls font variété dans l'espèce, et qui par conséquent n'en altèrent pas l'identité, quoiqu'ils paroissent en changer l'unité.

Ces rapports, comme tous les autres rapports possibles, doivent se trouver dans la nature des choses;

---

(1) Le défaut de barbe dans le Chamois, est un caractère féminin qu'il faut réunir avec les autres; le chamois mâle paroît ainsi que sa femelle, participer aux qualités féminines de la chèvre; ainsi on peut présumer que le bouc domestique engendreroit avec la femelle du Chamois, et qu'au contraire le chamois mâle ne pourroit engendrer avec la chèvre domestique. Le temps confirmera ou détruira cette conjecture.

il paroît même qu'en général les femelles contribuent plus que les mâles au maintien des espèces ; car quoique tous deux concourent à la première formation de l'animal, la femelle qui seule fournit ensuite tout ce qui est nécessaire à son développement et à sa nutrition, le modifie et l'assimile plus à sa nature ; ce qui ne peut manquer d'effacer en beaucoup de parties les empreintes de la nature du mâle; ainsi lorsqu'on veut juger sainement une espèce, ce sont les femelles qu'il faut examiner. Le mâle donne la moitié de la substance vivante ; la femelle en donne autant, et fournit de plus toute la matière nécessaire pour le développement de la forme : une belle femme a presque toujours de beaux enfans ; un bel homme avec une femme laide ne produit ordinairement que des enfans encore plus laids.

Ainsi, dans la même espèce, il peut y avoir quelquefois deux races, l'une masculine et l'autre féminine, qui toutes deux subsistant et se perpétuant avec leurs caractères distinctifs, paroissent constituer deux espèces différentes, et c'est-là le cas où il est, pour ainsi dire, impossible de fixer le terme entre ce que les Naturalistes appellent *espèce* et *variété*. Supposons par exemple, qu'on ne donnât constamment que des boucs à des brebis, et des béliers à d'autres, il est certain qu'après un certain nombre de générations, il s'établiroit dans l'espèce de la brebis, une race qui tiendroit beaucoup du bouc, et pourroit ensuite se maintenir par elle-même; car quoique le premier produit du bouc avec la brebis remonte presqu'entièrement à l'espèce de la mère, et que ce soit un agneau et non pas un chevreau, cependant cet agneau a déjà

le poil et quelques autres caractères de son père. Que l'on donne ensuite le même mâle, c'est-à-dire, le bouc à ces femelles bâtardes, leur produit dans cette seconde génération approchera davantage de l'espèce du père, et encore plus dans la troisième; bientôt les caractères étrangers l'emporteront sur les caractères naturels, et cette race factice pourra se soutenir par elle-même et former dans l'espèce une variété dont l'origine sera très-difficile à reconnoître : or ce qui se peut d'une espèce à une autre, se peut encore mieux dans la même espèce, si des femelles très-vigoureuses n'ont constamment que des mâles foibles; il s'établira avec le temps une race féminine, et si en même temps des mâles très-forts n'ont que des femelles trop inférieures en force et en vigueur, il en résultera une race masculine, qui paroîtra si différente de la première, qu'on ne voudra pas leur accorder une origine commune, et qu'on viendra par conséquent à les regarder comme des espèces réellement distinctes et séparées.

Nous pouvons ajouter à ces réflexions générales quelques observations particulières. Linnæus assure avoir vu en Hollande deux animaux du genre des chèvres, dont le premier avoit les cornes très-courtes, très-rabattues, presqu'appliquées sur le crâne, et le poil long; le second avoit les cornes droites, recourbées en arrière au sommet, et le poil court. Ces animaux, qui paroissoient être d'espèce plus éloignée que le chamois et la chèvre commune, ont néanmoins produit ensemble; ce qui démontre que ces différences de la forme des cornes et de la longueur du poil, ne sont pas des caractères spécifiques et essentiels. L'on peut donc

tirer de cet exemple l'induction très-vraisemblable que le chamois et notre chèvre, dont les principales différences consistent de même dans la forme des cornes et la longueur du poil, ne laissent pas d'être de la même espèce.

Daubenton, qui a examiné scrupuleusement les rapports du Chamois au bouc et au bélier, dit qu'en général il ressemble plus au bouc qu'au bélier; les principales disconvenances sont, après les cornes, la forme et la grandeur du front, qui est moins élevé et plus court dans le Chamois que dans le bouc, et la position du nez qui est moins reculé que celui du bouc; en sorte que par ces deux rapports, le Chamois ressemble plus au bélier qu'au bouc; mais en supposant, comme il y a tout lieu de le présumer, que le Chamois est une variété constante de l'espèce du bouc, comme le dogue ou le lévrier sont des variétés constantes dans l'espèce du chien, on verra que ces différences dans la grandeur du front et dans la position du nez, ne sont pas à beaucoup près si grandes dans le Chamois, relativement au bouc, que dans le dogue, relativement au lévrier, lesquels cependant produisent ensemble et sont certainement de la même espèce; d'ailleurs, comme le Chamois ressemble au bouc par un grand nombre, et au bélier par un moindre nombre de caractères, si l'on veut en faire une espèce particulière, cette espèce sera nécessairement intermédiaire entre le bouc et le bélier : or, nous avons vu que le bouc et la brebis produisent ensemble; donc le Chamois qui est intermédiaire entre les deux, et qui en même temps est beaucoup plus près du bouc que du bélier par le nom-

bre des ressemblances, doit produire avec la chèvre, et ne doit par conséquent être considéré que comme une variété constante dans cette espèce.

Ainsi il est presque prouvé que le Chamois produiroit avec nos chèvres, puisque ce même Chamois transporté et devenu plus petit en Amérique, produit avec la petite chèvre d'Afrique; le Chamois n'est donc qu'une variété constante dans l'espèce de la chèvre, comme le dogue dans celle du chien; et d'autre côté nous ne pouvons guère douter que le Bouquetin ne soit la vraie chèvre, la chèvre primitive dans son état sauvage, et qu'il ne soit à l'égard des chèvres domestiques ce que le mouflon est à l'égard des brebis. Le Bouquetin ou bouc sauvage ressemble entièrement et exactement au bouc domestique par la conformation, l'organisation, le naturel et les habitudes physiques.

Je considère donc le Bouquetin, le Chamois et la chèvre domestique comme une même espèce, dans laquelle les mâles ont subi de plus grandes variétés que les femelles. D'abord 1°. le Bouquetin est la tige et la souche principale de l'espèce; 2°. le bouc domestique tire son origine du Bouquetin qui n'est lui-même que le bouc sauvage; 3°. le Chamois n'est qu'une variété dans l'espèce de la chèvre, avec laquelle il doit, comme le Bouquetin, se mêler et produire; 4°. il en est de même du bouc et de la chèvre de Juda, et ce ne sont aussi que des variétés de notre chèvre domestique; 5°. la chèvre d'Angora est encore de la même espèce, puisqu'elle produit avec nos chèvres. Ainsi ces cinq animaux n'en font qu'un pour l'espèce; ce sont seulement cinq races différentes produites par l'in-

fluence du climat. *Caprae in multas similitudines transfigurantur*, dit Pline; et en effet nous voyons par cette énumération que les chèvres, quoique dans le fond semblables entr'elles, varient beaucoup pour la forme extérieure; et si nous comprenions, comme Pline, sous le nom générique de chèvres, non-seulement celles dont nous venons de faire mention, mais encore le chevreuil, les gazelles, l'antilope, cette espèce seroit la plus étendue de la Nature, et contiendroit plus de races et de variétés que celle du chien; mais Pline n'étoit pas assez bien informé de la différence réelle des espèces, lorsqu'il a joint celles du chevreuil, des gazelles, de l'antilope, à l'espèce de la chèvre : ces animaux, quoique ressemblans à beaucoup d'égards à la chèvre, sont cependant tous d'espèces différentes; et l'on verra dans les articles suivans combien les gazelles varient, soit pour l'espèce, soit pour les races, et combien après l'énumération de toutes les chèvres et de toutes les gazelles, il reste encore d'autres animaux qui participent des unes et des autres. Dans l'histoire entière des Quadrupèdes, je n'ai rien trouvé de plus difficile pour l'exposition, de plus confus pour la connoissance, et de plus incertain pour la tradition, que cette histoire des chèvres et des autres espèces qui y ont rapport : j'ai fait mes efforts et employé toute mon attention pour y porter quelque lumière, et je n'aurai pas regret à mon temps, si ce que j'en écris aujourd'hui peut servir dans la suite à prévenir les erreurs, fixer les idées et aller au-devant de la vérité, en étendant les vues de ceux qui veulent étudier la Nature : mais revenons à notre sujet.

Toutes les chèvres sont sujettes à des vertiges, et cela leur est commun avec le Bouquetin et le Chamois, aussi bien que le penchant qu'elles ont à grimper sur les rochers; et encore une autre habitude naturelle, qui est de lécher continuellement les pierres, sur-tout celles qui sont empreintes de salpêtre ou de sel. On voit dans les Alpes des rochers creusés par la langue des chamois; ce sont ordinairement des pierres assez tendres et calcinables, dans lesquelles, comme l'on sait, il y a toujours une certaine quantité de nitre; ces convenances de naturel, ces habitudes conformes me paroissent encore être des indices assez sûrs de l'identité d'espèce dans ces animaux. Les Grecs, comme nous l'avons dit, ne les ont pas séparés en trois espèces différentes; nos chasseurs, qui vraisemblablement n'avoient pas consulté les Grecs, les ont aussi regardés comme étant de même espèce. Toutes ces autorités ne font pas preuve complète; mais en les réunissant avec les raisons et les faits que nous venons d'exposer, ils forment au moins de si fortes présomptions sur l'unité d'espèce de ces trois animaux, qu'on ne peut guère en douter.

Le Bouquetin et le Chamois, que je regarde, l'un comme la tige mâle, et l'autre comme la tige femelle de l'espèce des chèvres, ne se trouvent, ainsi que le mouflon, qui est la souche des brebis, que dans les déserts et sur-tout dans les lieux escarpés des plus hautes montagnes; les Alpes, les Pyrénées, les montagnes de la Grèce et celles des îles de l'Archipel sont presque les seuls endroits où l'on trouve le Bouquetin et le Chamois: quoique tous deux craignent la chaleur et

n'habitent que la région des neiges et des glaces, ils craignent aussi la rigueur du froid excessif; l'été ils demeurent au nord de leurs montagnes, l'hiver ils cherchent la face du midi, et descendent des sommets jusques dans les vallons : ni l'un ni l'autre ne peuvent se soutenir sur les glaces unies; mais pour peu que la neige y forme des aspérités, ils y marchent d'un pas ferme, et traversent en bondissant toutes les inégalités de l'espace. La chasse de ces animaux (1), surtout

(1) « Les boucs sauvages sont aussi grands qu'un cerf, mais ne sont si longs, ne si enjambés par haut, ores qu'ils aient autant de chair; ils ont autant d'ans que de grosses raies qu'ils ont au travers de leurs cornes. Ils ont une grande barbe et sont bruns, de poil de loup et bien velus, et ont une raie noire sur l'eschine et tout au long des fesses, et ont le ventre fauve, les jambes noires et derrière fauve; leurs pieds sont comme des autres boucs privés ou chièvres; leurs traces sont grosses et grandes, et rondes plus que d'un cerf; leurs os sont à l'advenant d'un bouc privé et d'une chièvre, fors qu'ils sont plus gros; ils naissent en Mai; la biche sauvage faonne ainsi qu'une biche, chièvre ou daine, mais elle n'a qu'un bouc à la fois, et l'allaite ainsi que fait une chièvre privée. »

« Les boucs vivent d'herbes, de foings comme les autres bêtes douces; les boucs vont au rut environ la Toussaints, et demeurent un mois en leurs chaleurs : et puis que leur rut est passé, ils se mettent en ardre, et par ensemble descendent les hautes montaignes et rochers où ils auront demeuré tout l'été, tant pour la neige que pour ce qu'ils ne trouvent de quoi viander là sûs, non pas en un pays plain, mais vont vers les pieds des montaignes querir leur vie : et ainsi demeurent jusques vers Pasques, et lors ils remontent ès plus hautes montaignes qu'ils trouvent, et chacun prend son buisson,

celle du bouquetin, est très-pénible, les chiens y sont presque inutiles; elle est aussi quelquefois dangereuse; car lorsque l'animal se trouve pressé, il frappe le chasseur d'un violent coup de tète, et le renverse souvent dans le précipice voisin. Les Chamois sont aussi vifs, mais moins forts que les Bouquetins; ils sont en plus grand nombre; ils vont ordinairement en troupeaux; cependant il y en a beaucoup moins aujourd'hui qu'il n'y en avoit autrefois, du moins dans nos Alpes et dans nos Pyrénées; le nom de chamoiseurs que l'on a donné à tous les passeurs de peau, semble indiquer que dans ce temps les peaux de chamois étoient la matière la plus commune de leur métier; au lieu qu'aujourd'hui ce sont les peaux de chèvres,

---

ainsi que font les cerfs. Les chièvres alors se departent des boucs, et vont demeurer près des ruisseaux pour faonner et y demeurer tout le long de l'été, lorsque les boucs sont hors d'avec les chièvres, attendant que le temps de leur rut soit venu, ils courent sûs aux gens et aux bestes, et se combattent entr'eux, ainsi que les cerfs, mais non de telle manière: car ils chantent plus laidement. Le bouc blesse d'un coup qu'il donne, non pas du bout de la tête, mais du milieu, tellement qu'il rompt les bras et les cuisses de ceux qu'il atteint, et encores qu'il ne fasse point de plaie, si est-ce que s'il acule un homme contre un arbre ou contre terre, il le tuera. Le bouc est de telle nature, que si un homme, quelque puissant et fort qu'il soit, le frappe d'une barre de fer sur l'eschine, pour cela il ne baissera ne ploiera l'eschine. Quand il est en rut il a le col gros à merveille, voire et de telle nature, que encores qu'il tombât de dix toises de haut, il ne se feroit aucun mal. « *Gaston Phœbus, venerie de Dufouilloux.*

de moutons, de cerf, de chevreuil et de daim, qui font plus que celles du chamois l'objet du travail et du commerce des chamoiseurs.

Et à l'égard de la propriété spécifique que l'on attribue au sang du bouquetin pour de certaines maladies, et surtout pour la pleurésie, propriété qu'on croyoit particulière à cet animal, et qui par conséquent auroit indiqué qu'il étoit lui-même d'une nature particulière, on a reconnu que le sang du Chamois, et même celui du bouc domestique, avoient les mêmes vertus lorsqu'on les nourrissoit avec les herbes aromatiques que le Bouquetin et le Chamois ont coutume de paître; en sorte que par cette même propriété ces trois animaux paroissent encore se réunir à une seule et même espèce.

DES GAZELLES (1).

Le premier de ces animaux et le seul auquel nous conserverons le nom générique de Gazelle, est la Gazelle commune qui se trouve en Syrie, en Mésopotamie et dans les autres provinces du levant, aussi bien qu'en Barbarie et dans toutes les parties septentrionales de l'Afrique ; les cornes de cette Gazelle ont environ un pied de longueur, elles portent des anneaux entiers à leur base, et ensuite des demi-anneaux jusqu'à une petite distance de leur extrémité, qui est lisse et pointue; elles sont non-seulement environnées d'anneaux, mais sillonnées longitudinalement par de petites stries; les anneaux marquent les années de l'accroissement; ils sont ordinairement au nombre de douze ou treize. Les Gazelles en général, et celle-ci en particulier, ressemblent beaucoup au chevreuil, par la forme du corps, par les fonctions naturelles, par la légéreté des mouvemens, la grandeur et la vivacité des yeux ; et comme le chevreuil ne se trouve point dans le pays qu'habite la Gazelle, on seroit d'abord tenté de croire qu'elle n'est qu'un chevreuil dégénéré, ou que celui-ci n'est qu'une gazelle dénaturée par l'influence du climat et par l'effet de la différente nourriture; mais les Gazelles diffèrent du chevreuil par la nature des cornes; celles du chevreuil sont une espèce de bois solide qui tombe et se renouvelle tous les ans comme celui du cerf; les cornes des Gazelles, au contraire, sont creuses et permanentes, comme celles de la chèvre ;

(1) *Gazelle ;* en arabe, *Gazal.*

les Gazelles ont comme le chevreuil, des larmiers ou enfoncemens au devant de chaque œil; elles lui ressemblent encore par la qualité du poil, par la blancheur des fesses et par les brosses qu'elles ont sur les jambes; mais ces brosses dans le chevreuil sont sur les jambes de derrière, au lieu que dans les Gazelles elles sont sur les jambes de devant; les Gazelles paroissent donc être des animaux mi-parties, intermédiaires entre le chevreuil et la chèvre; mais lorsque l'on considère que le chevreuil est un animal qui se trouve également dans les deux continens, que les chèvres au contraire, ainsi que les Gazelles, n'existoient pas dans le nouveau monde, on se persuade aisément que ces deux espèces, les chèvres et les Gazelles sont plus voisines l'une de l'autre qu'elles ne le sont de l'espèce du chevreuil.

En général, les Gazelles ont les yeux noirs, grands, très-vifs et en même temps si tendres que les Orientaux en ont fait un proverbe, en comparant les beaux yeux d'une femme à ceux de la Gazelle; elles ont pour la plupart les jambes plus fines et plus déliées que le chevreuil, le poil aussi court, plus doux et plus lustré; leurs jambes de devant sont moins longues que celles de derrière, ce qui leur donne, comme au lièvre, plus de facilité pour courir en montant qu'en descendant; leur légéreté est au moins égale à celle du chevreuil; mais celui-ci bondit et saute plutôt qu'il ne court, au lieu que les Gazelles courent uniformément plutôt qu'elles ne bondissent; la plupart sont fauves sur le dos, blanches sous le ventre, avec une bande brune, qui sépare ces deux couleurs au

bas

bas des flancs ; leur queue est plus ou moins grande, mais toujours garnie de poils assez longs et noirâtres ; leurs oreilles sont droites, longues, assez ouvertes dans leur milieu et se terminent en pointe : toutes ont le pied fourchu et conformé à peu près comme celui des moutons : toutes ont, mâles et femelles, des cornes permanentes, comme les chèvres ; les cornes des femelles sont seulement plus minces et plus courtes que celles des mâles.

Voilà toutes les connoissances que nous avons pu acquérir et à peu près tous les faits qui ont rapport à leur naturel et à leurs habitudes. Quelques Naturalistes se sont crus fondés à n'attribuer qu'à un seul de ces animaux la production de la pierre fameuse qu'on appelle le bézoard oriental ; selon d'autres ce sont indistinctement les Gazelles, les chèvres sauvages, les chèvres domestiques et même les moutons qui portent cette pierre, dont probablement la formation dépend plus de la température du climat et de la qualité des herbes que de la nature et de l'espèce de l'animal. Si l'on vouloit en croire Seba et quelques autres auteurs, le vrai bézoard oriental, celui qui a le plus d'excellence et de vertu, proviendroit des singes et non pas des Gazelles, des chèvres ou des moutons ; mais cette opinion n'est pas fondée. Nous avons vu plusieurs de ces concrétions, auxquelles on donne le nom de bézoard de singes, et ces concrétions sont toutes différentes du bézoard oriental, qui vient certainement d'un animal ruminant, et qu'on peut aisément distinguer par sa forme et par sa substance de tous les autres bézoards. Sa couleur est ordinaire-

ment d'un vert olive, brun en dehors et en dedans, et celle du bézoard qu'on appelle occidental est d'un petit jaune plus ou moins terne; la substance du premier est plus moëleuse et plus tendre, celle du dernier est plus dure, plus sèche et pour ainsi dire plus pétrée. D'ailleurs comme le bézoard oriental a eu une vogue prodigieuse, et qu'on en a fait une grande consommation dans les derniers siècles, puisqu'on s'en servoit en Europe et en Asie dans tous les cas où nos médecins emploient aujourd'hui les cordiaux et les contre-poisons, ne doit-on pas présumer par cette grande quantité qu'on en a consommée et que l'on en consomme encore, que cette pierre vient d'un animal très-commun, ou plutôt qu'elle ne vient pas d'une seule espèce d'animal, mais de plusieurs animaux, et qu'elle se tire également des Gazelles, des chèvres et des moutons; mais que ces animaux ne peuvent la produire que dans de certains climats du Levant et des Indes.

On ne doit donc pas assurer, comme l'ont fait nos Naturalistes modernes, que le bézoard oriental vient particulièrement et exclusivement d'une certaine espèce de Gazelle, et je suis très-porté à croire que cette pierre vient également de la plupart des animaux ruminans, mais plus communément des chèvres et des Gazelles. Elle est, comme l'on sait, formée par couches concentriques et contient souvent au centre quelque matière étrangère. Nous avons recherché de quelle nature étoient ces matières qui servent au bézoard oriental de noyau, pour tâcher de juger en conséquence de l'espèce de l'animal qui les avoit avalées. On trouve

au centre de ces pierres des petits cailloux, des noyaux de prunes, de mirabolans, de tamarin, des graines de cassis et sur-tout des brins de paille et des boutons d'arbres; ainsi l'on ne peut guère attribuer cette production qu'aux animaux qui broutent les herbes et les feuilles.

Les anciens, Grecs et Latins, n'ont pas connu le bézoard. Gallien est le premier qui fasse mention de ses vertus contre le venin. Les Arabes ont beaucoup parlé de ces mêmes vertus du bézoard; mais ni les Grecs, ni les Latins, ni les Arabes n'ont indiqué précisément les animaux qui le produisent. Rabi Moses, égyptien, dit seulement que quelques-uns prétendent que cette pierre se forme dans l'angle des yeux et d'autres dans la vésicule du fiel des moutons, en orient. Or il y a des bézoards ou concrétions qui se font en effet dans les angles des yeux et dans les larmiers des cerfs et de quelques autres animaux; mais ces concrétions sont très-différentes du bézoard oriental, et les concrétions de la vésicule du fiel sont toutes d'une matière légère, huileuse et inflammable qui ne ressemble point à la substance du bézoard.

A l'égard des bézoards occidentaux, nous pouvons assurer qu'ils ne viennent ni des chèvres ni des Gazelles, puisqu'il n'y a ni chèvres, ni Gazelles, ni même aucun animal qui approche de ce genre dans toute l'étendue du nouveau monde; au lieu de Gazelles, l'on n'a trouvé que des chevreuils dans les bois de l'Amérique : au lieu de chèvres et de moutons sauvages, on a trouvé sur les montagnes du Pérou et du Chili des animaux tout différens, les lamas et les pacos; les an-

ciens Péruviens n'avoient pas d'autre bétail; et en même temps que ces deux espèces étoient en partie réduites à l'état de domesticité, elles subsistoient en beaucoup plus grand nombre dans leur état de nature et de liberté sur les montagnes : les lamas sauvages se nommoient *huanacus* et les pacos *vicunnas*, d'où l'on a dérivé le nom de vigogne, qui désigne en effet le même animal que le pacos : tous deux, c'est-à-dire le lama et le pacos, produisent des bézoards; mais les domestiques plus rarement que les sauvages.

Daubenton qui a examiné de plus près que personne la nature des bézoards, pense qu'ils sont composés d'une matière de même nature que celle qui s'attache en forme de tartre brillant et coloré sur les dents des animaux ruminans; si nous comprenons au reste sous ce nom toutes les concrétions de cette nature que l'on trouve dans les animaux, nous pouvons assurer que la plupart des Quadrupèdes, à l'exception des carnassiers, produisent des bézoards, et que même il s'en trouve dans les crocodiles et dans les grandes couleuvres.

Il faut donc pour avoir une idée nette de ces concrétions, en faire plusieurs classes; il faut les rapporter aux animaux qui les produisent, et en même temps reconnoître les climats et les alimens qui favorisent le plus cette espèce de production.

Les pierres qui se forment dans la vessie, dans les reins de l'homme et des autres animaux, doivent être séparées de la classe des bézoards, et désignées par le nom de calculs, leur substance étant toute différente de celle des bézoards; on les reconnoît aisément à leur

pesanteur, à leur odeur urineuse et à leur composition qui n'est pas régulière, ni par couches minces et concentriques, comme celle des bézoards.

Les concrétions que l'on trouve quelquefois dans la vésicule du fiel et dans le foie de l'homme et des animaux, ne doivent pas être regardées comme des bézoards; on les distingue facilement à leur légéreté, leur couleur et leur inflammabilité; et d'ailleurs elles ne sont pas formées par couches autour d'un noyau, comme le sont les bézoards.

Les pelotes que l'on trouve assez souvent dans l'estomac des animaux, et sur-tout des ruminans, ne sont pas de vrais bézoards: ces pelotes que l'on appelle égagropiles, sont composées à l'intérieur des poils que l'animal a avalés en se léchant, ou des racines dures qu'il a broutées et qu'il n'a pu digérer, et à l'extérieur elles sont pour la plupart enduites d'une substance visqueuse assez semblable à celle des bézoards; ainsi les égagropiles n'ont rien des bézoards que cette couche extérieure, et la seule inspection suffit pour distinguer les uns des autres.

On trouve souvent des égagropiles dans les animaux des climats tempérés, et jamais des bézoards; nos bœufs et vaches, les chamois des Alpes, les porcs-épics d'Italie, ne produisent que des égagropiles; les animaux des pays les plus chauds ne donnent au contraire que des bézoards; l'éléphant, le rhinocéros, les boucs, les gazelles de l'Asie et de l'Afrique, le lama du Pérou, produisent tous, au lieu d'égagropiles, des bézoards solides, dont la grosseur et la substance varient relativement à la différence des animaux et des climats.

Les bézoards auxquels on a trouvé ou supposé le plus de vertu et de propriétés, sont les bézoards orientaux qui proviennent des chèvres, des gazelles et des moutons qui habitent sur les hautes montagnes de l'Asie. Les bézoards d'une qualité inférieure et qu'on appelle occidentaux, viennent des lamas et des pacos, qui ne se trouvent que dans les montagnes de l'Amérique méridionale.

De tous ces faits on peut conclure qu'en général les bézoards ne sont qu'un résidu de nourriture végétale qui ne se trouve pas dans les animaux carnassiers, et qui ne se produit que dans ceux qui se nourrissent de plantes; que dans les montagnes de l'Asie méridionale les herbes étant plus fortes et plus exaltées qu'en aucun autre endroit du monde, les bézoards qui en sont les résidus ont aussi plus de qualité que tous les autres; qu'en Amérique où la chaleur est moindre, les herbes des montagnes ayant aussi moins de force, les bézoards qui en proviennent sont inférieurs aux premiers; et qu'enfin en Europe où les herbes sont foibles, et dans toutes les plaines des deux continens où elles sont grossières, il ne se produit point de bézoard, mais seulement des égagropiles qui ne contiennent que des poils ou des racines et des filamens trop durs que l'animal n'a pu digérer.

DES CHEVROTAINS.

L'on a donné en dernier lieu le nom de Chevrotain, à de petits animaux des pays les plus chauds de l'Afrique et de l'Asie, que les voyageurs ont presque tous indiqués par la dénomination de petit cerf ou petite biche; en effet, les Chevrotains ressemblent en petit au cerf par la figure du museau, par la légéreté du corps, la courte queue et la forme des jambes; mais ils en diffèrent prodigieusement par la taille, les plus grands chevrotains n'étant tout au plus que de la grandeur du lièvre; d'ailleurs ils n'ont point de bois sur la tête: les uns sont absolument sans cornes, et ceux qui en portent les ont creuses, annelées et assez semblables à celles des gazelles: leur petit pied fourchu ressemble aussi beaucoup plus à celui de la gazelle qu'à celui du cerf, et ils s'éloignent également des cerfs et des gazelles en ce qu'ils n'ont point de larmiers ou d'enfoncement au-dessous des yeux; par-là ils se rapprochent des chèvres: mais dans le réel ils ne sont ni cerfs, ni gazelles, ni chèvres, et font une ou plusieurs espèces à part.

Ces animaux sont d'une figure élégante et très-bien proportionnés dans leur petite taille; ils font des sauts et des bonds prodigieux; mais apparemment ils ne peuvent courir longtemps, car les Indiens les prennent à la course; les nègres les chassent de même et les tuent à coups de bâton ou de petites zagaies; on les cherche beaucoup parce que la chair en est excellente à manger.

Au reste, tous ces petits animaux ne peuvent vivre

que dans les climats excessivement chauds; ils sont d'une si grande délicatesse qu'on a beaucoup de peine à les transporter vivans en Europe, où ils ne peuvent subsister et périssent en peu de temps; ils sont tous familiers, doux et de la plus jolie figure. Ce sont les plus petits, sans aucune comparaison, de tous les animaux à pied fourchu; à ce titre de pied fourchu ils ne doivent produire qu'en petit nombre; et à cause de leur petitesse, ils doivent au contraire produire en grand nombre à chaque portée. Nous ne sommes point instruits sur ce fait, mais nous savons qu'ils sont très-communs aux Indes, à Java, à Ceylan, au Sénégal, à Congo et dans tous les autres pays excessivement chauds, et qu'il ne s'en trouve point en Amérique ni en aucune des contrées tempérées de l'ancien continent.

DU MUSC.

POUR achever en entier l'histoire des chèvres, des gazelles, des chevrotains et des autres animaux de ce genre, qui tous se trouvent dans l'ancien continent, il ne nous manque que celle de l'animal aussi célèbre que peu connu, duquel on tire le vrai musc. Par la description de Grew, qui est la seule pièce authentique sur laquelle nous puissions compter, il paroît que cet animal a le poil rude et long, le museau pointu, et des défenses à peu près comme le cochon, et que par ces premiers rapports il s'approche du sanglier, et peut-être plus encore de l'animal appelé babiroussa, lequel, avec plusieurs caractères du cochon, a néanmoins, comme l'animal du musc, la taille moins grosse, et les jambes hautes et légères comme celles d'un cerf ou d'un chevreuil. D'autre côté, le pecari ou cochon d'Amérique, a sur le dos une cavité ou bourse qui contient une humeur abondante et très-odorante, et l'animal du musc a cette même bourse, non pas sur le dos, mais sur le ventre. En général, aucun des animaux qui rendent des liqueurs odorantes, tels que le blaireau, le castor, le pecari, l'ondatra, le desman, la civette, le zibet, ne sont du genre des cerfs ou des chèvres. Ainsi nous serions portés à croire que le Musc approcheroit plus de celui des cochons, dont il a les défenses, s'il avoit en même temps des dents incisives à la machoire supérieure; mais il manque de ces dents incisives, et par ce rapport il se rapproche des animaux ruminans, et sur-tout du chevrotain, qui rumine aussi, quoiqu'il

n'ait point de cornes ; mais ce qui le distingue de tous les animaux, c'est une espèce de bourse d'environ deux ou trois pouces de diamètre qu'il porte près du nombril, et dans laquelle se filtre la liqueur, ou plutôt l'humeur grasse du musc, différente par son odeur et par sa consistance, de celle de la civette.

Daubenton a observé dans un bon mémoire, au sujet de cet animal, qu'il se trouve dans les royaumes de Boutan et de Tunquin, à la Chine, dans la Tartarie chinoise, et même dans quelques parties de la Tartarie moscovite. «Je crois, dit-il, que de temps immémorial il a été recherché par les habitans de ces contrées, parce que sa chair est très-bonne à manger, et que son parfum a toujours dû faire un commerce; mais il ne paroît pas que les Grecs ni les Romains aient eu connoissance de ce parfum, puisqu'Aristote ni Pline n'en ont fait aucune mention dans leurs écrits ; les auteurs arabes sont les premiers qui en aient parlé. Sérapion donna une description de cet animal dans le huitième siècle. Je l'ai vu au mois de juillet 1772, à Versailles; l'odeur du musc qui se répandoit de temps en temps suivant la direction du vent autour de l'enceinte où étoit le porte-musc, auroit pu me servir de guide pour le trouver. Dès que je l'aperçus, je reconnus dans sa figure et dans ses attitudes beaucoup de ressemblance avec le chevreuil, la gazelle et le chevrotain. Aucun animal de ce genre n'a plus de légéreté, de souplesse et de vivacité dans les mouvemens; ses défenses ont une forme très-particulière ; elles ressemblent à des petits couteaux courbes placés au-dessous de la gueule, et dirigés obliquement de

haut en bas, et de devant en arrière. Leur substance est une sorte d'ivoire, comme celle des défenses du babiroussa et de plusieurs autres espèces d'animaux. Leur bord postérieur est tranchant ; je crois qu'il s'en sert à différens usages, suivant les circonstances, soit pour couper les racines, soit pour se soutenir dans des endroits où il ne peut pas trouver d'autres points d'appui, soit enfin pour se défendre ou pour attaquer. »

« Le porte-musc n'a point de cornes; il y a du blanc et du noir sur ses oreilles qui sont longues, droites et très-mobiles. Les deux dents blanches qui sortent de la gueule et les renflemens qu'elles forment à la lèvre supérieure donnent à la physionomie du porte-musc, vue de face, un air singulier. »

« Les couleurs du poil sont peu apparentes; au lieu de couleur décidée, il n'y a que des teintes de brun, de fauve et de blanchâtre qui semblent changer lorsqu'on regarde l'animal sous différens points de vue, parce que les poils ne sont colorés en brun ou en fauve qu'à leur extrémité; le reste est blanc et paroît plus ou moins à différens aspects. »

« Le porte-musc que j'ai vu vivant paroît n'avoir point de queue. Dans la description de M. Gmelin, les viscères m'ont paru ressemblans à ceux des animaux ruminans, sur-tout les quatre estomacs, dont le premier a trois convexités comme dans les animaux qui ruminent. »

« Les caractères extérieurs du porte-musc qui indiquent ses rapports avec les autres Quadrupèdes, sont les pieds fourchus, les deux longues dents canines et les huit dents incisives, de la mâchoire de dessus sans

qu'il y en ait dans celle de dessous. Par ces caractères le porte-musc ressemble plus au chevrotain qu'à aucun autre animal. Il en diffère en ce qu'il est beaucoup plus grand; car il a plus d'un pied et demi de hauteur, prise depuis le bas des pieds de devant jusqu'au dessus des épaules, tandis que le chevrotain n'a guère plus d'un demi-pied. »

Il paroît que la poche du Musc est un caractère qui n'appartient qu'au mâle; que cette tumeur du mâle ne se remplit de musc que dans le temps du rut, et que dans les autres temps, la quantité de cette humeur est moindre et l'odeur plus foible.

A l'égard de la matière même du musc, son essence, c'est-à-dire sa substance pure, est peut-être aussi peu connue que la nature de l'animal qui le produit. Tous les voyageurs conviennent que cette drogue est toujours altérée et mêlée avec du sang ou d'autres drogues par ceux qui la vendent; les Chinois en augmentent non-seulement le volume par ce mélange, mais ils cherchent encore à en augmenter le poids, en y incorporant du plomb bien trituré. Le musc le plus pur et le plus recherché par les Chinois mêmes, est celui que l'animal laisse couler sur des pierres ou des troncs d'arbres contre lesquels il se frotte lorsque cette matière devient irritante ou trop abondante dans la bourse où elle se forme. Le musc qui se trouve dans la poche même est rarement aussi bon, parce qu'il n'est pas encore mûr, ou bien parce que ce n'est que dans la saison du rut qu'il acquiert toute sa force et toute son odeur, et que dans cette même saison l'animal cherche à se débarrasser de cette matière trop exal-

tée qui lui cause alors des picotemens et des démangeaisons. Chardin et Tavernier ont tous deux bien décrit les moyens dont les orientaux se servent pour falsifier le musc. Il faut nécessairement que les marchands en augmentent la quantité bien au-delà de ce qu'on pourroit imaginer, puisque dans une seule année Tavernier en acheta seize cent soixante-treize vessies, ce qui suppose un nombre égal d'animaux auxquels cette vessie auroit été enlevée; mais comme cet animal n'est domestique nulle part, et que son espèce est confinée à quelques provinces de l'orient, il est impossible de supposer qu'elle est assez nombreuse pour produire une aussi grande quantité de cette matière, et l'on ne peut pas douter que la plupart de ces prétendues poches ou vessies ne soient de petits sacs artificiels faits de la peau même des autres parties du corps de l'animal, et remplies de son sang mêlé avec une très-petite quantité de vrai musc. En effet, cette odeur est peut-être la plus forte de toutes les odeurs connues; il n'en faut qu'une très-petite dose pour parfumer une grande quantité de matière. L'odeur se porte à une grande distance; la plus petite particule suffit pour se faire sentir dans un espace considérable, et le parfum même est si fixe, qu'au bout de plusieurs années il semble n'avoir pas perdu beaucoup de son activité.

Il paroît que le porte-musc pourroit s'habituer et même se propager dans nos climats; car il n'exige pas des soins trop recherchés. Il a vécu pendant trois ans dans un parc de M. de la Vrillière à l'Hermitage près de Versailles, où il n'est arrivé qu'au mois de juin 1772, après avoir été trois autres années en chemin.

Ainsi, voilà six années de captivité et de mal-aise, pendant lesquelles il s'est très-bien soutenu, et il n'est pas mort de dépérissement, mais d'une maladie accidentelle. On avoit recommandé de le nourrir avec du riz crevé dans l'eau, de la mie de pain mêlée avec de la mousse prise sur le tronc et les branches de chêne. On a suivi exactement cette recette; il s'est toujours bien porté, et sa mort, en 1775, n'a été causée que par une égagropile, c'est-à-dire par une pelote ou globule de son propre poil qu'il avoit détaché en se léchant, et qu'il avoit avalé. Il ne craignoit pas beaucoup le froid; néanmoins pour l'en garantir, on le tenoit en hiver dans une orangerie, et pendant toute cette saison il n'avoit point d'odeur de musc; mais il en répandoit une assez forte en été et sur-tout dans les jours les plus chauds. Lorsqu'il étoit en liberté il ne marchoit pas à pas comptés, mais couroit en sautant à peu près comme un lièvre.

DU BABIROUSSA (1).

TOUS les Naturalistes ont regardé cet animal comme une espèce de cochon, et cependant il n'en a ni la tête, ni la taille, ni les soies, ni la queue; il a les jambes plus hautes et le museau moins long; il est couvert d'un poil court et doux comme de la laine, et sa queue est terminée par une touffe de cette laine; il a aussi le corps moins lourd et moins épais que le cochon; son poil est gris, mêlé de roux et d'un peu de noir; ses oreilles sont courtes et pointues : mais le caractère le plus remarquable, et qui distingue le Babiroussa de tous les autres animaux, ce sont quatre énormes défenses ou dents canines, dont les deux moins longues sortent comme celles des sangliers, de la mâchoire inférieure; et les deux autres, qui sont beaucoup plus grandes, partent de la mâchoire supérieure en perçant les joues ou plutôt les lèvres du dessus, et s'étendent en courbe jusqu'au-dessous des yeux; et ces défenses sont d'un très-bel ivoire, plus net, plus fin, mais moins dur que celui de l'éléphant.

Ces énormes et quadruples défenses donnent à ces animaux un air formidable; cependant ils sont peut-être moins dangereux que nos sangliers; ils vont de même en troupes, et ont une odeur forte qui les décèle, et fait que les chiens les chassent avec succès; ils grognent terriblement, se défendent et blessent des défenses de dessous; quoique grossiers et féroces

(1) *Babiroussa* ou *Babiroesa*. Nom de cet animal aux Indes orientales.

comme les sangliers, ils s'apprivoisent aisément, et leur chair, qui est très-bonne à manger, se corrompt en assez peu de temps : comme ils ont aussi le poil fin et la peau mince, ils ne résistent pas à la dent des chiens, qui les chassent de préférence aux sangliers et en viennent facilement à bout; ils s'accrochent à des branches avec les défenses d'en haut, pour reposer leur tête ou pour dormir debout. Cette habitude leur est commune avec l'éléphant, qui, pour dormir sans se coucher, soutient sa tête en mettant le bout de ses défenses dans des trous qu'il creuse à cet effet dans le mur de sa loge.

Le Babiroussa diffère encore du sanglier par ses appétits naturels; il se nourrit d'herbes et de feuilles d'arbres, et ne cherche point à entrer dans les jardins pour manger des légumes; au lieu que dans le même pays, le sanglier vit de fruits sauvages, de racines, et dévaste souvent les jardins. D'ailleurs ces animaux qui vont également en troupes, ne se mêlent jamais; les sangliers vont d'un côté, et les babiroussas de l'autre; ceux-ci marchent plus légèrement; ils ont l'odorat très-fin, et se dressent souvent contre des arbres pour éventer de loin les chiens et les chasseurs; lorsqu'ils sont poursuivis longtemps et sans relâche, ils courent se jeter à la mer, où nageant avec autant de facilité que des canards, et se plongeant de même, ils échappent très-souvent aux chasseurs; car ils nagent très-longtemps et vont quelquefois à d'assez grandes distances et d'une île à une autre.

Au reste, le Babiroussa se trouve non-seulement à l'île de Bouro ou Boero, près d'Amboine, mais encore dans

dans plusieurs autres endroits de l'Asie méridionale et de l'Afrique, comme aux Celèbes, au Sénégal (1), à Madagascar; car il paroît que les sangliers de cette île dont parle Flaccourt, et dont il dit que les mâles principalement ont deux cornes à côté du nez, sont des babiroussas. Nous n'avons pas été à portée de nous assurer que la femelle manque en effet de ces deux défenses si remarquables dans le mâle; la plupart des auteurs qui ont parlé de ces animaux semblent s'accorder sur ce fait que nous ne pouvons ni confirmer ni détruire.

---

(1) « J'aperçus enfin un de ces énormes sangliers particuliers à l'Afrique; il étoit noir comme les sangliers d'Europe, mais d'une taille infiniment plus haute; il avoit quatre grandes défenses dont les deux supérieures étoient recourbées en demi-cercle, vers le front où elles imitoient les cornes que portent d'autres animaux ». *Voyage au Sénégal par Adanson.*

DU POLATOUCHE (1).

Nous avons mieux aimé conserver à cet animal le nom qu'il porte dans son pays natal, que d'adopter les noms vagues et précaires que lui ont donnés les Naturalistes ; ils l'ont appelé rat-volant, écureuil-volant, loir-volant, rat de Pont, rat de Scythie. Nous exclurons tant que nous pourrons, de l'Histoire Naturelle, ces dénominations composées, parce que la liste de la Nature, pour être vraie, doit être tout aussi simple qu'elle. Le Polatouche est d'une espèce particulière, qui se rapproche seulement par quelques caractères de celles de l'écureuil, du loir et du rat ; il ne ressemble à l'écureuil que par la grosseur des yeux et par la forme de la queue, qui cependant n'est ni aussi longue, ni fournie d'aussi longs poils; il approche plus du loir par la figure du corps, par celle des oreilles qui sont courtes et nues, par les poils de la queue qui sont de la même forme et de la même grandeur que ceux du loir ; mais il n'est pas comme lui sujet à l'engourdissement par l'action du froid. Le Polatouche n'est donc ni écureuil, ni rat, ni loir, quoiqu'il participe un peu de la nature de tous trois.

On le trouve également dans les parties septentrionales de l'ancien et du nouveau continent ; il est seulement plus commun en Amérique qu'en Europe, où il ne se trouve que rarement et dans quelques provinces du nord, telles que la Lithuanie et la Russie. Ce petit

---

(1) *Polatouche*, nom de cet animal en Russie, que nous avons adopté.

animal habite sur les arbres comme l'écureuil; mais il est plus petit; il va de branches en branches, et lorsqu'il saute pour passer d'un arbre à un autre, ou pour traverser un espace considérable, sa peau qui est lâche et plissée sur les côtés du corps, se tire au-dehors, se bande et s'élargit, par la direction contraire des pattes de devant qui s'étendent en avant, et de celles de derrière qui s'étendent en arrière, dans le mouvement du saut. La peau ainsi tendue et tirée en dehors de plus d'un pouce, augmente d'autant la surface du corps sans en accroître la masse, et retarde par conséquent l'accélération de la chûte; en sorte que d'un seul saut l'animal arrive à une assez grande distance; ainsi ce mouvement n'est point un vol comme celui des oiseaux, ni un voltigement comme celui des chauve-souris, qui se font tous deux en frappant l'air par des vibrations réitérées; c'est un simple saut dans lequel tout dépend de la première impulsion, dont le mouvement est seulement prolongé et subsiste plus longtemps, parce que le corps de l'animal présentant une plus grande surface à l'air, éprouve une plus grande résistance et tombe plus lentement. Cet effet mécanique d'une organisation particulière, et le jeu de cette extension singulière de la peau, n'appartiennent qu'au Polatouche, et ne se trouvent dans aucun autre animal; ce seul caractère suffiroit pour le distinguer de tous les autres écureuils, rats ou loirs; mais les choses même les plus singulières de la Nature sont-elles jamais uniques? devroit-on s'attendre à trouver dans le même genre un autre animal avec une pareille peau, et dont les prolongemens s'étendent non-seule-

ment d'une jambe à l'autre, mais de la tête à la queue? Cet animal, dont la figure et la description nous ont été données par Séba, sous le nom d'écureuil volant de Virginie, paroît assez différent du Polatouche, pour constituer une autre espèce ; mais ce pourroit être aussi une simple variété dans cette espèce, et peut-être même n'est-ce qu'une production accidentelle ou une monstruosité. Car aucun voyageur, aucun Naturaliste, n'a fait mention de cet animal : Séba est le seul qui l'ait vu dans le cabinet de Vincent, et je me défie toujours de ces descriptions faites dans des cabinets, d'après des animaux, que souvent on ajuste pour les rendre plus extraordinaires.

Le Polatouche approche, en quelque sorte, de la chauve-souris par cette extension de la peau qui, dans le saut réunit les jambes de devant à celles de derrière, et qui lui sert à se soutenir en l'air : il paroît aussi lui ressembler un peu par le naturel, car il est tranquille et, pour ainsi dire, endormi pendant le jour ; il ne prend de l'activité que le soir. Il est très-facile à apprivoiser ; mais il est en même temps sujet à s'enfuir, et il faut le garder dans une cage ou l'attacher avec une petite chaîne : on le nourrit de pain, de fruits, de graines ; il aime sur-tout les boutons et les jeunes pousses du pin et du bouleau ; il ne cherche point les noix et les amandes comme les écureuils ; il se fait un lit de feuilles dans lequel il s'ensevelit et où il demeure tout le jour ; il n'en sort que la nuit, et quand la faim le presse. Comme il a peu de vivacité, il devient aisément la proie des martes et des autres animaux qui grimpent sur les arbres ; aussi l'espèce sub-

sistante est-elle en très-petit nombre, quoiqu'il produise ordinairement trois ou quatre petits.

J'ai un de ces petits animaux vivant dans une cage, au fond de laquelle est une petite cabane faite exprès; il se tient tout le jour fourré dans du coton, et n'en sort guère que le soir pour prendre sa nourriture; il a un très-petit cri, comme une souris, qu'il ne fait entendre que quand on le force à sortir de son coton; il mord même assez serré, quoique ses dents soient très-petites; son poil est de la plus grande finesse au toucher; on a de la peine à lui faire étendre ses membranes; il faut pour cela le jucher haut et l'obliger à tomber, sans quoi il ne les developpe pas. Ce qu'il y a de plus singulier dans cet animal, c'est qu'il paroît extrêmement frileux; et je ne conçois pas comment il peut se garantir du froid pendant l'hiver dans les climats septentrionaux, puisqu'en France, si on ne le tenoit pas dans la chambre, et qu'on ne lui donnât pas de la laine ou du coton pour se coucher et même pour s'envelopper, il périroit en peu de temps.

DES GERBOISES.

GERBOISE est un nom générique que nous employons ici pour désigner des animaux remarquables par la très-grande disproportion qui se trouve entre les jambes de derrière et celles de devant, celles-ci n'étant pas si grandes que les mains d'une taupe, et les autres ressemblant aux pieds d'un oiseau. Nous connoissons dans ce genre cinq espèces ou variétés bien distinctes : le gerbo ou la gerboise proprement dite, le tarsier, l'alagtaga, la grande gerboise ou lièvre sauteur du Cap et la très-grande gerboise de la Nouvelle-Hollande, laquelle approche de la grosseur d'une brebis.

Le gerbo a la tête faite à peu près comme celle du lapin, mais il a les yeux plus grands et les oreilles plus courtes, quoique hautes et amples, relativement à sa taille ; il a le nez couleur de chair et sans poil, le museau court et épais, l'ouverture de la gueule très-petite, la mâchoire supérieure fort ample, l'inférieure étroite et courte, les dents comme celles du lapin, des moustaches autour de la gueule, composées de longs poils noirs et blancs. Les pieds de devant sont très-courts et ne touchent jamais la terre; cet animal ne s'en sert que comme de mains pour porter à sa gueule. Ces mains portent quatre doigts munis d'ongles, et le rudiment d'un cinquième doigt sans ongle; les pieds de derrière n'ont que trois doigts, dont celui du milieu est un peu plus long que les deux autres, et tous trois garnis d'ongles. La queue est trois fois plus longue que le corps ; elle est couverte de petits poils

roides, de la même couleur que ceux du dos, et au bout elle est garnie de poils plus longs, plus doux, plus touffus, qui forment une espèce de houpe noire au commencement et blanche à l'extrémité. Les jambes sont nues et de couleur de chair, aussi bien que le nez et les oreilles : le dessus de la tête et le dos sont couverts d'un poil roussâtre; les flancs, le dessous de la tête, la gorge, le ventre et le dedans des cuisses sont blancs.

L'éditeur de notre Histoire Naturelle imprimée en Hollande fait mention d'une gerboise de cette espèce qui avoit été apportée de Tunis. « La caisse dans laquelle elle étoit venue étoit garnie en dedans de fer blanc; elle en avoit enlevé avec les dents quelques pièces et en avoit rongé le bois en différens endroits; elle fait la même chose dans la cage où elle est actuellement gardée; elle n'aime pas à être renfermée; cependant elle n'est point farouche, car elle souffre qu'on la tire de son nid et qu'on l'y remette avec la main nue sans qu'elle morde jamais; au reste, elle ne s'apprivoise que jusqu'à un certain point; car elle ne paroît mettre aucune différence entre celui qui lui donne à manger et les étrangers; lorsqu'elle est en repos, elle est assise sur ses genoux, et ses jambes de derrière étendues sous le ventre atteignent presque ses jambes de devant, en formant une espèce d'arc de cercle; sa queue alors est posée le long de son corps; dans cette attitude, elle recueille les grains de blé ou les pois dont elle se nourrit; c'est avec ses pattes de devant qu'elle les porte à sa bouche, et cela si promptement qu'on a peine à en suivre de l'œil les mouvemens; elle porte

chaque grain à sa bouche et en rejette l'écorce pour ne manger que l'intérieur. »

« Quand elle se meut, elle ne marche pas en avançant un pied devant l'autre, mais en sautant comme une sauterelle, et en s'appuyant uniquement sur l'extrémité des doigts de ses pieds de derrière; alors elle tient ses pieds de devant si bien appliqués contre sa poitrine, qu'il semble qu'elle n'en a point; si on l'épouvante, elle saute à sept ou huit pieds de distance; lorsqu'elle veut grimper sur une hauteur, elle fait usage de ses quatre pieds; mais lorsqu'il faut descendre dans un creux, elle traîne après soi ses jambes de derrière sans s'en servir, et elle avance en s'aidant uniquement des pieds de devant. »

« Il semble que la lumière incommode cet animal; aussi dort-il pendant tout le jour, et il faut qu'il soit bien pressé par la faim, pour qu'il lui arrive de manger quand le soleil luit encore; mais dès qu'il commence à faire obscur, il se réveille; durant toute la nuit, il est continuellement en mouvement, et c'est alors seulement qu'il mange; quand le jour paroît, il rassemble en tas le sable qui est dispersé dans sa cage; il met par-dessus le coton qui lui sert de lit, et qui est fort dérangé par le mouvement qu'il vient de se donner; et après avoir raccommodé son nid, il s'y fourre jusqu'à la nuit suivante. »

« Pendant le voyage qu'il a fait de Tunis à Amsterdam, et qui a été de quelques mois, on l'a nourri de gruau ou de biscuit sec sans lui donner à boire. Dès qu'il fut arrivé, on lui présenta un morceau de pain trempé dans l'eau, mais il ne voulut point y toucher;

il préféra un biscuit dur ; jusqu'à présent, et depuis un an et demi, on lui a toujours donné son manger sans eau. »

Le tarsier est, comme le gerbo, très-remarquable par la longueur excessive de ses jambes de derrière ; les os des pieds, et surtout ceux qui composent la partie supérieure du tarse, sont d'une grandeur démesurée. Ces deux animaux sont de la même grandeur ; tous deux ne sont pas plus gros qu'un rat de moyenne grosseur ; tous deux ont les jambes de derrière excessivement longues, et celles de devant extrêmement courtes ; tous deux ont la queue prodigieusement alongée et garnie de grands poils à son extrémité, de très-grands yeux, des oreilles droites, larges et ouvertes, et semblent, par ces caractères qui n'appartiennent qu'à eux, d'espèces voisines ou du moins d'espèces produites par le même ciel et la même terre.

L'alagtaga est plus petit qu'un lapin ; il a le corps plus court ; ses oreilles sont longues, larges, nues, minces, transparentes et parsemées de vaisseaux sanguins très-apparens. Il y a de grandes moustaches autour de la gueule ; les dents sont comme celles des rats, les yeux grands, l'iris et la paupière brunes ; le corps est étroit en avant, fort large et presque rond en arrière ; la queue très-longue et moins grosse qu'un petit doigt ; elle est couverte, sur plus des deux tiers de sa longueur, de poils courts et rudes ; sur le dernier tiers, ils sont plus longs, et encore beaucoup plus longs, plus touffus et plus doux vers le bout, où ils forment une espèce de touffe noire au commencement,

et blanche à l'extrémité. Le poil de cet animal est doux et assez long, fauve sur le dos. Le gerbo est commun en Circassie, en Égypte, en Barbarie, en Arabie; et l'alagtaga en Tartarie, sur le Volga et jusqu'en Sibérie.

La grande gerboise ou le lièvre sauteur est de la grandeur du lapin d'Europe. « Cet animal, au rapport d'un observateur qui l'a vu à la ménagerie du Cap, a la tête et les oreilles à peu près comme le lapin; les pattes de devant très-courtes et très-petites : il s'en sert pour porter à sa gueule, et je ne crois pas qu'elles lui servent beaucoup à marcher; il les tient ordinairement ramassées dans son long poil qui les recouvre entièrement; les pattes de derrière sont grandes et grosses; les doigts du pied au nombre de quatre sont longs et séparés; la queue est de la longueur du corps au moins, et couverte de longs poils couchés; le poil du corps est jaunâtre; le bout des oreilles et de la queue sont de la même couleur; les yeux sont noirs, grands et saillans. On le nourrissoit de feuilles de laitue; il aime beaucoup à ronger; on lui mettoit exprès dans sa cage de petits morceaux de bois pour l'amuser. »

La très-grande gerboise ne s'est trouvée jusqu'à ce jour nulle part que dans le continent de la Nouvelle Hollande. Voici ce que le capitaine Cook rapporte de ce singulier animal : « Comme je me promenois le matin, à la baie d'Endéavour, je vis un de ces animaux que les gens de l'équipage m'avoient décrits si souvent : il étoit d'une légère couleur de souris, et ressembloit beaucoup par la grosseur et la figure à un lévrier; et je l'aurois en effet pris pour un chien sauvage, si, au lieu de courir, il n'avoit pas sauté comme un lièvre



De Seve, Del. *L'Epine, Direx.*

ou un daim. Un des jours suivans, comme nos gens partoient au premier crépuscule du matin pour aller chercher du gibier, ils virent quatre de ces animaux, dont deux furent très-bien chassés par un de nos lévriers; mais ils le laissèrent bientôt derrière, en sautant par-dessus l'herbe longue et épaisse qui empêchoit le chien de courir. On observa que ces animaux ne marchoient pas sur leurs quatre jambes, mais qu'ils sautoient sur les deux de derrière. Enfin M. Goze, mon lieutenant, faisant peu de jours après une promenade dans l'intérieur du pays avec son fusil, eut le bonheur de tuer un de ces quadrupèdes qui avoient été si souvent l'objet de nos spéculations. Celui-ci étoit jeune, et comme il n'avoit pas encore pris tout son accroissement, il ne pesoit que trente-huit livres : la tête, le cou et les épaules sont très-petits en proportion des autres parties du corps; la queue presque aussi longue que le corps est épaisse à sa naissance et se termine en pointe à son extrémité. Les jambes de devant n'ont que huit pouces de long, et celles de derrière en ont vingt-deux; il marche par sauts et par bonds; il tient alors la tête droite, et ses pas sont fort longs : il replie ses jambes de devant tout près de la poitrine, et il ne paroît s'en servir que pour creuser la terre; la peau est couverte d'un poil court, gris ou couleur de souris foncé : il faut en excepter la tête et les oreilles, qui ont une légère ressemblance avec celles du lièvre. Ces animaux paroissent l'espèce des quadrupèdes la plus commune à la Nouvelle-Hollande, et nous en rencontrions presque toutes les fois que nous allions dans les bois. »

*

DU PORC-ÉPIC (1).

Il ne faut pas que le nom de Porc-épineux qu'on a donné à cet animal dans la plupart des langues d'Europe nous induise en erreur et fasse imaginer que le Porc-épic soit en effet un cochon chargé d'épines, car il ne ressemble au cochon que par le grognement; par tout le reste il en diffère autant qu'aucun autre animal, tant pour la figure que pour la conformation intérieure : au lieu d'une tête alongée, surmontée de longues oreilles, armée de défenses et terminée par un boutoir, au lieu d'un pied fourchu et garni de sabots comme le cochon, le Porc-épic a, comme le castor, la tête courte, deux grandes dents incisives en avant de chaque mâchoire; nulles défenses ou dents canines, le museau fendu comme le lièvre, les oreilles rondes et aplaties et les pieds armés d'ongles; au lieu d'un grand estomac avec un appendice en forme de capuchon, qui dans le cochon semble faire la nuance entre les ruminans et les autres animaux, le Porc-épic n'a qu'un simple estomac et un grand cœcum; les parties de la génération ne sont point apparentes au dehors comme dans le cochon mâle; les testicules du porc-épic sont recélés au dedans et renfermés sous les aines; la verge n'est point apparente; et l'on peut dire que par tous ces rapports aussi bien que par la queue courte, la longue moustache, la lèvre divisée, cet animal approche beaucoup plus du lièvre ou du castor que du cochon. Le hérisson qui comme le

(1) Lat. *Histrix*; it. *Porco-spinoso*; all. *Stachelschwein*.

Porc-épic est armé de piquans, ressembleroit plus au cochon ; car il a le museau long et terminé par une espèce de grouin en boutoir ; mais toutes ces ressemblances étant fort éloignées, et toutes les différences étant présentes et réelles, il n'est pas douteux que le Porc-épic ne soit d'une espèce particulière et différente de celle du hérisson, du castor, du lièvre ou de tout autre animal auquel on voudroit le comparer.

Il ne faut pas non plus ajouter foi à ce que disent presqu'unanimement les voyageurs et les Naturalistes, qui donnent à cet animal la faculté de lancer ses piquans à une assez grande distance et avec assez de force pour percer et blesser profondément ; ni s'imaginer avec eux que ces piquans, tout séparés qu'ils sont du corps de l'animal, ont la propriété très-extraordinaire et toute particulière de pénétrer d'eux-mêmes et par leurs propres forces plus avant dans les chairs, dès que la pointe y est une fois entrée : ce dernier fait est purement imaginaire et destitué de tout fondement, de toute raison ; le premier est aussi faux que le second ; mais au moins l'erreur paroît fondée sur ce que l'animal lorsqu'il est irrité ou seulement agité, redresse ses piquans, les remue, et que comme il y a de ces piquans qui ne tiennent à la peau que par une espèce de filet ou de pédicule délié, ils tombent aisément. Nous avons vu des porcs-épics vivans, et jamais nous ne les avons vus, quoique violemment excités, darder leurs piquans : on ne peut donc trop s'étonner que les auteurs les plus graves, tant anciens que modernes, que les voyageurs les plus sensés soient tous d'accord sur un fait aussi faux : quelques-uns

d'entr'eux disent avoir eux-mêmes été blessés de cette espèce de jaculation; d'autres assurent qu'elle se fait avec tant de roideur que le dard ou piquant peut percer une planche à quelques pas de distance. Le merveilleux qui n'est que le faux qui fait plaisir à croire, augmente et croît à mesure qu'il passe par un plus grand nombre de têtes; la vérité perd au contraire en faisant la même route; et malgré la négation positive que je viens de graver au bas de ces deux faits, je suis persuadé qu'on écrira encore mille fois après moi, comme on l'a fait mille fois auparavant, que le Porc-épic darde ses piquans, et que ces piquans séparés de l'animal entrent d'eux-mêmes dans les corps où leur pointe est engagée.

Le Porc-épic, quoiqu'originaire des climats les plus chauds de l'Afrique et des Indes, peut vivre et se multiplier dans des pays moins chauds, tels que la Perse, l'Espagne et l'Italie. Il se trouve en Espagne et plus communément en Italie, surtout dans les montagnes de l'Apennin aux environs de Rome.

Pline et tous les Naturalistes ont dit, d'après Aristote, que le Porc-épic comme l'ours se cachoit pendant l'hiver et mettoit bas au bout de trente jours. Nous n'avons pu vérifier ces faits; et il est singulier qu'en Italie, où cet animal est commun, et où de tout temps il y a eu de bons physiciens et d'excellens observateurs, il ne se soit trouvé personne qui en ait écrit l'histoire.

Nous savons seulement par le témoignage des voyageurs et des gens qui en ont élevé dans des ménageries, que dans l'état de domesticité, le porc-épic n'est ni féroce ni farouche, qu'il n'est que jaloux de sa li-

berté ; qu'à l'aide de ses dents de devant, qui sont fortes et tranchantes comme celles du castor, il coupe le bois et perce aisément la porte de sa loge. On sait aussi qu'on le nourrit aisément avec de la mie de pain, du fromage et des fruits, que dans l'état de liberté, il vit de racines et de graines sauvages; que quand il peut entrer dans un jardin, il y fait un grand dégât et mange les légumes avec avidité; qu'il devient gras comme la plupart des autres animaux, vers la fin de l'été, et que sa chair, quoiqu'un peu fade, n'est pas mauvaise à manger.

Il existe dans les contrées méridionales de notre continent et particulièrement à Malaca une espèce de porc-épic qui diffère de l'espèce commune par plusieurs caractères très-sensibles et sur-tout par la forme et la longueur de la queue; elle est terminée par un bouquet de poils longs et plats, ou plutôt de petites lanières blanches semblables à de petites rognures de parchemin, et la queue qui porte cette houpe à son extrémité est nue, écailleuse et peut avoir le tiers de la longueur du corps qui est de quinze à seize pouces. Ce porc-épic du Malaca est plus petit que celui d'Europe. Sa tête est néanmoins plus alongée, et son museau revêtu d'une peau noire, porte des moustaches de cinq à six pouces de longueur. L'œil est petit et noir; les oreilles sont lisses, nues et arrondies; les jambes sont couvertes de poils noirâtres; tout le dessous du corps est blanc; les flancs et le dessus du corps sont hérissés de piquans moins longs que ceux du porc-épic d'Italie, mais d'une forme toute particulière, étant un peu applatis et sillonés sur leur longueur d'une raie en

gouttière. Ces piquans sont blancs à la pointe, noirs dans leur milieu, et plusieurs sont noirs en dessus et blancs en dessous; de ce mélange résulte un reflet ou un jeu de traits blancs et noirâtres sur tout le corps.

Cet animal, comme ceux de son genre, que la Nature semble n'avoir armés que pour la défensive, n'a de même qu'un instinct repoussant et farouche. Lorsqu'on l'approche il trépigne des pieds, il vient en s'enflant présenter ses piquans qu'il hérisse et secoue; il dort beaucoup le jour et n'est bien éveillé que sur le soir; il mange assis et tenant entre ses pattes les pommes et autres fruits à pepin qu'il pèle avec les dents. Mais les fruits à noyau, et surtout l'abricot lui plaisent davantage; il mange aussi du melon et il ne boit jamais.

En considérant la forme, la substance et l'organisation des piquans du Porc-épic, on reconnoît aisément que ce sont de vrais tuyaux de plumes auxquels il ne manque que les barbes pour être de vraies plumes; par ce rapport, il fait la nuance entre les Quadrupèdes et les oiseaux; ces piquans, surtout ceux qui sont voisins de la queue, sonnent les uns contre les autres lorsque l'animal marche; il peut les redresser par la contraction du muscle peaucier, et les relever à peu près comme le paon ou le coq d'Inde relèvent les plumes de leur queue; ce muscle de la peau a donc la même force, et est à peu près conformé de la même façon dans le Porc-épic et dans certains oiseaux. Nous saisissons ces rapports, quoiqu'assez fugitifs; c'est toujours fixer un point dans la Nature qui nous fuit, et qui semble se jouer par la bizarerie de ses productions, de ceux qui veulent la connoître.

DU PANGOLIN ET DU PHATAGIN (1).

Ces animaux sont vulgairement connus sous le nom de lézards écailleux ; nous avons cru devoir rejeter cette dénomination, 1°. parce qu'elle est composée ; 2°. parce qu'elle est ambiguë et qu'on l'applique à ces deux espèces ; 3°. parce qu'elle a été mal imaginée ces animaux étant non-seulement d'un autre genre, mais d'une autre classe que les lézards qui sont des reptiles ovipares, au lieu que le Pangolin et le Phatagin sont des quadrupèdes vivipares : ces noms sont d'ailleurs ceux qu'ils portent dans leur pays natal, nous ne les avons pas créés, nous les avons seulement adoptés.

Tous les lézards sont recouverts en entier et jusque sous le ventre, d'une peau lisse et bigarrée de taches qui représentent des écailles ; mais le Pangolin et le Phatagin n'ont point d'écailles sous la gorge, sous la poitrine, ni sous le ventre ; le Phatagin, comme tous les autres quadrupèdes, a du poil sur toutes ces parties inférieures du corps; le Pangolin n'a qu'une peau lisse et sans poils. Les écailles qui revêtent et couvrent toutes les autres parties du corps de ces deux animaux ne sont pas collées en entier sur la peau ; elles y sont seulement infixées et fortement adhérentes par leur partie inférieure; elles sont mobiles comme les piquans du porc-épic, et elles se relèvent ou se rabaissent à la volonté de l'animal ; elles se hérissent lorsqu'il est irrité ; elles se hérissent encore plus lors-

(1) Le *Pangolin*, le *Phatagin*, nom que les Indiens donnent à ces animaux.

qu'il se met en boule comme le hérisson : ces écailles sont si grosses, si dures et si poignantes qu'elles rebutent tous les animaux de proie ; c'est une cuirasse offensive qui blesse autant qu'elle résiste ; les plus cruels et les plus affamés, tels que le tigre, la panthère, ne font que de vains efforts pour dévorer ces animaux armés ; ils les foulent, ils les roulent, mais en même temps ils se font des blessures douloureuses dès qu'ils veulent les saisir ; ils ne peuvent ni les violenter, ni les écraser, ni les étouffer en les surchargeant de leur poids. Le renard qui craint de prendre avec la gueule le hérisson en boule dont les piquans lui déchirent le palais et la langue, le force cependant à s'étendre en le foulant aux pieds et le pressant de tout son poids ; dès que la tête paroît, il la saisit par le bout du museau et met ainsi le hérisson à mort ; mais le Pangolin et le Phatagin, sont de tous les animaux, sans en excepter même le porc-épic, ceux dont l'armure est la plus forte et la plus offensive, en sorte qu'en contractant leur corps et présentant leurs armes, ils bravent la fureur de tous leurs ennemis.

Au reste lorsque le Pangolin et le Phatagin se resserrent, ils ne prennent pas, comme le hérisson, une figure globuleuse et uniforme ; leur corps en se contractant se met en peloton ; mais leur grosse et longue queue reste au-dehors et sert de cercle ou de lien au corps ; cette partie extérieure par laquelle il paroît que ces animaux pourroient être saisis, se défend d'elle-même ; elle est garnie dessus et dessous d'écailles aussi dures et aussi tranchantes que celles dont le corps est revêtu ; et comme elle est convexe en dessus et

plate en dessous, et qu'elle a la forme à peu près d'une demi-pyramide, les côtés anguleux sont revêtus d'écailles en équerre pliées à angle droit, lesquelles sont aussi grosses et aussi tranchantes que les autres, en sorte que la queue paroît être encore plus soigneusement armée que le corps dont les parties inférieures sont dépourvues d'écailles.

Le Pangolin est plus gros que le Phatagin, et cependant il a la queue beaucoup moins longue; ses pieds de devant sont garnis d'écailles jusqu'à l'extrémité, au lieu que le Phatagin a les pieds et même une partie des jambes de devant dégarnis d'écailles et couverts de poil. Le Pangolin a aussi les écailles plus grandes, plus épaisses, plus convexes et moins cannelées que celles du Phatagin qui sont armées de trois pointes très-piquantes; au lieu que celles du Pangolin sont sans pointes et uniformément tranchantes. Le Phatagin a du poil aux parties inférieures; le Pangolin n'en a point du tout sous le corps; mais entre les écailles qui lui couvrent le dos il sort quelques poils gros et longs comme des soies de cochon, et ces longs poils ne se trouvent pas sur le dos du Phatagin. Ce sont-là toutes les différences essentielles que nous ayons remarquées en observant les dépouilles de ces deux animaux qui sont si différens de tous les autres quadrupèdes, qu'on les a regardés comme des espèces de monstres. Les différences que nous venons d'indiquer étant générales et constantes, nous croyons pouvoir assurer que le Pangolin et le Phatagin sont deux animaux d'espèces distinctes et séparées; nous avons reconnu ces rapports et ces différences, non-seulement par l'inspection des

trois sujets que nous avons vus, mais aussi par la comparaison de tous ceux qui ont été observés par les voyageurs et indiqués par les Naturalistes.

Le Pangolin a jusqu'à six, sept et huit pieds de grandeur, y compris la longueur de la queue; lorsqu'il a pris son accroissement entier, la queue qui est à peu près de la longueur du corps, paroît être moins longue quand il est jeune; les écailles sont aussi moins grandes, plus minces et d'une couleur plus pâle; elles prennent une teinte plus foncée lorsque l'animal est adulte, et elles acquièrent une dureté si grande qu'elles résistent à la balle du mousquet. Le Phatagin est, comme nous l'avons dit, bien plus petit que le Pangolin; tous deux ont quelques rapports avec le tamanoir et le tamandua. Comme eux, le Pangolin et le Phatagin ne vivent que de fourmis; ils ont aussi la langue très-longue, la gueule étroite et sans dents apparentes, le corps très-alongé, la queue aussi fort longue et es longles des pieds à peu près de la même grandeur et de la même forme, mais non pas en même nombre; le Pangolin et le Phatagin ont cinq ongles à chaque pied, au lieu que le tamanoir et le tamandua n'en ont que quatre aux pieds de devant; ceux-ci sont couverts de poils; les autres sont armés d'écailles; et d'ailleurs ils ne sont pas originaires du même continent. Le tamanoir et le tamandua se trouvent en Amérique; le Pangolin et le Phatagin aux Indes orientales et en Afrique. Les nègres les appellent *quogelo* (1); ils en mangent la

(1) « On trouve dans les bois un animal que les nègres appellent *Quogelo*. Il est couvert d'écailles faites à peu près

chair qu'ils trouvent délicate et saine; ils se servent des écailles à plusieurs petits usages. Au reste le Pangolin et le Phatagin n'ont rien de rebutant que la figure; ils sont doux, innocens et ne font aucun mal; ils ne se nourrissent que d'insectes; ils courent lentement et ne peuvent échapper à l'homme qu'en se cachant dans des trous de rochers ou dans les terriers qu'ils se creusent et où ils font leurs petits. Ce sont deux espèces extraordinaires, peu nombreuses, assez inutiles, et dont la forme bizarre ne paroît exister que pour faire la première nuance de la figure des quadrupèdes à celles des reptiles.

---

comme les feuilles de l'artichaut, un peu plus pointues; le tigre ou le léopard ont beau le tourner doucement avec leurs griffes; ils se piquent dès qu'ils veulent le faire un peu rudement, et sont contraints de le laisser en repos. Les nègres l'assomment à coups de bâton, l'écorchent, vendent sa peau aux blancs et mangent sa chair; ils disent qu'elle est blanche et délicate. Sa tête et son museau, que sa figure pourroit faire prendre pour une tête et un bec de canard, renferment une langue extrêmement longue, imbibée d'une liqueur onctueuse et tenace; il cherche les fourmillières et les lieux du passage de ces insectes; il étend sa langue et la fourre dans leur trou ou l'applatit sur le passage; ces insectes y courent aussitôt, attirés par l'odeur, et demeurent empêtrés dans la liqueur onctueuse, et quand l'animal sent que sa langue est bien chargée de ces insectes, il la retire et en fait sa curée. Cet animal n'est point méchant, il n'attaque personne, il ne cherche qu'à vivre, et pourvu qu'il trouve des fourmis, il est content et fait bonne chère. Les plus grands qu'on ait vus de cette espèce, avoient huit pieds de longueur y compris la queue qui en a bien quatre. » *Voyage de Desmarchais.*

DES MAKIS (1).

COMME l'on a donné le nom de Makis à plusieurs animaux d'espèces différentes, nous ne pouvons l'employer que comme un terme générique, sous lequel nous comprendrons trois animaux qui se ressemblent assez pour être du même genre, mais qui diffèrent aussi par un nombre de caractères suffisans pour constituer des espèces évidemment différentes. Ces trois animaux ont tous une longue queue et les pieds conformés comme les singes ; mais leur museau est alongé comme celui d'une fouine, et ils ont à la mâchoire inférieure six dents incisives, au lieu que tous les singes n'en ont que quatre. Le premier de ces animaux est le mocock ou moccoco, le second est le mongous, et le troisième est le vari ; tous trois sont originaires des parties de l'Afrique orientale, et notamment de Madagascar, où on les trouve en grand nombre.

Le moccoco est un joli animal, d'une physionomie fine, d'une figure élégante et svelte, d'un beau poil toujours propre et lustré ; il est remarquable par la grandeur de ses yeux, par la hauteur de ses jambes de derrière qui sont beaucoup plus longues que celles de devant, et par sa belle et grande queue qui est toujours relevée, toujours en mouvement, et sur laquelle on compte jusqu'à trente anneaux alternativement noirs et blancs, tous bien distincts et bien sépa-

(1) Il paroît que le mot *Makil* est dérivé de *Mocok*, qui est le nom que l'on donne communément à ces animaux au Mozambique et dans les îles voisines de Madagascar.

rés les uns des autres : il a les mœurs douces, et quoiqu'il ressemble en beaucoup de choses aux singes, il n'en a ni la malice ni le naturel. Dans son état de liberté, il vit en société, et on le trouve à Madagascar par troupes de trente ou quarante ; dans celui de captivité, il n'est incommode que par le mouvement prodigieux qu'il se donne; c'est pour cela qu'on le tient ordinairement à la chaîne, car, quoique très-vif et très-éveillé, il n'est ni méchant, ni sauvage ; il s'apprivoise assez pour qu'on puisse le laisser aller et venir sans craindre qu'il s'enfuie ; sa démarche est oblique comme celle de tous les animaux qui ont quatre mains au lieu de quatre pieds : il saute de meilleure grâce et plus légèrement qu'il ne marche; il est assez silencieux et ne fait entendre sa voix que par un cri court et aigu, qu'il laisse, pour ainsi dire, échapper lorsqu'on le surprend ou qu'on l'irrite. Il dort assis, le museau incliné et appuyé sur sa poitrine : il n'a pas le corps plus gros qu'un chat, mais il l'a plus long, et il paroît plus grand, parce qu'il est plus élevé sur ses jambes : son poil, quoique très-doux au toucher, n'est pas couché, et se tient assez fermement droit; le moccoco a les parties de la génération petites et cachées, au lieu que le mongous a des testicules prodigieux pour sa taille, et extrêmement apparens. Le moccoco est plus joli et plus propre que le mongous ; il est aussi plus familier et paroît plus sensible ; il a comme les singes beaucoup de goût pour les femmes. Il est très-doux et même caressant.

Quelques observateurs ont remarqué que ces animaux avoient une habitude naturelle assez singulière,

c'est de prendre souvent devant le soleil une attitude d'admiration ou de plaisir. Ils s'asseient, disent-ils, et ils étendent les bras en regardant cet astre; ils répètent plusieurs fois le jour cette sorte de démonstration qui les occupe pendant des heures entières, car ils se tournent vis-à-vis le soleil à mesure qu'il s'élève ou décline. Il me paroît que cette habitude vient de ce qu'ils sont très-frileux. Le mongous que j'ai nourri en Bourgogne, se tenoit toujours assis très-près du feu, et étendoit les bras pour les chauffer de plus près; ainsi, je pense que l'habitude de se chauffer en déployant leurs bras, soit au feu, soit au soleil, est commune à ces deux espèces de Makis.

Le mongous est plus petit que le moccoco; il a comme lui le poil soyeux et assez court, mais un peu frisé : il a aussi le nez plus gros que le moccoco, et assez semblable à celui du vari. J'ai eu chez moi pendant plusieurs années un de ces mongous qui étoit tout brun; il avoit l'œil jaune, le nez noir et les oreilles courtes; il s'amusoit à manger sa queue, et en avoit ainsi détruit les quatre ou cinq dernières vertèbres; c'étoit un animal fort sale et assez incommode; on étoit obligé de le tenir à la chaîne; et quand il pouvoit s'échapper, il entroit dans les boutiques du voisinage pour chercher des fruits, du sucre, et sur-tout des confitures dont il ouvroit les boîtes. On avoit bien de la peine à le reprendre, et il mordoit cruellement alors ceux même qu'il connoissoit le mieux : il avoit un petit grognement presque continuel; et lorsqu'il s'ennuyoit et qu'on le laissoit seul, il se faisoit entendre de fort loin par un coassement tout semblable à celui de la gre-

nouille ; c'étoit un mâle, et il avoit les testicules extrêmement gros pour sa taille ; il cherchoit les chattes, et même se satisfaisoit avec elles, mais sans accouplement intime et sans production. Il craignoit le froid et l'humidité ; il ne s'éloignoit jamais du feu, et se tenoit debout pour se chauffer : on le nourrissoit avec du pain et des fruits ; sa langue étoit rude comme celle d'un chat, et si on le laissoit faire, il léchoit la main jusqu'à la faire rougir, et finissoit souvent par l'entamer avec les dents. Le froid de l'hiver 1750 le fit mourir, quoiqu'il ne fût pas sorti du coin du feu ; il étoit très-brusque dans ses mouvemens, et fort pétulant par instans ; cependant il dormoit souvent le jour, mais d'un sommeil léger que le moindre bruit interrompoit.

Il y a dans cette espèce du mongous plusieurs variétés, non-seulement pour le poil, mais pour la grandeur ; celui dont nous venons de parler étoit tout brun et de la taille d'un chat de moyenne grosseur. Nous en connoissons de plus grands et de bien plus petits : nous en avons vu un qui, quoiqu'adulte, n'étoit pas plus gros qu'un loir ; si ce petit mongous n'étoit pas ressemblant en tout au grand, il seroit sans contredit d'une espèce différente ; mais la ressemblance entre ces deux individus nous a paru si parfaite, à l'exception de la grandeur, que nous avons cru devoir les réduire tous deux à la même espèce, sauf à les distinguer dans la suite par un nom différent, si l'on vient à acquérir la preuve que ces deux animaux ne se mêlent point ensemble, et qu'ils soient aussi différens par l'espèce qu'ils le sont par la grandeur.

Le vari est plus grand, plus fort et plus sauvage que le moccoco; il est même d'une méchanceté farouche dans son état de liberté. Les voyageurs disent « que ces animaux sont furieux comme des tigres, et qu'ils font un tel bruit dans les bois, que s'il y en a deux, il semble qu'il y en ait un cent, et qu'ils sont très-difficiles à apprivoiser. » En effet, la voix du vari tient un peu du rugissement du lion, et elle est effrayante lorsqu'on l'entend pour la première fois; cette force étonnante de voix dans un animal, qui n'est que de médiocre grandeur, dépend d'une structure singulière dans la trachée-artère, dont les deux branches s'élargissent et forment une large concavité, avant d'aboutir aux bronches du poumon; il diffère donc beaucoup du moccoco par le naturel, aussi bien que par la conformation; il a en général le poil beaucoup plus long, et en particulier une espèce de cravate de poils encore plus longs qui lui environne le cou, et qui fait un caractère très-apparent, par lequel il est aisé de le reconnoître; car au reste il varie du blanc au noir, et au pie par la couleur du poil, qui quoique long et très-doux, n'est pas couché en arrière, mais s'élève presque perpendiculairement sur la peau : il a le museau plus gros et plus long à proportion que le moccoco; les oreilles beaucoup plus courtes et bordées de longs poils, les yeux d'un jaune orangé si foncé, qu'ils paroissent rouges.

Les moccocos, les mongous et les varis, sont du même pays, et paroissent être confinés à Madagascar, au Mozambique et aux terres voisines de ces îles; il ne paroît par aucun témoignage des voyageurs, qu'on

les ait trouvés nulle part ailleurs ; ils semblent être dans l'ancien continent, ce que sont dans le nouveau les marmoses, les cayopollins qui ont quatre mains comme les Makis, et qui comme tous les autres animaux du nouveau monde, sont fort petits en comparaison de ceux de l'ancien ; et à l'égard de la forme, les Makis semblent faire la nuance entre les singes à longue queue et les animaux fissipèdes ; car ils ont quatre mains et une longue queue comme ces singes, et en même temps ils ont le museau long comme les renards ou les fouines ; cependant ils tiennent plus des singes par les habitudes essentielles ; car quoiqu'ils mangent quelquefois de la chair, et qu'ils se plaisent aussi à épier les oiseaux, ils sont moins carnassiers que frugivores, et ils préfèrent même dans l'état de domesticité, les fruits, les racines et le pain, à la chair cuite ou crue.

DU LORIS (1).

Le Loris est un petit animal qui se trouve à Ceylan, et qui est très-remarquable par l'élégance de sa figure et la singularité de sa conformation : il est peut-être de tous les animaux celui qui a le corps le plus long relativement à sa grosseur ; il a neuf vertèbres lombaires, au lieu que tous les autres animaux n'en ont que cinq, six ou sept, et c'est de-là que dépend l'alongement de son corps, qui paroît d'autant plus long qu'il n'est pas terminé par une queue ; sans ce défaut de queue et cet excès de vertèbres, on pourroit le comprendre dans la liste des makis ; car il leur ressemble par les mains et les pieds qui sont à peu près conformés de même, et aussi par la qualité du poil, par le nombre des dents, et par le museau pointu ; mais indépendamment de la singularité que nous venons d'indiquer, et qui l'éloigne beaucoup des makis, il a encore d'autres attributs particuliers. Sa tête est tout-à-fait ronde, et son museau est presque perpendiculaire sur cette sphère ; ses yeux sont excessivement gros et très-voisins l'un de l'autre ; ses oreilles larges et arrondies sont garnies en dedans de trois oreillons en forme de petite conque ; mais ce qui est encore plus remarquable, et peut-être unique, c'est que la femelle urine par le clitoris, qui est percé comme la verge du mâle, et que ces deux parties se ressemblent parfaitement, même pour la grandeur

(1) *Loris. Loeris*, nom que les Hollandois ont donné à cet animal.

et la grosseur. M. Vosmaer a décrit, sous le nom de loris du Bengale, un animal d'une espèce voisine de celle du loris dont nous venons de donner l'histoire. Nous rapporterons quelques-unes des observations qu'il a faites sur les mœurs et le naturel de ce loris du Bengale. « Je reçus, dit-il, cet animal singulier le 25 juin 1768; la curiosité de l'observer de près m'engagea malgré son odeur désagréable, à le prendre dans ma chambre; il dormoit tout le jour et jusque vers le soir. Enfermé dans une cage de forme carrée oblongue garnie d'un treillis, il dormoit constamment assis sur son derrière, tout auprès du treillis, la tête penchée en avant entre les pattes antérieures, repliées contre le ventre. Son mouvement, étant éveillé, étoit extrêmement lent; se traînant de barre en barre, il en empoignoit une par le haut avec les pattes antérieures, et ne la quittoit jamais qu'une de ses pattes de devant n'eût saisi lentement et bien fermement une autre barre du treillis; en vain le chassoit-on en passant un bâton à travers le treillis, il ne lâchoit pas pour cela prise; si on le poussoit trop rudement, il mordoit le bâton, et c'étoit là toute sa défense; quelquefois à force d'être agacé, il se fâchoit; mais avec un mouvement lent et sous le cri continuel et réitéré d'*aï, aï, aï*, traînant fort longtemps chaque *aï* d'un son plaintif, langoureux et tremblant, de la même manière qu'on le rapporte du paresseux d'Amérique; après l'avoir ainsi longtemps tourmenté et bien éveillé, il rampoit deux ou trois tours dans sa cage, mais se rendormoit tout de suite.»

« Sur le soir il s'éveilloit peu à peu comme quelqu'un

dont on interromproit le sommeil après avoir veillé longtemps. Son premier soin étoit de manger, car de jour les momens étoient trop précieux pour les ravir à son repos. Après s'être acquitté de cette fonction assez vîte encore pour un paresseux comme lui, il se débarrassoit du souper de la veille; son urine avoit une odeur forte, pénétrante et désagréable; sa fiente ressembloit à de petites crottes de brebis; son aliment ordinaire, au rapport du capitaine de vaisseau qui l'avoit pris à bord, n'étoit que du riz cuit fort épais, et jamais on ne le voyoit boire. »

« Persuadé que cet animal ne refuseroit pas d'autre nourriture, je lui donnai une branche de tilleul avec ses feuilles, mais il la rejeta. Les fruits, tels que les poires et les cerises, étoient plus de son goût; il mangeoit volontiers du pain sec et du biscuit; mais si on les trempoit dans l'eau, il n'y touchoit pas : chaque fois qu'on lui présentoit de l'eau, il se contentoit de la flairer sans en boire. Il aimoit à la fureur les œufs : souvent quand il mangeoit, il se servoit de ses pattes et de ses doigts de devant comme les écureuils. Je jugeai, par l'expérience des œufs, qu'il pourroit manger aussi des oiseaux; en effet, lui ayant donné un moineau vivant, il le tua d'abord d'un coup de dent, et le mangea tout entier fort goulument. Curieux d'éprouver si les insectes étoient aussi de son goût, je lui jetai un hanneton vivant; il le prit dans sa patte et le mangea en entier. Je lui donnai ensuite un pinçon qu'il mangea aussi avec beaucoup d'appétit, après quoi il dormit le reste de la journée.

SAUVAGES CARNASSIERS ÉTRANGERS.

DU LION (1).

Dans l'espèce humaine, l'influence du climat ne se marque que par des variétés assez légères, parce que cette espèce est une, et qu'elle est très-distinctement séparée de toutes les autres espèces; l'homme, blanc en Europe, noir en Afrique, jaune en Asie et rouge en Amérique, n'est que le même homme teint de la couleur du climat : comme il est fait pour régner sur la terre, que le globe entier est son domaine, il semble que sa nature se soit prêtée à toutes les situations. Sous les feux du midi, dans les glaces du nord, il vit, il multiplie; il se trouve partout si anciennement répandu, qu'il ne paroît affecter aucun climat particulier. Dans les animaux au contraire, l'influence du climat est plus forte et se marque par des caractères plus sensibles, parce que les espèces sont diverses et que leur nature est infiniment moins perfectionnée, moins étendue que celle de l'homme; les différences même des espèces semblent dépendre des différens climats; les unes ne peuvent se propager que dans les pays chauds; les autres ne peuvent subsister que dans des climats froids; le Lion n'a jamais habité les régions du nord; le renne ne s'est jamais trouvé dans les contrées

(1) Lat. *Leo*; it. *Leone*; all. *Lew*.

du midi, et il n'y a peut-être aucun animal dont l'espèce soit, comme celle de l'homme, généralement répandue sur toute la surface de la terre; chacun a son pays, sa patrie naturelle dans laquelle chacun est retenu par nécessité physique; chacun est fils de la terre qu'il habite, et c'est dans ce sens qu'on doit dire que tel ou tel animal est originaire de tel ou tel climat.

Dans les pays chauds, les animaux terrestres sont plus grands et plus forts que dans les pays froids ou tempérés; ils sont aussi plus hardis, plus féroces; toutes leurs qualités naturelles semblent tenir de l'ardeur du climat. Le Lion, né sous le soleil brûlant de l'Afrique ou des Indes, est le plus fort, le plus fier, le plus terrible de tous: nos loups, nos autres animaux carnassiers, loin d'être ses rivaux, seroient à peine dignes d'être ses pourvoyeurs. Les lions d'Amérique, s'ils méritent ce nom, sont, comme le climat, infiniment plus doux que ceux de l'Afrique; et ce qui prouve évidemment que l'excès de leur férocité vient de l'excès de la chaleur, c'est que dans le même pays ceux qui habitent les hautes montagnes où l'air est plus tempéré, sont d'un naturel différent de ceux qui demeurent dans les plaines où la chaleur est extrême. Les lions du mont Atlas, dont la cime est quelquefois couverte de neige, n'ont ni la hardiesse, ni la force, ni la férocité des lions du Biledulgerid ou du Zaara, dont les plaines sont couvertes de sables brûlans. C'est sur-tout dans ces déserts ardens que se trouvent ces lions terribles, qui sont l'effroi des voyageurs et le fléau des provinces voisines; heureusement l'espèce n'en est pas très-nombreuse; il paroît

même

même qu'elle diminue tous les jours; car de l'aveu de ceux qui ont parcouru cette partie de l'Afrique, il ne s'y trouve pas actuellement autant de lions, à beaucoup près, qu'il y en avoit autrefois. Les Romains, dit Shaw, tiroient de la Lybie, pour l'usage des spectacles, cinquante fois plus de lions qu'on ne pourroit y en trouver aujourd'hui. On a remarqué de même, qu'en Turquie, en Perse et dans l'Inde, les lions sont maintenant beaucoup moins communs qu'ils ne l'étoient anciennement; et comme ce puissant et courageux animal fait sa proie de tous les autres animaux, et n'est lui-même la proie d'aucun, on ne peut attribuer la diminution de quantité dans son espèce, qu'à l'augmentation du nombre dans celle de l'homme; car il faut avouer que la force de ce roi des animaux ne tient pas contre l'adresse d'un Hottentot ou d'un Nègre, qui souvent osent l'attaquer tête à tête avec des armes assez légères. Le Lion n'ayant d'autres ennemis que l'homme, et son espèce se trouvant aujourd'hui très-réduite, il en résulte que l'espèce humaine, au lieu d'avoir souffert une diminution considérable depuis le temps des Romains (comme bien des gens le prétendent), s'est au contraire augmentée, étendue et plus nombreusement répandue, même dans les contrées, comme la Lybie, où la puissance de l'homme paroît avoir été plus grande dans ce temps, qui étoit à peu près le siècle de Carthage, qu'elle ne l'est dans le siècle présent de Tunis et d'Alger.

L'industrie de l'homme augmente avec le nombre; celle des animaux reste toujours la même : toutes les espèces nuisibles, comme celle du lion, paroissent

être reléguées et réduites à un petit nombre, non-seulement parce que l'homme est partout devenu plus nombreux, mais aussi parce qu'il est devenu plus habile, et qu'il a su fabriquer des armes terribles auxquelles rien ne peut résister : heureux s'il n'eût jamais combiné le fer et le feu que pour la destruction des lions ou des tigres.

Cette supériorité de nombre et d'industrie dans l'homme, qui brise la force du lion, en énerve aussi le courage : cette qualité, quoique naturelle, s'exalte ou se tempère dans l'animal suivant l'usage heureux ou malheureux qu'il a fait de sa force. Dans les vastes déserts du Zaara, dans ceux qui semblent séparer deux races d'hommes très-différentes, les Nègres et les Maures, entre le Sénégal et les extrémités de la Mauritanie, dans les terres inhabitées qui sont au-dessus du pays des Hottentots, et en général dans toutes les parties méridionales de l'Afrique et de l'Asie, où l'homme a dédaigné d'habiter, les lions sont encore en assez grand nombre, et sont tels que la Nature les produit : accoutumés à mesurer leurs forces avec tous les animaux qu'ils rencontrent, l'habitude de vaincre les rend intrépides et terribles ; ne connoissant pas la puissance de l'homme, ils n'en ont nulle crainte : n'ayant pas éprouvé la force de ses armes, ils semblent les braver ; les blessures les irritent, mais sans les effrayer ; ils ne sont pas même déconcertés à l'aspect du grand nombre ; un seul de ces lions du désert attaque souvent une caravane entière : et lorsqu'après un combat opiniâtre et violent il se sent affoibli, au lieu de fuir il continue de se battre

en retraite, en faisant toujours face et sans jamais tourner le dos. Les lions, au contraire, qui habitent aux environs des villes et des bourgades de l'Inde et de la Barbarie ayant connu l'homme et la force de ses armes, ont perdu leur courage au point d'obéir à sa voix menaçante, de n'oser l'attaquer, de ne se jeter que sur le menu bétail, et enfin de s'enfuir en se laissant poursuivre par des femmes ou par des enfans, qui leur font, à coups de bâtons, quitter prise et lâcher indignement leur proie.

Ce changement, cet adoucissement dans le naturel du Lion, indique assez qu'il est susceptible des impressions qu'on lui donne, et qu'il doit avoir assez de docilité pour s'aprivoiser jusqu'à un certain point et pour recevoir une espèce d'éducation : aussi l'histoire nous parle de lions attelés à des chars de triomphe, de lions conduits à la guerre ou menés à la chasse, et qui, fidèles à leur maître, ne déployoient leur force et leur courage que contre ses ennemis. Ce qu'il y a de très-sûr, c'est que le lion pris jeune et élevé parmi les animaux domestiques, s'accoutume aisément à vivre et même à jouer innocemment avec eux, qu'il est doux pour ses maîtres et même caressant, surtout dans le premier âge, et que si sa férocité naturelle reparoît quelquefois, il la tourne rarement contre ceux qui lui ont fait du bien. Comme ses mouvemens sont très-impétueux et ses appétits fort véhémens, on ne doit pas présumer que les impressions de l'éducation puissent toujours les balancer ; aussi y auroit-il quelque danger à lui laisser souffrir trop longtemps la faim, ou à le contrarier en le tourmentant hors de propos ; non-

seulement il s'irrite des mauvais traitemens, mais il en garde le souvenir et paroît en méditer la vengeance, comme il conserve aussi la mémoire et la reconnoissance des bienfaits. Je pourrois citer ici un grand nombre de faits particuliers dans lesquels j'avoue que j'ai trouvé quelqu'exagération, mais qui cependant sont assez fondés pour prouver au moins, par leur réunion, que sa colère est noble, son courage magnanime, son naturel sensible. On l'a vu souvent dédaigner de petits ennemis, mépriser leurs insultes et leur pardonner des libertés offensantes; on l'a vu réduit en captivité, s'ennuyer sans s'aigrir, prendre au contraire des habitudes douces, obéir à son maître, flater la main qui le nourrit, donner quelquefois la vie à ceux qu'on avoit dévoués à la mort en les lui jetant pour proie; et comme s'il se fût attaché par cet acte généreux, leur continuer ensuite la même protection, vivre tranquillement avec eux, leur faire part de sa subsistance, se la laisser même quelquefois enlever toute entière, et souffrir plutôt la faim que de perdre le fruit de son premier bienfait.

On pourroit dire aussi que le Lion n'est pas cruel, puisqu'il ne l'est que par nécessité, qu'il ne détruit qu'autant qu'il consomme, et que dès qu'il est rèpu il est en pleine paix; tandis que le tigre, le loup et tant d'autres animaux d'espèce inférieure, tels que le renard, la fouine, le putois, le furet, donnent la mort pour le seul plaisir de la donner, et que dans leurs massacres nombreux, ils semblent plutôt vouloir assouvir leur rage que leur faim.

L'extérieur du Lion ne dément point ses grandes

qualités intérieures; il a la figure imposante, le regard assuré, la démarche fière, la voix terrible; sa taille n'est point excessive comme celle de l'éléphant ou du rhinocéros; elle n'est ni lourde comme celle de l'hippopotame ou du bœuf, ni trop ramassée comme celle de l'hyène ou de l'ours, ni trop alongée ni déformée par des inégalités comme celle du chameau; mais elle est au contraire si bien prise et si bien proportionnée, que le corps du Lion paroît être le modèle de la force jointe à l'agilité; aussi solide que nerveux, n'étant chargé ni de chair ni de graisse, et ne contenant rien de surabondant, il est tout nerf et muscles. Cette grande force musculaire se marque au dehors par les sauts et les bonds prodigieux que le Lion fait aisément, par le mouvement brusque de sa queue, qui est assez fort pour terrasser un homme, par la facilité avec laquelle il fait mouvoir la peau de sa face et sur-tout celle de son front, ce qui ajoute beaucoup à sa physionomie ou plutôt à l'expression de la fureur, et enfin par la faculté qu'il a de remuer sa crinière, laquelle non-seulement se hérisse, mais se meut et s'agite en tout sens lorsqu'il est en colère.

A toutes ces nobles qualités individuelles, le Lion joint aussi la noblesse de l'espèce; j'entends par espèces nobles dans la Nature, celles qui sont constantes, invariables, et qu'on ne peut soupçonner de s'être dégradées : ces espèces sont ordinairement isolées et seules de leur genre; elles sont distinguées par des caractères si tranchés, qu'on ne peut ni les méconnoître ni les confondre avec aucune des autres. A commencer par l'homme, qui est l'être le plus noble de la création,

l'espèce en est unique, puisque les hommes de toutes les races, de tous les climats, de toutes les couleurs, peuvent se mêler et produire ensemble, et qu'en même temps l'on ne doit pas dire qu'aucun animal appartienne à l'homme ni de près ni de loin par une parenté naturelle. Dans le cheval l'espèce n'est pas aussi noble que l'individu, parce qu'elle a pour voisine l'espèce de l'âne, laquelle paroît même lui appartenir d'assez près, puisque ces deux animaux produisent ensemble des individus, qu'à la vérité la nature traite comme des bâtards indignes de faire race, incapables même de perpétuer l'une ou l'autre des deux espèces desquelles ils sont issus; mais qui provenant du mélange des deux, ne laissent pas de prouver leur grande affinité. Dans le chien l'espèce est peut-être encore moins noble, parce qu'elle paroît tenir de près à celle du loup, du renard et du chacal, qu'on peut regarder comme des branches dégénérées de la même famille. Et en descendant par degrés aux espèces inférieures, comme à celle des lapins, des belettes, des rats, on trouvera que chacune de ces espèces en particulier ayant un grand nombre de branches collatérales, l'on ne peut plus en reconnoître la souche commune ni la tige directe. Enfin dans les insectes, qu'on doit regarder comme les espèces infimes de la Nature, chacune est accompagnée de tant d'espèces voisines, qu'il n'est plus possible de les considérer une à une, et qu'on est forcé d'en faire un bloc, c'est-à-dire un genre, lorsqu'on veut les dénommer. C'est-là la véritable origine des méthodes, qu'on ne doit employer en effet que pour les dénombremens difficiles des plus petits objets

de la Nature, et qui deviennent totalement inutiles et même ridicules lorsqu'il s'agit des êtres du premier rang. Classer l'homme avec le singe, le Lion avec le chat, dire que le Lion est un chat à crinière et à queue longue, c'est dégrader, défigurer la Nature au lieu de la décrire et de la dénommer.

L'espèce du Lion est donc une des plus nobles, puisqu'elle est unique, et qu'on ne peut la confondre avec celle du tigre, du léopard, de l'once; et qu'au contraire ces espèces, qui semblent être les moins éloignées de celle du Lion, sont assez peu distinctes entr'elles pour avoir été confondues par les voyageurs et prises les unes pour les autres par les nomenclateurs.

Les lions de la plus grande taille ont environ huit ou neuf pieds de longueur, depuis le mufle jusqu'à l'origine de la queue, qui est elle-même longue d'environ quatre pieds; ces grands lions ont quatre ou cinq pieds de hauteur. Les lions de petite taille ont environ cinq pieds et demi de longueur, sur trois pieds et demi de hauteur, et la queue longue d'environ trois pieds. La lionne est dans toutes les dimensions d'environ un quart plus petite que le lion.

Aristote distingue deux espèces de lions, les uns grands, les autres plus petits; ceux-ci, dit-il, ont le corps plus court à proportion, le poil plus crépu, et ils sont moins courageux que les autres; il ajoute qu'en général tous les lions sont de la même couleur, c'est-à-dire de couleur fauve. Le premier de ces faits me paroît douteux; car nous ne connoissons pas ces lions à poil crépu; aucun voyageur n'en a fait men-

tion ; quelques relations, qui d'ailleurs ne me paroissent pas mériter une confiance entière, parlent seulement d'un tigre à poil frisé qui se trouve au cap de Bonne-Espérance ; mais presque tous les témoignages paroissent s'accorder sur l'unité de la couleur du lion, qui est fauve sur le dos, et blanchâtre sur les côtes et sous le ventre. Cependant Ælien et Oppien ont dit qu'en Éthiopie les lions étoient noirs comme les hommes, qu'il y en avoit aux Indes de tout blancs, et d'autres marqués ou rayés de différentes couleurs, rouges, noires et bleues ; mais cela ne nous paroît confirmé par aucun témoignage qu'on puisse remarquer comme authentique. Il paroît, au contraire, qu'il y a très-peu ou point de variétés dans cette espèce ; que les lions d'Afrique et les lions d'Asie se ressemblent en tout, et que si ceux des montagnes diffèrent de ceux des plaines, c'est moins par les couleurs de la robe que par la grandeur de la taille.

Le Lion porte une crinière ou plutôt un long poil qui couvre toutes les parties antérieures de son corps (1), et qui devient toujours plus long à mesure qu'il avance en âge. La lionne n'a pas ces longs poils, quelque vieille qu'elle soit. L'animal d'Amérique que les Européens ont appelé lion, et que les naturels du Pérou appellent puma, n'a point de crinière ; il est aussi beaucoup plus petit, plus foible et plus poltron que le vrai lion. Il ne seroit pas impossible que la douceur du climat de cette partie de l'Amérique méridionale eût assez influé

(1) Cette crinière n'est pas du crin, mais du poil assez doux et lisse comme celui du reste du corps.

sur la nature du Lion, pour le dépouiller de sa crinière, lui ôter son courage et réduire sa taille; mais ce qui paroît impossible, c'est que cet animal qui n'habite que les climats situés entre les tropiques, et auquel la Nature paroît avoir fermé tous les chemins du nord, ait passé des parties méridionales de l'Asie ou de l'Afrique en Amérique, puisque ces continens sont séparés vers le midi par des mers immenses; c'est ce qui nous porte à croire que le puma n'est point un lion tirant son origine des lions de l'ancien continent, et qui auroit ensuite dégénéré dans le climat du nouveau monde; mais que c'est un animal particulier à l'Amérique, comme le sont aussi la plupart des animaux de ce nouveau continent. Lorsque les Européens en firent la découverte, ils trouvèrent en effet que tout y étoit nouveau, les animaux quadrupèdes, les oiseaux, les poissons, les insectes, les plantes; tout parut inconnu, tout se trouva différent de ce qu'on avoit vu jusqu'alors. Il fallut cependant dénommer les principaux objets de cette nouvelle nature; les noms du pays étoient pour la plupart barbares, très-difficiles à prononcer et encore plus à retenir, on emprunta donc des noms de nos langues d'Europe, et sur-tout de l'espagnole et de la portugaise. Dans cette disette de dénominations, un petit rapport dans la forme extérieure, une légère ressemblance de taille et de figure suffirent pour attribuer à ces objets inconnus les noms des choses connues; de-là les incertitudes, l'équivoque, la confusion qui s'est encore augmentée, parce qu'en même temps qu'on donnoit aux productions du nouveau monde les dénominations de celles de l'ancien

continent, on y transportoit continuellement et dans le même temps les espèces d'animaux et de plantes qu'on n'y avoit pas trouvées. Pour se tirer de cette obscurité, et pour ne pas tomber à tout instant dans l'erreur, il est donc nécessaire de distinguer soigneusement ce qui appartient en propre à l'un et à l'autre continent, et tâcher de ne s'en pas laisser imposer par les dénominations actuelles, lesquelles ont presque toutes été mal appliquées. La Condamine dont le témoignage mérite toute confiance, dit expressément qu'il ne sait pas si l'animal que les Espagnols de l'Amérique appellent lion, et les naturels du pays de Quito puma, mérite le nom de lion; il ajoute qu'il est beaucoup plus petit que le lion d'Afrique. Frésier dit aussi que les animaux qu'on appelle lions au Pérou, sont bien différens des lions d'Afrique, qu'ils fuient les hommes, qu'ils ne sont à craindre que pour les troupeaux; et il ajoute une chose très-remarquable, c'est que leur tête tient de celle du loup et de celle du tigre, et que cette espèce a la queue plus petite que l'un et l'autre. On trouve dans des relations plus anciennes, que ces lions d'Amérique ne ressemblent point à ceux d'Afrique, qu'ils n'en ont ni la grandeur, ni la fierté, ni la couleur; qu'ils ne sont ni rouges, ni fauves, ni gris; qu'ils n'ont point de crinière, et qu'ils ont l'habitude de monter sur les arbres. Ainsi ces animaux diffèrent du Lion par la taille, par la couleur, par la forme de la tête, par la longueur de la queue, par le manque de crinière, et enfin par les habitudes naturelles; caractères assez nombreux et assez essentiels pour faire cesser l'équivoque du nom, et pour que dans la suite on ne confonde plus

le puma d'Amérique avec le vrai lion, le lion de l'Afrique et de l'Asie.

Quoique ce noble animal ne se trouve que dans les climats les plus chauds, il peut cependant subsister et vivre assez longtemps dans les pays plus tempérés; peut-être même avec beaucoup de soin pourroit-il y multiplier. Gesner rapporte qu'il naquit des Lions dans la ménagerie de Florence; Willugby dit qu'à Naples une lionne enfermée avec un lion dans la même tanière, avoit produit cinq petits d'une seule portée. Ces exemples sont rares; mais s'ils sont vrais, ils suffisent pour prouver que les lions ne sont pas absolument étrangers aux climats tempérés; cependant il ne s'en trouve actuellement dans aucune des parties méridionales de l'Europe, et dès le temps d'Homère, il n'y en avoit point dans le Péloponèse, quoiqu'il y en eût alors, et même encore du temps d'Aristote, dans la Thrace, la Macédoine et la Thessalie. Il paroît donc que dans tous les temps ils ont constamment donné la préférence aux climats les plus chauds, qu'ils se sont rarement habitués dans les pays tempérés, et qu'ils n'ont jamais habité dans les terres du nord. Les Naturalistes que nous venons de citer, et qui ont parlé de ces lions nés à Florence et à Naples, ne nous ont rien appris sur le temps de la gestation de la lionne, sur la grandeur des lionceaux lorsqu'ils viennent de naître, sur les degrés de leur accroissement. Ælien dit que la lionne porte deux mois; Philostrate et Édoward Wot disent au contraire qu'elle porte six mois; s'il falloit opter entre ces deux opinions, je serois de la dernière; car le Lion est un animal de grande

taille ; et nous savons qu'en général dans les gros animaux, la durée de la gestation est plus longue qu'elle ne l'est dans les petits. Il en est de même de l'accroissement du corps ; les anciens et les modernes conviennent que les lions nouveau-nés sont fort petits, de la grandeur à peu près d'une belette, c'est-à-dire de six ou sept pouces de longueur. Il leur faut donc au moins quelques années pour grandir de huit ou neuf pieds ; ils disent aussi que les lionceaux ne sont en état de marcher que deux mois après leur naissance. Sans donner une entière confiance au rapport de ces faits, on peut présumer avec assez de vraisemblance, que le Lion, attendu la grandeur de sa taille, est au moins trois ou quatre ans à croître, et qu'il doit vivre environ sept fois trois ou quatre ans, c'est-à-dire à peu près vingt-cinq ans.

Aristote assure en deux endroits différens de son ouvrage sur la génération, que la lionne produit cinq ou six petits de la première portée, quatre ou cinq de la seconde, trois ou quatre de la troisième, deux ou trois de la quatrième, un ou deux de la cinquième ; et qu'après cette dernière portée qui est toujours la moins nombreuse de toutes, la lionne devient stérile. Je ne crois point cette assertion fondée, car dans tous les animaux, les premières et les dernières portées sont moins nombreuses que les portées intermédiaires. Ce philosophe s'est encore trompé, et tous les Naturalistes tant anciens que modernes se sont trompés d'après lui, lorsqu'ils ont dit que la lionne n'avoit que deux mamelles ; il est très-sûr qu'elle en a quatre, et il est aisé de s'en assurer par la seule inspection :

il dit aussi que les lions, les ours, les renards naissent informes, presque inarticulés; et l'on sait, à n'en pas douter, qu'à leur naissance tous ces animaux sont aussi formés que les autres, et que tous leurs membres sont distincts et développés; enfin il assure que les lions s'accouplent à rebours, tandis qu'il est de même démontré par la seule inspection des parties du mâle et de leur direction, lorsqu'elles sont dans l'état propre à l'accouplement, qu'il se fait à la manière ordinaire des autres quadrupèdes. J'ai cru devoir faire mention en détail de ces petites erreurs d'Aristote, parce que l'autorité de ce grand homme a entraîné presque tous ceux qui ont écrit après lui sur l'Histoire Naturelle des animaux. Ce qu'il dit encore au sujet du cou du lion, qu'il prétend ne contenir qu'un seul os, rigide, inflexible et sans division de vertèbres, a été démenti par l'expérience qui même nous a donné sur cela un fait très-général; c'est que dans tous les Quadrupèdes, sans en excepter aucun, et même dans l'homme, le cou est composé de sept vertèbres, ni plus, ni moins; et ces mêmes sept vertèbres se trouvent dans le cou du Lion, comme dans celui de tous les autres animaux quadrupèdes. Un autre fait encore, c'est qu'en général les animaux carnassiers ont le cou beaucoup plus court que les animaux frugivores, et sur-tout que les animaux ruminans; mais cette différence de longueur dans le cou des quadrupèdes, ne dépend que de la grandeur de chaque vertèbre et non pas de leur nombre, qui est toujours le même: on peut s'en assurer en jetant les yeux sur l'immense collection de squelettes qui se

trouvent maintenant au Cabinet; on verra qu'à commencer par l'éléphant et à finir par la taupe, tous les animaux Quadrupèdes ont sept vertèbres dans le cou, et qu'aucun n'en a ni plus ni moins. A l'égard de la solidité des os du Lion, qu'Aristote dit être sans moële et sans cavité, de leur dureté qu'il compare à celle du caillou, de leur propriété de faire feu par le frottement; c'est une erreur qui n'auroit pas dû être répétée par Kolbe, ni même parvenir jusqu'à nous, puisque dans le siècle même d'Aristote, Epicure s'étoit moqué de cette assertion.

Les lions sont très-ardens en amour; lorsque la femelle est en chaleur, elle est quelquefois suivie de huit ou dix mâles, qui ne cessent de rugir autour d'elle et de se livrer des combats furieux, jusqu'à ce que l'un d'entr'eux, vainqueur de tous les autres, en demeure paisible possesseur et s'éloigne avec elle. La lionne met bas au printemps, et ne produit qu'une fois tous les ans; ce qui indique encore qu'elle est occupée pendant plusieurs mois à soigner et allaiter ses petits, et que par conséquent le temps de leur premier accroissement, pendant lequel ils ont besoin des secours de la mère, est au moins de quelques mois.

Dans ces animaux, toutes les passions, même les plus douces, sont excessives, et l'amour maternel est extrême. La lionne naturellement moins forte, moins courageuse et plus tranquille que le lion, devient terrible dès qu'elle a des petits; elle se montre alors avec encore plus de hardiesse que le lion; elle ne connoît point le danger; elle se jette indifféremment sur les hommes et sur les animaux qu'elle rencontre; elle

les met à mort, se charge ensuite de sa proie, la porte et la partage à ses lionceaux, auxquels elle apprend de bonne heure à sucer le sang et à déchirer la chair. D'ordinaire elle met bas dans des lieux très-écartés et de difficile accès, et lorsqu'elle craint d'être découverte, elle cache ses traces en retournant plusieurs fois sur ses pas, ou bien elle les efface avec sa queue; quelquefois même, lorsque l'inquiétude est grande, elle transporte ailleurs ses petits; et quand on veut les lui enlever, elle devient furieuse, et les défend jusqu'à la dernière extrémité.

On croit que le Lion n'a pas l'odorat aussi parfait ni les yeux aussi bons que la plupart des autres animaux de proie; on a remarqué que la grande lumière du soleil paroît l'incommoder, qu'il marche rarement dans le milieu du jour, que c'est pendant la nuit qu'il fait toutes ses courses, que quand il voit des feux allumés autour des troupeaux, il n'en approche guère; on a observé qu'il n'évente pas de loin l'odeur des autres animaux, qu'il ne les chasse qu'à vue et non pas en les suivant à la piste, comme font les chiens et les loups dont l'odorat est plus fin. On a même donné le nom de guide ou de pourvoyeur du Lion à une espèce de lynx auquel on suppose la vue perçante et l'odorat exquis, et on prétend que ce lynx accompagne ou précède toujours le Lion pour lui indiquer sa proie : nous connoissons cet animal, qui se trouve comme le lion, en Arabie et en Lybie et qui, comme lui, vit de proie, et le suit peut-être quelquefois pour profiter de ses restes; car étant foible et de petite taille, il doit fuir le Lion plutôt que le servir.

Le Lion, lorsqu'il a faim, attaque de face tous les animaux qui se présentent; mais comme il est très-redouté, et que tous cherchent à éviter sa rencontre, il est souvent obligé de se cacher et de les attendre au passage; il se tapit sur le ventre dans un endroit fourré, d'où il s'élance avec tant de force, qu'il les saisit souvent du premier bond : dans les déserts et les forêts, les gazelles et les singes sont sa nourriture la plus ordinaire, quoiqu'il ne prenne ceux-ci que lorsqu'ils sont à terre, car il ne grimpe pas sur les arbres comme le tigre ou le puma; il mange beaucoup à la fois et se remplit pour deux ou trois jours; il a les dents si fortes, qu'il brise aisément les os, et il les avale avec la chair. On prétend qu'il supporte longtemps la faim; comme son tempérament est excessivement chaud, il supporte moins patiemment la soif, et boit toutes les fois qu'il peut trouver de l'eau; il prend l'eau en lapant comme un chien; mais au lieu que la langue du chien se courbe en dessus pour laper, celle du Lion se courbe en dessous, ce qui fait qu'il est longtemps à boire et qu'il perd beaucoup d'eau; il lui faut environ quinze livres de chair crue chaque jour; il préfère la chair des animaux vivans, de ceux surtout qu'il vient d'égorger; il ne se jette pas volontiers sur des cadavres infects, et il aime mieux chasser une nouvelle proie que de retourner chercher les restes de la première : mais quoique d'ordinaire il se nourrisse de chair fraiche, son haleine est très-forte et son urine a une odeur insupportable.

Le rugissement du Lion est si fort que quand il se fait entendre, par échos la nuit dans les déserts, il ressemble

semble au bruit du tonnerre ; ce rugissement est sa voix ordinaire , car quand il est en colère il a un autre cri, qui est court et réitéré subitement; au lieu que le rugissement est un cri prolongé, une espèce de grondement d'un ton grave, mêlé d'un frémissement plus aigu : il rugit cinq ou six fois par jour et plus souvent lorsqu'il doit tomber de la pluie. Le cri qu'il fait lorsqu'il est en colère est encore plus terrible que le rugissement; alors il se bat les flancs de sa queue, il en bat la terre, il agite sa crinière, fait mouvoir la peau de sa face , remue ses gros sourcils, montre des dents menaçantes et tire une langue armée de pointes si dures, qu'elle suffit seule pour écorcher la peau et entamer la chair sans le secours des dents ni des ongles, qui sont après les dents ses armes les plus cruelles. Il est beaucoup plus fort par la tête, les mâchoires et les jambes de devant, que par les parties postérieures du corps ; il voit la nuit comme les chats ; il ne dort pas longtemps et s'éveille aisément ; mais c'est mal-à-propos que l'on a prétendu qu'il dormoit les yeux ouverts.

La démarche ordinaire du Lion est fière, grave et lente, quoique toujours oblique; sa course ne se fait pas par des mouvemens égaux , mais par sauts et par bonds, et ses mouvemens sont si brusques qu'il ne peut s'arrêter à l'instant et qu'il passe presque toujours son but: lorsqu'il saute sur sa proie, il fait un bond de douze ou quinze pieds, tombe dessus, la saisit avec les pattes de devant, la déchire avec les ongles et ensuite la dévore avec les dents. Tant qu'il est jeune et qu'il a de la légéreté il vit du produit de sa chasse, et quitte ra-

rement ses déserts et ses forêts où il trouve assez d'animaux sauvages pour subsister aisément; mais lorsqu'il devient vieux, pesant et moins propre à l'exercice de la chasse, il s'approche des lieux fréquentés, et devient plus dangereux pour l'homme et pour les animaux domestiques; seulement on a remarqué que lorsqu'il voit des hommes et des animaux ensemble, c'est toujours sur les animaux qu'il se jette et jamais sur les hommes, à moins qu'ils ne le frappent, car alors il reconnoît à merveille celui qui vient de l'offenser, et il quitte sa proie pour se venger. On prétend qu'il préfère la chair du chameau à celle de tous les autres animaux; il aime aussi beaucoup celle des jeunes éléphans, ils ne peuvent lui résister lorsque leurs défenses n'ont pas encore poussé, et il en vient aisément à bout, à moins que la mère n'arrive à leur secours. L'éléphant, le rhinocéros, le tigre et l'hippopotame, sont les seuls animaux qui puissent résister au Lion.

Quelque terrible que soit cet animal, on ne laisse pas de lui donner la chasse avec des chiens de grande taille, et bien appuyés par des hommes à cheval; on le déloge, on le fait retirer; mais il faut que les chiens et même les chevaux soient aguerris auparavant; car presque tous les animaux frémissent et s'enfuient à la seule odeur du Lion. Sa peau, quoique d'un tissu ferme et serré, ne résiste point à la balle ni même au javelot; néanmoins on ne le tue presque jamais d'un seul coup : on le prend souvent par adresse, comme nous prenons les loups, en le faisant tomber dans une fosse profonde qu'on recouvre avec des matières légères au-dessus desquelles on attache un animal vivant.



De Seve Del. L'Epine Direx.

Le Lion devient doux dès qu'il est pris, et si l'on profite des premiers momens de sa surprise ou de sa honte, on peut l'attacher, le museler et le conduire où l'on veut.

La chair du Lion est d'un goût désagréable et fort; cependant les Nègres et les Indiens ne la trouvent pas mauvaise et en mangent souvent : la peau, qui faisoit autrefois la tunique des héros, sert à ces peuples de manteau et de lit; ils en gardent aussi la graisse, qui est d'une qualité fort pénétrante, et qui même est de quelqu'usage dans la médecine.

DU TIGRE (1).

DANS la classe des animaux carnassiers le lion est le premier, le Tigre est le second; et comme le premier, même dans un mauvais genre, est toujours le plus grand et souvent le meilleur, le second est ordinairement le plus méchant de tous. A la fierté, au courage, à la force, le lion joint la noblesse, la clémence, la magnanimité, tandis que le Tigre est bassement féroce, cruel sans justice, c'est-à-dire sans nécessité. Il en est de même dans tout ordre de choses où les rangs sont donnés par la force; le premier, qui peut tout, est moins tyran que l'autre, qui ne pouvant jouir de la puissance plénière, s'en venge en abusant du pouvoir qu'il a pu s'arroger. Aussi le Tigre est-il plus à craindre que le lion : celui-ci souvent oublie qu'il est le roi, c'est-à-dire le plus fort de tous les animaux; marchant d'un pas tranquille, il n'attaque jamais l'homme, à moins qu'il ne soit provoqué; il ne précipite ses pas, il ne court, il ne chasse que quand la faim le presse. Le Tigre au contraire, quoique rassasié de chair, semble toujours être altéré de sang; sa fureur n'a d'autres intervalles que ceux du temps qu'il faut pour dresser des embûches; il saisit et déchire une nouvelle proie avec la même rage qu'il vient d'exercer et non pas d'assouvir, en dévorant la première; il désole le pays qu'il habite; il ne craint ni l'aspect ni les armes de l'homme; il égorge, il dévaste les troupeaux d'animaux domestiques, met à mort

(1) Lat. *Tigris*; it. *Tigra*; all. *Tigerthler*.

toutes les bêtes sauvages, attaque les petits éléphans, les jeunes rhinocéros, et quelquefois même ose braver le lion.

La forme du corps est ordinairement d'accord avec le naturel. Le lion a l'air noble, la hauteur de ses jambes est proportionnée à la longueur de son corps; l'épaisse et grande crinière qui couvre ses épaules et ombrage sa face, son regard assuré, sa démarche grave, tout semble annoncer sa fière et majestueuse intrépidité. Le Tigre trop long de corps, trop bas sur ses jambes, la tête nue, les yeux hagards, la langue couleur de sang, toujours hors de la gueule, n'a que les caractères de la basse méchanceté et de l'insatiable cruauté; il n'a pour tout instinct qu'une rage constante, une fureur aveugle, qui ne connoît, qui ne distingue rien, et qui lui fait souvent dévorer ses propres enfans, et déchirer leur mère lorsqu'elle veut les défendre. Que ne l'eût-il à l'excès cette soif de son sang! ne pût-il l'éteindre qu'en détruisant dès leur naissance, la race entière des monstres qu'il produit!

Heureusement pour le reste de la Nature, l'espèce n'en est pas nombreuse, et paroît confinée aux climats les plus chauds de l'Inde orientale. Elle se trouve au Malabar, à Siam, à Bengale, dans les mêmes contrées qu'habitent l'éléphant et le rhinocéros; on prétend même que souvent le Tigre accompagne ce dernier, et qu'il le suit pour manger sa fiente, qui lui sert de purgation ou de rafraîchissement: il fréquente avec lui les bords des fleuves et des lacs; car comme le sang ne fait que l'altérer, il a souvent besoin d'eau pour tempérer l'ardeur qui le consume; et d'ailleurs

il attend près des eaux les animaux qui y arrivent, et que la chaleur du climat contraint d'y venir plusieurs fois chaque jour : c'est-là qu'il choisit sa proie, ou plutôt qu'il multiplie ses massacres; car souvent il abandonne les animaux qu'il vient de mettre à mort pour en égorger d'autres; il semble qu'il cherche à goûter de leur sang; il le savoure, il s'en enivre; et lorsqu'il leur fend et déchire le corps, c'est pour y plonger la tête, et pour sucer à longs traits le sang dont il vient d'ouvrir la source qui tarit presque toujours avant que sa soif ne s'éteigne.

Cependant quand il a mis à mort quelques gros animaux, comme un cheval, un buffle, il ne les éventre pas sur la place, s'il craint d'y être inquiété; pour les dépecer à son aise, il les emporte dans les bois, en les traînant avec tant de légéreté, que la vîtesse de sa course paroît à peine ralentie par la masse énorme qu'il entraîne. Ceci seul suffiroit pour faire juger de sa force; mais pour en donner une idée plus juste, arrêtons-nous un instant sur les dimensions et les proportions du corps de cet animal terrible. Sa taille est ordinairement de quatre à cinq pieds de hauteur sur neuf, dix et onze pieds de longueur, sans y comprendre la queue. Quelques voyageurs l'ont comparé, pour la grandeur, à un cheval, d'autres à un buffle; d'autres ont seulement dit qu'il étoit beaucoup plus grand que le lion. Un témoin récent, et qui mérite une entière confiance, nous a fait assurer qu'il avoit vu aux Indes orientales un tigre de quinze pieds, en y comprenant sans doute la longueur de la queue; si nous la supposons de quatre ou cinq pieds, ce tigre

avoit au moins dix pieds. Il est vrai que celui dont nous avons la dépouille au cabinet, n'a qu'environ sept pieds de longueur depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de la queue; mais il avoit été pris, amené tout jeune, et ensuite toujours enfermé dans une loge étroite à la ménagerie, où le défaut de mouvement et le manque d'espace, l'ennui de la prison, la contrainte du corps, la nourriture peu convenable ont abrégé sa vie et retardé le développement, ou même réduit l'accroissement du corps. Nous avons vu dans l'histoire du cerf, que ces animaux pris jeunes et renfermés dans des parcs trop peu spacieux, non-seulement ne prennent pas leur croissance entière, mais même se déforment et deviennent rachitiques et bassets, avec des jambes torses. Nous savons d'ailleurs par les dissections que nous avons faites d'animaux de toute espèce élevés et nourris dans des ménageries, qu'ils ne parviennent jamais à leur grandeur entière; que leur corps et leurs membres qui ne peuvent s'exercer, restent au-dessous des dimensions de la Nature; que les parties dont l'usage leur est absolument interdit, comme celles de la génération, sont si petites et si peu développées dans tous ces animaux captifs et célibataires, qu'on a de la peine à les trouver, et que souvent elles nous ont paru presqu'entièrement oblitérées. La seule différence du climat pourroit encore produire les mêmes effets que le manque d'exercice et la captivité : aucun animal des pays chauds ne peut produire dans les climats froids, y fût-il même très-libre et très-largement nourri, et comme la reproduction n'est qu'une suite naturelle de

la pleine nutrition, il est évident que la première ne pouvant s'opérer, la seconde ne se fait pas complètement, et que dans ces animaux, le froid seul suffit pour diminuer les facultés actives du développement, puisqu'il détruit celles de la reproduction.

Le nom de Tigre est un nom générique qu'on a donné a plusieurs animaux d'espèces différentes, et les léopards et les panthères que l'on a souvent confondus ensemble, ont tous deux été appelés tigres par la plupart des voyageurs; mais le vrai tigre, le seul qui doit porter ce nom, est un animal terrible; sa peau n'est pas tigrée (1), c'est-à-dire parsemée de taches arrondies; il a seulement sur un fond de poil fauve des bandes noires qui s'étendent transversalement sur tout le corps, et qui forment des anneaux sur la queue dans toute sa longueur. Il a été peu connu des anciens, et mal décrit par les modernes. Aristote qui est en Histoire Naturelle le guide des uns et des autres, n'en fait aucune mention. Pline dit seulement que le Tigre est un animal d'une vîtesse terrible, *tremendae velocitatis animal*, et il donne à entendre que de son temps il étoit bien plus rare que la panthère, puisqu'Auguste

(1) Dans notre langue, on a appelé peaux de tigre ou peaux tigrées toutes les peaux à poil court, qui se sont trouvées variées par des taches arrondies et séparées : les voyageurs partant de cette fausse dénomination ont à leur tour appelé tigres tous les animaux de proie dont la peau étoit tigrée, c'est-à-dire marquée de taches séparées. L'académie des sciences a suivi le torrent, et a aussi appelé tigres des animaux à peau tigrée, qui cependant sont très-différens du vrai tigre.

fut le premier qui présenta un tigre aux Romains pour la dédicace du théâtre de Marcellus ; tandis que dès le temps de Scaurus, cet édile avoit envoyé cent cinquante panthères, et qu'ensuite Pompée en avoit fait venir quatre cent dix, et Auguste quatre cent vingt pour les spectacles de Rome : mais Pline ne nous donne aucune description, ni même ne nous indique aucun des caractères du Tigre. Oppien et Solin qui ont écrit après Pline, paroissent être les premiers qui aient dit que le Tigre étoit marqué par des bandes longues, et la panthère par des taches rondes : c'est en effet l'un des caractères qui distinguent le vrai tigre, non-seulement de la panthère, mais de plusieurs autres animaux qu'on a depuis appelés tigres. Strabon cite Mégasthène au sujet du vrai tigre, et il dit d'après lui, qu'il y a des tigres aux Indes qui sont une fois plus gros que des lions : le Tigre est donc un animal féroce, d'une vîtesse terrible, dont le corps est marqué de bandes longues, et dont la taille surpasse celle du lion. Voilà les seules notions que les anciens nous aient données d'un animal aussi remarquable ; les modernes, comme Gesner et les autres Naturalistes qui ont parlé du Tigre, n'ont presque rien ajouté au peu qu'en ont dit les anciens.

Quoique le tigre, dont le squelette et la peau nous sont venus de la ménagerie, ne soit pas parvenu à sa juste grandeur, la seule vue de cette peau bourrée donne encore l'idée d'un animal formidable, et l'examen du squelette ne permet pas d'en douter. L'on voit sur les os des jambes des rugosités qui marquent des attaches de muscles encore plus fortes que celles

du lion ; ces os sont aussi solides, mais plus courts, et comme nous l'avons dit, la hauteur des jambes dans le Tigre n'est pas proportionnée à la grande longueur du corps. Ainsi cette vîtesse terrible dont parle Pline, et que le nom même du Tigre paroît indiquer, ne doit pas s'entendre des mouvemens ordinaires de la démarche, ni même de la célérité des pas dans une course suivie ; il est évident qu'ayant les jambes courtes, il ne peut marcher ni courir aussi vîte que ceux qui les ont proportionnellement plus longues : mais cette vîtesse terrible s'applique très-bien aux bonds prodigieux qu'il doit faire sans effort ; car en lui supposant, proportion gardée, autant de force et de souplesse qu'au chat qui lui ressemble beaucoup par la conformation, et qui, dans l'instant d'un clin d'œil, fait un saut de plusieurs pieds d'étendue, on sentira que le Tigre, dont le corps est dix fois plus long, peut dans un instant presqu'aussi court, faire un bond de plusieurs toises. Ce n'est donc point la célérité de sa course, mais la vîtesse du saut que Pline a voulu désigner, et qui rend en effet cet animal terrible, parce qu'il n'est pas possible d'en éviter l'effet.

Le Tigre est peut-être le seul de tous les animaux dont on ne puisse fléchir le naturel ; ni la force, ni la contrainte, ni la violence ne peuvent le dompter. Il s'irrite des bons comme des mauvais traitemens ; la douce habitude qui peut tout, ne peut rien sur cette nature de fer ; le temps, loin de l'amollir en tempérant les humeurs féroces, ne fait qu'aigrir le fiel de sa rage ; il déchire la main qui le nourrit comme celle qui le frappe ; il rugit à la vue de tout être vivant ;

chaque objet lui paroît une nouvelle proie qu'il dévore d'avance de ses regards avides, qu'il menace par des frémissemens affreux, mêlés d'un grincement de dents, et vers lequel il s'élance souvent malgré les chaînes et les grilles qui brisent sa fureur sans pouvoir la calmer.

Pour achever de donner une idée de la force de ce cruel animal, nous croyons devoir citer ici ce que le père Tachard, témoin oculaire, rapporte d'un combat d'un jeune tigre contre des éléphans. « On avoit élevé dit cet auteur, une haute palissade de bambous, d'environ cent pas en carré : au milieu de l'enceinte étoient entrés trois éléphans destinés pour combattre le tigre; ils avoient une espèce de grand plastron en forme de masque qui leur couvroit la tête et une partie de la trompe. On ne lâcha pas d'abord ce jeune tigre, mais on le tint attaché par deux cordes, de sorte que n'ayant pas la liberté de s'élancer, le premier éléphant qui l'approcha lui donna deux ou trois coups de sa trompe sur le dos : ce choc fut si rude que le tigre en fut renversé et demeura quelque temps étendu sur la place sans mouvement, comme s'il eût été mort; cependant dès qu'on l'eut délié, quoique cette première attaque eût bien rabattu de sa furie, il fit un cri horrible et voulut se jeter sur la trompe de l'éléphant qui s'avançoit pour le frapper; mais celui-ci la repliant adroitement, la mit à couvert par ses défenses, qu'il présenta en même temps et dont il atteignit le tigre si à propos qu'il lui fit faire un grand saut en l'air; cet animal en fut si étourdi qu'il n'osa plus approcher. Il fit plusieurs tours le long de la palissade, s'élançant quelquefois vers les personnes qui paroissoient

vers les galeries : on poussa ensuite trois éléphans contre lui, qui lui donnèrent tour à tour de si rudes coups qu'il fit encore une fois le mort, et ne pensa plus qu'à éviter leur rencontre : ils l'eussent tué sans doute, si l'on n'eût fait finir le combat. » On sent par ce simple récit, quelle doit être la force et la fureur de cet animal; puisque celui-ci, quoique jeune encore et n'ayant pas pris tout son accroissement, quoique réduit en captivité, quoique retenu par des liens, quoique seul contre trois, étoit encore assez redoutable aux colosses qu'il combattoit, pour qu'on fût obligé de les couvrir d'un plastron dans toutes les parties de leur corps, que la Nature n'a pas cuirassées comme les autres d'une enveloppe impénétrable.

Dellon, dans ses voyages, dit que le Malabar est le pays des Indes où il y a le plus de tigres, qu'il y en a de plusieurs espèces, mais que le plus grand de tous, celui que les Portugais appellent *tigre royal*, est extrêmement rare. Ce tigre royal ne paroît pas faire une espèce particulière et différente de celle du vrai tigre; il ne se trouve qu'aux Indes orientales, et non pas au Brésil, comme l'ont écrit quelques-uns de nos Naturalistes. Je suis même porté à croire que le vrai tigre ne se trouve qu'en Asie et dans les parties les plus méridionales de l'Afrique dans l'intérieur des terres; car la plupart des voyageurs qui ont fréquenté les côtes de l'Afrique, parlent à la vérité des Tigres, et disent même qu'ils y sont très-communs; néanmoins il est aisé de voir par les notices mêmes qu'ils donnent de ces animaux, que ce ne sont pas des vrais tigres, mais des léopards, des panthères ou des onces. Le docteur

Shaw dit expressément qu'aux royaumes de Tunis et d'Alger, le lion et la panthère tiennent le premier rang entre les bêtes féroces; mais que le Tigre ne se trouve pas dans cette partie de la Barbarie. Cela paroît vrai, car ce furent des ambassadeurs indiens, et non pas des Africains, qui présentèrent à Auguste, dans le temps qu'il étoit à Samos, le premier tigre qui ait été vu des Romains; et ce fut aussi des Indes qu'Héliogabale fit venir ceux qu'il vouloit atteler à son char pour contrefaire le dieu Bacchus.

L'espèce du Tigre a donc toujours été plus rare et beaucoup moins répandue que celle du lion : cependant la tigresse produit, comme la lionne, quatre ou cinq petits; elle est furieuse en tout temps, mais sa rage devient extrême lorsqu'on les lui ravit : elle brave tous les périls, elle suit les ravisseurs, qui se trouvant pressés sont obligés de lui relâcher un de ses petits; elle s'arrête, le saisit, l'emporte pour le mettre à l'abri, revient quelques instans après et les poursuit jusqu'aux portes des villes ou jusqu'à leurs vaisseaux : et lorsqu'elle a perdu tout espoir de recouvrer sa perte, des cris forcenés et lugubres, des hurlemens affreux expriment sa douleur cruelle et font encore frémir ceux qui les entendent de loin.

Le Tigre fait mouvoir la peau de sa face, grince des dents, frémit, rugit comme fait le lion; mais son rugissement est différent; quelques voyageurs l'ont comparé au cri de certains grands oiseaux. *Tigrides indomitae rancant, rugiuntque Leones* (1). Ce mot *rancant* n'a

---

(1) *Autor Philomelae.*

point d'équivalent en françois ; ne pourrions-nous pas lui en donner un, et dire, les tigres rauquent et les lions rugissent; car le son de la voix du tigre est en effet très-rauque ?

La peau de ces animaux est assez estimée, surtout à la Chine ; les mandarins militaires en couvrent leurs chaises dans les marchés publics ; ils en font aussi des couvertures de coussins pour l'hiver ; en Europe, ces peaux quoique rares ne sont pas d'un grand prix. On fait beaucoup plus de cas de celles du léopard de Guinée et du Sénégal que nos fourreurs appellent tigre. Au reste, c'est la seule petite utilité qu'on puisse tirer de cet animal très-nuisible, dont on a prétendu que la sueur étoit un venin et le poil de la moustache un poison sûr pour les hommes et pour les animaux ; mais c'est assez du mal très-réel qu'il fait de son vivant, sans chercher encore des qualités imaginaires et des poisons dans sa dépouille ; d'autant que les Indiens mangent de sa chair et ne la trouvent ni mal saine, ni mauvaise ; et que si le poil de sa moustache pris en pilule, tue, c'est qu'étant dur et roide, une telle pilule fait dans l'estomac le même effet qu'un paquet de petites aiguilles.

DE LA PANTHÈRE, DE L'ONCE ET DU LÉOPARD.

Le genre des animaux cruels est l'un des plus nombreux et des plus variés ; le mal semble ici , comme ailleurs , se reproduire sous toutes sortes de formes, et se revêtir de plusieurs natures. Le lion et le tigre, comme espèces isolées, sont en première ligne ; toutes les autres, savoir, les panthères, les onces, les léopards, les guépards, les lynx, les caracals, les jaguars, les couguars, les ocelots, les servals, les margais et les chats ne font qu'une même et méchante famille, dont les différentes branches se sont plus ou moins étendues, et ont plus ou moins varié suivant les différens climats : tous ces animaux se ressemblent par le naturel, quoiqu'ils soient très-différens pour la grandeur et par la figure ; ils ont tous les yeux étincelans, le museau court, et les ongles aigus, courbés et rétractibles ; ils sont tous nuisibles, féroces, indomptables ; le chat qui en est la dernière et la plus petite espèce, quoique réduit en servitude, n'en est ni moins perfide, ni moins volontaire ; le chat sauvage a conservé le caractère de la famille ; il est aussi cruel, aussi méchant, aussi déprédateur en petit, que ses consanguins le sont en grand ; ils sont tous également carnassiers, également ennemis des autres animaux. L'homme avec toutes ses forces n'a jamais pu les détruire ; on a de tout temps employé contre eux le feu, le fer, le poison, les pièges ; mais comme tous les individus multiplient beaucoup, et que les espèces elles-mêmes sont fort multipliées, les efforts de

l'homme se sont bornés à les faire reculer et à les resserrer dans les déserts, d'où ils ne sortent jamais sans répandre la terreur et causer autant de dégât que d'effroi; un seul tigre échappé de sa forêt suffit pour alarmer tout un peuple et le forcer à s'armer; que seroit-ce si ces animaux sanguinaires arrivoient en troupe, et s'ils s'entendoient comme les chiens sauvages ou les chacals dans leurs projets de déprédation? La Nature a donné cette intelligence aux animaux timides, mais heureusement les animaux fiers sont tous solitaires; ils marchent seuls et ne consultent que leur courage, c'est-à-dire, la confiance qu'ils ont en leur force. Aristote avoit remarqué avant nous que de tous les animaux qui ont des griffes, c'est-à-dire des ongles crochus et rétractibles, aucun n'étoit sociable, aucun n'alloit en troupe : cette observation qui ne portoit alors que sur quatre ou cinq espèces, les seules de ce genre qui fussent connues de son temps, s'est étendue et trouvée vraie sur dix ou douze autres espèces qu'on a découvertes depuis. Les autres animaux carnassiers, tels que les loups, les renards, les chiens, les chacals, les isatis qui n'ont point de griffes, mais seulement des ongles droits, vont pour la plupart en troupes, et sont tous timides et même lâches.

Avec les tigres dont nous venons de donner l'histoire, il se trouve encore dans l'ancien continent, c'est-à-dire en Asie et en Afrique, trois autres espèces d'animaux de ce genre, toutes trois différentes du tigre, et toutes trois différentes entr'elles. Ces trois espèces sont la Panthère, l'Once et le Léopard, lesquelles non-seulement ont été prises les unes pour les autres

par

par les Naturalistes, mais même ont été confondues avec les espèces du même genre qui se sont trouvées en Amérique.

La première espèce de ce genre et qui se trouve dans l'ancien continent, est la grande panthère que nous appellerons simplement Panthère, qui étoit connue des Grecs, sous le nom de *Pardalis*, des anciens Latins sous celui de *Panthera*, et des Latins modernes sous celui de *Leopardus*. Le corps de cet animal, lorsqu'il est parvenu à son accroissement tout entier, a cinq ou six pieds de longueur, en le mesurant depuis l'extrémité du museau, jusqu'à l'origine de la queue, laquelle est longue de plus de deux pieds; sa peau est pour le fond du poil d'un fauve plus ou moins foncé sur le dos et sur les côtés du corps, et d'une couleur blanchâtre sous le ventre; elle est marquée de taches noires en grands anneaux ou en forme de rose; ces anneaux sont bien séparés les uns des autres sur les côtés du corps, évidés dans leur milieu, et la plupart ont une ou plusieurs taches au centre, de la même couleur que le tour de l'anneau; ces mêmes anneaux, dont les uns sont ovales et les autres circulaires, ont souvent plus de trois pouces de diamètre; il n'y a que des taches pleines sur la tête, sur la poitrine, sur le ventre et sur les jambes.

La seconde espèce est la petite panthère d'Oppien, à laquelle les anciens n'ont pas donné de nom particulier, mais que les voyageurs modernes ont appelée Once, du nom corrompu Lynx ou Lunx. Nous conserverons à cet animal le nom d'Once, qui nous paroît bien appliqué, parce qu'en effet il a quelque rapport

avec le lynx ; il est beaucoup plus petit que la Panthère (1), n'ayant le corps que d'environ trois pieds et demi de longueur, ce qui est à peu près la taille du lynx ; il a le poil plus long que la panthère, la queue beaucoup plus longue, de trois pieds de longueur et quelquefois davantage, quoique le corps de l'Once soit en tout d'un tiers au moins plus petit que celui de la Panthère, dont la queue n'a guère que deux pieds ou deux pieds et demi tout au plus ; le fond du poil de l'Once est d'un gris blanchâtre sur le dos et sur les côtés du corps, et d'un gris encore plus blanc sous le ventre, au lieu que le dos et les côtés du corps de la Panthère, sont toujours d'un fauve plus ou moins foncé ; les taches sont à peu près de la même forme et de la même grandeur dans l'une et dans l'autre.

La troisième espèce, dont les anciens ne font aucune mention, est un animal du Sénégal, de la Guinée et des autres pays méridionaux que les anciens n'avoient pas découverts ; nous l'appellerons Léopard, qui est le nom qu'on a mal à propos appliqué à la grande pan-

---

(1) Il y a grande apparence que c'est le *Pard* ou *Pardus* des anciens. Il est aussi très-probable que la petite panthère s'est appelée simplement *Pard* ou *Pardus*, et qu'on est venu ensuite à nommer la grande panthère, *Léopard* ou *Leopardus*, parce qu'on a imaginé que c'étoit une espèce métive qui s'étoit agrandie par le secours et le mélange de celle du lion. Mais comme ce préjugé n'est nullement fondé, nous avons préféré le nom ancien et primitif de Panthère, au nom composé et plus nouveau, Léopard, que nous avons appliqué à un animal nouveau, qui n'avoit encore que des noms équivoques.

thère, et que nous emploierons, comme l'ont fait plusieurs voyageurs, pour désigner l'animal du Sénégal, dont il est ici question. Il est un peu plus grand que l'once, mais beaucoup moins que la panthère, n'ayant guère plus de quatre pieds de longueur; la queue a deux pieds ou deux pieds et demi; le fond du poil sur le dos et sur les côtés du corps, est d'une couleur fauve plus ou moins foncée; le dessous du ventre est blanchâtre; les taches sont en anneaux ou en roses, mais ces anneaux sont beaucoup plus petits que ceux de la Panthère ou de l'Once, et la plupart sont composés de quatre ou cinq petites taches pleines : il y a aussi de ces taches pleines disposées irrégulièrement.

Ainsi l'Once diffère de la Panthère, en ce qu'il est bien plus petit, qu'il a la queue beaucoup plus longue, le poil plus long aussi et d'une couleur grise ou blanchâtre; et le Léopard diffère de la Panthère et de l'Once, en ce qu'il a la robe beaucoup plus belle, d'un fauve vif et brillant, quoique plus ou moins foncé avec des taches plus petites, et la plupart disposées par groupes, comme si chacune de ces taches étoit formée de quatre taches réunies.

Après avoir dissipé autant qu'il est en nous les ténèbres dont la nomenclature ne cesse d'obscurcir la Nature, et avoir exposé, pour prévenir toute équivoque, les figures exactes des animaux dont nous traitons ici, passons à ce qui les concerne chacun en particulier.

Le Léopard et la Panthère de l'Afrique ou de l'Asie, n'approchent pas de la grandeur du tigre, et cependant ils sont encore plus grands que les animaux de proie des parties méridionales de l'Amérique. Pline,

dont on ne peut ici révoquer le témoignage en doute, puisque de son temps les panthères étoient si communes qu'on les exposoit tous les jours en grand nombre dans les spectacles de Rome; Pline, dis-je, en indique les caractères essentiels en disant que leur poil est blanchâtre et que leur robe est variée partout de taches noires semblables à des yeux; il ajoute que la seule différence qu'il y ait entre le mâle et la femelle, c'est que la femelle a la robe plus blanche.

La Panthère que nous avons vue vivante a l'air féroce, l'œil inquiet, le regard cruel, les mouvemens brusques et les cris semblables à celui d'un dogue en colère; elle a même la voix plus forte et plus rauque que le chien irrité; elle a la langue rude et très-rouge, les dents fortes et pointues, les ongles aigus et durs, la peau belle, d'un fauve plus ou moins foncé et semée de taches noires arrondies en anneaux ou réunies en forme de roses, le poil court, la queue marquée de grandes taches noires au-dessus, et d'anneaux noirs et blancs vers l'extrémité; elle est de la taille et de la tournure d'un dogue de forte race, mais moins haute de jambes.

Il paroît que l'Once, ainsi que la Panthère, existent aujourd'hui, comme du temps d'Oppien, dans la partie de l'Afrique qui s'étend le long de la mer Méditerranée et dans les parties de l'Asie qui étoient connues des anciens. Les voyageurs conviennent tous que l'Once s'apprivoise aisément, qu'on le dresse à la chasse et qu'on s'en sert à cet usage en Perse et dans plusieurs autres provinces de l'Asie; qu'il y a des Onces assez petits pour qu'un cavalier puisse les porter

en croupe; qu'ils sont assez doux pour se laisser manier et caresser avec la main. La Panthère paroît être d'une nature plus fière et moins flexible; on la dompte plutôt qu'on ne l'apprivoise; jamais elle ne perd en entier son caractère féroce, et lorsqu'on veut s'en servir pour la chasse, il faut beaucoup de soins pour la dresser et encore plus de précautions pour la conduire et l'exercer. On la mène sur une charette, enfermée dans une cage dont on lui ouvre la porte lorsque le gibier paroît; elle s'élance vers la bête, l'atteint ordinairement en trois ou quatre sauts, la terrasse et l'étrangle: mais si elle manque son coup elle devient furieuse et se jette quelquefois sur son maître, qui d'ordinaire prévient ce danger en portant avec lui des morceaux de viande ou des animaux vivans, comme des agneaux, des chevreaux, et en lui en jetant pour calmer sa fureur.

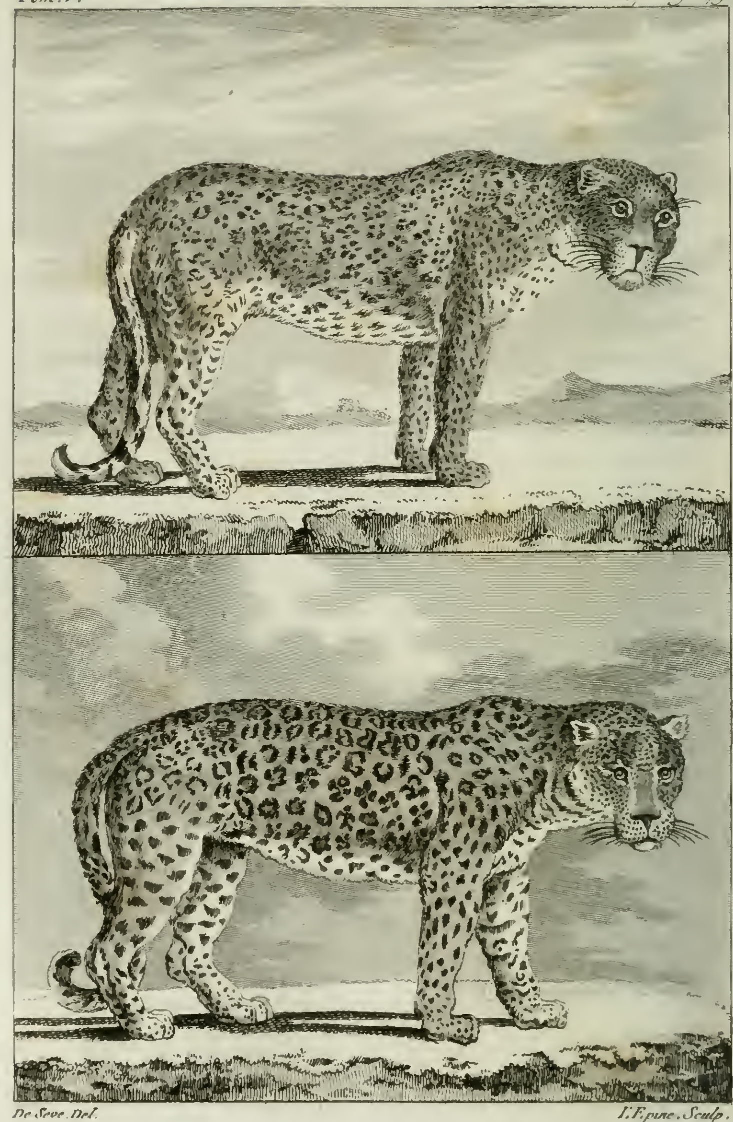
Au reste, l'espèce de l'Once paroît être plus nombreuse et plus répandue que celle de la Panthère ; on la trouve très-communément en Barbarie, en Arabie et dans toutes les parties méridionales de l'Asie, à l'exception peut-être de l'Égypte ; elle s'est même étendue jusqu'à la Chine.

Ce qui fait qu'on se sert de l'Once pour la chasse dans les climats chauds de l'Asie, c'est que les chiens y sont très-rares ; il n'y a, pour ainsi dire, que ceux qu'on y transporte, et encore perdent-ils en peu de temps leur voix et leur instinct : d'ailleurs ni la Panthère, ni l'Once, ni le Léopard ne peuvent souffrir les chiens ; ils semblent les chercher et les attaquer de préférence sur toutes les autres bêtes. En Europe, nos chiens de

chasse n'ont pas d'autres ennemis que le loup ; mais dans un pays rempli de tigres, de lions, de panthères, de léopards et d'onces, qui tous sont plus forts et plus cruels que le loup, il ne seroit pas possible de conserver des chiens. Au reste, l'Once n'a pas l'odorat aussi fin que le chien; il ne suit pas les bêtes à la piste ; il ne lui seroit pas possible non plus de les atteindre dans une course suivie ; il ne chasse qu'à vue et ne fait pour ainsi dire que s'élancer et se jeter sur le gibier. Il saute si légèrement, qu'il franchit aisément un fossé ou une muraille de plusieurs pieds ; souvent il grimpe sur les arbres pour attendre les animaux au passage, et se laisse tomber dessus. Cette manière d'attraper la proie est commune à la Panthère, au Léopard et à l'Once.

Le Léopard a les mêmes mœurs et le même naturel que la Panthère, et je ne vois nulle part qu'on l'ait apprivoisé comme l'Once, ni que les nègres du Sénégal ou de Guinée où il est très-commun, s'en soient jamais servis pour la chasse.

La Panthère, l'Once et le Léopard n'habitent que l'Afrique et les climats les plus chauds de l'Asie ; ils ne se sont jamais répandus dans les pays du nord, ni même dans les régions tempérées. Ces animaux en général se plaisent dans les forêts touffues, et fréquentent souvent les bords des fleuves et les environs des habitations isolées, où ils cherchent à surprendre les animaux domestiques et les bêtes sauvages qui viennent chercher les eaux. Ils se jettent rarement sur les hommes, quand même ils seroient provoqués ; ils grimpent aisément sur les arbres, où ils suivent



De Seve Del. *L'Epine Sculp.*

les chats sauvages et les autres animaux qui ne peuvent leur échapper. Quoiqu'ils ne vivent que de proie et qu'ils soient ordinairement fort maigres, les voyageurs prétendent que leur chair n'est pas mauvaise à manger; les Indiens et les Nègres la trouvent bonne; mais il est vrai qu'ils trouvent celle du chien encore meilleure, et qu'ils s'en régalent comme si c'étoit un mets délicieux : à l'égard de leurs peaux, elles sont toutes précieuses et font de très-belles fourrures; la plus belle et la plus chère est celle du léopard; une seule de ces peaux coûte huit ou dix louis, lorsque le fauve en est vif et brillant, et que les taches en sont bien noires et bien terminées.

DU LYNX OU LOUP CERVIER (1).

Le Lynx est un animal plus commun dans les pays froids que dans les pays tempérés, et il est au moins très-rare dans les pays chauds : il étoit connu des Grecs (2) et des Latins. Pline dit que les premiers qu'on vit à Rome du temps de Pompée avoient été envoyés des Gaules. Maintenant il n'y en a plus en France, si ce n'est peut-être quelques-uns dans les Pyrénées et les Alpes ; mais aussi sous le nom de Gaules les Romains comprenoient beaucoup de pays septentrionaux ; et d'ailleurs tout le monde sait qu'aujourd'hui la France est bien moins froide que n'étoit la Gaule. Les plus belles peaux de lynx viennent de Sibérie sous le nom de loup cervier de Canada, sous celui de chat cervier, parce que ces animaux étant comme tous les autres plus petits dans le nouveau que dans l'ancien continent, on les a comparés au loup pour la grandeur en Europe, et au chat sauvage en Amérique. C'est cette différence de grandeur qui les a fait appeler chats cerviers, et qui a induit les nomenclateurs à les regarder comme des animaux d'espèce différente. Sans vouloir prononcer décisivement sur cette question, il nous a paru que le chat cervier de Canada

---

(1) Lat. *Lupus cervarius* ; it. *Lupo cerveiro, Luppo gatto* ; all. *Luchs*.

(2) Les Grecs qui dans leurs fictions ne laissoient pas que de conserver les vraisemblances, et sur-tout les circonstances des temps et des lieux, ont dit que c'étoit un roi de Scythie qui avoit été changé en Lynx ; ce qui paroît indiquer que le Lynx étoit un animal de Scythie.

et le loup cervier de Moscovie sont de la même espèce, 1°. parce que la différence de grandeur n'est pas fort considérable, et qu'elle est à peu près relativement la même que celle qui se trouve entre les animaux communs aux deux continens. Les loups et les renards, étant plus petits en Amérique qu'en Europe, il doit en être de même du Lynx ou Loup cervier; 2°. parce que dans le nord de l'Europe même, ces animaux varient pour la grandeur, et que les auteurs font mention de deux espèces, l'une plus petite et l'autre plus grande; 3°. enfin parce que ces animaux affectant les mêmes climats et étant du même naturel, de la même figure, et ne différant entr'eux que par la grandeur du corps et quelques nuances de couleur, ces caractères ne me paroissent pas suffisans pour les séparer et prononcer qu'ils soient de deux espèces différentes.

Le lynx dont les anciens ont dit que la vue étoit assez perçante pour pénétrer les corps opaques, dont l'urine avoit la merveilleuse propriété de devenir un corps solide, une pierre précieuse appelée *lapis lyncurius*, est un animal fabuleux, aussi bien que toutes les propriétés qu'on lui attribue. Ce lynx imaginaire n'a d'autre rapport avec le vrai Lynx que celui du nom. Il ne faut donc pas, comme l'ont fait la plupart des Naturalistes, attribuer à celui-ci, qui est un être réel, les propriétés de cet animal imaginaire, à l'existence duquel Pline lui-même n'a pas l'air de croire, puisqu'il n'en parle que comme d'une bête extraordinaire, et qu'il le met à la tête des sphynx, des pégases, des licornes et des autres prodiges ou monstres qu'enfante l'Éthiopie.

Notre Lynx ne voit point au travers des murailles, mais il est vrai qu'il a les yeux brillans, le regard doux, l'air agréable et gai; son urine ne fait pas des pierres précieuses, mais seulement il la recouvre de terre, comme font les chats, auxquels il ressemble beaucoup, et dont il a les mœurs et même la propreté. Il n'a rien du loup qu'une espèce de hurlement qui, se faisant entendre de loin, a dû tromper les chasseurs, et leur faire croire qu'ils entendoient un loup. Cela seul a peut-être suffi pour lui faire donner le nom de loup, auquel pour le distinguer du vrai loup, les chasseurs auront ajouté l'épithète de cervier, parce qu'il attaque les cerfs, ou plutôt parce que sa peau est variée de taches à peu près comme celles des jeunes cerfs, lorsqu'ils ont la livrée. Le Lynx est moins gros que le loup, et plus bas sur ses jambes; il est communément de la grandeur d'un renard : il diffère de la panthère et de l'once par les caractères suivans; il a le poil plus long, les taches moins vives et mal terminées, les oreilles bien plus grandes et surmontées à leur extrémité d'un pinceau de poils noirs; la queue beaucoup plus courte et noire à l'extrémité, le tour des yeux blancs, et l'air de la face plus agréable et moins féroce. La robe du mâle est mieux marquée que celle de la femelle : il ne court pas de suite comme le loup, il marche et saute comme le chat : il vit de chasse et poursuit son gibier jusqu'à la cime des arbres; les chats sauvages, les martes, les hermines, les écureuils ne peuvent lui échapper; il saisit aussi les oiseaux; il attend les cerfs, les chevreuils, les lièvres au passage et s'élance dessus; il les prend à la



De Seve, Del. L'Epine, Sculp.

gorge, et lorsqu'il s'est rendu maître de sa victime, il lui suce le sang et lui ouvre la tête pour manger la cervelle; après quoi souvent il l'abandonne pour en chercher une autre; rarement il retourne à sa première proie, et c'est ce qui a fait dire, que de tous les animaux, le Lynx étoit celui qui avoit le moins de mémoire. Son poil change de couleur suivant les climats et la saison; les fourrures d'hiver sont plus belles, meilleures et plus fournies que celles de l'été : sa chair, comme celle de tous les animaux de proie, n'est pas bonne à manger.

DU CARACAL (1).

QUOIQUE le Caracal ressemble au lynx par la grandeur et la forme du corps, par l'air de la tête, et qu'il ait comme lui le caractère singulier, et, pour ainsi dire, unique d'un long pinceau de poils noirs à la pointe des oreilles, nous avons présumé par les disconvenances qui se trouvent entre ces deux animaux, qu'ils étoient d'espèces différentes. Le Caracal n'est point moucheté comme le lynx ; il a le poil plus rude et plus court, la queue beaucoup plus longue et d'une couleur uniforme, le museau plus alongé, la mine beaucoup moins douce et le naturel plus féroce. Le lynx n'habite que dans les pays froids ou tempérés ; le Caracal ne se trouve que dans les climats les plus chauds : c'est autant par cette différence du naturel et du climat, que nous les avons jugés de deux espèces différentes, que par l'inspection et par la comparaison des deux animaux que nous avons vus vivans.

Le Caracal est commun en Barbarie, en Arabie et dans tous les pays qu'habitent le lion, la panthère et l'once ; comme eux il vit de proie, mais étant plus petit et bien plus foible, il a plus de peine à se procurer sa subsistance ; il n'a, pour ainsi dire, que ce que les autres lui laissent, et souvent il est forcé à se contenter de leurs restes : il s'éloigne de la panthère, parce qu'elle exerce ses cruautés lors même qu'elle est pleinement rassasiée ; mais il suit le lion qui, dès qu'il est repu, ne fait de mal à personne ; le Caracal

(1) En langue turque *Karrah-kulak.*

profite des débris de sa table, quelquefois même il l'accompagne d'assez près, parce que grimpant légérement sur les arbres, il ne craint pas la colère du lion, qui ne pourroit l'y suivre comme fait la panthère. C'est par toutes ces raisons que l'on a dit du caracal, qu'il étoit le guide ou le pourvoyeur du lion; que celui-ci, dont l'odorat n'est pas fin, s'en servoit pour éventer de loin les autres animaux, dont il partageoit ensuite avec lui la dépouille.

Le Caracal est de la grandeur d'un renard; mais il est beaucoup plus féroce et plus fort; on l'a vu assaillir, déchirer et mettre à mort en peu d'instans un chien d'assez grande taille, qui, combattant pour sa vie, se défendoit de toutes ses forces. Il ne s'apprivoise que très-difficilement; cependant lorsqu'il est pris jeune et ensuite élevé avec soin, on peut le dresser à la chasse, qu'il aime naturellement, et à laquelle il réussit très-bien, pourvu qu'on ait l'attention de ne le jamais lâcher que contre des animaux qui lui soient inférieurs, et qui ne puissent lui résister; autrement il se rebute et refuse le service dès qu'il y a du danger; on s'en sert aux Indes pour prendre les lièvres, les lapins et même les grands oiseaux, qu'il surprend et saisit avec une adresse singulière.

DU CHACAL ET DE L'ADIVE.

Nous ne sommes pas assurés que ces deux noms désignent deux animaux d'espèces différentes. Nous savons seulement que le Chacal est plus grand, plus féroce, plus difficile à apprivoiser que l'Adive (1), mais qu'au reste ils paroissent se ressembler à tous égards. Il se pourroit que l'Adive ne fût que le Chacal privé, dont on auroit fait une race domestique plus petite, plus foible et plus douce que la race sauvage; car l'Adive est au Chacal à peu près ce que le bichon ou petit chien barbet est au chien de berger. Cependant comme ce fait n'est indiqué que par quelques exemples particuliers, que l'espèce du Chacal, en général, n'est point domestique, comme celle du chien, que d'ailleurs il se trouve rarement d'aussi grandes différences dans une espèce libre, nous sommes très-portés à croire que le Chacal et l'Adive sont réellement deux espèces distinctes. Le loup, le renard, le chacal et le chien, forment quatre espèces qui, quoique très voisines les unes des autres, sont néanmoins différentes entr'elles. Les variétés dans l'espèce du chien sont en très-grand nombre; la plupart viennent de l'état de domesticité, auquel il paroît avoir été réduit de tous les temps. L'homme a créé des races dans cette espèce, en choisissant et mettant ensemble les plus grands ou les plus petits, les plus jolis ou les plus

(1) J'ai lu dans quelques-unes de nos chroniques de France, que du temps de Charles IX, beaucoup de femmes à la cour avoient des adives au lieu de petits chiens.

laids, les plus velus ou les plus nus; mais indépendamment de ces races produites par la main de l'homme, il y a dans l'espèce du chien plusieurs variétés qui semblent ne dépendre que du climat, et qui sont plus différentes entr'elles que le Chacal ne l'est de l'Adive. Il se pourroit donc que les chacals, sous différens climats eussent subi des variétés diverses, et cela s'accorde assez avec les faits que nous avons recueillis. Il paroît, par les écrits des voyageurs, qu'il y en a partout de grands et de petits; qu'en Arménie, en Cilicie, en Perse et dans toute la partie de l'Asie que nous appelons le Levant, où cette espèce est très-nombreuse, très-incommode et très-nuisible, ils sont communément grands comme nos renards, qu'ils ont seulement les jambes plus courtes, et qu'ils sont remarquables par la couleur de leur poil, qui est d'un jaune vif et brillant. C'est pour cela que plusieurs auteurs ont appelé le Chacal loup doré; l'espèce en est répandue dans toute l'Asie, depuis l'Arménie jusqu'au Malabar, et se trouve aussi en Arabie, en Barbarie, en Mauritanie, en Guinée et dans les terres du Cap. Il semble qu'elle ait été destinée à remplacer celle du loup, qui manque ou du moins qui est très-rare dans tous les pays chauds.

Cependant comme l'on trouve des chacals et des adives dans les mêmes terres, comme l'espèce n'a pu être dénaturée que par une longue domesticité, et qu'il y a constamment une différence considérable entre ces animaux pour la grandeur et même pour le naturel, nous les regarderons comme deux espèces distinctes, sauf à les réunir lorsqu'il sera prouvé, par le fait, qu'ils se mêlent et produisent ensemble.

Quoique l'espèce du loup soit fort voisine de celle du chien, celle du chacal ne laisse pas de trouver place entre les deux; le chacal ou adive, comme dit Belon, est bête entre loup et chien; avec la férocité du loup, il a en effet un peu de la familiarité du chien; sa voix est un hurlement mêlé d'aboiement et de gémissemens; il est plus criard que le chien, plus vorace que le loup, il ne va jamais seul, mais toujours par troupe de vingt, trente ou quarante; ils se rassemblent chaque jour pour faire la guerre et la chasse; ils vivent de petits animaux, et se font redouter des plus puissans par le nombre; ils attaquent toute espèce de bétail ou de volailles presqu'à la vue des hommes; ils entrent insolemment, et sans marquer de crainte, dans les bergeries, les étables, les écuries, et lorsqu'ils ne trouvent pas autre chose, ils dévorent le cuir des harnois, des bottes, des souliers, et emportent les lanières qu'ils n'ont pas le temps d'avaler (1). Faute de proie vivante, ils déterrent les cadavres des animaux et des hommes; on est obligé de battre la terre sur les sépultures et d'y mêler de grosses épines pour les empêcher de la gratter et fouir; car une épaisseur de quelques pieds de terre ne suffit pas pour les rebuter; ils travaillent plusieurs ensemble; ils accompagnent de cris lugubres

(1) « Il est d'une belle couleur jaune, plus petit que le loup, marchant toujours en troupe, japant toutes les nuits, vorace et voleur, en sorte qu'il emporte non-seulement ce qui est bon à manger, mais même les chapeaux, les souliers, les brides des chevaux, et tout ce qu'il peut attraper. » *Observ. de Belon.*

cette

cette exhumation ; et lorsqu'ils sont une fois accoutumés aux cadavres humains, ils ne cessent de courir les cimetières, de suivre les armées, de s'attacher aux caravanes : ce sont les corbeaux des Quadrupèdes ; la chair la plus infecte ne les dégoûte pas ; leur appétit est si constant, si véhément, que le cuir le plus sec est encore savoureux, et que toute peau, toute graisse, toute ordure animale, leur est également bonne. L'Hyène a ce même goût pour la chair pourrie ; elle déterre aussi les cadavres, et c'est sur le rapport de cette habitude que l'on a souvent confondu ces deux animaux, quoique très-différens l'un de l'autre.

L'hyène est une bête solitaire, silencieuse, très-sauvage, et qui, quoique plus forte et plus puissante que le Chacal, n'est pas aussi incommode, et se contente de dévorer les morts, sans troubler les vivans ; au lieu que tous les voyageurs se plaignent des cris, des vols et des excès du Chacal, qui réunit l'impudence du chien à la bassesse du loup, et qui participant de la nature des deux, semble n'être qu'un odieux composé de toutes les mauvaises qualités de l'un et de l'autre.

DE L'ISATIS (1).

Si le nombre des ressemblances en général, si la parfaite conformité des parties intérieures suffisoit pour assurer l'unité des espèces, le loup, le renard et le chien n'en formeroient qu'une seule; car le nombre des ressemblances est beaucoup plus grand que celui des différences, et la similitude des parties internes est entière : cependant ces trois animaux forment trois espèces non-seulement distinctes, mais encore assez éloignées pour admettre entr'elles d'autres espèces; et comme celle du chacal est intermédiaire entre le chien et le loup, l'espèce de l'Isatis se trouve placée de même entre le renard et le chien. Jusqu'à ce jour on n'avoit regardé cet animal que comme une variété dans l'espèce du renard; mais depuis qu'il est mieux connu, on ne peut plus douter que ce ne soient deux espèces différentes.

L'Isatis est tout-à-fait ressemblant au renard par la forme du corps et par la longueur de la queue; mais par la tête il ressemble plus au chien; il a le poil plus doux que le renard commun, et son pelage est blanc dans un temps, et bleu-cendré dans d'autres temps. La tête est courte à proportion du corps; elle est large auprès du cou, et se termine par un museau assez pointu; les oreilles sont presque rondes : il y a cinq doigts et cinq ongles aux pieds de devant, et seulement quatre doigts et quatre ongles aux pieds de derrière. Dans le mâle la verge est à peine grosse comme une plume à écrire; les testicules sont gros comme

(1) Nom que Gmlin a donné à cet animal.

des amandes, et si fort cachés dans le poil qu'on a peine à les trouver; les poils dont tout le corps est couvert, sont longs d'environ deux pouces; ils sont lisses, touffus et doux comme de la laine; les narines et la mâchoire inférieure ne sont pas revêtues de poil; la peau est apparente, noire et nue dans ces parties.

L'estomac, les intestins, les viscères, les vaisseaux spermatiques, tant du mâle que de la femelle, sont semblables à ceux du chien : il y a de même un os dans la verge, et le squelette entier ressemble à celui d'un renard.

La voix de l'Isatis tient de l'aboiement du chien et du glapissement du renard. Les marchands qui font commerce de pelleteries, distinguent deux sortes d'Isatis, les uns blancs et les autres bleus-cendrés; ceux-ci sont les plus estimés, et plus ils sont bleus ou bruns, plus ils sont chers. Cette différence dans la couleur du poil ne fait pas qu'ils soient d'espèces différentes, puisque dans la même portée il se trouve des petits isatis blancs et d'autres cendrés; l'un n'est qu'une variété de l'autre.

Le climat des Isatis est le nord, et les terres qu'ils habitent de préférence sont celles des bords de la mer glaciale et des fleuves qui y tombent; ils aiment les lieux découverts et ne demeurent pas dans les bois; on les trouve dans les endroits les plus froids, les plus montueux et les plus nus de la Norwège, de la Laponie, de la Sibérie et même en Islande. Ces animaux s'accouplent au mois de mars; et ayant les parties de la génération conformées comme les chiens, ils ne peuvent se séparer dans le temps de l'accouplement; leur

chaleur dure quinze jours ou trois semaines; pendant ce temps ils sont toujours à l'air; mais ensuite ils se retirent dans des terriers qu'ils ont creusés d'avance; ces terriers qui sont étroits et fort profonds, ont plusieurs issues; ils les tiennent propres et y portent de la mousse pour être plus à l'aise. La durée de la gestation est, comme dans les chiennes, d'environ neuf semaines; les femelles mettent bas à la fin de mai ou au commencement de juin, et produisent ordinairement six, sept ou huit petits.

L'Isatis vit de rats, de lièvres et d'oiseaux; il a autant de finesse que le renard. Pour les attraper il se jette à l'eau et traverse les lacs pour chercher les nids des canards et des oies; il en mange les œufs et les petits, et n'a pour ennemis, dans ces climats déserts et froids, que le glouton qui lui dresse des embûches et l'attend au passage.

Comme le loup, le renard, le glouton et les autres animaux qui habitent les parties du nord de l'Europe et de l'Asie, ont passé d'un continent à l'autre et se retrouvent tous en Amérique, l'Isatis s'y trouve aussi, et je présume que le renard gris-argenté de l'Amérique septentrionale dont Catesby a donné la figure, pourroit bien être l'Isatis plutôt qu'une simple variété de l'espèce du renard.

DE L'HYÈNE (1).

ARISTOTE nous a laissé deux notices au sujet de l'Hyène, qui seules suffiroient pour faire reconnoître cet animal et pour le distinguer de tous les autres; néanmoins les voyageurs et les Naturalistes l'ont confondu avec quatre autres animaux, dont les espèces sont toutes quatre différentes entr'elles et différentes de celle de l'Hyène. Ces animaux sont le chacal, le glouton, la civette et le babouin, qui tous quatre sont carnassiers et féroces comme l'Hyène, et qui ont chacun quelques petites convenances et quelques rapports particuliers avec elle, lesquels ont donné lieu à la méprise et à l'erreur. Le chacal se trouve à peu près dans le même pays; il approche comme l'hyène de la forme du loup; comme elle, il vit de cadavres et fouille les sépultures pour en tirer les corps: c'en est assez pour qu'on les ait pris l'un pour l'autre. Le glouton a la même voracité, la même faim pour la chair corrompue, le même instinct pour déterrer les morts; et quoiqu'il soit d'un climat fort différent de celui de l'hyène et d'une figure aussi très-différente, cette seule convenance de nature a suffi pour que les auteurs les aient confondus. La civette se trouve aussi dans le même pays que l'hyène; elle a comme elle de longs poils le long du dos et une ouverture ou fente particulière; caractères singuliers qui n'appartiennent qu'à quelques animaux, et qui ont fait croire à Belon que la civette étoit l'hyène des anciens. Et à

(1) L'Hyène, *Zabo* en Arabie, *Dubbah* en Barbarie.

l'égard du babouin, comme il est du même climat et qu'il gratte aussi la terre, ces convenances ont trompé les voyageurs et ensuite les Naturalistes qui ont copié les voyageurs; cependant le chacal diffère de l'Hyène non-seulement par la grandeur, par la figure, par la couleur du poil, mais aussi par les habitudes naturelles; allant ordinairement en troupes, au lieu que l'Hyène est un animal solitaire. Le chacal est donc très-différent de l'Hyène; il en est de même du glouton, qui est une bête du nord reléguée dans les pays les plus froids, tels que la Laponie, la Russie, la Sibérie, inconnue même dans les régions tempérées, et qui par conséquent n'a jamais habité en Arabie non plus que dans les autres climats chauds où se trouve l'Hyène; aussi en diffère-t-il à tous égards. Le glouton est à peu près de la forme d'un très-gros blaireau; il a les jambes courtes, le ventre presqu'à terre, cinq doigts aux pieds de devant comme à ceux de derrière, point de crinière sur le cou, le poil noir sur tout le corps, quelquefois d'un fauve brun sur les flancs; il n'a de commun avec l'Hyène que d'être très-vorace.

La civette a de commun avec l'Hyène l'ouverture ou sac sous la queue, et la crinière le long du cou et de l'épine du dos; elle en diffère par la figure, par la grandeur du corps, étant de moitié plus petite; elle a les oreilles velues et courtes, au lieu que l'Hyène les a longues et nues; elle a de plus les jambes bien plus courtes, cinq doigts à chaque pied, tandis que l'Hyène a les jambes longues et n'a que quatre doigts à tous les pieds; la civette ne fouille pas la terre pour en tirer les cadavres : il est donc très-facile de les dis-

tinguer l'une de l'autre. A l'égard du babouin qui est le *papio* des Latins, il n'a été pris pour l'Hyène que par une équivoque des noms, à laquelle un passage de Léon l'Africain, copié par Marmol, semble avoir donné lieu. Le dabuh, disent ces deux auteurs, est de la grandeur et de la forme du loup; il tire les corps morts des sépulcres. La ressemblance de ce nom *dabuh* avec *dubbah*, qui est celui de l'Hyène, et cette avidité pour les cadavres, commune au dabuh et au dubbah, les a fait prendre pour le même animal, quoiqu'il soit dit expressément dans les mêmes passages que nous venons de citer, que le dabuh a des mains et des pieds comme l'homme, ce qui convient au babouin et ne peut convenir à l'Hyène.

Au reste, les caractères de l'Hyène sont si marqués, et même si singuliers, qu'il est fort aisé de ne pas s'y méprendre; elle est peut-être le seul de tous les Quadrupèdes qui n'ait, comme je viens de le dire, que quatre doigts tant aux pieds de devant qu'à ceux de derrière; elle a, comme le blaireau, une ouverture sous la queue, qui ne pénètre pas dans l'intérieur du corps: elle a les oreilles longues, droites et nues, la tête plus carrée et plus courte que celle du loup, le corps plus ramassé, et les jambes plus longues; les yeux placés comme ceux du chien, le poil du corps et la crinière d'une couleur gris-obscur mêlée d'un peu de fauve et de noir avec des ondes transversales et noirâtres.

Cet animal sauvage et solitaire demeure dans les cavernes des montagnes, dans les fentes des rochers ou dans des tannières qu'il se creuse lui-même sous terre; il est d'un naturel féroce, et, quoique pris tout petit,

il ne s'apprivoise pas; il vit de proie comme le loup, auquel il ressemble d'ailleurs par la grandeur; mais il est plus fort et paroît plus hardi; il attaque quelquefois les hommes; il se jette sur le bétail, suit de près les troupeaux et souvent rompt dans la nuit les portes des étables et les clôtures des bergeries : ses yeux brillent dans l'obscurité, et l'on prétend qu'il voit mieux la nuit que le jour. Si l'on en croit tous les Naturalistes, son cri ressemble aux sanglots d'un homme qui vomiroit avec effort, ou plutôt au mugissement du veau, comme le dit Kœmpfer, témoin auriculaire.

L'Hyène se défend du lion, ne craint pas la panthère, attaque l'once, lequel ne peut lui résister; lorsque la proie lui manque, elle creuse la terre avec les pieds et en tire par lambeaux les cadavres des animaux et des hommes que dans le pays qu'elle habite, on enterre également dans les champs. On la trouve en Barbarie et dans presque tous les climats chauds de l'Afrique et de l'Asie, et il paroît que l'animal appelé *Farasse* à Madagascar, qui ressemble au loup par la figure, mais qui est plus grand, plus fort et plus cruel, pourroit bien être l'hyène.

Il existe dans la partie du sud de l'île de Méroé, une hyène beaucoup plus grande et plus grosse que celle de Barbarie, et qui a aussi le corps plus long à proportion, et le museau plus alongé et plus ressemblant à celui du chien, en sorte qu'elle ouvre la gueule beaucoup plus large. Cet animal est si fort, qu'il enlève aisément un homme et l'emporte à une ou deux lieues sans le poser à terre. Cette hyène, ainsi que celle de Syrie et de Barbarie, et probablement toutes les

autres espèces, ont un singulier défaut; c'est qu'au moment qu'on les force à se mettre en mouvement, elles sont boiteuses de la jambe gauche; cela dure pendant environ une centaine de pas, et d'une manière si marquée, qu'il semble que l'animal aille culbuter du côté gauche, comme un chien auquel on auroit blessé la jambe gauche de derrière (1).

Nous avons vu en 1773 une hyène mâle, qui étoit vivante à la foire Saint-Germain; elle avoit trois pieds deux pouces, mesurée avec un cordeau du bout du museau à l'origine de la queue; sa hauteur étoit de deux pieds trois pouces: elle portoit la tête très-baissée. Son poil étoit blanc mêlé et rayé de taches noires plus ou moins grandes tant sur le corps que sur les jambes, et sa queue toute blanche sans aucun mélange d'autre couleur. Ayant été apprivoisée de jeunesse, elle étoit fort douce; car quoique son maître l'irritât souvent avec un bâton pour lui faire hérisser sa crinière lors du spectacle, l'instant d'après elle ne paroissoit pas s'en souvenir; elle jouoit avec son maître qui lui mettoit la main dans la gueule sans en rien craindre.

Il y a peu d'animaux sur lesquels on ait fait autant d'histoires absurdes que sur celui-ci. Les anciens ont écrit gravement que l'Hyène étoit mâle et femelle alternativement; que quand elle portoit, allaitoit et élevoit ses petits, elle demeuroit femelle pendant toute l'année; mais que l'année suivante, elle reprenoit les fonctions du mâle, et faisoit subir à son compagnon le sort de la femelle. On voit bien que ce conte n'a d'au-

(1) Note communiquée par Bruce.

tre fondement que l'ouverture en forme de fente que le mâle a comme la femelle, indépendamment des parties propres à la génération qui, pour les deux sexes, sont dans l'Hyène semblables à celles de tous les autres animaux. On a dit qu'elle savoit imiter la voix humaine, retenir le nom des bergers, les appeler, les charmer, les arrêter, les rendre immobiles, faire en même temps courir les bergères, leur faire oublier leur troupeau, les rendre folles d'amour. Tout cela peut arriver sans hyène; et je finis pour qu'on ne me fasse pas le reproche que je vais faire à Pline qui paroît avoir pris plaisir à compiler et raconter ces fables.

DE LA CIVETTE ET DU ZIBET.

La plupart des Naturalistes ont cru qu'il n'y avoit qu'une espèce d'animal qui fournît le parfum qu'on appelle la civette. Nous avons vu deux de ces animaux qui se ressemblent à la vérité par les rapports essentiels de la conformation, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, mais qui cependant diffèrent l'un de l'autre par un assez grand nombre d'autres caractères pour qu'on puisse les regarder comme faisant deux espèces réellement différentes. Nous avons conservé au premier de ces animaux le nom de Civette, et nous avons donné au second celui de Zibet pour les distinguer.

Le Zibet diffère de la Civette en ce qu'il a le corps plus alongé et moins épais, le museau plus délié, plus plat et un peu concave à la partie supérieure, au lieu que le museau de la Civette est plus gros, moins long et un peu convexe. Il a aussi les oreilles plus élevées et plus larges, la queue plus longue et mieux marquée de taches et d'anneaux, le poil beaucoup plus court et plus mollet; point de crinière, c'est-à-dire, de poils plus longs que les autres sur le cou, ni le long de l'épine du dos, point de noir au-dessous des yeux, ni sur les joues; caractères particuliers et très-remarquables dans la Civette.

On a appelé ces animaux chats musqués ou chats civettes; cependant ils n'ont rien de commun avec le chat que l'agilité du corps; ils ressemblent plutôt au renard, sur-tout par la tête : ils ont la robe marquée de bandes et de taches, ce qui les a fait prendre aussi pour de petites panthères par ceux qui ne

les ont vus que de loin ; mais ils diffèrent des panthères à tous autres égards. Il y a un animal qu'on appelle la genette, qui est taché de même, qui a la tête à peu près de la même forme, et qui porte, comme la Civette, un sac dans lequel se filtre une humeur odorante : mais la genette est plus petite que nos civettes ; elle a les jambes beaucoup plus courtes et le corps bien plus mince ; son parfum est très-foible et de peu de durée ; au contraire le parfum des Civettes est très-fort ; celui du Zibet est d'une violence extrême et plus vif encore que celui de la Civette. Ces liqueurs odorantes se trouvent dans l'ouverture que ces deux animaux ont auprès des parties de la génération : c'est une humeur épaisse, d'une consistance semblable à celle des pommades, et dont le parfum, quoique très-fort, est agréable au sortir même du corps de l'animal. Il ne faut pas confondre cette matière des civettes avec le musc qui est une humeur sanguinolente qu'on tire d'un animal tout différent de la Civette ou du Zibet : cet animal qui produit le musc est une espèce de chevreuil sans bois, ou de chèvre sans cornes, qui n'a rien de commun avec les civettes, que de fournir comme elles un parfum violent.

Belon, qui a donné une figure et une description de la Civette, a prétendu que c'étoit l'hyène des anciens ; son erreur est d'autant plus excusable, qu'elle n'est pas sans fondement ; il est sûr que la plupart des fables que les anciens ont débitées sur l'hyène, ont été prises de la Civette ; les philtres qu'on tiroit de certaines parties de l'hyène, la force de ces philtres pour exciter à l'amour indiquent assez la vertu stimu-

lante que l'on connoît à la pommade de civette dont on se sert encore à cet effet en Orient. Ce qu'ils ont dit de l'incertitude du sexe dans l'hyène convient encore mieux à la civette; car le mâle n'a rien d'apparent au-dehors que trois ouvertures tout-à-fait pareilles à celles de la femelle, à laquelle il ressemble si fort par ses parties extérieures qu'il n'est guère possible de s'assurer du sexe autrement que par la dissection.

La Civette et le Zibet sont des animaux de l'ancien continent. Quoiqu'originaires et natifs des climats les plus chauds de l'Afrique et de l'Asie, ils peuvent cependant vivre dans les pays tempérés et même froids, pourvu qu'on les défende avec soin des injures de l'air, et qu'on leur donne des alimens succulens et choisis. On en nourrit en assez grand nombre en Hollande où l'on fait commerce de leur parfum. La civette faite à Amsterdam est préférée par nos commerçans à celle qui vient du Levant ou des Indes, qui est ordinairement moins pure. Celle qu'on tire de Guinée seroit la meilleure de toutes, si les nègres, ainsi que les Indiens et les Levantins, ne la falsifioient en y mêlant des sucs de végétaux, comme du ladanum, du storax et d'autres drogues balsamiques et odoriférantes. Pour recueillir ce parfum ils mettent l'animal dans une cage étroite où il ne peut se tourner; ils ouvrent la cage par le bout, tirent l'animal par la queue, le contraignent à demeurer dans cette situation en mettant un bâton à travers les barreaux de la cage, au moyen duquel ils lui gênent les jambes de derrière; ensuite ils font entrer une petite cuiller dans le sac qui contient le parfum; ils raclent avec soin toutes les

parois intérieures de ce sac et mettent la matière qu'ils en tirent dans un vase qu'ils couvrent avec soin : cette opération se répète deux ou trois fois par semaine. La quantité de l'humeur odorante dépend de la qualité de la nourriture et de l'appétit de l'animal ; il en rend d'autant plus qu'il est mieux et plus délicatement nourri. De la chair crue et hachée, des œufs, du riz, de petits animaux, des oiseaux, de la jeune volaille et sur-tout du poisson, sont les mets qu'il faut lui offrir et varier de manière à entretenir sa santé et exciter son goût ; il lui faut très-peu d'eau ; quoiqu'il boive rarement, il urine fréquemment, et l'on ne distingue pas le mâle de la femelle à leur manière de pisser.

Le parfum de ces animaux est si fort qu'il se communique à toutes les parties de leur corps ; le poil en est imbu et la peau pénétrée au point que l'odeur s'en conserve longtemps après leur mort, et que de leur vivant l'on ne peut en soutenir la violence, sur-tout si l'on est enfermé dans le même lieu. Lorsqu'on les échauffe en les irritant, l'odeur s'exhalte encore davantage, et si on les tourmente jusqu'à les faire suer, on recueille la sueur qui est aussi très-parfumée et qui sert à falsifier le vrai parfum ou du moins à en augmenter le volume.

Les Civettes (c'est-à-dire la civette et le zibet), sont naturellement farouches, et même un peu féroces ; cependant on les apprivoise aisément, au moins assez pour les approcher et les manier sans grand danger. Elles ont les dents fortes et tranchantes, mais leurs ongles sont foibles et émoussés ; elles sont agiles et même légères, quoique leur corps soit assez épais ;

elles sautent comme les chats et peuvent aussi courir comme les chiens; elles vivent de chasse, surprennent et poursuivent les petits animaux, les oiseaux; elles cherchent comme les renards à entrer dans les basse-cours pour emporter les volailles; leurs yeux brillent la nuit, et il est à croire qu'elles voient dans l'obscurité. Lorsque les animaux leur manquent, elles mangent des racines et des fruits; elles boivent peu et n'abitent pas dans les terres humides; elles se tiennent volontiers dans les sables brûlans et dans les montagnes arides. Elles produisent en assez grand nombre dans leur climat; mais quoiqu'elles puissent vivre dans les régions tempérées, et qu'elles y rendent, comme dans leur pays natal, leur liqueur parfumée, elles ne peuvent y multiplier : elles ont la voix plus forte et la langue moins rude que le chat; leur cri ressemble assez à celui d'un chien en colère.

On appelle en françois civette, l'humeur onctueuse et parfumée que l'on tire de ces animaux; on l'appelle zibet ou Algallia en Arabie, aux Indes et dans le Levant, où l'on en fait un plus grand usage qu'en Europe. On ne s'en sert presque plus dans notre médecine; les parfumeurs et les confiseurs en emploient encore dans le mélange de leurs parfums : l'odeur de la civette, quoique violente, est plus suave que celle du musc; toutes deux ont passé de mode lorsqu'on a connu l'ambre, ou plutôt dès qu'on a su le préparer; et l'ambre même qui étoit, il n'y a pas longtemps, l'odeur par excellence, le parfum le plus exquis et le plus noble, a perdu de sa vogue, et n'est plus du goût de nos gens délicats.

DE LA GENETTE.

La Genette est un plus petit animal que les civettes; elle a le corps alongé, les jambes courtes, le museau pointu, la tête effilée, le poil doux et mollet, d'un gris cendré, brillant et marqué de taches noires et rondes qui se réunissent de si près sur le dos, qu'elles paroissent former des bandes continues tout le long du corps: elle a sur le cou et le long de l'épine du dos, une espèce de crinière ou de poil plus long, qui forme une bande noire, et continue depuis la tête jusqu'à la queue, laquelle est aussi longue que le corps, et marquée de sept ou huit anneaux alternativement noirs et blancs sur toute sa longueur; les taches noires du cou sont en forme de bandes, et l'on voit au-dessous de chaque œil une marque blanche très-apparente. La Genette a sous la queue et dans le même endroit que les civettes, une ouverture ou sac, dans lequel se filtre une espèce de parfum, mais foible et dont l'odeur ne se conserve pas : elle est un peu plus grande que la fouine qui lui ressemble beaucoup par la forme du corps aussi bien que par le naturel et les habitudes; seulement on apprivoise la Genette plus aisément. Belon dit en avoir vu dans les maisons à Constantinople, qui étoient aussi privées que des chats, et qu'on laissoit courir et aller partout, sans qu'elles fissent ni mal ni dégât. On les a appelées chats de Constantinople, chats d'Espagne, chats genette; elles n'ont cependant rien de commun avec les chats, que l'art d'épier et de prendre les souris; c'est peut-être parce qu'on ne les trouve guère que dans le Levant et

en

en Espagne, qu'on leur a donné le surnom de leur pays; cependant je suis informé qu'il s'en trouve dans nos provinces méridionales, et qu'elles sont assez communes en Poitou où elles sont connues sous le nom de genettes, même par les paysans, qui assurent qu'elles n'habitent que les endroits humides et le bord des ruisseaux.

La peau de la Genette fait une fourrure légère et très-jolie. Les manchons de genette ont été à la mode il y a quelques années et se vendoient fort cher; mais comme l'on s'est avisé de les contrefaire, en peignant de taches noires des peaux de lapin gris, le prix en a baissé des trois quarts et la mode en est passée.

DE LA ZIBELINE.

PRESQUE tous les Naturalistes ont parlé de la Zibeline sans la connoître autrement que par sa fourrure. Gmelin est le premier qui en ait donné la figure et la description. Il en vit deux vivantes chez le gouverneur de Tobolsk. « La Zibeline, dit-il, ressemble à la marte par la forme et l'habitude du corps, et à la belette par les dents ; elle a six dents incisives assez longues et un peu courbées, avec deux longues dents canines à la mâchoire inférieure, de petites dents très-aiguës à la mâchoire supérieure, de grandes moustaches autour de la gueule, les pieds larges et tous armés de cinq ongles : ces caractères étoient communs à ces deux zibelines ; mais l'une étoit d'un brun noirâtre sur tout le corps, à l'exception des oreilles et du dessous du menton, où le poil étoit un peu fauve ; et l'autre, plus petite que la première, étoit sur tout le corps d'un brun jaunâtre, avec les oreilles et le dessous du menton d'une nuance plus pâle. Ces couleurs sont celles de l'hiver ; car au printemps elles changent par la mue du poil : la première zibeline qui étoit d'un brun noir, devint en été d'un jaune brun, et la seconde, qui étoit d'un brun jaune, devint d'un jaune pâle. J'ai admiré, continue Gmelin, l'agilité de ces animaux ; dès qu'ils voyoient un chat, ils se dressoient sur les pieds de derrière comme pour se préparer au combat. Ils sont très-inquiets et fort remuans pendant la nuit : pendant le jour au contraire, et sur-tout après avoir mangé, ils dorment ordinairement une demi-heure ou une heure ; on peut dans ce temps les prendre, les secouer, les

piquer sans qu'ils se réveillent. » Par cette description, on voit que les Zibelines ne sont pas toutes de la même couleur, et que par conséquent les nomenclateurs qui les ont désignées par les taches et les couleurs du poil, ont employé un mauvais caractère, puisque non-seulement il change dans les différentes saisons, mais qu'il varie d'individu à individu et de climat à climat.

Les Zibelines habitent le bord des fleuves, les lieux ombragés et les bois les plus épais; elles sautent très-agilement d'arbres en arbres, et craignent fort le soleil qui change, dit-on, en très-peu de temps la couleur de leur poil; on prétend qu'elles se cachent et qu'elles sont engourdies pendant l'hiver; cependant c'est dans ce temps qu'on les chasse et qu'on les cherche de préférence, parce que leur fourrure est alors bien plus belle et bien meilleure qu'en été; elles vivent de rats, de poisson, de graines de pin et de fruits sauvages; elles sont très-ardentes en amour; elles ont pendant ce temps de leur chaleur, une odeur très-forte, et en tout temps leurs excrémens sentent mauvais : on les trouve principalement en Sibérie, et il n'y en a que peu dans les forêts de la grande Russie, et encore moins en Laponie. Les zibelines les plus noires sont celles qui sont les plus estimées; la différence qu'il y a de cette fourrure à toutes les autres, c'est qu'en quelque sens qu'on pousse le poil il obéit également, au lieu que les autres poils, pris à rebours, font sentir quelque roideur par leur résistance.

La chasse des zibelines se fait par des criminels con-

finés en Sibérie, ou par des soldats qu'on y envoie exprès, et qui y demeurent ordinairement plusieurs années; les uns et les autres sont obligés de fournir une certaine quantité de fourrures à laquelle ils sont taxés; ils ne tirent qu'à balle seule, pour gâter le moins qu'il est possible la peau de ces animaux, et quelquefois au lieu d'armes à feu ils se servent d'arbalètes et de très-petites flèches. Comme le succès de cette chasse suppose de l'adresse et encore plus d'assiduité, on permet aux officiers d'y intéresser leurs soldats, et de partager avec eux le surplus de ce qu'ils sont obligés de fournir par semaine, ce qui ne laisse pas de leur faire un bénéfice très-considérable.

Quelques Naturalistes ont cru que la Zibeline étoit le *Satherius* d'Aristote, et je crois leur conjecture bien fondée; la finesse de la fourrure de la zibeline indique qu'elle se tient souvent dans l'eau; quelques voyageurs disent qu'elle ne se trouve en grand nombre que dans de petites îles où les chasseurs vont la chercher. D'autre côté, Aristote parle du *Satherius* comme d'un animal d'eau, et il le joint à la loutre et au castor. On doit encore présumer que du temps de la magnificence d'Athènes, ces belles fourrures n'étoient pas inconnues dans la Grèce, et que l'animal qui les fournit avoit un nom. Or il n'y en a aucun qu'on puisse appliquer à la zibeline avec plus de raison que celui de *Satherius*, si en effet il est vrai que la zibeline mange du poisson et se tienne assez souvent dans l'eau pour être mise au nombre des amphibies.

Nous ajouterons à ce que nous venons de dire de la Zibeline, quelques faits rapportés par les voyageurs

russes, et qui ont été insérés dans les derniers volumes de l'histoire générale des voyages.

« Les Zibelines vivent dans des trous; leurs nids sont ou dans des creux d'arbres, ou dans leurs troncs couverts de mousse, ou sous leurs racines, ou sur des hauteurs parsemées de rochers. Elles construisent ces nids de mousse, de branches et de gazon. Elles restent dans leurs trous ou dans leurs nids pendant douze heures en hiver comme en été, et le reste du temps elles vont chercher leur nourriture. En attendant la plus belle saison, elles se nourrissent de belettes, d'hermines, d'écureuils, et sur-tout de lièvres. Mais dans le temps des fruits, elles mangent des baies, et plus volontiers le fruit du sorbier. En hiver elles attrapent des oiseaux et des coqs de bois. Quand il fait de la neige, elles se retirent dans leurs trous, où elles restent quelquefois trois semaines. Elles s'accouplent dans le mois de janvier : leurs amours durent un mois, et souvent excitent des combats sanglans entre les mâles. Après l'accouplement, elles gardent leurs nids environ quinze jours. Elles mettent bas vers la fin de mars, et font depuis trois jusqu'à cinq petits, qu'elles allaitent pendant quatre ou six semaines. »

« On ne les chasse qu'en hiver, et les chasseurs vont ensemble jusqu'au nombre de quarante à cette chasse; ils y vont en canots, et prennent des provisions pour trois ou quatre mois. Ils ont un chef qui, arrivé au lieu du rendez-vous, ainsi que tous les chasseurs, assigne à chaque bande son quartier, et tous les chasseurs doivent lui obéir. On écarte la neige où l'on veut dresser des piéges; chaque chasseur en dresse vingt

par jour. On choisit un petit espace auprès des arbres; on l'entoure, à une certaine hauteur, de pieux pointus; on le couvre de petites planches, afin que la neige ne tombe pas dedans; on y laisse une entrée fort étroite, au-dessus de laquelle est placée une poutre qui n'est suspendue que par un léger morceau de bois; et sitôt que la zibeline y touche pour prendre le morceau de viande ou de poisson qu'on a mis pour amorce, la bascule tombe et la tue. On porte toutes les zibelines au conducteur général, ou bien on les cache dans des trous d'arbres, de crainte que les Tunguses ou d'autres peuples sauvages ne viennent les enlever de force. Si les zibelines ne se prennent pas dans les piéges, on a recours aux filets. Quand le chasseur a trouvé la trace d'un de ces animaux, il la suit jusqu'à son terrier, et l'oblige d'en sortir au moyen de la fumée du feu qu'il allume; il tend son filet autour de l'endroit où la trace finit, et se tient deux ou trois jours de suite aux aguets avec son chien : ce filet a treize toises de long, sur quatre ou cinq pieds de haut. Lorsque la zibeline sort de son terrier, elle manque rarement de se prendre, et quand elle est bien embarrassée dans le filet, les chiens l'étranglent. Si on les voit sur les arbres, on les tue à coups de flèches, dont la pointe est obtuse pour ne point endommager la peau. La chasse étant finie, on regagne le rendez-vous général, et on se rembarque aussitôt que les rivières sont devenues navigables par le dégel. »

DU GLOUTON.

Le Glouton ainsi nommé à cause de son insatiable voracité, est à peu près de la forme d'un blaireau, mais il est une fois plus épais et plus grand; il a la tête courte, les yeux petits, les dents très-fortes, le corps trapu, la queue plutôt courte que longue, et bien fournie de poil à son extrémité : il est noir sur le dos et d'un brun-roux sur les flancs; sa fourrure est une des plus recherchées. On le trouve assez communément en Laponie. On le retrouve sous le nom de carcajou au Canada et dans les autres parties de l'Amérique la plus septentrionale. Tous les voyageurs s'accordent à dire qu'on ne trouve cet animal que dans les parties les plus septentrionales de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique. Gmelin est le seul qui semble assurer qu'il voyage jusque dans les pays chauds; mais ce fait me paroît très-suspect pour ne pas dire faux; Gmelin, comme quelques autres Naturalistes, a peut-être confondu l'hyène du midi avec le glouton du nord, qui se ressemblent en effet par les habitudes naturelles, et sur-tout par la voracité, mais qui sont, à tous autres égards, des animaux très-différens.

Le Glouton n'a pas les jambes faites pour courir; il ne peut même marcher que d'un pas lent, mais la ruse supplée à la légéreté qui lui manque; il attend les animaux au passage; il grimpe sur les arbres pour se lancer dessus, et les saisir avec avantage; il se jette sur les élans et sur les rennes, leur entame le corps, et s'y attache si fort avec les griffes et les dents, que rien ne peut l'en séparer; ces pauvres animaux pré-

cipitent en vain leur course; en vain ils se frottent contre les arbres et font les plus grands efforts pour se délivrer; l'ennemi, assis sur leur croupe ou sur leur cou, continue à leur sucer le sang, à creuser leur plaie, à les dévorer en détail avec le même acharnement, la même avidité, jusqu'à qu'il les ait mis à mort; il est, dit-on, inconcevable combien de temps le Glouton peut manger de suite, et combien il peut dévorer de chair en une seule fois.

Ce que les voyageurs en rapportent est peut-être exagéré; mais, en rabattant beaucoup de leurs récits, il en reste encore assez pour être convaincu que le Glouton est plus vorace qu'aucun de nos animaux de proie; aussi l'a-t-on appelé le vautour des Quadrupèdes; plus insatiable, plus déprédateur que le loup, il détruiroit tous les autres animaux s'il avoit autant d'agilité, mais il est réduit à se traîner pésamment, et le seul animal qu'il puisse prendre à la course est le castor, duquel il vient très-aisément à bout, et dont il attaque quelquefois les cabanes pour le dévorer avec ses petits lorsqu'ils ne peuvent assez tôt gagner l'eau; car le castor le devance à la nage, et le Glouton, qui voit échapper sa proie, se jette sur le poisson; lorsque toute chair vivante vient à lui manquer, il cherche les cadavres, les déterre, les dépèce et les dévore jusqu'aux os.

Quoique cet animal ait de la finesse et mette en œuvre des ruses réfléchies pour se saisir des autres animaux, il semble qu'il n'ait pas de sentiment distinct pour sa conservation, pas même l'instinct commun pour son salut; il vient à l'homme, s'en laisse

approcher sans apparence de crainte; cette indifférence qui paroît annoncer l'imbécillité, vient peut-être d'une cause différente; il est certain que le Glouton n'est pas stupide, puisqu'il trouve les moyens de satisfaire à son appétit toujours pressant et plus qu'immodéré; il ne manque pas de courage puisqu'il attaque indifféremment tous les animaux qu'il rencontre, et qu'à la vue de l'homme il ne fuit ni ne marque par aucun mouvement, le sentiment de la peur spontanée; s'il manque donc d'attention sur lui-même, ce n'est point indifférence pour sa conservation, ce n'est qu'habitude de sécurité; comme il habite un pays presque désert, qu'il y rencontre très-rarement des hommes, qu'il n'y connoît point d'autres ennemis, que toutes les fois qu'il a mesuré ses forces avec les animaux, il s'est trouvé supérieur, il marche avec confiance et n'a pas le germe de la crainte, qui suppose quelqu'épreuve malheureuse, quelque expérience de foiblesse; on le voit par l'exemple du lion qui ne se détourne pas de l'homme, à moins qu'il n'ait éprouvé la force de ses armes; et le Glouton se traînant sur la neige dans son climat désert, ne laisse pas d'y marcher en toute sécurité, et d'y régner en lion, moins par sa force que par la foiblesse de ceux qui l'environnent.

L'isatis moins fort, mais beaucoup plus léger que le Glouton, lui sert de pourvoyeur; celui-ci le suit à la chasse, et souvent lui enlève sa proie avant qu'il ne l'ait entamée; au moins il la partage; car, au moment que le Glouton arrive, l'isatis, pour n'être pas mangé lui-même, abandonne ce qui lui reste à man-

ger; ces deux animaux se creusent également des terriers; mais leurs autres habitudes sont différentes : l'isatis va souvent par troupe, le glouton marche seul, ou quelquefois avec sa femelle; on les trouve ordinairement ensemble dans leurs terriers. Les chiens, même les plus courageux, craignent d'approcher et de combattre le Glouton, il se défend des pieds et des dents, et leur fait des blessures mortelles ; mais comme il ne peut échapper par la fuite, les hommes en viennent aisément à bout.

On m'a envoyé un de ces animaux vivant des parties les plus septentrionales de la Russie; il étoit si fort privé qu'il n'étoit aucunement féroce et ne faisoit de mal à personne. Il est vrai qu'il mangeoit beaucoup, mais il n'importunoit pas vivement ni fréquemment quand on le privoit de nourriture. Cet animal étoit assez doux ; il craint l'eau, il a peur des chevaux et des hommes habillés de noir. Il marche en sautant, mange considérablement; quand il avoit bien mangé et qu'il restoit de la viande, il avoit soin de la cacher dans sa cage et de la couvrir de paille. En buvant il lappe comme un chien, il n'a aucun cri. Quand il a bu, il jette avec ses pattes ce qui reste d'eau pardessous son ventre. Il est rare de le voir tranquille, parce qu'il se remue toujours; il mangeroit plus de quatre livres de viande par jour si on les lui donnoit; il ne mange point de pain, et mange si goulument, presque sans mâcher, qu'il s'en étrangle.

Il avoit deux pieds deux pouces de longueur, depuis le bout du nez jusqu'à l'origine de la queue, longue de huit pouces, y compris quatre pouces de

poil à son extrémité; le museau noir, les yeux petits et noirs, les oreilles courtes; les quatre jambes, la queue et le dessus du dos noirs, ainsi que le dessous du ventre; au nombril une tache blanche, les parties de la génération rousses; le poil roux depuis les épaules jusqu'à l'origine de la queue; cinq ongles fort crochus et séparés.

La chair du Glouton, comme celle de tous les animaux voraces, est très-mauvaise à manger; on ne le cherche que pour en avoir la peau, qui fait une très-bonne et magnifique fourrure; on ne met au-dessus que celle de la zibeline et du renard noir, et l'on prétend que quand elle est bien choisie, bien préparée, elle a plus de lustre qu'aucune autre, et que sur un fond d'un beau noir, la lumière se réfléchit et brille par parties comme sur une étoffe damassée.

DU SURIKATE.

Le Surikate est un joli animal, très-vif et très-adroit, marchant quelquefois debout, se tenant souvent assis avec le corps très-droit, les bras pendans, la tête haute et mouvante sur le cou comme sur un pivot; Celui que nous avons nourri prenoit cette attitude toutes les fois qu'il vouloit se mettre auprès du feu pour se chauffer. Il n'est pas si grand qu'un lapin, et ressemble assez par la taille et par le poil à la mangouste; il est seulement un peu plus étoffé et a la queue moins longue; mais par le museau dont la partie supérieure est proéminente et relevée, il approche plus du coati que d'aucun autre animal. Il a aussi un caractère presqu'unique, puisqu'il n'appartient qu'à lui et à l'hyène; ces deux animaux sont les seuls qui aient également quatre doigts à tous les pieds.

Nous avions nourri ce surikate d'abord avec du lait, parce qu'il étoit fort jeune; mais son goût pour la chair se déclara bientôt; il mangeoit avec avidité la viande crue, et sur-tout la chair de poulet; il cherchoit aussi à surprendre les jeunes animaux : un petit lapin qu'on élevoit dans la même maison, seroit devenu sa proie si on l'eût laissé faire. Il aimoit aussi beaucoup le poisson, et encore plus les œufs; on l'a vu tirer avec ses deux pattes réunies des œufs qu'on venoit de mettre dans l'eau pour cuire: il refusoit les fruits et même le pain, à moins qu'on ne l'eût mâché; ses pattes de devant lui servoient comme à l'écureuil pour porter à sa gueule. Il lapoit en buvant comme un chien, et ne buvoit point d'eau, à moins qu'elle ne

fût tiède : sa boisson ordinaire étoit son urine, quoiqu'elle eût une odeur très-forte. Il jouoit avec les chats, et toujours innocemment ; il ne mordoit qui que ce soit de la maison, mais il mordoit nombre d'autres personnes. On a observé que c'étoit par l'odorat qu'il étoit induit à mordre : lorsque quelqu'un le prenoit, le cartilage du bout du nez se plioit pendant qu'il flairoit, et suivant l'odeur qu'il recevoit de la personne, il mordoit ou ne mordoit pas. Cela s'est trouvé constamment sur un assez grand nombre de gens qui ont risqué l'épreuve ; et ce qu'il y a de singulier, c'est que quand il avoit mordu une fois quelqu'un, il le mordoit toujours, en sorte qu'on ne pouvoit pas dire que ce fût par humeur ou par caprice. Il y avoit des gens qui lui déplaisoient si fort, qu'il cherchoit à s'échapper pour les mordre ; et quand il ne pouvoit pas attraper les jambes, il se jetoit sur les souliers et sur les jupons qu'il déchiroit; il employoit même quelquefois la ruse pour approcher les personnes qu'il vouloit mordre. Il ne se servoit pas de ses dents pour ronger, mais il exerçoit souvent ses ongles et grattoit le plâtre et les carreaux jusqu'à ce qu'il les eût dégradés ; il étoit si bien apprivoisé qu'il entendoit son nom ; il alloit seul par toute la maison et revenoit dès qu'on l'appeloit. Il avoit deux sortes de voix ; l'aboiement d'un jeune chien, lorsqu'il s'ennuyoit d'être seul ou qu'il entendoit des bruits extraordinaires ; et au contraire lorsqu'il étoit excité par des caresses, ou qu'il ressentoit quelque mouvement de plaisir, il faisoit un bruit aussi vif et aussi frappé que celui d'une petite cresselle tournée rapidement. Cet animal étoit femelle, et pa-

roissoit souvent être en chaleur quoique dans un climat trop froid, et qu'il n'a pu supporter que pendant un hiver, quelque soin que l'on ait pris pour le nourrir et le chauffer.

Le Surikate ne se trouve point à Surinam ni dans les autres terres de l'Amérique méridionale, comme je l'avois cru d'abord, mais en Afrique dans les terres montagneuses au-dessus du cap de Bonne-Espérance.

DU HAMSTER (1).

Le Hamster est un rat des plus fameux et des plus nuisibles. Nous avons nourri pendant quelques mois un de ces animaux. Il ressemble au rat d'eau par la petitesse des yeux et la finesse du poil; mais il n'a pas la queue longue comme le rat d'eau ; il l'a au contraire très-courte, plus courte que le campagnol, qui, comme nous l'avons dit, ressemble aussi beaucoup au rat d'eau par la conformation intérieure. Le Hamster nous paroît être à l'égard du campagnol ce que le surmulot est à l'égard du mulot; tous ces animaux vivent sous terre, et paroissent animés du même instinct. Ils ont à peu près les mêmes habitudes, et surtout celle de ramasser des grains et d'en faire de gros magasins dans leurs trous. Nous croyons qu'en citant en entier les observations d'un auteur anonyme sur le Hamster, telles que M. Allamand les a fait imprimer dans l'édition qu'il a donnée de mon ouvrage, nous aurons tout ce qu'on peut desirer au sujet de cet animal.

« Le Hamster est un quadrupède du genre des souris, qui passe l'hiver à dormir comme les marmottes. Il a les jambes basses, le cou court, la tête un peu grosse, la bouche garnie de moustaches des deux côtés, les oreilles grandes et presque sans poil, la queue courte et à demi nue, les yeux ronds et sortant de la tête, le poil mêlé de roux, de jaune, de blanc et de noir ; tout cela ne lui donne pas la figure

(1) Nom de ce quadrupède en Allemagne, dans son pays natal.

fort revenante ; ses mœurs ne le rendent pas plus recommandable ; il n'aime que son propre individu et n'a pas une seule qualité sociable ; il attaque et dévore tous les autres animaux dont il peut se rendre maître, sans excepter ceux de sa propre race. L'instinct même qui le porte vers l'autre sexe, ne dure que quelques jours, au bout desquels sa femelle n'éprouveroit pas un meilleur sort, si elle ne prenoit pas la précaution d'éviter la rencontre de son ingrat, ou de le prévenir et de le tuer la première. A ces qualités odieuses, la Nature a néanmoins su en allier d'autres, qui, sans rendre cet animal plus aimable, lui font mériter une place distinguée dans l'Histoire Naturelle des animaux. Il est du petit nombre de ceux qui passent l'hiver dans un état d'engourdissement, et le seul en Europe qui soit pourvu de bajoues. Son adresse à se pratiquer une demeure sous terre, et l'industrie avec laquelle il fait ses provisions d'hiver, ne méritent pas moins l'attention des curieux. »

« Le Hamster n'habite pas indifféremment dans toutes sortes de climats ou de terreins. On ne le trouve ni dans les pays trop chauds, ni dans les pays trop froids. Comme il vit de grains et qu'il demeure sous terre, une terre pierreuse, sablonneuse, argileuse lui convient aussi peu que les prés, les forêts et les endroits bourbeux. Il lui faut un terroir aisé à creuser, qui néanmoins soit assez ferme pour ne point s'écrouler. Il choisit encore des contrées fertiles en toutes sortes de graines, pour n'être pas obligé de chercher sa nourriture au loin, étant peu propre à faire de longues

longues courses. Les terres de Turinge, réunissant toutes ces qualités, les Hamsters s'y trouvent en plus grand nombre que partout ailleurs. »

« Le terrier que le Hamster se creuse, à trois ou quatre pieds sous terre, consiste pour l'ordinaire en plus ou moins de chambres, selon l'âge de l'animal qui l'habite. La principale est tapissée de paille, et sert de logement; les autres sont destinées pour y conserver les provisions qu'il ramasse en grande quantité dans le temps des moissons. Chaque terrier a deux trous ou ouvertures, dont celle par laquelle l'animal est arrivé sous terre, descend obliquement. L'autre qui a été pratiqué du dedans en dehors, est perpendiculaire et sert pour entrer et sortir. »

« Les terriers des femelles, qui ne demeurent jamais avec les mâles, diffèrent des autres en plusieurs points. Dans ceux où elles mettent bas, on voit rarement plus qu'une chambre de provisions, parce que le peu de temps que les petits demeurent avec la mère, n'exige pas qu'elle amasse beaucoup de nourriture; mais au lieu d'un seul trou perpendiculaire, il y en a jusqu'à sept ou huit qui servent à donner une entrée et une sortie libre aux petits. Quelquefois la mère ayant chassé ses petits, reste dans ce terrier; mais, pour l'ordinaire, elle s'en pratique un autre, qu'elle remplit d'autant de provisions que la saison lui permet d'en ramasser. »

« Les Hamsters s'accouplent la première fois vers la fin du mois d'avril, où les mâles se rendent dans les terriers des femelles, avec lesquelles ils ne restent cependant que peu de jours. S'il arrive que deux mâles

cherchant femelle, se rencontrent dans le même trou, il s'élève un combat furieux entre eux, qui pour l'ordinaire finit par la mort du plus foible. Le vainqueur s'empare de sa femelle, et l'un et l'autre qui, dans tout autre temps, se persécutent et s'entretuent, déposent leur férocité naturelle pendant le peu de jours que durent leurs amours. Ils se défendent même réciproquement contre les agresseurs. Quand on ouvre un terrier dans ce temps-là, et que la femelle s'aperçoit qu'on veut lui enlever son mari, elle s'élance sur le ravisseur, et lui fait souvent sentir la fureur de sa vengeance par des morsures profondes et douloureuses. »

« Les femelles mettent bas deux ou trois fois par an. Leur portée n'est jamais au-dessous de six, et le plus souvent de seize à dix-huit petits. Le crû de ces animaux est fort prompt. A l'âge de quinze jours, ils essayent déjà à creuser la terre : peu après, la mère les oblige de sortir du terrier, de sorte qu'à l'âge d'environ trois semaines ils sont abandonnés à leur propre conduite. Cette mère montre en général fort peu de tendresse maternelle pour ses petits ; elle qui, dans le temps de ses amours, défend si courageusement son mari, ne connoît que la fuite quand sa famille est menacée d'un danger ; son unique soin est de pourvoir à sa propre conservation. Dans cette vue, dès qu'elle se sent poursuivie, elle s'enfonce en creusant plus avant dans la terre, ce qu'elle exécute avec une célérité surprenante. Les petits ont beau la suivre, elle est sourde à leurs cris, et elle bouche même la retraite qu'elle s'est pratiquée. »

« Le Hamster se nourrit de toutes sortes d'herbes,

de racines et de grains que les différentes saisons lui fournissent. Il s'accommode même très-volontiers de la chair des autres animaux dont il devient le maître. Comme il n'est pas fait pour les longues courses, il fait le premier fonds de son magasin par ce que lui présentent les champs voisins de son établissement, ce qui est la raison pourquoi l'on voit souvent quelques-unes de ses chambres remplies d'une seule sorte de grains. Quand les champs sont moissonnés, il va chercher plus loin ses provisions et prend ce qu'il trouve dans son chemin pour le porter dans son habitation et l'y déposer sans distinction. Pour lui faciliter le transport de sa nourriture, la Nature l'a pourvu de bajoues de chaque côté de l'intérieur de la bouche. Ce sont deux poches membraneuses, lisses et luisantes en dehors et parsemées d'un grand nombre de glandes en dedans, qui distillent sans cesse une certaine humidité pour les tenir souples et les rendre capables de résister aux accidens que des grains souvent roides et pointus pourroient causer. Chacune de ses bajoues peut contenir une once et demie de grains, que cet animal de retour dans sa demeure, vide moyennant ses deux pieds de devant qu'il presse extérieurement contre ses joues pour en faire sortir les grains. Quand on rencontre un hamster ses poches remplies de provisions, on peut le prendre avec la main sans risquer d'être mordu, parce que dans cet état il n'a pas le mouvement des mâchoires libre; mais pour peu qu'on lui laisse du temps, il vide promptement ses poches et se met en défense. La quantité de provisions qu'on trouve dans les terriers varie suivant l'âge et le sexe de l'animal qui

les habite. Les vieux hamsters amassent jusqu'à cent livres de grains; mais les jeunes et les femelles se contentent de beaucoup moins. Les uns et les autres s'en servent non pour s'en nourrir pendant l'hiver, temps qu'ils passent à dormir et sans manger, mais pour avoir de quoi vivre après leur réveil au printemps, et pendant l'espace de temps qui précède leur engourdissement. »

« A l'approche de l'hiver, les Hamsters se retirent dans leurs habitations souterraines dont ils bouchent l'entrée avec soin. Ils y restent tranquilles et vivent de leurs provisions, jusqu'à ce que le froid étant devenu plus sensible, ils tombent dans un état d'engourdissement semblable au sommeil le plus profond. Quand après ce temps-là on ouvre un terrier, qu'on reconnoît par un monceau de terre qui se trouve auprès du conduit oblique dont nous avons parlé, on y voit le Hamster mollement couché sur un lit de paille menue et très-douce. Il a la tête retirée sous le ventre, entre les deux jambes de devant : celles de derrière sont appuyées contre le museau. Les yeux sont fermés, et quand on veut écarter les paupières, elles se referment dans l'instant. Les membres sont roides comme ceux d'un animal mort, et tout le corps est froid au toucher comme la glace. On ne remarque pas la moindre respiration ni autre signe de vie. Ce n'est qu'en le disséquant dans cet état d'engourdissement qu'on voit le cœur se contracter et se dilater; mais ce mouvement est si lent, qu'on peut compter à peine quinze pulsations dans une minute, au lieu qu'il y en a au moins cent cinquante dans le même espace de temps lorsque

l'animal est éveillé; la graisse est comme figée : les intestins n'ont pas plus de chaleur que l'extérieur du corps et sont insensibles à l'action de l'esprit-de-vin et même à l'huile de vitriol qu'on y verse, et ne marquent pas la moindre irritabilité. Quelque douloureuse que soit toute cette opération, l'animal ne paroît pas la sentir beaucoup : il ouvre quelquefois la bouche comme pour respirer; mais son engourdissement est trop fort pour s'éveiller entièrement. »

« On a cru que la cause de cet engourdissement dépendoit uniquement d'un certain degré de froid en hiver. Cela peut être vrai à l'égard des loirs, des lérots, des chauve-souris; mais pour mettre le Hamster dans cet état, l'expérience prouve qu'il faut encore que l'air extérieur n'ait aucun accès à l'endroit où il s'est retiré. On peut s'en convaincre en enfermant un hamster dans une caisse remplie de terre et de paille; on aura beau l'exposer au froid le plus sensible de l'hiver et assez fort pour glacer l'eau, on ne parviendra jamais à le faire dormir; mais dès qu'on met cette caisse à quatre ou cinq pieds sous terre, qu'il faut avoir soin de bien battre pour empêcher l'air extérieur d'y pénétrer, on le trouvera au bout de huit ou dix jours engourdi comme dans son terrier. Si l'on retire cette caisse de la terre, le hamster se réveillera au bout de quelques heures et se rendormira de nouveau quand on le remet sous terre. On peut répéter cette expérience avec le même succès aussi longtemps que le froid durera, pourvu qu'on observe d'y mettre l'intervalle de temps nécessaire. Ce qui prouve encore que l'absence de l'air extérieur est une des causes de l'en-

gourdissement du Hamster, c'est que retiré de son terrier au plus gros de l'hiver, il se réveille immanquablement au bout de quelques heures quand on l'expose à l'air. Qu'on fasse cette expérience de jour ou de nuit, cela est indifférent, de sorte que la lumière n'y a aucune part. »

« C'est un spectacle curieux de voir passer un hamster de l'engourdissement au réveil. D'abord il perd la roideur des membres ; ensuite il respire profondément, mais par de longs intervalles : on remarque du mouvement dans les jambes ; il ouvre la bouche comme pour bâiller, et fait entendre des sons désagréables et semblables au râlement. Quand ce jeu a duré pendant quelque temps, il ouvre enfin les yeux et tâche de se mettre sur les pieds ; mais tous ces mouvemens sont encore peu assurés et chancelans, comme ceux d'un homme ivre. Il réitère cependant ses essais, jusqu'à ce qu'il parvienne à se tenir sur ses jambes. Dans cette attitude il reste tranquille, comme pour se reconnoître et se reposer de ses fatigues ; mais peu à peu il commence à marcher, à manger et à agir, comme il faisoit avant le temps de son sommeil. Ce passage de l'engourdissement au réveil demande plus ou moins de temps, selon la température de l'endroit où se trouve l'animal. Si on l'expose à un air sensiblement froid, il faut quelquefois plus de deux heures pour le faire éveiller, et dans un lieu plus tempéré cela se fait en moins d'une heure. Il est vraisemblable que dans les terriers cette catastrophe arrive imperceptiblement, et que l'animal ne sent aucune des incommodités qui accompagnent un réveil forcé et subit. »

« La vie du Hamster est partagée entre les soins de satisfaire aux besoins naturels et la fureur de se battre. Il paroît n'avoir d'autres passions que celle de la colère, qui le porte à attaquer tout ce qui se trouve en son chemin, sans faire attention à la supériorité des forces de l'ennemi. Ignorant absolument l'art de sauver sa vie en se retirant du combat, il se laisse plutôt assommer de coups de bâton que de céder. S'il trouve le moyen de saisir la main d'un homme, il faut le tuer pour se débarrasser de lui. La grandeur du cheval l'effraie aussi peu que l'adresse du chien; ce dernier aime à lui donner la chasse : quand le Hamster l'aperçoit de loin, il commence par vider ses poches, si par hasard il les a remplies de grains; ensuite il les enfle si prodigieusement, que la tête et le cou surpassent beaucoup en grosseur le reste du corps; enfin il se redresse sur ses jambes de derrière et s'élance dans cette attitude sur l'ennemi; s'il l'attrape, il ne le quitte qu'après l'avoir tué ou perdu la vie; mais le chien le prévient pour l'ordinaire, en cherchant à le prendre par derrière et à l'étrangler. Cette fureur de se battre fait que le Hamster n'est en paix avec aucun des autres animaux. Il fait même la guerre à ceux de sa race, sans en excepter la femelle. Quand deux hamsters se rencontrent, ils ne manquent jamais de s'attaquer réciproquement, jusqu'à ce que le plus foible succombe sous les coups du plus fort qui le dévore. Le combat entre un mâle et une femelle dure pour l'ordinaire plus longtemps que celui de mâle à mâle. Ils commencent par se donner la chasse et se mordre; ensuite chacun se retire d'un autre côté, comme pour prendre ha-

leine; peu après, ils renouvellent le combat et continuent à se fuir et à se battre, jusqu'à ce que l'un ou l'autre succombe : le vaincu sert toujours de repas au vainqueur. »

« Le moyen le plus usité pour prendre ces animaux, est de les déterrer, quoique ce travail soit assez pénible à cause de la profondeur et de l'étendue de leurs terriers; cependant un homme exercé à cette espèce de chasse, ne laisse pas d'en tirer de l'utilité, et trouve ordinairement dans la bonne saison, c'est-à-dire en automne, deux boisseaux de bon grain dans chaque domicile, et il profite de la peau de ces animaux dont on fait des fourrures. »

« Le hamster qui habite les pays tempérés, n'a guère d'autre utilité que celle de détruire les souris; mais il fait bien plus de mal qu'elles. »

DE LA ROUSSETTE ET DE LA ROUGETTE.

La Roussette et la Rougette nous paroissent faire deux espèces distinctes, mais qui sont si voisines l'une de l'autre et qui se ressemblent à tant d'égards, que nous croyons devoir les présenter ensemble. La seconde ne diffère de la première, que par la grandeur du corps et les couleurs du poil. La Roussette, dont le poil est d'un roux brun, a neuf pouces de longueur depuis le bout du museau jusqu'à l'extrémité du corps, et trois pieds d'envergure lorsque les membranes qui lui servent d'ailes, sont étendues. La Rougette dont le poil est cendré-brun, n'a guère que cinq pouces et demi de longueur, et deux pieds d'envergure; elle porte sur le cou un demi-collier d'un rouge vif mêlé d'orangé, dont on n'aperçoit aucun vestige sur le cou de la Roussette. La Roussette et la Rougette ont toutes deux la tête assez bien faite, les oreilles courtes, et le museau bien arrondi et à-peu-près de la forme de celui d'un chien.

Ces deux espèces ne se trouvent que dans l'ancien continent et ne sont nulle part aussi nombreuses, en Afrique et en Asie, que celle du vampire l'est en Amérique. Ces animaux sont plus grands, plus forts et peut-être plus méchans que le vampire; mais c'est à force ouverte, en plein jour aussi-bien que la nuit qu'ils font leur dégât; ils tuent les volailles et les petits animaux; ils se jettent même sur les hommes, les insultent et les blessent au visage par des morsures

cruelles ; aucun voyageur ne dit qu'ils sucent le sang des hommes et des animaux endormis.

Les anciens connoissoient imparfaitement ces quadrupèdes ailés qui sont des espèces de monstres , et il est vraisemblable que c'est d'après ces modèles bizarres de la Nature que leur imagination a dessiné les harpies. Les ailes, les dents, les griffes, la cruauté, la voracité, la saleté, tous les attributs difformes, toutes les facultés nuisibles des harpies conviennent assez à nos Roussettes. Hérodote (1) paroît les avoir indiquées lorsqu'il a dit qu'il y avoit de grandes chauve-souris qui incommodoient beaucoup les hommes qui alloient recueillir la casse autour des marais de l'Asie; qu'ils étoient obligés de se couvrir de cuir le corps et le visage pour se garantir de leurs morsures dangereuses.

Les Roussettes sont des animaux carnassiers (2),

---

(1) Il est singulier que Pline qui nous a transmis comme vrais tant de faits apocriphes et même merveilleux , accuse ici Hérodote de mensonge , et dise que ce fait des chauve-souris qui se jettent sur les hommes , n'est qu'un conte de la vieille et fabuleuse antiquité.

(2) Feu M. de la Nux , qui étoit mon correspondant à l'île de Bourbon, m'a envoyé depuis l'impression de mon ouvrage, quelques observations critiques sur ce que j'ai dit de ces animaux. Voici l'extrait d'une très-longue lettre fort instructive, qu'il m'a écrite à ce sujet, le 24 octobre 1772.

« Pline a eu raison de traiter de fabuleux le récit d'Hérodote. Les Roussettes, les Rougettes, au moins dans ces îles , ne se jettent point sur les hommes ; elles les fuient bien loin de les attaquer ; elles mordent , et mordent très-dur , mais

voraces, qui mangent de tout; car, lorsque la chair ou le poisson leur manque, elles se nourrissent de végétaux et de fruits de toute espèce. Elles boivent

---

c'est à leur corps défendant, quand elles sont abattues ou prises dans des filets; et quiconque en est mordu ou égratigné, n'a qu'à s'en prendre à sa mal-adresse et non à une férocité que l'animal n'a point. »

« L'on diroit que l'on n'a vu ces animaux qu'avec les yeux de l'effroi; on les a trouvés laids, monstrueux, et sans autre examen que la première inspection de leur figure, on leur a fait des mœurs, un caractère et des habitudes qu'ils n'ont point du tout, comme si la méchanceté, la férocité, la malpropreté étoient inséparables de la laideur. »

« La Roussette est vivipare, et ne met au jour qu'un seul petit par an; la durée de la gestation est de quatre mois et demi à cinq mois. »

« Ce n'est certainement pas la chair de quelque espèce que ce soit, qui fournit l'embonpoint des Roussettes et des Rougettes, ni même qui fait le moindrement partie de leur nourriture. Ce n'est pas de la viande qu'il leur faut. Ces animaux ne sont point carnassiers; ils sont et ne sont que frugivores; ils vivent de fruits mûrs, de sucs et de fleurs, et peut-être des exudations de nombre d'arbres. Je sais qu'en cage, on leur a fait manger du pain, des cannes de sucre; je n'ai pas su si on leur avoit fait manger de la viande crue sur-tout; mais en eussent-ils mangé en cage, ce n'est point dans l'état d'esclavage que je les considère; il change trop les mœurs, les caractères, les habitudes de tous les animaux. Dans le vrai, l'homme n'a rien à craindre de ceux-ci pour lui personnellement, ni pour sa volaille. Il leur est de toute impossibilité de prendre, je ne dis pas une poule, mais le moindre petit oiseau; une roussette ne peut pas, comme un faucon, comme un épervier, fondre sur une proie. Si elle approche

le suc des palmiers ; il est aisé de les énivrer et de les prendre, en mettant à portée de leur retraite des vases remplis d'eau de palmier ou de quelqu'autre liqueur

---

trop la terre, elle y tombe et ne peut reprendre son vol qu'en grimpant contre quelque appui que ce puisse être, fût-ce un homme qu'elle rencontrât. J'ai vu une Roussette toute jeune encore, entrer au vol dans une maison, à la grande brune, s'abattre exactement aux pieds d'une jeune négresse de sept à huit ans, et incontinent grimper le long de cet enfant qui par bonheur étoit proche de moi. Je la débarrassai assez promptement pour que les crochets des ailes n'eussent point encore atteint ou ses épaules ou son visage. D'ailleurs une fois à terre, la Roussette ne peut que s'y traîner maussadement et assez lentement; aussi ne s'y tient-elle que le moins de temps qu'elle peut. Que l'on se représente des voyageurs chassant ces animaux qu'ils ne connoissent point, dont la forme et la figure leur causent un certain effroi, entourés tout à coup d'un nombre de roussettes, tombées de leur fait; que quelqu'un de la bande se trouve empêtré d'une ou deux roussettes grimpantes, et que cherchant à se débarrasser et s'y prenant mal, il soit égratigné, même mordu, ne voilà-t-il pas le thême d'une relation qui fera les Roussettes féroces, se ruant sur les hommes, cherchant à les blesser au visage et à les dévorer ? et au bout du compte cela se réduira à la rencontre fortuite d'animaux d'espèces bien différentes qui avoient grande peur les uns des autres. »

« A parler exactement, la Roussette ne vit pas en société; le besoin d'alimens, la pâture les réunissent en troupes, en compagnies plus ou moins nombreuses. Ces compagnies se forment fortuitement sur les arbres de haute futaie, à proximité des fleurs et des fruits qui leur conviennent; on voit les roussettes y arriver successivement, se pendre par les griffes de leurs pattes de derrière, et rester là tranquilles fort

fermentée. Elles s'attachent et se suspendent aux arbres avec leurs ongles. Elles vont ordinairement en troupe, et plus la nuit que le jour. Elles fuient les lieux

---

longtemps, si rien ne les effarouche; elles branchent ou au-dessus ou au-dessous ou à côté les unes des autres, mais toujours une à une. »

« La Roussette n'est pas de ces animaux que nous sommes portés à trouver beaux. Elle est même déplaisante à voir en mouvement et de près; il n'y a qu'un seul point de vue, et il n'y a qu'une seule attitude qui lui soit avantageuse relativement à nous, dans laquelle on la voit avec une sorte de plaisir, dans laquelle tout ce qu'elle a de hideux, de monstrueux, disparoît. Branchée à un arbre, elle s'y tient la tête en bas, les ailes pliées et exactement plaquées contre le corps; ainsi, sa voilure qui fait sa difformité, ne paroît point. L'on ne voit en pendant qu'un corps rond, potelé, vêtu d'une robe d'un brun foncé, très-propre et bien colorié, auquel tient une tête dont la physionomie a quelque chose de vif et de fin. Voilà l'attitude de repos des Roussettes; elles n'ont que celle-là, et c'est celle dans laquelle elles se tiennent le plus longtemps pendant le jour; quant au point de vue, c'est à nous à le choisir; il faut se placer de manière à les voir dans un demi raccourci, c'est-à-dire à l'élévation au-dessus de terre de 40 à 60 pieds, et dans une distance de 150 pieds, plus ou moins. Maintenant, qu'on se représente la tête d'un grand arbre garni dans son pourtour et dans son milieu de cent, cent cinquante, peut-être deux cents de pareilles girandoles, n'ayant de mouvement que celui que le vent donne aux branches, et l'on se fera une idée d'un tableau qui m'a toujours paru curieux, et qui se fait regarder avec plaisir. »

A l'égard des Rougettes elles vivent en société dans de grands creux d'arbres pourris, en nombre de quelquefois plus de quatre cents. Elles ne sortent que sur le soir à la grande brune

trop fréquentés et demeurent dans des déserts, surtout dans les îles inhabitées. Elles se portent au coït avec ardeur. Le sexe dans le mâle est très-apparent; la verge n'est point engagée dans un fourreau comme celle des Quadrupèdes; elle est hors du corps à-peu-près comme dans l'homme et le singe. Le sexe des femelles est aussi fort apparent; elles n'ont que deux mamelles placées sur la poitrine, et ne produisent qu'en petit nombre, mais plus d'une fois par an. La chair de ces animaux, surtout lorsqu'ils sont jeunes, n'est pas mauvaise à manger : les Indiens la trouvent bonne, et ils en comparent le goût à celui de la perdrix ou du lapin.

---

et rentrent avant l'aube. L'on assure, et il passe en cette île pour constant, que quelle que soit la quantité d'individus qui composent une de ces sociétés, il ne s'y trouve qu'un seul mâle; je n'ai pu vérifier le fait. »

« Les Roussettes et les Rougettes sont naturelles dans les îles de France, de Bourbon et de Madagascar. Elles deviennent très-grasses dans la saison des fruits qui leur conviennent, c'est-à-dire pendant tout l'été et une partie de l'automne. »

M. de la Nux observe de plus que dans ma description le volume de la Roussette est exagéré ainsi que le nombre de ces animaux; que leur cri n'a rien d'épouvantable. Il ajoute qu'un homme ouvrant la bouche et rétrécissant le passage de la voix en aspirant et respirant successivement avec force, donne à peu près le son rauque du cri d'une roussette, et que cela n'est pas fort effrayant; il dit encore que quand ces animaux sont tranquilles sur un grand arbre, ils ont un gazouillement de société léger, et qui n'est point déplaisant.

NOTICES.

I.

Quadrupèdes étrangers qui ont rapport au cheval et au bœuf.

1. Le *Kwagga ou Couagga*. Cet animal me paroît être une espèce intermédiaire entre le cheval et le zèbre. Voici ce qu'en a publié M. le professeur Allamand, que je regarde comme l'un des plus savans Naturalistes de l'Europe, et qui ayant pris soin de l'édition qui s'est faite en Hollande de mes ouvrages, y a joint d'excellentes remarques et de très-bonnes descriptions de plusieurs animaux que je n'ai pas été à portée de voir.

« Les raies dont la peau de cet animal est ornée, le font d'abord regarder comme une variété dans l'espèce du zèbre dont il diffère cependant à divers égards. La corne de ses pieds est noire, et la forme en ressemble beaucoup plus à celle du pied du cheval qu'à la forme du pied du zèbre. Le caractère de ces animaux est aussi fort différent. Celui des Couaggas est plus docile ; car il n'a pas encore été possible d'apprivoiser les zèbres assez pour pouvoir les employer à des usages domestiques, au lieu que les paysans de la colonie du Cap attellent les couaggas à leurs charettes qu'ils tirent très-bien ; ils sont robustes et forts ; il est vrai qu'ils sont méchans, ils mordent et ruent ; quand un chien les

approche de trop près, ils le repoussent à grands coups de pieds, et quelquefois ils le saisissent avec les dents. Les hyènes même n'osent pas les attaquer; ils marchent en troupes, souvent au nombre de plus de cent; mais jamais on ne voit un zèbre parmi eux, quoiqu'ils vivent dans les mêmes endroits.

Tout cela semble indiquer que ces animaux sont d'espèces différentes; cependant ils ne diffèrent pas plus entr'eux que les mulets diffèrent des chevaux ou des ânes. Les Couaggas ne seroient-ils point une race bâtarde de zèbre? et les chevaux sauvages blancs qui sont en Afrique ne peuvent-ils pas se mèler avec les zèbres, et produire une race qui participeroit des deux espèces?

Depuis que le Cap est habité, ces animaux en ont quitté les environs, et ils ne se trouvent plus que fort avant dans l'intérieur du pays; leur cri est une espèce d'aboiement très-précipité, où l'on distingue très-souvent la répétition de la syllable *kwah*, *kwah*. Les Hottentots trouvent leur chair fort bonne; mais elle déplaît aux paysans hollandois par son goût fade.

2. *Le Gnou.* Ce quadrupède qui se trouve dans l'intérieur des terres de l'Afrique, est très-remarquable non-seulement par sa grandeur, mais encore par la beauté de sa forme, par la crinière qu'il porte tout le long du cou, par sa longue queue touffue et par plusieurs autres caractères qui semblent l'assimiler en partie au cheval et en partie au bœuf. Nous lui conservons le nom de *Gnou* (qui se prononce *niou*) qu'il porte dans son pays natal.

Forster

Forster a vu au Cap en 1775 une femelle de cette espèce, âgée de trois ans. « Elle étoit privée et soignée dans une étable où on la nourrissoit de pain bis et de feuilles de choux : elle étoit de la grandeur d'un âne, sa fiente étoit comme celle des vaches communes. Elle ne souffroit pas volontiers les caresses ni les attouchemens, et quoique fort privée, elle ne laissoit pas que de donner des coups de cornes et aussi des coups de pied. Nous eûmes toutes les peines du monde, continue ce voyageur, d'en prendre les dimensions à cause de son indocilité. On nous a dit que le Gnou male, dans l'état sauvage, est aussi farouche et aussi méchant que le buffle, quoiqu'il soit beaucoup moins fort. Cette femelle ruminoit comme les bœufs ; elle aimoit à se promener dans la basse-cour, s'il ne faisoit pas trop chaud, car par la grande chaleur elle se retiroit à l'ombre ou dans son étable ».

« Il est étonnant, dit notre éditeur hollandois, qu'un animal aussi gros et aussi singulier que celui-ci, et qui vraisemblablement se trouve dans les lieux où les Européens ont pénétré, ait été inconnu jusqu'à présent, ou qu'il ait été décrit si imparfaitement qu'il a été impossible de s'en former aucune idée. Sa hauteur est de trois pieds et demi ; presque tout le corps est couvert d'un poil court comme celui du cerf, de couleur fauve, mais dont la pointe est blanchâtre, ce qui lui donne une légère teinte de gris-blanc; sa tête est grosse et ressemble à celle du bœuf ; tout le devant est garni de longs poils noirs qui s'étendent jusqu'au dessous des yeux et qui contrastent singulièrement avec des poils de la même longueur, mais fort blancs, qui

lui forment une barbe à la lèvre inférieure ; ses yeux sont noirs et bien fendus ; au haut du front sont deux cornes noires de dix-neuf pouces de longueur, leurs bases se touchent et sont appliquées au front dans une étendue de six pouces ; ensuite elles se courbent vers le haut et se terminent en une pointe perpendiculaire et longue de sept pouces ; entre les cornes prend naissance une crinière épaisse qui s'étend tout le long de la partie supérieure du cou jusqu'au dos ; la partie inférieure des poils longs de trois pouces, est blanchâtre, à peu près jusqu'aux deux tiers de leur hauteur, et l'autre tiers est noir ; le dos est uni et la croupe ressemble à celle d'un jeune poulain. La queue est composée comme celle du cheval de longs crins blancs ; les jambes sont semblables et d'une finesse égale à celles du cerf ou plutôt de la biche, et le pied est fourchu. Il n'y a point de dents incisives à la mâchoire supérieure ; mais il y en a huit à l'inférieure ».

« On voit par cette description que le Gnou constitue une espèce singulière qui réunit en soi la force de la tête et des cornes du taureau, la légéreté et le pelage du cerf, et la beauté de la crinière, du corps et de la queue du cheval. »

3. *La Vache de Tartarie.* Gmlin a donné dans les nouveaux mémoires de l'académie de Pétersbourg la description d'une vache de Tartarie, qui paroît au premier coup d'œil être d'une espèce différente de toutes celles dont nous avons parlé à l'article du buffle. « Cette Vache, dit-il, que j'ai vue vivante et que j'ai fait dessiner en Sibérie, venoit de Calmouquie ;

elle avoit de longueur deux aunes et demie de Russie; par ce module on peut juger des autres dimensions. Le corps ressemble à celui d'une vache ordinaire; les cornes sont torses en dedans; le poil du corps et de la tête est noir, à l'exception du front et de l'épine du dos, sur lesquels il est blanc; le cou a une crinière, et tout le corps, comme celui d'un bouc, est couvert d'un poil très-long, qui descend jusque sur les genoux; en sorte que les pieds paroissent très-courts; le dos s'élève en bosse; la queue ressemble à celle du cheval; elle est d'un poil blanc et très-fourni; les pieds de devant sont noirs, ceux de derrière blancs, et tous sont semblables à ceux du bœuf; sur les talons des pieds de derrière, il y a deux houpes de longs poils, l'une en avant et l'autre en arrière, et sur les talons des pieds de devant il n'y a qu'une houpe en arrière. Les excrémens sont un peu plus solides que ceux des vaches; et lorsque cet animal veut pisser, il retire son corps en arrière. Il ne mugit pas comme un bœuf, mais il grogne comme un cochon; il est sauvage et même féroce, car à l'exception de l'homme qui lui donne à manger, il donne des coups de tête à tous ceux qui l'approchent: il ne souffre qu'avec peine la présence des vaches domestiques; lorqu'il en voit quelqu'une, il grogne, ce qui lui arrive très-rarement en toute autre circonstance. » Il n'y a dans cette description qu'un seul caractère qui pourroit indiquer que ces vaches de Calmouquie sont d'une espèce particulière, c'est le grognement au lieu du mugissement; car pour tout le reste elles ressemblent au bison et paroissent être de leur espèce. D'ail-

leurs, quoique l'auteur dise que ces vaches ne mugissent pas, mais qu'elles grognent, il avoue cependant qu'elles grognent très-rarement, et c'étoit peut-être une affection particulière de l'individu qu'il a vu ; car Rubruquis et les autres qu'il cite, ne parlent pas de ce grognement : peut-être aussi ce grognement n'est-il pas une affection constante et générale, mais contingente et particulière, semblable à la grosse voix entrecoupée de nos taureaux, qui ne se fait entendre pleinement que dans le temps du rut.

4. *Le Bubale.* Le nom de Bubale vient de *Bubulus*, et a été tiré des rapports de similitude de cet animal au bœuf. Le Bubale est assez commun en Barbarie et dans toutes les parties septentrionales de l'Afrique. Ces animaux, dit M. Allamand, courent en grandes troupes et avec une vîtesse extraordinaire; un cheval ne sauroit les atteindre; leur cri est une espèce d'éternuement; leur chair est d'un très-bon goût; les paysans qui sont éloignés du Cap, en coupent des tranches fort minces, qu'ils font sécher au soleil, et qu'ils mangent souvent avec d'autre viande au lieu de pain. »

Pallas dit avoir vu le Bubale vivant; il est doux, mais d'une figure moins élégante et d'une forme plus robuste que les autres grandes gazelles; il a même par la grosseur de la tête, par la longueur de la queue et par la figure du corps une assez grande ressemblance avec nos génisses. Il est plus haut qu'un âne et plus élevé sur le train de devant que sur celui de derrière. J'observerai que cet animal est assez différent de toutes les gazelles pour qu'on doive le regar-

der comme faisant une espèce particulière et moyenne entre celle des bœufs et celle du cerf, tandis que les gazelles forment la nuance entre les chèvres et les cerfs.

I I.

Quadrupèdes qui ont rapport au cerf, au daim et au chevreuil.

1. *L'Axis* (1). L'Axis que l'on a désigné jusqu'ici sous les noms vagues de biche de Sardaigne et de cerf du Gange, est à la vérité du petit nombre des animaux ruminans qui portent un bois comme le cerf: il a la taille et la légéreté du daim; mais ce qui le distingue du cerf et du daim; c'est qu'il a le bois d'un cerf et la forme d'un daim; que tout son corps est marqué de taches blanches élégamment disposées et séparées les unes des autres, et qu'enfin il habite les climats chauds; au lieu que le cerf et le daim ont ordinairement le pelage d'une couleur uniforme, et se trouvent en plus grand nombre dans les pays froids et les régions tempérées que dans les climats chauds.

L'Axis se trouve dans les contrées les plus méridionales de l'Asie : ainsi la dénomination de biche de Sardaigne lui avoit été faussement appliquée; celle de cerf du Gange lui conviendroit mieux, s'il étoit en effet de la même espèce que le cerf, puisque la partie de l'Inde qu'arrose le Gange, paroît être son pays natal.

(1) *Axis*. C'est le nom que Belon a donné à cet animal, et qu'il avoit emprunté de Pline.

Nous avons dit qu'aucune espèce n'est plus voisine d'une autre, que celle du daim l'est de celle du cerf; cependant l'Axis paroît encore faire une nuance intermédiaire entre les deux : il ressemble au daim par la grandeur du corps, par la longueur de la queue, par l'espèce de livrée qu'il porte toute la vie; et il n'en diffère essentiellement que par le bois qui est sans empaûmure, et qui ressemble à celui du cerf. Il se pourroit donc que l'Axis ne fût qu'une variété dépendante du climat, et non pas une espèce différente de celle du daim; car quoiqu'il soit originaire des pays les plus chauds de l'Asie, il subsiste et se multiplie aisément en Europe. Il y en a des troupeaux à la ménagerie de Versailles; ils produisent entr'eux aussi facilement que les daims; néanmoins on n'a jamais remarqué qu'ils se soient mêlés ni avec les daims, ni avec les cerfs; et c'est ce qui nous a fait présumer que ce n'étoit point une variété de l'un ou de l'autre, mais une espèce particulière et moyenne entre les deux. Cependant comme l'on n'a pas fait des expériences directes et décisives à ce sujet, et que l'on n'a pas employé les moyens nécessaires pour obliger ces animaux à se joindre, nous n'assurerons pas positivement qu'ils soient d'espèces différentes.

2. *Le Canna.* C'est à M. Gordon et à M. Allamand que je dois la connoissance de cet animal et les particularités qu'on va lire.

« Kolbe est le seul qui en ait parlé sous le nom d'élan qui ne lui convient point, puisqu'il en diffère essentiellement par ses cornes qui n'ont rien d'analogue à

celles du véritable élan : les Hottentots lui donnent le nom de canna que je lui ai conservé. La longueur de ce quadrupède est de huit pieds, sa hauteur de cinq pieds; la couleur de son corps est d'un fauve tirant sur le roux; il est blanchâtre sous le ventre; sa tête et son cou sont d'un gris cendré; et quelques-uns de ces animaux ont tout le corps de cette couleur; tous ont au-devant de la tête des poils qui y forment une espèce de crinière. Le Canna a de plus un fanon très-remarquable qui lui pend au-devant de la poitrine et qui est de la même couleur que la tête et le cou. Celui des femelles est moins grand; aussi sont-elles un peu plus petites que les mâles; elles ont moins de poil sur le front, et c'est presque en cela seulement que leurs figures diffèrent. »

« Les cannas sont presque tous détruits dans le voisinage du Cap; mais il ne faut pas s'en éloigner beaucoup pour en rencontrer; on en trouve dans les montagnes des Hottentots hollandois. Ces animaux marchent en troupe de cinquante ou soixante; quelquefois même on en voit deux ou trois cents ensemble près des fontaines. Il est rare de voir deux mâles dans une troupe de femelles, parce qu'alors ils se battent, et le plus foible se retire; ainsi les deux sexes sont souvent à part. Le plus grand marche ordinairement le premier. C'est un très-beau spectacle que de les voir troter et galoper en troupe. Si on tire un coup de fusil chargé à balle parmi eux, tout pesans qu'ils sont, ils sautent fort haut et fort loin, et grimpent sur des lieux escarpés où il semble qu'il est impossible de parvenir. Quand on les chasse ils courent tous contre le vent, et avec

un bon cheval il est aisé de les couper dans leur marche. Ils sont fort doux ; ainsi on peut pénétrer au milieu d'une troupe et choisir celui sur lequel on veut tirer, sans courir le moindre danger. Leur chair est une excellente venaison. On casse leurs os pour en tirer la moële qu'on fait rôtir sous la cendre ; elle a un bon goût, et on peut même la manger sans pain. Leur peau est très-ferme ; on s'en sert pour faire des ceintures et des courroies. Les poils qui sont sur la tête des mâles ont une forte odeur d'urine, qu'ils contractent, dit-on, en léchant les femelles. Celles-ci ne font jamais qu'un petit à-la-fois. »

M. Forster m'écrit qu'il a vu une femelle de cette espèce en 1772, à la ménagerie du cap de Bonne-Espérance. « Cette femelle étoit très-apprivoisée, et mangeoit volontiers du pain, des feuilles de choux, et les prenoit même dans la main. Elle étoit dans sa quatrième année ; et, comme elle n'avoit point de mâle et qu'elle étoit en chaleur, elle sautoit sur des antilopes et même sur une autruche qui étoient dans le même parc. On assure que ces animaux se trouvent sur les hautes montagnes, dans l'intérieur des terres du Cap. Ils font des sauts surprenans, et franchissent des murs de huit et jusqu'à dix pieds de haut. »

5. *Le Condoma.* On est surpris, dit notre éditeur hollandois, dans une excellente description qu'il vient de publier du Condoma, on est surpris au premier coup-d'œil qu'on jette sur cet animal. La légéreté de sa marche, la finesse de ses jambes, le poil court dont la plus grande partie de son corps est cou-

verte, la manière haute dont il porte sa tête, la grandeur de sa taille, tout cela annonce un très-beau cerf; mais les grandes et singulières cornes dont il est orné, les taches blanches qu'il a au-dessous des yeux et les raies de même couleur que l'on voit sur son corps, et qui ont quelque rapport à celles du zèbre, font qu'on l'en distingue bientôt, de façon cependant qu'on seroit tenté de lui donner la préférence. La tête du Condoma ressemble assez à celle du cerf.

« Le Condoma que j'ai vu à la ménagerie du prince d'Orange étoit fort doux; il vivoit en bonne union avec les animaux qui paissoient avec lui dans le même parc; et dès qu'il voyoit quelqu'un s'approcher de la cloison qui étoit autour, il accouroit pour prendre le pain qu'on lui offroit. On le nourrissoit de riz, d'avoine, d'herbe, de foin, de carottes. Dans son pays natal il broutoit l'herbe et mangeoit les boutons et les feuilles des jeunes arbres, comme les cerfs et les boucs. »

Ces animaux, dit Forster, se trouvent dans l'intérieur des terres du cap de Bonne-Espérance; ils ne vont point en troupes comme certaines espèces de gazelles; ils font des bonds et des sauts surprenans. On en a vu franchir une porte grillée qui avoit dix pieds de hauteur, quoiqu'il n'y eût que très-peu d'espace pour pouvoir s'élancer. On peut les apprivoiser et les nourrir de pain.

4. *Le Daim chinois.* Il y avoit en 1764, à la ménagerie de Versailles, deux daims chinois, l'un mâle et l'autre femelle; ils n'avoient que deux pieds trois

ou quatre pouces de hauteur; le corps et la queue étoient d'un brun minime, le ventre et les jambes fauve clair, les jambes courtes, le bois large, étendu et garni d'andouillers. Cette espèce, plus petite que celle des daims ordinaires et même que celle de l'axis, n'est peut-être néanmoins qu'une variété de celui-ci, quoiqu'il en diffère en ce qu'il n'a pas de taches blanches.

5. *Le Chevreuil des Indes.* Cet animal nous paroît être d'une espèce très-voisine de celle de nos chevreuils d'Europe; néanmoins il en diffère par un caractère assez essentiel pour qu'on ne puisse pas le considérer comme ne formant qu'une simple variété dans l'espèce du chevreuil. Ce caractère consiste dans la structure des os supérieurs de la tête sur lesquels sont appuyés les meules qui portent le bois de ce chevreuil.

Cet animal avoit été envoyé de Bengale en 1778 à Amsterdam; sa figure avoit la même grâce, la même élégance que celle de notre chevreuil ordinaire; il paroissoit même être plus leste et plus éveillé; il n'aimoit pas à être touché de ceux qu'il ne connoissoit point; il prenoit cependant ce qu'ils lui présentoient; il mangeoit du pain, des carottes et toutes sortes d'herbes; il étoit dans un parc où il entra en chaleur dans les mois de mars et d'avril; il y avoit avec lui une femelle d'axis qu'il tourmentoit beaucoup pour la couvrir; mais il étoit trop petit pour y réussir; il mourut pendant l'hiver 1779.

III.

Quadrupèdes qui ont rapport aux chèvres et aux gazelles.

1. *Le Saiga.* On trouve en Hongrie, en Pologne, en Tartarie et dans la Sibérie méridionale une espèce de chèvre sauvage, que les Russes ont appelée Seigak ou Saiga, laquelle par la figure du corps et par le poil ressemble à la chèvre domestique; mais par la forme des cornes et le défaut de barbe, elle se rapproche beaucoup des gazelles, et paroît faire la nuance entre ces deux genres d'animaux : seulement au lieu que les cornes de toutes les gazelles sont noires et opaques, celles du Saiga sont blanchâtres, et elles sont d'une matière si transparente et si nette qu'on s'en sert comme de l'écaille et aux mêmes usages; les Chinois sur-tout les achètent assez cher.

« Le Saiga, dit Forster, aime les déserts secs et remplis d'absinthes et armoises qui font sa principale nourriture; il court très-vîte et il a l'odorat fort fin; mais il n'a pas la vue bonne, parce qu'il a sur les yeux quatre petits corps spongieux qui servent à le défendre du trop grand reflet de la lumière dans ces terreins dont le sol est aride et blanc en été, et couvert de neige en hiver; il a le nez large et l'odorat si fin qu'il sent un homme de plus d'une lieue lorsqu'il est sous le vent, et on ne peut même l'approcher que de l'autre côté du vent. On a observé que le Saiga semble réunir tout ce qui est nécessaire pour bien courir; il a la respiration plus facile qu'aucun autre animal, ses poumons étant

très-grands, la trachée-artère fort large, et les narines ainsi que les cornets du nez fort étendus, ensorte que la lèvre supérieure est plus longue que l'inférieure; elle paroît pendante, et c'est probablement à cette forme des lèvres qu'on doit attribuer la manière dont ces animaux paissent, car ils ne broutent qu'en rétrogradant. Ils vont la plupart en troupeaux, qu'on assure être quelquefois jusqu'au nombre de dix mille; cependant les voyageurs modernes ne font pas mention de ces grands attroupemens; ce qui est plus certain c'est que les mâles se réunissent pour défendre leurs petits et leurs femelles contre les attaques des loups et des renards; car ils forment un cercle autour d'elles, et combattent courageusement ces animaux de proie. Avec quelques soins on vient à bout d'élever leurs petits et de les rendre privés; leur voix ressemble au bêlement des brebis. Les femelles mettent bas au printemps, et ne font qu'un chevreau à la fois, et rarement deux. On en mange la chair en hiver comme un bon gibier; mais on la rejette en été à cause des vers qui s'engendrent sous la peau. Ces animaux sont en chaleur en automne, et ils ont alors une forte odeur de musc. »

Par les habitudes naturelles, le Saiga ressemble plus aux gazelles qu'au bouquetin et au chamois, car il n'affecte pas les pays de montagnes; il vit comme les gazelles sur les collines et dans les plaines; il est comme elles très-bondissant, très-léger à la course, et sa chair est aussi bien meilleure à manger que celle du bouquetin ou des autres chèvres sauvages et domestiques.

Saiga est un mot tartare, qui signifie chèvre sauvage.

2. *La Gazelle ou Chèvre sautante du cap de Bonne-Espérance.* Il paroît qu'on doit rapporter cet animal au genre des gazelles plutôt qu'à celui des chèvres. L'espèce de ces gazelles est si nombreuse dans les terres du Cap, qu'elles arrivent quelquefois par milliers, sur-tout dans de certains temps de l'année où elles passent d'une contrée à l'autre. « Elles habitent, dit Forster, les terres intérieures de l'Afrique, et n'approchent les colonies du Cap que lorsque la grande sécheresse ou le manque d'eau et d'herbage les force de changer de lieu : mais c'est alors qu'on en voit des troupes depuis dix mille jusqu'à cinquante mille, quoiqu'elles soient toujours accompagnées ou suivies par les lions, les onces, les léopards et les hyènes qu'on appelle au Cap chiens sauvages, qui en dévorent une grande quantité. L'avant-garde de la troupe, en s'approchant des habitations, a de l'embonpoint; le corps d'armée est en moins bonne chair; l'arrière-garde est fort maigre et mourant de faim, mangeant jusqu'aux racines des plantes dans ces terreins pierreux; mais en s'en retournant, l'arrière-garde devient à son tour plus grasse, parce qu'elle part la première, et l'avant-garde qui alors se trouve la dernière, devient plus maigre. Au reste, ces chèvres ne sont point peureuses lorsqu'elles sont ainsi rassemblées, et ce n'est même qu'à coups de fouet ou de bâton qu'un homme peut passer à travers leur troupe. En les prenant jeunes, elles s'apprivoisent aisément; on peut les nourrir de lait, de pain, de blé et de feuilles de chou : les mâles sont assez pétulans et méchans même en domesticité. »

« Les Chèvres sautantes sont de la grandeur de l'axis

du Bengale ; mais le corps et les membres en sont plus délicats et plus déliés ; les jambes sont plus hautes ; le pelage en général est d'un fauve jaunâtre ; la poitrine, le ventre et la queue sont d'un assez beau blanc, à l'exception de l'extrémité de la queue qui est noire ; les oreilles sont à peu près aussi longues que la tête entière. »

« Il semble que ces chèvres sautantes aient quelque pressentiment de l'approche du mauvais temps ; c'est alors qu'elles font des sauts et des bonds ; les plus vieilles commencent à sauter, et bientôt tout le reste de la troupe fait de même. »

3. *Le Klippspringer ou Sauteur des rochers.* « Ce Sauteur des rochers, dit encore M. Forster, est de la grandeur de la chèvre commune, mais il a les jambes beaucoup plus longues ; les cornes ont environ cinq pouces de longueur ; elles sont droites et lisses à la pointe, mais ridées de quelques anneaux à la base ; la femelle n'a point de cornes ; la queue est très-courte ; le poil du corps est d'un fauve jaunâtre ; les oreilles sont assez grandes. Kolbe est le seul qui ait jamais parlé de ce bel animal, le plus leste de tous ceux de son genre ; il se tient sur les rochers les plus inaccessibles, et lorsqu'il aperçoit un homme, il se retire d'abord vers des places qui sont entourées de précipices ; il franchit d'un saut de grands intervalles d'une roche à l'autre, et sur des profondeurs affreuses ; et lorsqu'il est pressé par les chiens ou les chasseurs, il se laisse tomber sur de petites saillies de rocher, où l'on croiroit qu'à peine il y eût assez d'espace pour

le recevoir ; quelquefois les chasseurs qui ne peuvent les tirer que de très-loin et à balle seule, les blessent et les font tomber dans le fond des précipices. Leur chair est excellente à manger, et passe pour le meilleur gibier du pays ; leur poil est léger, peu adhérent et tombe aisément en toute saison ; on s'en sert au Cap pour faire des matelas, et même on pique avec ces poils des jupes de femmes. »

4. *La Chèvre bleue.* « Cette antilope, dit Forster, est très-commune au Cap, où on l'appelle la chèvre bleue. Sa couleur n'est pas tout-à-fait bleue, mais seulement d'un gris tirant sur le bleuâtre. Cette couleur n'est même occasionnée que par le reflet du poil qui est hérissé lorsque l'animal est vivant; car, dès qu'il est mort le poil se couche et s'applique sur le corps, et alors tout le bleuâtre disparoît entièrement, et on ne voit à sa place qu'une couleur grise. Cet animal est plus grand que le daim d'Europe; ses cornes sont noires, ridées d'environ vingt anneaux, un peu courbées en arrière, et ont dix-huit ou vingt pouces de longueur; la femelle en porte aussi bien que le mâle. »

5. *Le Guib.* Le Guib n'a été indiqué par aucun Naturaliste, ni même par aucun voyageur; cependant il est assez commun au Sénégal, d'où Adanson en a rapporté les dépouilles. Il est d'une espèce particulière qui nous paroît intermédiaire entre la chèvre et la gazelle. Cet animal est remarquable par des bandes blanches sur un fond de poil brun-marron ; ces bandes sont disposées sur le corps en long et en travers, comme si c'é-

toit un harnois. Il vit en société et se trouve par grandes troupes dans les plaines et les bois du pays de Podor.

6. *La Grimm.* Cet animal plus petit que les chèvres et les gazelles, paroît faire la nuance entre les chèvres et les chévrotains. « Il a les jambes fines, dit M. Vosmaër, et très-bien assorties à son corps, la tête belle et ressemblant assez à celle d'un chevreuil; ses pieds sont fourchus et pourvus de beaux sabots noirs, pointus et lisses. A l'égard des parties naturelles, elles sont fortes et consistent en un gros scrotum noir pendant entre les jambes, accompagné d'un ample prépuce. »

« Suivant nos informations, les femelles de cette espèce ne portent point de cornes. Ces animaux sont d'un naturel fort timide; le bruit et sur-tout le tonnerre les effraie beaucoup; lorsqu'ils sont surpris, ils marquent leur épouvante en soufflant du nez subitement et avec force. »

« Celui qui est encore vivant dans la ménagerie du prince d'Orange, (en 1766) étoit d'abord sauvage; mais il est devenu, avec le temps, assez privé; il écoute quand on l'appelle par son nom *Tetje*, et en l'approchant doucement avec un morceau de pain, il se laisse volontiers gratter la tête et le cou. Il aime la propreté au point de ne jamais souffrir aucune petite ordure sur tout son corps, se grattant souvent à cet effet de l'un de ses pieds de derrière, et c'est ce qui lui a fait donner ici le nom de *Tetje*, dérivé de *Tettig*, c'est-à-dire, net ou propre; cependant si on le frotte un peu long-temps sur le corps, il s'attache aux doigts

une

une poussière blanche comme celle des chevaux qu'on étrille. »

« Cet animal est d'une extrême agilité, et lorsqu'il est en repos, il tient souvent un de ses pieds de devant élevé et recourbé, ce qui lui donne un air très-agréable. On le nourrit avec du pain de seigle et des carottes ; il mange volontiers aussi des pommes de terre. Il est ruminant, et il rend ses excrémens en petites pelotes, dont le volume est fort considérable, relativement à sa taille. »

I V.

Quadrupèdes qui ont rapport aux gazelles.

1. *Le Kevel.* Il est un peu plus petit que la gazelle commune, et à peu près de la grandeur de nos petits chevreuils ; il diffère aussi de la gazelle en ce que ses yeux sont beaucoup plus grands, et que ses cornes au lieu d'être rondes sont aplaties sur les côtés.

2. *La Corine.* La Corine ainsi appelée du nom Korin que cette gazelle porte au Sénégal, ressemble beaucoup à la gazelle commune et au kevel ; mais elle est encore plus petite que le kevel, et ses cornes sont de beaucoup plus menues, plus courtes et plus lisses que celles de la gazelle commune et du kevel, les anneaux qui environnent les cornes de la Corine étant très-peu proéminens et à peine sensibles.

3. La Gazelle que les Turcs appellent *Tzeiran*, et les Persans *Ahu ;* selon Kœmpher l'Ahu ne diffère en

rien du cerf par la figure, mais il se rapproche des chèvres par les cornes. Cette gazelle est commune dans la Tartarie méridionale, en Perse, en Turquie, et paroît aussi se trouver aux Indes orientales.

On prend quelquefois, dit Forster, des faons de tzeiran, qui s'apprivoisent tellement qu'on les laisse aller se repaître aux champs, et qu'ils reviennent régulièrement le soir à l'étable. Lorsqu'ils sont apprivoisés ils prennent en affection leur maître; ils vont en troupes dans leur état de liberté, et quelquefois ces troupes de tzeirans sauvages se mêlent avec les troupeaux de bœufs et de veaux ou d'autres animaux domestiques; mais ils prennent la fuite à la vue de l'homme.

4. La Gazelle appelée *Koba* au Sénégal, où les François l'ont nommée grande vache brune; et la gazelle que nous appellerons *Kob*, et qui est aussi un animal du Sénégal que les François y ont appelé petite vache brune. Les cornes du Kob ont beaucoup de ressemblance et de rapport à celles de la gazelle et du kevel; mais la forme de la tête est différente, le museau est plus long, et il n'y a point d'enfoncement ou de larmiers sous les yeux. Le Koba est beaucoup plus grand que le Kob; celui-ci est comme un daim, et celui-là comme un cerf.

5. *L'Algazel.* Cette gazelle se trouve dans le Levant, et plus communément encore en Egypte et en Arabie. Elle est de la forme des autres gazelles, et à peu près de la grosseur d'un daim; mais ses cornes sont très-longues, assez menues, peu courbées jusqu'à leur extré-

mité où elles se courbent davantage : elles ont près de trois pieds de longueur, tandis que celles de la gazelle n'ont communément qu'un pied, celles du kevel quatorze ou quinze pouces, et celles de la corine (lesquelles néanmoins ressemblent le plus à celle-ci) six ou sept pouces seulement.

6. La Gazelle du bézoard, que les Orientaux nomment *Pasan*, et à laquelle quelques Naturalistes attribuent exclusivement la production de la pierre fameuse qu'on appelle le bézoard oriental; ce qui lui a fait donner vulgairement le nom de *Gazelle du bézoard*. La description que Kœmpfer en donne ne nous paroît pas exacte ; car il dit que cet animal du bézoard porte une barbe comme le bouc, et néanmoins la figure qu'il en donne est sans barbe; ce qui nous paroît plus conforme à la vérité, car en général les gazelles n'ont point de barbe ; c'est même le principal caractère qui les distingue des chèvres. Cette gazelle est de la grandeur de notre bouc domestique, et elle a le poil, la figure et l'agilité du cerf. Nous avons vu de cet animal un crâne surmonté de ses cornes, et deux autres cornes séparées.

7. La Gazelle qui, selon Adanson, s'appelle *Nanqueur* ou *Nanguer* au Sénégal. Elle a trois pieds et demi de longueur, deux pieds et demi de hauteur; elle est de la forme et de la couleur du chevreuil. C'est un très-joli animal et fort facile à apprivoiser. Les caractères qui le font remarquer, et principalement celui de ses petites cornes qui sont recourbées en avant,

m'ont fait penser que le Nanguer pourroit bien être le dama ou daim des anciens.

8. La Gazelle que les Anglois ont appelée *Antilope* et à laquelle nous conserverons ce nom. Elle est de la taille de nos plus grands chevreuils ; elle ressemble beaucoup à la gazelle et au kevel, et néanmoins elle en diffère par un assez grand nombre de caractères pour qu'on doive la regarder comme un animal d'une autre espèce. L'Antilope a les larmiers plus grands que la gazelle ; ses cornes ont environ quatorze pouces de longueur; elles se touchent pour ainsi dire à la base et sont distantes à la pointe de quinze ou seize pouces, et ce qui est remarquable, c'est qu'elles ont une double flexion symétrique; en sorte que les deux prises ensemble représentent assez bien la forme d'une lyre antique. Elle est très-commune en Arabie et en Mauritanie.

Les antilopes, sur-tout les grandes, sont beaucoup plus communes en Afrique qu'aux Indes; elles sont plus fortes et plus farouches que les autres gazelles; elles sont propres et ne se couchent que dans des endroits secs et nets; elles sont aussi très-légères à la course, très-attentives au danger, très-vigilantes; en sorte que dans les lieux découverts elles regardent longtemps de tous côtés, et dès qu'elles aperçoivent un homme, un chien ou quelqu'autre ennemi, elles fuient de toutes leurs forces. Cependant elles ont avec cette timidité naturelle une espèce de courage; car lorsqu'elles sont surprises elles s'arrêtent tout court et font face à ceux qui les attaquent.

V.

Quadrupèdes qui ont rapport au sanglier et au cochon.

1. *Le Sanglier du cap-Verd et le Sanglier d'Afrique.* Nous sommes maintenant assurés que ces animaux qui nous avoient d'abord paru de la même espèce, en forment deux très-distinctes; elles diffèrent en effet l'une de l'autre par plusieurs caractères remarquables, sur-tout par la conformation tant intérieure qu'extérieure de la tête, et particulièrement par le défaut de dents incisives qui manquent constamment au Sanglier d'Afrique, tandis qu'on en trouve six dans la mâchoire inférieure du Sanglier du cap Verd et deux dans la mâchoire supérieure. Le Sanglier du cap Verd a la tête longue et le museau délié, au lieu que le Sanglier d'Afrique ou d'Éthiopie a le museau très-large et aplati.

« Le Sanglier d'Afrique, dit notre éditeur hollandois, ressemble à celui d'Europe par le corps; mais il en diffère par la tête qui est d'une grosseur monstrueuse. Ce qui frappe d'abord les yeux, ce sont deux énormes défenses qui sortent de chaque côté de la mâchoire supérieure et qui sont dirigées presque perpendiculairement en haut; elles ont près de sept pouces de longueur; sa tête large et plate par devant se termine en un ample boutoir d'une dureté qui approche de celle de la corne; il s'en sert comme nos cochons pour creuser la terre; ses yeux sont petits et placés sur le devant de la tête, de façon qu'il ne peut guère voir de côté,

mais seulement devant soi. Un peu plus bas, presqu'à côté des yeux, la peau s'élève et forme deux excroissances qui, vues d'une certaine distance, ressemblent à deux oreilles; au-dessous il y a une grosse verrue à chaque côté de la tête. On comprend aisément qu'une telle configuration doit donner à cet animal une physionomie très-singulière. Celui que nous avons vu étoit fort doux et fort apprivoisé quand il arriva en Hollande; cependant si on le poursuivoit et s'il ne connoissoit pas les gens, il se retiroit lentement en arrière en présentant le front d'un air menaçant, et ceux même qu'il voyoit tous les jours devoient s'en défier. L'homme à qui la garde en étoit confiée en fit une triste expérience. Cet animal se mit un jour de mauvaise humeur contre lui, et d'un coup de ses défenses, il lui fit une large blessure à la cuisse, dont il mourut le lendemain. Pour prévenir de pareils accidens on fut obligé de le tenir enfermé. »

« Ce Sanglier est d'une espèce très-distincte de celle des cochons. On lui donna une truie de Guinée; après qu'il l'eut flairée pendant quelque temps, il la poursuivit jusqu'à ce qu'il la tînt dans un endroit d'où elle ne pouvoit s'échapper, et là il l'éventra d'un coup de dent. Il ne fit pas meilleur accueil à une truie ordinaire qu'on lui présenta quelque temps après, et il la maltraita si fort, qu'il fallut bientôt la retirer pour lui sauver la vie. »

2. *Le Cochon de Siam ou de la Chine.* L'espèce du Cochon est, comme nous l'avons dit, l'une des plus universellement répandues. Cook et Forster l'ont

trouvé aux îles de la Société, aux Marquises, aux îles des Amis, aux nouvelles Hébrides. « Il n'y a, disent-ils, dans toutes ces îles de la mer du sud, que deux espèces d'animaux domestiques, le cochon et le chien. La race des cochons est celle de la Chine (ou de Siam); ils ont le corps et les jambes courtes, le ventre pendant jusqu'à terre, les oreilles droites et très-peu de soies. Je n'en ai jamais mangé, dit Forster, qui fût aussi succulente et qui eût la graisse d'un goût aussi agréable; cette qualité ne peut être attribuée qu'à l'excellente nourriture qu'ils prennent; ils se nourrissent sur-tout de fruits à pain, frais, ou de la pâte aigrie de ce fruit et d'ignames. Il y en a une grande quantité aux îles de la Société; on en voit autour de presque toutes les cabanes. »

3. *Le Cochon de Guinée.* Quoique cet animal diffère du cochon ordinaire par quelques caractères assez marqués, je présume néanmoins qu'il est de la même espèce, et que ces différences ne sont que des variétés produites par l'influence du climat. Nous en avons l'exemple dans le cochon de Siam qui diffère aussi de celui d'Europe, et qui cependant est certainement de la même espèce, puisqu'ils se mèlent et produisent ensemble. Le Cochon de Guinée est à peu près de la même figure que notre cochon; mais il est plus petit; il en diffère encore par la forme des oreilles qu'il a très-longues, très-pointues et couchées en arrière le long du cou; sa queue est aussi beaucoup plus longue; elle touche presqu'à terre et elle est sans poil jusqu'à son extrémité. Il est originaire de Guinée et a été trans-

porté au Brésil où il s'est multiplié comme dans son pays natal; il y est domestique et tout-à-fait privé.

4. *Le Cochon de Terre.* Nous avons adopté le nom de Cochon de terre que Kolbe donne à ce mangeur de fourmis, de préférence à celui de fourmiller, qui doit être réservé aux mangeurs de fourmis d'Amérique, avec lesquels il n'a guère d'autres rapports que d'être de même privé de dents, et d'avoir une langue assez longue pour l'introduire dans les fourmillières. Le nom de Cochon de terre est relatif à ses habitudes naturelles, et même à sa forme, et c'est celui sous lequel il est communément connu dans les terres du Cap. « Il ressemble au cochon et cela encore très-imparfaitement, dit notre éditeur hollandois, uniquement par sa tête alongée, par le boutoir qui la termine, et par la longueur de ses oreilles; d'ailleurs il en diffère essentiellement par les dents qu'il n'a pas; par sa queue, et principalement par ses pieds, aussi bien que par la conformation de tout son corps. Les poils qui couvrent sa tête, le dessus de son corps et sa queue, sont très-courts, et tellement couchés et appliqués sur sa peau, qu'ils semblent y être collés; leur couleur est d'un gris sale, un peu approchant de celui du lapin, mais plus obscur; sur les flancs et sous le ventre, ils sont plus longs et d'une couleur roussâtre; ceux qui couvrent les jambes sont aussi beaucoup plus longs, ils sont tout-à-fait noirs et droits. Sa tête est presque un cône tronqué, un peu comprimé vers son extrémité; elle est terminée par un plan ou plutôt par un boutoir, tel que celui d'un cochon, dans

lequel sont les trous des narines, et qui avance de près d'un pouce au-delà de la mâchoire inférieure. Sa queue surpasse le tiers de la longueur de tout le corps; elle est fort grosse à son origine, et va en diminuant jusqu'à son extrémité. Il doit avoir beaucoup de force dans les jambes qui sont très-grosses proportionnellement à son corps.

VI.

QUADRUPÈDES *qui ont rapport au lièvre, au lapin et à l'écureuil.*

1. *Le Tolai.* Cet animal, qui est fort commun dans les terres voisines du lac de Baikal en Tartarie, est un peu plus grand qu'un lapin, auquel il ressemble par la forme du corps, par le poil, par les allures, par la qualité, la saveur, la couleur de la chair, et aussi par l'habitude de creuser de même la terre pour se faire une retraite; il n'en diffère que par la queue qui est considérablement plus longue que celle du lapin; il est aussi conformé de même à l'intérieur. Il me paroît donc assez vraisemblable que n'en différant que par la seule longueur de la queue, il ne fait pas une espèce réellement différente, mais une simple variété de celle du lapin. Rubruquis, en parlant des animaux de Tartarie, dit: « Il y a des connils à longue queue, qui ont au bout d'icelle des poils noirs et blancs. Point de cerfs, peu de lièvres, force gazelles. » Ce passage semble indiquer que notre lapin à courte queue ne se trouve point en Tartarie, ou plutôt qu'il a subi dans ce climat quelques variétés et notamment celle d'une queue plus alongée.

2. *L'Animal Anonyme.* Cet animal, dont nous ignorons le nom et que nous appellerons anonyme en attendant qu'on nous dise son nom, a quelques rapports avec le lièvre et d'autres avec l'écureuil. C'est à Bruce que nous en devons la connoissance. Il a dix pouces de long, avec les oreilles presqu'aussi longues que la moitié du corps et larges à proportion, ce qui ne se trouve dans aucun quadrupède, à l'exception de la chauve-souris oreillar ; il a le museau presque comme le renard, et semble cependant tenir de plus près à l'écureuil. Il vit sur les palmiers et en mange le fruit. Sa couleur est d'un blanc mêlé d'un peu de gris et de fauve clair. Il a le bout du nez noir, la queue fauve et noire à son extrémité ; elle est assez longue, mais d'une forme différente de celle des écureuils, et tout le poil, tant du corps que de la queue est doux au toucher.

3. *Le Palmiste, le Barbaresque et le Suisse.* Le Palmiste est de la grosseur d'un rat ou d'un petit écureuil ; il fréquente les lieux découverts et voisins des habitations, et se tient sur les palmiers et plus souvent encore sur les buissons à terre. Il a la tête à peu près de la même forme que celle du campagnol; il porte sa queue droite et relevée verticalement, sans cependant la renverser sur son corps comme fait l'écureuil. Il est couvert d'un poil plus long que celui du corps, mais bien plus court que le poil de la queue de l'écureuil. Il a sur le milieu du dos, tout le long de l'épine, depuis le cou jusqu'à la queue, une bande blanchâtre, accompagnée de chaque côté d'une bande brune, et

ensuite d'une autre bande blanchâtre. Ce caractère si marqué se trouve à peu près le même dans l'écureuil de Barbarie et dans l'écureuil Suisse, et c'est ce qui a fait penser à Ray qu'ils ne faisoient tous trois qu'une seule et même espèce. Mais si l'on fait attention que le Barbaresque et le Palmiste ne se trouvent que dans les climats chauds de l'ancien continent, qu'au contraire le Suisse ne se trouve que dans les régions froides et tempérées du nouveau monde, on jugera que ce sont des espèces différentes. Au reste, ces animaux ont a peu près les mêmes habitudes et le même naturel que l'écureuil commun ; comme lui le Palmiste et le Barbaresque vivent de fruits, et se servent de leurs pieds de devant pour les saisir et les porter à leur gueule ; ils ont la même voix, le même cri, le même instinct, la même agilité ; ils sont très-vifs et très-doux ; ils s'apprivoisent fort aisément et au point de s'attacher à leur demeure, de n'en sortir que pour se promener, d'y revenir ensuite d'eux mêmes, sans être appelés ni contraints ; ils sont tous deux d'une très-jolie figure ; leur robe, rayée de blanc, est plus belle que celle de l'écureuil ; leur taille est plus petite, leur corps est plus léger et leurs mouvemens sont aussi prestes. Le Palmiste et le Barbaresque se tiennent, comme l'écureuil, au-dessus des arbres, mais le Suisse se tient à terre et s'y pratique, comme le mulot, une retraite impénétrable à l'eau : il est aussi moins docile et moins doux que les deux autres : il mord sans ménagement, à moins qu'il ne soit entièrement apprivoisé. Il ressemble donc plus aux rats ou aux mulots qu'aux écureuils, par le naturel et par les mœurs.

4. *Le Petit-Gris.* On trouve dans les parties septentrionales de l'un et de l'autre continent l'animal que nous donnons ici sous le nom de Petit-gris; il ressemble beaucoup à l'écureuil, et n'en diffère à l'extérieur que par les caractères suivans : il est plus grand que l'éoureuil, il n'a pas le poil roux, mais d'un gris plus ou moins foncé; les oreilles sont dénuées de ces longs poils qui surmontent l'extrémité de celles de l'écureuil. Ces différences qui sont constantes, paroissent suffisantes pour constituer une espèce particulière à laquelle nous avons donné le nom de Petit-gris, parce que l'on connoît sous ce même nom la fourrure de cet animal, laquelle est beaucoup plus douce et plus fine que celle de nos écureuils.

Les Petits-gris ne diffèrent pas seulement des écureuils par la grandeur et la couleur, mais aussi par les habitudes naturelles. La plus remarquable de toutes, est de se réunir en troupes, et de traverser les rivières de compagnie sur des écorces d'arbres.

Fernandès dit que l'écureuil gris ou noirâtre d'Amérique se tient ordinairement sur les arbres et particulièrement sur les pins, qu'il se nourrit de fruits et de graines, qu'il en fait provision pour l'hiver, qu'il les dépose dans le creux d'un arbre où il se retire lui-même pour passer la mauvaise saison, qu'il y fait aussi ses petits.

5. *Le Petit-Gris de Sibérie.* Le poil de ce joli petit animal qui a neuf lignes de longueur est d'un gris argenté à la superficie, et d'un gris foncé à la racine, ce qui donne à cette fourrure un coup-d'œil gris de perle

jaspé. Cette couleur s'étend sur le dessus du corps, la tête, les flancs, les jambes et le commencement de la queue dont les poils sont très-longs. Cette queue blanche avec de si longs poils paroît très-différente de celle du petit-gris des autres contrées septentrionales; et nous pouvons présumer qu'ils forment deux espèces distinctes : celui-ci a de longs poils aux oreilles, la robe d'un gris clair et la queue blanche; au lieu que l'autre a les oreilles nues, le dessus du corps et les flancs d'un gris cendré, et la queue de cette même couleur.

6. *Le Rat de Madagascar.* Ce petit animal de Madagascar nous paroît approcher de l'espèce de l'écureuil et de celle du palmiste plus que de celle du Rat. On nous a assuré qu'on le trouvoit sur les palmiers. Celui que nous avons vu avoit les mouvemens très-vifs, mais un petit cri plus foible que celui de l'écureuil et à peu près semblable; il mange aussi comme les écureuils avec ses pattes de devant, relevant sa queue, se dressant et grimpant aussi de même en écartant les jambes; il mord assez serré et ne s'apprivoise pas. On le nourrit d'amandes et de fruits; il ne sortoit guère de sa caisse que la nuit, et il a très-bien passé les hivers dans une chambre où le froid étoit tempéré par un peu de feu.

7. *Le grand Écureuil de la côte du Malabar.* Si l'on compare cet écureuil à ceux de notre pays, c'est un géant. Il lui ressemble au reste par toutes les formes du corps, de la tête et des membres, la seule différence remarquable, est dans la queue et dans le

poil touffu qui couvre les oreilles, et qui se présente comme une brosse dont on auroit coupé les extrémités ; il a la queue aussi longue que le corps, qui a quinze pouces six lignes.

8. *L'Écureuil de Madagascar.* On connoît à Madagascar un gros écureuil, qui ressemble par la forme de la tête et du corps, et par d'autres caractères extérieurs à nos écureuils d'Europe ; mais qui en diffère par la grandeur de la taille, par la couleur du poil et par la longueur de la queue qui est toute noire et remarquable, en ce qu'elle est menue et plus longue que le corps, ce qui ne se rencontre dans aucune autre espèce d'écureuil. Le tronçon seul a seize pouces neuf lignes, sans compter la longueur du poil, qui l'alonge encore de deux pouces. Il forme sur les côtés de la queue, un panache qui la fait paroître plate dans son milieu.

9. *La Marmotte de Kamtschatka.* Les voyageurs russes ont trouvé dans les terres du Kamtschatka, un animal qu'ils ont appelé Marmotte, mais dont ils ne donnent qu'une très-légère indication. Ils disent seulement que sa peau ressemble de loin, par ses bigarrures, au plumage varié d'un bel oiseau ; que cet animal se sert comme l'écureuil, de ses pattes de devant pour manger, et qu'il se nourrit de racines, de baies et de noix de cèdre.

VII.

Quadrupèdes qui ont rapport au putois, à la fouine et au furet.

1. *Le Putois rayé de l'Inde.* Cet animal que Sonnerat a rapporté de l'Inde, et que dans son voyage il a nommé chat sauvage de l'Inde, ne nous paroît pas être du genre des chats, mais plutôt de celui du putois. Il n'a du chat ni la forme de la tête, ni celle du corps, ni les oreilles, ni les pieds, qui sont courts dans les chats et longs dans cet animal, sur-tout ceux de derrière. Ses doigts sont courbés comme ceux des écureuils, les ongles crochus comme ceux des chats. Cependant son corps est alongé comme celui des putois, auxquels il ressemble encore par la forme des oreilles qui sont très-différentes de celles des chats. Ce quadrupède qui habite la côte de Coromandel, a quinze pouces de longueur, et sa grosseur approche de celle de nos putois.

2. *La petite Fouine de Madagascar.* Il y a plusieurs variétés dans l'espèce de la fouine; celle-ci a, comme toutes les fouines, les jambes courtes et le corps alongé. Elle diffère de nos fouines par la couleur qui est plus rougeâtre, et par la queue qui est touffue, longue, couverte de grands poils, large à son origine, et qui se termine en une pointe très-déliée.

3. *Le Vansire.* Le Vansire est un animal de Madagascar et de l'intérieur de l'Afrique, qui ressemble beaucoup au furet, à l'exception du nombre et de la forme

des doigts, et de la longueur de la queue, qui est beaucoup plus grande dans le Vansire que dans notre furet. Le Vansire diffère encore par la couleur du poil de tous nos furets, quoique ceux-ci, comme tous les animaux que l'homme prend soin d'élever et de multiplier, varient beaucoup entr'eux, même du mâle à la femelle.

4. *La Fossane.* Quelques voyageurs ont appelé la Fossane, genette de Madagascar, parce qu'elle ressemble à la genette par les couleurs du poil, et par quelques autres rapports. Cependant elle est constamment plus petite, et ce qui nous fait penser que ce n'est point une genette, c'est qu'elle n'a pas la poche odoriférante, qui dans cet animal est un attribut essentiel. « La Fossane, nous écrit un observateur instruit, est un animal qui a les mœurs de notre fouine. J'ai élevé un animal semblable a la Cochinchine et un autre aux Philippines; ils mangeoient de la viande et des fruits; mais ils préféroient ces derniers, et montroient surtout un goût plus décidé pour les bananes sur lesquels ils se jetoient avec voracité. La Fossane est très-sauvage, fort difficile à apprivoiser, et quoiqu'élevée bien jeune, elle conserve toujours un air et un caractère de férocité qui semble extraordinaire dans un animal qui vit volontiers de fruits. L'œil de la Fossane ne présente qu'un globe noir fort grand comparé à la grosseur de sa tête, ce qui lui donne un air méchant. ».

Il nous paroît que l'animal appelé *berbé* en Guinée est le même que la Fossane, et que par conséquent cette espèce se trouve en Afrique comme en Asie.

VIII.

Quadrupèdes qui ont rapport au rat et au hamster.

1. *Le Leming.* Cet animal a la figure d'une souris, mais la queue plus courte, le corps long d'environ cinq pouces, le poil fin et taché de diverses couleurs. Quoiqu'il ait le corps épais et les jambes fort courtes, il ne laisse pas de courir assez vîte. Il habite ordinairement les montagnes de Norwège et de Laponie; mais il en descend quelquefois en si grand nombre dans de certaines années et dans de certaines saisons, qu'on regarde l'arrivée des Lemings, comme un fléau terrible et dont il est impossible de se délivrer; ils font un dégât affreux dans les campagnes, dévastent les jardins, ruinent les moissons et ne laissent rien que ce qui est serré dans les maisons, où heureusement ils n'entrent pas. Ils aboient à peu près comme des petits chiens; lorsqu'on les frappe avec un bâton, ils se jettent dessus et le tiennent si fort avec les dents, qu'ils se laissent enlever et transporter à quelque distance, sans vouloir le quitter; ils se creusent des trous sous terre, et vont, comme les taupes, manger les racines; ils s'assemblent dans de certains temps, et meurent, pour ainsi dire, tous ensemble; ils sont très-courageux et se défendent contre les autres animaux : on ne sait pas trop d'où ils viennent; le peuple croit qu'ils tombent avec la pluie; le mâle est ordinairement plus grand que la femelle, et a aussi les taches noires plus grandes; ils meurent infailliblement au

renouvellement des herbes; ils vont aussi en grandes troupes sur l'eau dans le beau temps; mais s'il vient un coup de vent, ils sont tous submergés. Le nombre de ces animaux est si prodigieux, que quand ils meurent, l'air en est infecté, et cela occasionne beaucoup de maladies; il semble même qu'ils infectent les plantes qu'ils ont rongées, car le pâturage fait alors mourir le bétail; la chair des Lemings n'est pas bonne à manger, et leur peau, quoique d'un beau poil, ne peut pas servir à faire des fourrures, parce qu'elle a trop peu de consistance.

2. *Le Zisel.* Quelques auteurs et entr'autres Linnéus, ont douté si cet animal étoit différent du hamster; il est vrai qu'ils se ressemblent à plusieurs égards et qu'ils sont à peu près du même pays; mais ils diffèrent néanmoins par un assez grand nombre de caractères pour que nous soyons convaincus qu'ils sont d'espèces réellement différentes. Le Zisel est plus petit que le hamster; il a le corps long et menu comme la belette, au lieu que le hamster a le corps assez gros et ramassé comme le rat; il n'a point d'oreilles extérieures, mais seulement des trous auditifs cachés sous le poil; le hamster à la vérité a les oreilles courtes, mais elles sont très-apparentes et fort larges. Le Zisel est d'un gris plus ou moins cendré et d'une couleur uniforme; le hamster est marqué de chaque côté, sur l'avant du corps, de trois grandes taches blanches: ces différences, jointes à ce que ces deux animaux, quoiqu'habitans des mêmes terres, ne se mêlent pas et que les espèces subsistent séparées, suffisent pour qu'on ne puisse dou-

ter que ce soient en effet deux espèces différentes, quoiqu'ils se ressemblent en ce qu'ils ont tous deux la queue courte, les jambes basses, les dents semblables à celles des rats et les mêmes habitudes naturelles, comme celle de se creuser des retraites, d'y faire des magasins, de dévaster les blés. D'ailleurs ce qui n'auroit dû laisser aucun doute à des Naturalistes un peu instruits, quand même ils n'auroient pas vu ces deux animaux, c'est qu'Agricola, auteur exact et judicieux, dans son petit traité sur les animaux souterrains, donne la description de l'un et de l'autre, et les distingue si clairement qu'il n'est pas possible de les confondre.

3. *Le Zemni.* Il y a en Pologne et en Russie un autre animal appelé Zemni, du même genre que le zisel, mais plus grand, plus fort et plus méchant; il est un peu plus petit qu'un chat domestique; il a la tête assez grosse, le corps menu, les oreilles courtes et arrondies, quatre grandes dents incisives qui lui sortent de la gueule, dont les deux de la mâchoire inférieure sont trois fois plus longues que les deux de la mâchoire supérieure; les pieds très-courts et couverts de poil, divisés en cinq doigts et armés d'ongles courbes; le poil mollet, court et de couleur de gris de souris; la queue médiocrement grande; les yeux aussi petits et aussi cachés que ceux de la taupe. Son naturel et ses habitudes sont à peu près les mêmes que celles du hamster et du zisel; il mord dangereusement, mange avidement et dévaste les moissons et les jardins; il se fait un terrier; il vit de grains, de fruits et de légumes dont il fait des ma-

gasins dans sa retraite où il passe tout le temps de l'hiver.

4. *Le Soulik.* On trouve à Casan et dans les provinces qu'arrose le Volga, et jusques dans l'Autriche, un petit animal appelé Soulik en langue russe, dont on fait d'assez jolies fourrures. Il ressemble beaucoup au campagnol par la figure ; il a comme lui la queue courte ; mais ce qui le distingue du campagnol et de tous les autres rats, c'est que sa robe, qui est d'un gris fauve, est semée partout de petites taches d'un blanc vif et lustré. On a donné à ces rats, suivant Sanchez, le nom de Soulik, qui veut dire friand, parce qu'ils sont très-avides de sel. Il remarque que c'est dans les terres voisines du Volga et sur les bateaux de sel, dont cette rivière est couverte, qu'on prend ces animaux. Ils habitent ordinairement les déserts, se font des tanières sur les pentes des montagnes, pourvu que le fond de la terre soit noir. Leurs tanières ne sont pas égales en profondeur ; elles sont de sept ou huit pieds de longueur, jamais droites, mais tortueuses, ayant deux, trois, quatre et cinq sorties ; leur distance est aussi inégale, ayant depuis deux jusqu'à sept pieds de séparation. Ils pratiquent dans ces tanières différens endroits, où, en temps d'été ils font leurs provisions pour l'hiver. Dans les terres labourées ils ramassent, pendant le temps de la moisson, les épis de froment, de même que la graine des pois, du lin et du chanvre qu'ils mettent séparément l'un de l'autre dans les endroits préparés exprès et d'avance à l'intérieur de leurs tanières. Dans les endroits incultes, ils ramassent des

graines de différentes herbes. En été ils se nourrissent de grains, d'herbes, de racines et de jeunes souris; pour peu qu'elles soient grosses, le Soulik ne peut en faire sa proie. Indépendamment des magasins où ces animaux gardent leurs provisions d'hiver, ils se pratiquent encore dans leurs tanières des endroits pour reposer, et qui en sont distans de quelques pieds : ils rejettent leurs ordures hors de leurs retraites. Les femelles portent depuis deux jusqu'à cinq petits. Ils naissent aveugles et sans poil, et ne commencent à voir que quand le poil paroît. On ne sait pas au juste le temps de la gestation des femelles.

5. *Le Pouc.* Il est plus grand que le rat domestique; il a le museau oblong; il creuse la terre, se fait un terrier et dévaste aussi les jardins; il y en avoit en si grand nombre auprès de Suraz en Volhinie, que les habitans furent obligés d'abandonner la culture de leurs jardins. Ce Pouc pourroit bien être le même que Seba nomme rat de Norwège, et dont il donne la description et la figure.

6. *Le Pérouasca.* Il y a encore en Russie et en Pologne, sur-tout en Volhinie, un animal appelé par les Russes *Perewiazka*, nom qu'on peut rendre par la dénomination de belette à ceintures : cet animal est plus petit que le putois; il est couvert d'un poil blanchâtre, rayé transversalement de plusieurs lignes d'un jaune-roux, qui semblent lui faire autant de ceintures; il demeure dans les bois et se creuse un terrier. Sa peau est recherchée et fait une jolie fourrure.

7. *Le Rat Perchal.* Ce rat est plus gros que nos rats ordinaires ; ses jambes sont courtes , et le pied de derrière est très-grand en comparaison de celui de devant. La queue qui est semblable en tout à celle de nos rats , est moins longue à proportion; elle est écailleuse, comme par anneaux. Il est très-commun dans l'Inde , et l'espèce en est nombreuse ; il habite dans les maisons de Pondichéry , comme le rat ordinaire dans les nôtres, et les habitans de cette ville le trouvent bon à manger.

8. *La Musaraigne musquée de l'Inde.* Cette musaraigne est beaucoup plus grande que la Musaraigne de notre pays; elle a la tête longue et pointue, le nez est effilé , et la mâchoire supérieure avance sur l'inférieure. La couleur de son poil est d'un gris de souris ou d'ardoise claire teinte de roussâtre, qui domine sur le nez , le dos et la queue. Cette Musaraigne qui, à beaucoup d'égards, ressemble à la musaraigne d'Europe, a une odeur de musc si forte qu'elle se fait sentir dans tous les endroits où elle passe : elle habite dans les champs, mais elle vient aussi dans les maisons.

9. *Le Desman ou Rat musqué de Moscovie.* Ce rat a les yeux extrêmement petits et le museau prolongé comme la musaraigne, la queue petite et longue, et les pieds de derrière réunis par une membrane. Il ne paroît pas au reste qu'aucun Naturaliste ait été à portée d'examiner cet animal vivant, ni de le disséquer. Nous ne pouvons parler nous-mêmes que de sa forme extérieure. Celui qui est au cabinet ayant été envoyé de Laponie dans un état de dessé-

chement qui n'a pas permis d'en faire la dissection ; je n'ajouterai donc à ce que je viens d'en dire que le seul regret de n'en pas savoir davantage.

IX.

Quadrupèdes qui ont rapport à la taupe.

1. *La Taupe dorée.* L'espèce pourroit en être différente de celle de la taupe ordinaire, parce que cette taupe de Sibérie n'a point de queue et qu'elle a le museau court, le poil mêlé de roux et de vert, et qu'elle n'a que trois doigts aux pieds de devant et quatre aux pieds de derrière ; au lieu que la taupe ordinaire a cinq doigts à tous les pieds.

2. *La Taupe du cap de Bonne-Espérance.* Cette taupe ressemble assez à la taupe ordinaire par la forme du corps, par les yeux qu'elle a très-petits, par les oreilles qui ne sont point apparentes, et par la queue qu'il faut chercher dans le poil, et qui est à peu près de la même longueur que celle de notre taupe ; mais elle en diffère par la tête qu'elle a plus grosse, et par le museau qui ressemble à celui du cochon d'Inde ; les pieds de devant sont aussi différens ; le poil du corps n'est pas noir, mais d'un brun minime, avec un peu de fauve à l'extrémité de chaque poil. La queue est couverte de grands poils, d'un jaune blanchâtre, et en général le poil de cette taupe du Cap est plus long que celui de la taupe d'Europe. Ainsi on doit conclure de toutes ces différences que c'est une espèce particulière, et qui quoique voisine

de celle de la taupe, ne peut pas être regardée comme une simple variété. Ces taupes d'ailleurs ressemblent aux nôtres par leurs habitudes; elles vivent sous terre; elles y creusent des galeries et elles font beaucoup de mal aux jardins.

3. *La grande Taupe du Cap.* « Les Hottentots, dit l'éditeur hollandois, désignent cet animal sous le nom de *Kauwhowba*, qui signifie Taupe-hippopotame, à cause de la ressemblance qu'ils lui trouvent avec ce gros quadrupède. Peut-être faut-il la chercher dans ses dents incisives qui sont très-remarquables par leur longueur. Cette Taupe habite dans les dunes qui sont aux environs du cap de Bonne-Espérance et près de la mer. Sa longueur est d'environ un pied; sa tête n'est pas ronde comme celle de la taupe du Cap; elle est alongée et se termine par un museau plat, de couleur de chair, assez semblable au boutoir d'un cochon; ses yeux sont fort petits et ses oreilles ne sont marquées que par l'ouverture du canal auditif. »

On voit par cette description que si ces animaux surpassent de beaucoup les autres taupes en grandeur et en grosseur, ils leur ressemblent par les yeux et par les oreilles. Mais il y a plus encore, ils vivent comme elles sous terre; ils y font des trous profonds et de longs boyaux; ils jettent la terre comme nos taupes en l'accumulant en de très-gros monceaux; cela fait qu'il est très-dangereux d'aller à cheval dans les lieux où ils sont; souvent il arrive que les jambes des chevaux s'enfoncent dans ces trous jusqu'aux genoux.

Il faut que ces taupes multiplient beaucoup; car elles sont très-nombreuses; elles vivent de plantes et d'oignons, et par conséquent elles causent beaucoup de dommage aux jardins qui sont près des dunes. On mange leur chair et on la dit fort bonne.

Elles ne courent pas vîte, et en marchant elles tournent leurs pieds en dedans comme les perroquets; mais elles sont très-expéditives à creuser la terre. Elles mordent très-fort et il est dangereux de les irriter.

X.

Quadrupèdes qui ont rapport au hérisson et au porc-épic.

1. *Le Tanrec et le Tendrac.* Les Tanrecs ou Tendracs, sont de petits animaux des Indes orientales, qui ressemblent un peu à notre hérisson, mais qui cependant en diffèrent assez pour constituer des espèces différentes; ce qui le prouve indépendamment de l'inspection et de la comparaison, c'est qu'ils ne se mettent point en boule comme le hérisson, et que dans les mêmes endroits où se trouvent les Tanrecs, comme à Madagascar, on y trouve aussi des hérissons de la même espèce que les nôtres, qui ne portent pas le nom de Tanrec, mais qui s'appellent *Sora*.

Il paroît qu'il y a des Tanrecs de deux espèces, ou peut-être de deux races différentes; le premier qui est à peu près grand comme notre hérisson, a le museau à proportion plus long que le second; il a aussi les oreilles plus apparentes et beaucoup moins de piquans que le second, auquel nous avons donné le nom

de tendrac pour le distinguer du premier ; ce tendrac n'est que de la grandeur d'un gros rat; il a le museau et les oreilles plus courtes que le tanrec, celui-ci est côuvert de piquans plus petits, mais aussi nombreux que ceux du hérisson; le tendrac au contraire n'en a que sur la tête, le cou et le gârot; le reste de son corps est couvert d'un poil rude assez semblable aux soies du cochon.

Ces petits animaux qui ont les jambes très-courtes, ne peuvent marcher que fort lentement; ils grognent comme les pourçeaux, ils se vautrent comme eux dans la fange, ils aiment l'eau et y séjournent plus longtemps que sur terre ; on les prend dans les petits canaux d'eau salée et dans les lagunes de la mer; ils sont très-ardens en amour et multiplient beaucoup ; ils se creusent des terriers, s'y retirent et s'engourdissent pendant plusieurs mois; dans cet état de torpeur, leur poil tombe et il renaît après leur réveil; ils sont ordinairement fort gras, et quoique leur chair soit fade, longue et mollasse, les Indiens la trouvent de leur goût et en sont même fort friands.

2. *Le Porc-Epic de Malaca.* Cette espèce diffère de l'espèce commune d'Europe par plusieurs caractères très-sensibles, et sur-tout par la forme et par la longueur de la queue : elle est terminée par un bouquet de poils longs et plats, ou plutôt de petites lanières blanches semblables à des rognures de parchemin; et la queue qui porte cette houpe à son extrémité, est nue, écailleuse, et peut avoir le tiers de la longueur du corps, qui est de quinze à seize pouces. Ce

Porc-épic de Malaca est plus petit que celui d'Europe; sa tête est néanmoins plus alongée, et son museau revêtu d'une peau noire, porte des moustaches de cinq à six pouces de longueur. Les jambes sont couvertes de poils noirâtres; tout le dessous du corps est blanc : ses piquans un peu aplatis et sillonnés sur leur longueur d'une raie en gouttière, sont blancs à la pointe, noirs dans leur milieu, et plusieurs sont noirs en dessus et blancs en dessous. De ce mélange résulte un reflet ou un jeu de traits blancs et noirâtres sur tout son corps.

Cet animal, comme ceux de son genre que la Nature semble n'avoir armés que pour la défensive, n'a de même qu'un instinct repoussant et farouche. Lorsqu'on l'approche, il trépigne des pieds, et vient en s'enflant présenter ses piquans qu'il hérisse et secoue. Il dort beaucoup le jour, et n'est bien éveillé que sur le soir : il mange assis et tenant entre ses pattes les pommes et autres fruits à pepin qu'il pèle avec les dents; mais les fruits à noyau, et sur-tout l'abricot, lui plaisent davantage. Il mange aussi du melon, et il ne boit jamais.

X I.

Quadrupèdes qui ont rapport à la chauve-souris et au polatouche.

1. *Le Taguan.* Nous avons donné le nom de Taguan à cet animal rare, en conséquence d'un passage que nous avons trouvé dans les voyageurs, et que je dois rapporter ici.

« Les îles Philippines sont le seul endroit où l'on

voit une espèce de chats volans de la grandeur des lièvres et de la couleur des renards, auxquels les insulaires donnent le nom de Taguan. Ils ont des ailes comme les chauve-souris, mais couvertes de poil, dont ils se servent pour sauter d'un arbre sur l'autre à la distance de trente palmes. »

Ce grand écureuil volant ressemble par la forme au polatouche dont il a les principaux caractères, tels que le prolongement de la peau; mais il en diffère par la grandeur, ayant vingt-trois pouces de long, tandis que le polatouche n'en a pas cinq; par la queue qui a près de vingt-un pouces, tandis que celle du polatouche n'a guère que trois pouces et demi.

2. *La Chauve-souris céphalote.* Cette chauve-souris est appelée céphalote, parce qu'elle a la tête plus grosse, à proportion du corps, que les autres chauve-souris; le cou est aussi moins couvert de poil. Cette espèce jusqu'à présent inconnue des Naturalistes, se trouve aux îles Moluques. La femelle ne produit qu'un petit : on peut le conjecturer, parce que Pallas, dans la dissection qu'il a faite d'une de ces femelles, n'a trouvé qu'un fœtus.

5. *La Feuille.* C'est le nom d'une chauve-souris du Sénégal, qui a une membrane sur le nez, laquelle ressemble à une feuille ovale.

XII.

Notices de quelques autres Quadrupèdes.

1. *Le Blaireau des rochers.* Nous avions d'abord donné à ce quadrupède le nom de marmotte du Cap, d'après Vosmaër ; cependant il n'est point du genre des marmottes et n'en a pas les habitudes. Il est connu au Cap sous le nom de Blaireau des rochers, vraisemblablement parce qu'il fait son séjour entre les rochers et dans la terre. Comme le blaireau, il ressemble beaucoup par la taille au lapin commun ; mais il est plus gros et plus ramassé ; le ventre est sur-tout fort gros.

M. le comte de Mellin, chambellan du roi de Prusse, m'a envoyé la figure de ce quadrupède et il y a ajouté plusieurs observations intéressantes sur ses habitudes naturelles. « J'en ai reçu, m'écrit-il, une femelle, du cap de Bonne-Espérance, que j'ai donnée à ma sœur il y a quatre ans, et qui vit encore. Ce petit animal est d'un naturel gai et dispos ; cela dépend de la manière dont on le tient. Pendant les premières semaines que je l'avois, je le tins toujours attaché avec une ficelle à sa petite loge, et il passa la plus grande partie des jours et des nuits à dormir blotti dans sa loge ; mais depuis qu'on lui permet de courir en liberté dans les chambres, il se montre tout autre ; il est non-seulement très-apprivoisé, mais même susceptible d'attachement ; il se plaît à être sur les genoux de sa maîtresse ; il la distingue des autres au point que, quand il est enfermé dans une chambre et qu'il l'entend venir, il reconnoît sa démarche, il s'approche de la porte, se

met aux écoutes, et si elle s'en retourne sans entrer chez lui, il s'en retourne tristement et à pas lents. Quand on l'appelle, il répond par un petit cri point désagréable, et vient promptement chez la personne qui le demande. Il saute très-légèrement et avec beaucoup de précision ; il est frileux et cherche de préférence à se coucher tout au haut du poèle sur lequel il saute en deux sauts ; il ne grimpe pas, mais il saute aussi légèrement que les chats sans jamais rien renverser. Il aime à être tout à côté du feu, et comme le poèle de la chambre est ce que nous nommons un *windofen* qu'on chauffe par une espèce de cheminée pratiquée dans le poêle, et qu'on ferme d'une porte de fer, il est déjà arrivé qu'il s'est glissé dans le poèle pendant que le bois y brûloit ; et comme on avoit fermé la porte sur lui, ne sachant pas qu'il y étoit, il souffrit une chaleur bien violente pendant quelques minutes, jusqu'à ce qu'il mit le nez à la petite porte de fer qui est pratiquée dans la grande porte, et qu'on avoit laissée ouverte pour y faire entrer l'air, sur quoi on le fit sortir promptement : quoiqu'il se fût brûlé le poil des deux côtés, cet accident ne l'a pas rendu plus prévoyant, et il recherche encore toujours à être bien près du feu. Ce petit animal est extrêmement propre, au point qu'on l'a accoutumé à se servir d'un pot pour y faire ses ordures et y lâcher son eau ; on remarqua que, pour se vider, il lui falloit un lieu commode et une attitude particulière ; car alors il se dresse sur les pattes de derrière, en les appuyant contre un mur ou quelque chose de stable, qui ne recule pas sous lui, et il pose les pieds de devant sur un bâton ou quelque chose

d'élevé, en léchant sa bouche avec sa langue pendant tout le temps que l'opération dure. On diroit qu'il se décharge avec peine, et pour profiter de l'inclination qu'il a pour la propreté, on lui a préparé un lieu commode, une espèce de chaise percée dont il se sert toujours. »

« Il se nourrit d'herbes, de fruits, de patates qu'il aime beaucoup crues et cuites, et même il mange du bœuf fumé; mais il ne mange que de cette viande, et jamais de la crue, ni d'autres viandes : apparemment que pendant son transport par mer, on lui a fait connoître cette nourriture qui doit cependant être souvent variée; car il se lasse bientôt, et perd l'appétit lorsqu'on lui donne la même pendant plusieurs jours. Alors il passe une journée entière sans manger, mais le lendemain il répare le temps perdu; il mange la mousse et l'écorce du chêne, et sait se glisser adroitement jusqu'au fond de la caisse à bois, pour l'enlever des bûches qui en sont encore couvertes. Il ne boit pas ordinairement, et ce n'est que lorsqu'il a mangé du bœuf salé qu'on l'a vu boire fréquemment. Il se frotte dans le sable comme les oiseaux pulvérateurs, pour se défaire de la vermine qui l'incommode, et ce n'est pas en se vautrant comme les chiens, les renards, mais d'une manière toute étrangère à tout autre quadrupède, et exactement comme le faisanou la perdrix. Il est toujours très-dispos pendant tout le cours de l'année, et il me paroit être trop éveillé pour imaginer qu'il puisse passer une partie de l'hiver dans un état de torpeur comme la marmotte ou le loir. Je ne vois pas non plus qu'il puisse se creuser

un terrier comme les marmottes ou les blaireaux, n'ayant ni des ongles crochus aux doigts, ni ceux-ci assez forts pour un travail aussi rude. Il ne peut que se glisser dans les crevasses des rochers, pour y établir sa demeure, et pour échapper aux oiseaux de proie qu'il craint beaucoup; au moins chaque corneille que le nôtre voit voler, lorsqu'il est assis sur la fenêtre, place favorite pour lui, l'alarme; il se précipite d'abord et court se cacher dans sa loge, d'où il ne sort que long-temps après, lorsqu'il imagine le danger passé. Il ne mord pas violemment, et quoiqu'il en fasse des tentatives lorsqu'on l'irrite, il ne peut guère se défendre à coups de dents, pas même contre le petit épagneul de sa maîtresse, qui jaloux des faveurs qu'on lui prodigue, prend quelquefois querelle avec lui. »

2. *Le Phalanger.* Aucun Naturaliste, aucun voyageur n'ayant nommé ni indiqué cet animal, nous avons fait son nom et nous l'avons tiré d'un caractère qui ne se trouve dans aucun autre animal; nous l'appelons Phalanger, parce qu'il a les phalanges singulièrement conformées, et que de quatre doigts qui correspondent aux cinq ongles dont ses pieds de derrière sont armés, le premier est soudé avec son voisin; en sorte que ce double doigt fait la fourche et ne se sépare qu'à la dernière phalange pour arriver aux deux ongles. Le pouce est séparé des autres doigts et n'a point d'ongle à son extrémité : ce dernier caractère, quoique remarquable, n'est point unique; le sarigue et la marmose ont le pouce de même, mais aucun n'a, comme celui-ci, les phalanges soudées.

Il

Il paroît que ces animaux varient entre eux pour les couleurs du poil, comme on le peut voir par les figures du mâle et de la femelle. Ils sont de la taille d'un petit lapin ou d'un très-gros rat, et sont remarquables par l'excessive longueur de leur queue, l'alongement de leur museau et la forme de leurs dents, qui seule suffiroit pour faire distinguer le Phalanger de la marmose, du sarigue, des rats, et de toutes les autres espèces d'animaux auxquelles on voudroit le rapporter.

J'avois d'abord pensé que ces animaux pouvoient appartenir au nouveau continent. Un marchand dont je les ai achetés me les avoit donnés sous le nom de rats de Surinam; mais probablement il avoit été trompé lui-même; et nous sommes maintenant assurés que le Phalanger se trouve dans les Indes méridionales, et même dans les terres Australes comme à la Nouvelle Hollande. Nous savons aussi qu'on n'en a jamais vu dans les terres de l'Amérique.

3. *Le Daman-Israël.* Cet animal est fort commun aux environs du mont Liban et encore plus dans l'Arabie pétrée; il se trouve aussi dans les montagnes de l'Arabie heureuse et dans toutes les parties hautes de l'Abissinie. Il est de la forme et de la grandeur d'un lapin; les jambes de devant sont un peu pluscourtes que celles de derrière, mais non pas plus que le lapin. Un caractère très-distinct, c'est qu'il n'a point du tout de queue et qu'il a trois doigts à chaque

patte, à peu près comme ceux des singes, sans aucun ongle, et environnés d'une chair molle d'une forme ronde.

Ces animaux, dit M. Allamand, « sont très prestes dans leurs mouvemens; ils sautent avec beaucoup d'agilité de haut en bas, et tombent toujours sur leurs quatre pattes; ils aiment à être sur des endroits élevés; leurs jambes de derrière sont plus longues que celles de devant, ce qui fait que leur démarche ressemble plus à celle du cochon d'Inde que de tout autre animal; ils ne dorment point pendant le jour; quand la nuit arrive ils se retirent dans leur nid, où ils se fourrent au milieu du foin dont ils se couvrent tout le corps. On dit qu'au Cap ils ont leur nid dans les fentes des rochers, où ils se font un lit de mousse et de feuilles d'épines qui leur servent aussi de nourriture, de même que les autres feuilles qui sont peu charnues. »

4. *L'Aye-aye*. Aye-aye est une exclamation des habitans de Madagascar appliquée à cet animal qui se trouve dans la partie ouest de cette île. « Il paroît, dit un voyageur (1), qu'il ne se rapproche d'aucun genre, et qu'il tient du maki, de l'écureuil et du singe; il a aussi quelques rapports avec le tarsier. Son caractère principal et l'un des plus singuliers, est le doigt du milieu de ses pieds de devant; les deux dernières articulations sont très-longues, grêles, dénuées de poils; il s'en sert pour tirer les vers des trous des arbres et pour les pousser dans son gosier; il semble aussi lui être

(1) Sonnerat.

utile pour s'accrocher aux branches. Il ne voit pas pendant le jour, et son œil est comme celui du chat-huant. Il est très-paresseux et par conséquent très-doux. »

Les Hottentots estiment beaucoup une sorte de remède que les Hollandois nomment pissat de blaireau; c'est une substance noirâtre, sèche et d'assez mauvaise odeur, qu'on trouve dans les fentes des rochers et dans des cavernes; on prétend que c'est à l'urine de ces bêtes qu'elle doit son origine; ces animaux, dit-on, ont la coutume de pisser toujours dans le même endroit, et leur urine dépose cette substance qui, séchée avec le temps, prend de la consistance; cela est assez vraisemblable. Celui qui est à Amsterdam lâche presque toujours son urine dans le même coin de la loge où il est renfermé.

5. *Le Bobak et le Monax.* L'on a donné le nom de marmotte de Strasbourg au hamster, et celui de marmotte de Pologne au Bobak; mais autant il est certain que le hamster n'est point une marmotte, autant il est probable que le Bobak en est une; car il ne diffère de la marmotte des Alpes que par les couleurs du poil; il est d'un gris moins brun ou d'un jaune plus pâle; il a aussi une espèce de pouce, ou plutôt un ongle aux pieds de devant, au lieu que la marmotte n'a que quatre doigts à ses pieds, et que le pouce lui manque. Du reste elle lui ressemble en tout, ce qui peut faire présumer que ces deux animaux ne forment pas deux espèces distinctes et séparées. Il en est de même du monax ou

marmotte de Canada, que quelques voyageurs ont appelé siffleur; il ne paroît différer de la marmotte que par la queue, qu'il a plus longue et plus garnie de poils. Le monax du Canada, le bobak de Pologne et la marmotte des Alpes, pourroient donc n'être tous trois que le même animal, qui, par la différence des climats auroit subi les variétés que nous venons d'indiquer. Comme cette espèce habite de préférence la région la plus haute et la plus froide des montagnes; comme on la trouve en Pologne, en Russie et dans les autres parties du nord de l'Europe, il n'est pas étonnant qu'elle se retrouve au Canada, où seulement elle est plus petite qu'en Europe; et cela ne lui est pas particulier, car tous les animaux qui sont communs aux deux continens, sont plus petits dans le nouveau que dans l'ancien.

L'animal de Sibérie, que les Russes appellent Jevraschka, est une espèce de marmotte, encore plus petite que le monax du Canada. Cette petite marmotte a la tête ronde et le museau écrasé; on ne lui voit point d'oreilles; et l'on ne peut pas même découvrir l'ouverture du conduit auditif, qu'en détournant le poil qui le couvre. La longueur du corps, y compris la tête, est tout au plus d'un pied; il est assez épais, le poil est fauve, mêlé de gris, et celui de l'extrémité de la queue est presque noir. Lorsqu'on irrite ces animaux, ou seulement qu'on veut les prendre, ils mordent violemment, et font un cri aigu comme la marmotte; quand on leur donne à manger, ils se tiennent assis et portent à leur gueule avec leurs pieds de devant; ils se recherchent au printemps et produisent en été :

les portées ordinaires sont de cinq ou six; ils se font des terriers où ils passent l'hiver, et où la femelle met bas et allaite ses petits.

6. *Le Bizaam.* Wosmaër a donné la description de cet animal, dans une feuille imprimée à Amsterdam, en 1771, dont voici l'extrait : « Sa grandeur est à peu près celle d'un chat domestique; la couleur dominante partout le corps, est le gris cendré clair, rehaussé de taches brunes. »

« Ce joli animal étoit d'un naturel un peu triste, sans cependant être méchant; on le tenoit à la chaîne. Il mangeoit volontiers de la viande, mais sur-tout des oiseaux vivans. On ne l'a pas entendu miauler, mais quand on le tourmentoit, il gromeloit et soufflait comme un chat. »

Le même Naturaliste dit aussi qu'il a nourri ce chat bizaam pendant trois ans, et qu'il n'a jamais senti qu'il eût la plus légère odeur de musc; ainsi ceux qui l'ont appelé chat musqué, l'ont apparemment confondu avec la civette ou la genette du Cap; néanmoins ces deux animaux ne se ressemblent point du tout, car il compare le bizaam au margay. « Le margay de Cayenne, a dit-il, beaucoup de ressemblance avec le chat bizaam, quoiqu'en les comparant exactement, le margay ait le museau bien plus menu et plus pointu; il diffère aussi beaucoup par la queue et la figure des taches. »

J'observerai à ce sujet que ces premières différences ont été bien saisies par l'auteur que nous avons cité;

mais ces animaux diffèrent encore par la grandeur, le margay étant de la taille du chat sauvage, et le bizaam de celle du chat domestique, c'est-à-dire, une fois plus petit; d'ailleurs le margay n'a point de raie noire sur le dos; sa queue est beaucoup moins longue et moins pointue; et ce qui achève de décider la différence réelle de l'espèce du margay et de celle du bizaam, c'est que l'un est de l'ancien continent, et l'autre du nouveau.

7. *Le Serval.* Cet animal qui a vécu pendant quelques années à la ménagerie, sous le nom de chat tigre, nous paroît être le même que celui qui a été décrit par l'académie, sous le nom de chapard. La captivité, les bons ou les mauvais traitemens, ne peuvent ni dompter ni adoucir la férocité de cet animal. Celui que nous avons vu étoit toujours sur le point de s'élancer contre ceux qui l'approchoient; on n'a pu le dessiner ni le décrire qu'à travers la grille de sa loge; on le nourrissoit de chair, comme les panthères et les léopards.

Le Serval, dit le P. Vincent Marie, est plus gros que le chat sauvage, et un peu plus petit que la civette, de laquelle il diffère, en ce que sa tête est plus ronde et plus grosse, relativement au volume de son corps, et que son front paroît creusé dans le milieu; il ressemble à la panthère par les couleurs du poil, qui est fauve sur la tête, le dos, les flancs, et blanc sous le ventre, et aussi par les taches qui sont distinctes, également distribuées et un peu plus petites que celles de la panthère; ses yeux sont très-brillans,

ses moustaches fournies de soies longues et roides ; il a la queue courte, les pieds grands et armés d'ongles longs et crochus. On le trouve dans les montagnes de l'Inde ; on le voit rarement à terre ; il se tient presque toujours sur les arbres, où il fait son nid et prend les oiseaux desquels il se nourrit ; il saute aussi légèrement qu'un singe, d'un arbre à l'autre et avec tant d'adresse et d'agilité, qu'en un instant il parcourt un grand espace, et qu'il ne fait pour ainsi dire que paroître et disparoître. »

FIN DU SECOND VOLUME DES QUADRUPÈDES.



